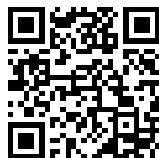

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

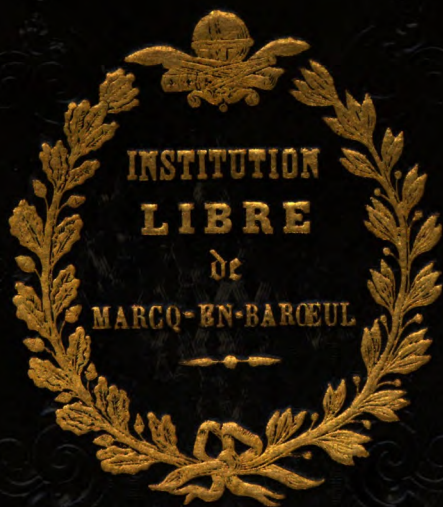
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



INSTITUTION
LIBRE
de
MARCQ-EN-BARŒUL

Bibliothèque

ÉCOLE LIBRE S.J.

S. Joseph de Lille

V

Fontaine
LE CHAMILLÉ

UTION LI

V 419/8

LA VIE ET LE MARTYRE
DE
S. THOMAS DE CANTORBÉRY.



BESANÇON

IMPRIMERIE DE J. JACQUIN



Ferd. Platner inv.

W. J. Linton sc.

006

LA VIE ET LE MARTYRE
DE
S. THOMAS BECKET

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY ET LÉGAT DU SAINT SIÈGE

PAR JOHN MORRIS

CHANOINE DE NORTHAMPTON

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR CHARLES DE VAULCHIER



PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice

MDCCCLX

(SEULE TRADUCTION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR)

En reproduisant dans notre langue la Vie de saint Thomas de Cantorbéry, cette page admirable des annales de l'Eglise, j'ai besoin de donner quelques courtes explications, de traduire aussi en peu de mots le sentiment catholique anglais que respire à chaque ligne l'excellent livre du chanoine John Morris, sentiment moins compris, parmi nous, que la langue de nos voisins. La position de l'Eglise en Angleterre n'est pas la même qu'en France; point de privilèges, point de protection, la liberté pure et simple : voilà son histoire. Abandonnés à eux-mêmes au milieu d'une nation qui n'a ni ambassadeur à Rome ni concordat avec le saint-siège, les catholiques anglais n'ont point d'autres droits que le droit commun, et cependant ils les affirment tous. Isolés de Rome par l'esprit anglican et par la loi de

leur pays, ils se rattachent énergiquement à l'autorité de l'Eglise et la conservent plus intacte encore dans le sanctuaire de leur cœur qu'elle ne l'a été dans les traités du saint-siège avec la France; ainsi, l'auteur de cet ouvrage, dans l'introduction qui va suivre, soutient d'une manière absolue le principe des immunités ecclésiastiques qui ne sont plus en vigueur en France. A côté de cet attachement sans réserve à l'Eglise et à ses droits, nous aimons à constater un autre sentiment dont la tradition semble se perdre de nos jours, et qui est l'honneur du caractère britannique, celui de la liberté dans l'obéissance. Le grand homme dont le chanoine Morris raconte ici l'histoire, en même temps qu'il est le plus soumis des catholiques, est aussi le plus libre des évêques. L'auteur reproduit hardiment ce côté de sa vie. Il se complaît dans le récit de sa fidélité inviolable et de ses courageuses indignations; il ne craint pas de citer les paroles vives, les reproches amers que saint Thomas adresse au souverain pontife lorsque l'Eglise est en péril. J'ai hésité un instant, au milieu des événements qui nous entourent, à reproduire ces lignes, qui semblent s'écarter du respect profond que le saint-siège inspire plus que jamais au chrétien fidèle. Mais comment redouter les paroles d'un

saint? Eugène IV entendit à la même époque celles de saint Bernard. Peut-on craindre d'affaiblir le respect dû à l'Eglise en laissant parler celui qui mourut pour elle? Ayons plus de confiance dans la cause que nous servons; la vérité est toujours bonne à dire, parce qu'elle est la vérité. Saint Thomas, mourant pour défendre les droits de l'Eglise romaine, garde dans son cœur de martyr le sentiment d'une sainte indépendance; noble et précieux exemple, difficile à comprendre dans un siècle sans vigueur et sans foi, où l'homme, dépouillé de toute initiative et révolté contre tous les pouvoirs, méconnaît tout à la fois les droits que lui laisse l'obéissance et les devoirs qu'impose la liberté !

INTRODUCTION.

L'Eglise n'a jamais eu pour longtemps les faveurs du pouvoir. Ses idées sont invariables et absolues, et quoiqu'elle sache, avec un tact merveilleux, faire concourir aux progrès de son œuvre les événements de chaque siècle, les changements qui se font dans le monde autour d'elle n'ont jamais pu l'engager à changer de but ni à modifier ses principes. L'Eglise est comme le vaisseau qui oriente ses voiles d'après les variations de la brise, mais qui ne change pas de but avec le vent; car elle porte en elle-même la boussole qui, au milieu de toutes les vicissitudes, se dirige invariablement vers l'étoile polaire. Ce principe dans l'Eglise catholique est son infailibilité en morale comme en matière de foi; c'est un

don qu'elle a reçu de Dieu et qui compte dans tous ses rapports avec le monde.

La vie de saint Thomas de Cantorbéry est un des plus frappants exemples que puisse offrir l'histoire des luttes de l'Eglise avec le monde. Nous y voyons le premier personnage d'une vaste et riche hiérarchie étroitement uni au siège apostolique, son représentant, son légat, en opposition directe avec son puissant et habile souverain. La première question qui les divise est celle de l'immunité qui soustrait le clergé à la juridiction des tribunaux laïques ; l'autre est celle de la libre communication avec Rome sans autorisation préalable du roi. Pour se servir des expressions mêmes d'une lettre de saint Thomas, adressée à son ami le chancelier de Sicile : *Crimen nostrum est assertio ecclesiasticæ libertatis*. (Ep. s. Thomæ, 1, p. 394.) Et nous voyons, à la fin de cette lutte, l'Eglise catholique elle-même prouver à quel point cette cause était la sienne, en canonisant son champion, en déclarant que saint Thomas mourant pour sa défense fut un martyr aux yeux de Dieu.

Lorsqu'on vint à admettre des principes diamétralement opposés à ceux que saint Thomas défendit alors, les hommes, naturellement et logiquement, ne firent plus de lui la même estime : le saint devint

un rebelle et un traître. Cependant l'Eglise catholique est demeurée la même, et saint Thomas est encore à ses yeux son champion, comme à l'époque de sa canonisation. Il devient donc absolument nécessaire de démontrer que les principes en vertu desquels il agit, et qui sont aujourd'hui, comme toujours, les principes catholiques, n'autorisent ni la trahison ni la révolte contre les puissances légitimes de ce monde.

Voici probablement sous quelle forme on attaque sa conduite. Le royaume du Christ, qui est la véritable Eglise, n'est pas plus « de ce monde » aujourd'hui qu'il ne l'était quand le Christ parut devant Pilate; il se borne à des théories abstraites et à des pratiques qui n'ont jamais à intervenir dans les affaires temporelles. Un système tel que celui du moyen âge, une organisation dans laquelle entra comme élément la mort de saint Thomas, est un *imperium in imperio* incompatible avec l'exercice du pouvoir civil. L'immunité qui dérobe les ecclésiastiques aux tribunaux laïques, leur étroite union avec le chef du clergé et de toute la chrétienté, sont des parties essentielles de ce système, et tendent à faire de l'Eglise un royaume qui est de ce monde; or, ce n'est point là une prérogative du royaume du Christ;

c'est donc de la part de l'Eglise une usurpation qui doit être repoussée.

Voilà l'objection, et les circonstances sociales lui ont donné tant de force aux yeux de quelques catholiques, qu'ils se sont trouvés fort embarrassés pour défendre le culte que rend l'Eglise à saint Thomas de Cantorbéry. C'est à eux que s'adresse le raisonnement suivant, qui tout d'abord admet et maintient ce principe que l'Eglise catholique, vrai royaume du Christ sur la terre, n'est pas plus « de ce monde » aujourd'hui qu'elle ne l'était lorsque son fondateur et son Maître comparut devant Pilate. Si nous admettons, avec tous les catholiques, qu'il est de l'essence même de l'Eglise d'être infaillible en matière de morale comme en matière de foi ; que l'Eglise, étant un véritable pouvoir, a le droit de faire des lois pour ceux qui sont ses enfants, alors saint Thomas de Cantorbéry fut un martyr ; car il est mort pour une cause juste. La position de l'Eglise au moyen âge ne constitue point une usurpation ; elle est légitime, et tout catholique, même de nos jours, la lui conserve dans son cœur.

Supposons qu'un pape, à l'époque des persécutions, ait comparu devant un empereur païen et qu'on lui ait dit, comme Pilate à Jésus-Christ :

« Vous êtes donc roi ? J'ai entendu dire que vous prétendez être le représentant de Celui qui s'appelait le *roi des Juifs* ; et comme il a été envoyé par son Père, on dit que vous avez été envoyé par lui ; vous êtes le chef visible de la société qu'il a formée ; êtes-vous donc roi ? » Ce pape aurait répondu, en se servant des paroles mêmes de Jésus-Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; il est vrai que je suis roi ; j'ai été sacré roi, successeur des apôtres, héritier de leur trône et du royaume de Jésus-Christ ; mais ce royaume n'est pas de ce monde, il est au-dessus de ce monde. » Et, dans la réalité, le pape a reçu du Christ ces deux hautes prérogatives de la puissance royale, le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire. Ainsi son royaume n'est pas de ce monde, mais c'est un vrai royaume.

Supposons que ce prince temporel se convertisse, il faut absolument qu'il admette ces deux prérogatives de l'Eglise. Que ce soit Pilate devant le Christ, ou l'empereur devant le pape, la position est essentiellement la même ; car le Christ a transmis à son vicaire l'infailibilité et le pouvoir législatif. Quand donc le monarque viendra déclarer ses actions publiques et privées devant le divin juge arbitre sur cette terre du bien et du mal, toute question qu'il y

posera se présentera sous la forme d'une question de morale, toute décision de l'Eglise sera la solution d'un point de morale. Et en vertu de l'infaillibilité en matière de morale que l'Eglise a reçue du Christ, elle est nécessairement le seul juge de l'application des lois morales aux cas particuliers; la morale est une partie essentielle du dépôt de la révélation, dont l'Eglise est la gardienne et l'interprète autorisée.

Toutes les choses de ce monde, pensées, paroles, actions, quoique ayant dans le principe le caractère le plus civil, le plus temporel, le plus séculier, ont leur côté moral et, à ce point de vue, dépendent de l'Eglise, qui est le juge suprême des questions morales. Un homme, un corps, ne peuvent rien faire sans engager leur responsabilité, et par conséquent sans former leur conscience, sans demander à l'Eglise d'instruire cette conscience et de lui apprendre dans tous les cas à discerner le bien du mal.

Il est facile de trouver des exemples de questions purement civiles dans leur principe, et qui, par leur côté spirituel, ressortent de l'Eglise. Qu'y a-t-il de plus temporel, de plus séculier que les contrats commerciaux? Et pourtant ils sont légitimes ou illégitimes, et l'Eglise en est le juge. Les guerres semblent être purement des questions de politique humaine,

et pourtant l'Eglise a le droit de juger si elles sont justes ou injustes. Rien ne se rattache si étroitement au pouvoir temporel que les serments d'allégeance qu'on prête aux souverains, et pourtant la question de savoir s'ils sont ou non obligatoires dans certains cas est une pure question de morale, et la décision du pape n'est que la solution d'un point de morale. Considérer, dans ce cas, comme une usurpation au point de vue temporel l'exercice du pouvoir divin de l'Eglise, serait aussi absurde que de croire qu'un confesseur dispose de la propriété, parce qu'il applique les lois de la morale catholique à des cas de conscience qui touchent à des questions de commerce ou de propriété.

Ainsi, quand le monde civilisé se convertit au christianisme, les princes et les gouvernants se convertirent à cette croyance, qu'il y avait dans le monde un pouvoir supérieur au leur et d'un ordre plus élevé; que la puissance souveraine n'était point irresponsable, et qu'il y avait à Rome un homme envoyé de Dieu pour les juger, même comme princes, et apprécier leurs vertus et leurs fautes.

Mais l'Eglise catholique n'a pas seulement reçu de Jésus-Christ cette infailibilité morale; il lui a été donné d'exercer sur ses membres le pouvoir légis-

latif; c'est là un fait évident, car elle a reçu un chef qui la gouverne de droit divin, et cela comprend le pouvoir législatif. Les lois rendues en vertu de ce pouvoir ont été recueillies et commentées, comme tout autre corps de lois; c'est la loi pontificale, le droit canon.

Or l'âme est plus noble que le corps, le ciel est plus élevé que la terre; donc la loi de l'Eglise est au-dessus de la loi de l'Etat. Est-ce là, ou non, une vérité? C'est un cas de conscience, et l'Eglise se prononce pour l'affirmative. Toutefois, l'Eglise a abandonné aux pouvoirs séculiers la plus grande partie du vaste champ de la législation; ceux-ci l'ont exploitée d'une manière diverse, suivant les divers pays. Mais il reste toujours vrai que la loi de l'Etat n'oblige pas en conscience quand elle est contraire à la loi de l'Eglise. Quant au ressort dans lequel cette juridiction s'exerce, c'est l'Eglise qui le détermine en sa qualité d'arbitre des consciences. Comment pourrait-il en être autrement? S'il appartenait au pouvoir temporel de fixer la limite entre la juridiction ecclésiastique et la juridiction séculière, comme il n'y a en lui aucune force divine qui le garde du mal et de l'injustice, l'Etat usurperait sans cesse sur l'Eglise; et leurs positions respectives, que

Dieu lui-même a faites, seraient renversées, et l'Eglise finirait par obéir aux pouvoirs de ce monde.

Quand l'Etat repousse la doctrine salubre de la suprématie de l'Eglise, il attente à sa propre existence par les efforts même qu'il fait pour secouer cette autorité *cui servire regnare est*. Il peut bien réduire au silence le moniteur fidèle qui lui aurait dit s'il faisait le bien ou s'il faisait le mal ; il peut bien secouer le frein qui gêne les tyrans ; mais les efforts qu'il fait pour réduire le peuple à une soumission sans partage, ont pour résultat d'affaiblir en même temps les vrais principes de l'obéissance. Personne ne croira toujours qu'un gouvernement temporel n'a jamais tort et ne peut jamais avoir tort. L'Etat qui refuse de reconnaître la seule vraie cour d'appel, en crée une dans le cœur de chaque individu, permet à chacun de former sa conscience et de décider s'il est juste ou s'il est injuste d'obéir. Le roi qui tenta d'usurper l'autorité pontificale, n'a réussi qu'à faire autant de papes qu'il avait de sujets. Un autre résultat est d'attirer le bras puissant et persécuteur du pouvoir sur tous ceux qui croient en conscience qu'une loi est mauvaise ou injuste. L'Etat, en tant que corps, a refusé d'avoir une cons-

science dirigée par l'Eglise catholique, qui aurait en même temps dirigé les consciences de ses sujets ; dès lors, il faut qu'il impose sa volonté par la violence et qu'il brise avec l'épée toute opposition même consciencieuse.

Mais cette considération sort de la question qui nous occupe ; en fait, les puissances temporelles ont été converties au christianisme ; qui, avant tout, a reconnu au pape le double pouvoir de législateur et de juge des consciences. Par conséquent, les princes qui ont conformé leur conduite aux principes de la religion qu'ils professaient, ont reconnu la suprématie du pouvoir spirituel ; et la première conséquence de cette suprématie est l'indépendance de l'ordre spirituel, l'immunité du clergé ; ainsi non-seulement l'Eglise a décrété cette immunité dans son code ; et ce code, nous l'avons vu, est consacré par une si haute sanction, que toute autre législation n'oblige pas en conscience quand elle lui est contraire ; mais elle est encore vraie en principe et découle de la nature des choses.

Les papes dans les catacombes étaient aussi bien des législateurs qu'Innocent III et saint Grégoire VII. La différence entre ces deux époques n'est pas dans le pouvoir de l'Eglise, mais dans l'obéissance

du monde. Quand un pape, dans les catacombes, faisait une loi, cette loi obligeait tous les chrétiens comme la loi canonique le fait aujourd'hui. Si un empereur publiait une loi contraire, elle n'obligeait pas la conscience. Un chrétien qui résistait, qui mourait plutôt que d'obéir à une telle loi, était un martyr. Cela était vrai même des prescriptions qui ne sont pas contenues dans la loi divine et qui ne sont que de discipline ecclésiastique. De même qu'un pape n'avait pas le droit de faire une loi contraire à la loi divine, de même un prince temporel n'avait pas le droit de publier une loi contraire à la loi de l'Eglise. La différence entre les deux législations, c'est que l'Esprit de Dieu veille sur l'Eglise, qui est gardienne de la loi divine, en sorte qu'il n'est pas possible qu'une de ses prescriptions soit contraire à cette loi. Au contraire, l'esprit du mal a constamment tenté les princes temporels, les poussant à faire des lois opposées à la loi de l'Eglise. Dans ce cas, répétons-le, la loi de l'Etat n'obligerait en rien la conscience; celui qu'atteindraient ses châtimens souffrirait pour la cause de la justice; celui qui serait puni de mort serait un martyr. Il n'est pas nécessaire de dire que la plus grande partie du code ecclésiastique étant

relative au clergé, c'est là ce qui constitue son immunité; et ce principe ne s'applique pas seulement au moyen âge, il s'applique à toutes les époques de l'histoire de l'Eglise.

Et pourtant le royaume du Christ n'est pas de ce monde. Les pouvoirs qui existent sont toujours, comme au temps de Néron, « ordonnés de Dieu. » L'Eglise enseigne que les princes de la terre ont un pouvoir réel comme législateurs; et le catholique est obligé par sa religion à obéir à plus de lois que le législateur n'a le droit d'en faire. De même que le divin chef de l'Eglise ne fut pas « roi des Juifs » pour les engager à résister à César, mais plutôt pour leur apprendre à rendre à César ce qui était à César, l'Eglise n'a pas d'arme temporelle dont elle puisse faire usage en vertu de sa suprématie, ou pour la défendre; mais elle peut faire ce que fit saint Thomas, parler aux consciences et lier les âmes; elle peut menacer et punir avec les armes spirituelles, et ce qu'elle lie sur la terre est lié dans le ciel, ce qu'elle délie sur la terre est délié dans le ciel.

Et quand tout cela reste sans succès, elle a une dernière ressource; ses enfants peuvent souffrir et mourir pour elle. Le faible confond le fort; celui qui

est battu et tué dans cette lutte, est couronné par la victoire; les armes des ennemis de l'Eglise sont les instruments de ses conquêtes. Ses vaillants enfants ont appris à ne pas craindre « ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme, mais à craindre Celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer. » La croix, une fois victorieuse, est pour toujours invincible. Le martyr est le premier disciple du Crucifié; il prend sa croix et suit son Maître. « Le modèle des martyrs n'est pas venu, dit saint Fulgence, tout roi qu'il était, pour vaincre les rois en les combattant, mais pour les subjuguier par le miracle de sa mort. Il n'est pas venu pour vivre et combattre, mais pour mourir et triompher : *Rex iste non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare. Venit ergo non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus.* » (Serm. 5, cit. ap. Brev. rom., lect. v, sextâ die infr. oct. Epiph.)

VIE

DE

S. THOMAS DE CANTORBÉRY.

CHAPITRE PREMIER.

GILBERT ET MATHILDE.

La colline élevée de Harrow, avec la flèche élancée qui la surmonte, forme un des points de vue les plus remarquables et les plus connus des environs de Londres. L'église, qui est maintenant un des traits les plus saillants du paysage, n'est pas aussi ancienne que le souvenir historique que nous allons raconter; et, sans doute, celle qui l'a précédée n'était pas moins en harmonie que celle d'aujourd'hui avec la nature qui l'entourait; car le goût des architectes d'églises, à cette époque, était infaillible comme un instinct. Guidés par ce point remarquable, l'an 1142 ou environ, deux cavaliers s'éloignaient de Londres pour se rendre à la cour de Théobald, arche-

vêque de Cantorbéry, qui était alors au manoir archiepiscopal de Harrow-on-the-Hill.

L'un d'eux était tout simplement un domestique et se nommait Ralph, de Londres; l'autre s'en distinguait à peine par son costume, tel que l'imposait la simplicité de cette époque au fils d'un pauvre marchand de Londres. Mais sa haute et noble stature, ses grands yeux brillants où rayonnait l'heureux pressentiment d'une vie nouvelle et plus en rapport avec sa nature, sa position à cheval libre et maîtresse d'elle-même, et dans chacun de ses mouvements l'air et le port d'un gentilhomme, tout révélait à l'observateur ce qu'auraient pu cacher le modeste équipage de ces deux hommes et la familiarité de leur entretien : le plus jeune était le maître, l'autre était le serviteur. L'entrevue un peu redoutée avec l'archevêque, entrevue de laquelle dépendaient tant de choses, fut remise au lendemain, et ils cherchèrent un gîte dans une hôtellerie de Harrow. Il y avait, sans doute, un mouvement inusité dans ce petit village par suite de la présence de l'archevêque et de ses gens; et pourtant il semble que dans l'extérieur de nos modestes voyageurs quelque chose attira les regards de leur hôtesse, car, le lendemain matin ⁽¹⁾, elle raconta à son mari qu'elle avait rêvé pendant la nuit qu'un des nouveaux arrivés avait couvert de son manteau l'église de la paroisse. Le bon homme, qui ne les connaissait pas, dit à sa femme : « Cela nous annonce peut-être qu'un d'eux sera quelque

(1) Rog. Pont., I, p. 98; Fitz-St., I, p. 184.

jour seigneur de l'église et du village. » La figure qui avait fait impression sur l'imagination de la dame était celle de Thomas Becket, le futur archevêque de Cantorbéry, le futur martyr.

Ce n'est point là le seul fait extraordinaire de l'histoire de ses premières années que nous aient conservé ses contemporains ; mais le plus connu de tous ces récits se rattache à son origine : il les égale par le côté merveilleux et les surpasse tous en poétique beauté ; malheureusement, son caractère romanesque fait tout son mérite. On ne peut pourtant s'empêcher de raconter cette légende, quoiqu'elle ait paru pour la première fois dans une compilation dont la date et l'auteur sont également inconnus. La voici :

Son père, Gilbert, était un bourgeois de Londres, qui tout jeune encore se croisa et partit pour Jérusalem, accompagné d'un fidèle serviteur du nom de Richard. Ils tombèrent entre les mains des Sarrasins, furent chargés de chaînes et travaillèrent comme esclaves pour un grand du pays qui se nommait Admirald. Quelques années s'étaient écoulées, et Gilbert avait fait de grands progrès dans les bonnes grâces de son maître ; celui-ci l'appelait souvent, le faisait tenir debout devant sa table, et, dans sa curiosité orientale, il le questionnait sur tout ce qui se rattachait aux pays et aux habitants de l'Occident. Sa fille assistait souvent à ces conversations, et son admiration pour l'étranger finit par se trahir lorsqu'elle entendit Gilbert dire qu'il mourrait avec joie pour sa foi. Elle lui offrit de se faire chrétienne s'il voulait la prendre pour

femme. Gilbert était un homme prudent ; il craignit une ruse de femme , et la repoussa avec de belles paroles. A la fin, une occasion se présenta d'échapper à ses chaînes ; il en profita, ainsi que ses compagnons. La pauvre fille abandonnée, fidèle à son amour, oubliant sa patrie et la maison paternelle, partit un soir, toute seule, pour aller à la recherche de l'Anglais qui l'avait fuie. En dehors de sa langue, elle ne connaissait que deux mots : « Londres et Becket ; » et, pendant son voyage, elle les répétait sans cesse. A la fin, elle se joignit à des pèlerins qui retournaient en Angleterre, arriva dans cette ville, dont Gilbert lui avait appris le nom comme étant celui de sa patrie. Suivant toujours la méthode qui l'avait amenée jusque-là, elle fut poursuivie dans la rue par une troupe d'enfants désœuvrés ; mais Richard, le serviteur de Gilbert, passa, entendit le nom de son maître et, par bonheur, la reconnut. Il ne paraît pas que Gilbert ait été charmé de ce retour ; et pourtant les ruses de femme de cette pauvre créature étaient désormais chose bien facile à pénétrer ; mais la prudence l'emporta sur tout le reste. Il ordonna à Richard de la confier à une matrone du voisinage, et se rendit à Saint-Paul pour prendre l'avis de son évêque. D'après les conseils du prélat, qui était alors en conférence avec ses frères les évêques, la jeune fille fut dûment instruite dans la foi catholique, solennellement baptisée, dit l'histoire, par six évêques, et Gilbert la prit pour femme. La légende ne s'arrête pas là ; elle ajoute que le lendemain de son mariage, Gilbert fut saisi d'un violent désir de revoir la Terre sainte. Sa femme

obtint de lui qu'il lui révélât la cause de sa tristesse ; puis elle consentit à son départ, à condition qu'il lui laisserait Richard pour interprète.

Pendant son absence, un enfant naquit ; ce récit peut servir d'introduction à l'histoire de sa vie. Le père, à son retour, après trois ans et demi, le retrouva tel que son cœur pouvait le souhaiter. C'est là que s'arrête la légende (1) ; elle n'est racontée par aucun des biographes contemporains de notre saint, qui se contentent de dire (2) qu'il était fils de Gilbert et de Mathilde Becket, bourgeois de Londres ; et c'est ce qu'il déclare lui-même dans ses lettres, quand l'occasion se présente de parler de son origine.

(1) Voyez la note A, à la fin du volume.

(2) Garnier, fol. 4, l. 21 ; Fitz-St., I, p. 188 ; Herb., I, p. 6 ; Jean de Sal., I, p. 319 ; Edouard Grim, I, p. 4 ; Rog. Pont., I, p. 92 ; Guill. Cant., II, p. 1. L'auteur anonyme de Lambeth, Mss. (éd. Giles, II, p. 73), dit : « Habuit uxorem, nomine Roesam, natione Cadomensem: genere burgensium non disparem. » Saint Thomas lui-même dit : « Non sum atavis editus regibus (Ep. I, p. 178). » Il dit encore : « Quid si ad generis mei radicem et progenitores meos intenderis, cives quidem fuerunt Londonienses, in medio concivium suorum habitantes, sine querelâ, nec omnino infimi (Ep. I, p. 286). » Enfin, Garnier, qui s'est donné tant de peine pour écrire ses « bons romanz », y aurait introduit ce conte, qui trouvait si bien sa place dans ses « rimes en cinc clauses couplez, » pour peu qu'il en eût entendu parler. Voici ce qu'il dit des parents de notre saint :

« Saint Thomas l'arceveske, dunt precher m'oez,
 » En Lundres la cité fut pur veir engendrez,
 » Des barons de la cit estraz e aleuez.
 » E Gilebert Beket fut sis pere apelez,
 » E sa mere Mahalt, de neite gent fut nez. »

(Fol. 4, l. 21.)

Avant sa naissance (1), sa mère rêva que la Tamise coulait dans son sein. Effrayée d'un songe si extraordinaire, elle consulta un savant religieux ; celui-ci la prévint avant tout qu'il ne fallait pas s'inquiéter des songes ni tenir grand compte des visions d'une femme ; il lui dit ensuite que dans l'Écriture sainte *eau* signifie *nation*, mais qu'il ne voulait pas entreprendre d'interpréter son rêve. Elle rêva encore (2) qu'elle était allée visiter la cathédrale de Cantorbéry pour y prier, et que son enfant lui en interdisait l'entrée ; mais, cette fois, elle n'alla plus consulter son directeur, craignant qu'il ne la taxât de folie.

Comme l'époque de la naissance du saint approchait (3), sa mère crut voir douze étoiles d'un éclat extraordinaire qui tombaient de son sein. On dit aussi (4) qu'elle rêva qu'elle portait la cathédrale de Cantorbéry, et qu'au moment de la naissance de Thomas, la sage-femme qui tenait l'enfant s'écria : « Je porte dans mes bras un archevêque de Cantorbéry. »

Il naquit un mardi 21 décembre, l'an 1117 (5) ; et le même jour, après vêpres, il fut baptisé sous le nom de saint Thomas, apôtre, dont c'était la fête. Le jour même

(1) Rog. Pont., I, p. 93 ; Grim, I, p. 4 ; Garnier, fol. 4 b, l. 1.

(2) Rog. Pont., Grim, Garnier, loc. cit. ; Mss. de Lamb., II, p. 73.

(3) Grim, Garnier, loc. cit.

(4) Fitz-St., I, p. 182.

(5) Rog. Pont., loc. cit. « Passus est egregius Dei athleta Thomas, anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo septuagesimo, vite verò ipsius quinquagesimo tertio. » (Benedict., II, p. 71.) Ralph de

de sa naissance ⁽¹⁾, éclatait dans la maison de son père un incendie qui fit beaucoup de mal dans la ville. Un écrivain contemporain ⁽²⁾ dit que les seuls inconvénients de la résidence à Londres sont l'ivrognerie qui y règne et la fréquence des incendies.

La nuit comme le jour, il était toujours présent à la pensée de sa mère. Après sa naissance, elle rêva ⁽³⁾ qu'elle reprochait à la nourrice de laisser l'enfant découvert dans son berceau ; on lui répondit qu'il avait sur lui une magnifique couverture de soie rouge ; et, comme elle examinait la beauté du travail et qu'elle essayait avec la nourrice de la déplier, il se trouva que la chambre où elles étaient, la rue et le vaste espace de la campagne de Smithfield étaient trop resserrés pour leur permettre de le faire, et cependant une voix leur disait qu'elles essayaient en vain, et que l'Angleterre tout entière n'y suffirait pas.

Saint Thomas eut un grand bonheur, et sa vie tout entière en ressentit une profonde impression : celle qui lui donna ses premiers enseignements, sa mère, était

Chester, dans son Polycronicon, donne cette date dans le distique suivant :

« Anno milleno, centeno, septuageno,
» Anglorum primas corrui ense Thomas. »

Gervais (p. 1418) explique pourquoi plusieurs auteurs disent que saint Thomas mourut en 1171 : c'est qu'ils font commencer l'année au jour de Noël.

(1) Grim, I, p. 6 et 7; Guill. Cant., II, p. 1.

(2) Fitz-St., I, p. 177.

(3) Rog. Pont., I, p. 94; Fitz-St., I, p. 182; Grim, I, p. 5; Garnier, fol. 4 b, l. 16.

une douce et pieuse femme. Il disait habituellement (1) que sa mère lui avait appris, outre la crainte de Dieu, deux vertus de premier ordre : un grand amour pour la sainte Mère de Dieu, qu'elle l'avait habitué à invoquer comme le guide de sa conduite et la patronne de sa vie, lui apprenant ainsi à placer, après le Christ, toute sa confiance en elle, et une grande compassion pour les pauvres. Et il se distingua constamment par ces deux vertus.

Herbert de Bosham (2), un de ses plus intimes amis, nous a conservé une petite histoire que le saint lui-même lui a racontée, et qui montre combien la sainte Vierge payait de retour l'affection de son jeune client. Etant encore enfant, comme il se remettait d'une fièvre violente, il lui sembla qu'une dame d'une haute taille, calme dans son air et belle de sa personne, était debout auprès de son lit, le consolait en lui promettant qu'il irait mieux, et remettait entre ses mains deux clefs d'or, avec ces mots : « Thomas, ce sont les clefs du paradis, dont vous aurez la garde un jour. »

Il fut confié de bonne heure (3) aux soins de Robert, prieur de Merton, de l'ordre des chanoines réguliers, qui fut toujours depuis son ami fidèle et son guide spirituel, son confesseur pendant qu'il était chancelier, et enfin le témoin de son martyre.

Pendant que Thomas était sous sa direction, il se passa

(1) Jean de Sal., I, p. 319.

(2) Herb. de Bosham, I, p. 7.

(3) Fitz-St., I, p. 183.

un fait qui prouve que ce n'était pas seulement à sa mère, mais aussi à son père, que Dieu avait révélé la future grandeur de leur fils. Un jour, Gilbert vint le voir, et, comme l'enfant entraînait dans la chambre, le père lui fit une profonde révérence et se prosterna devant lui. Le bon prieur s'indigna : « Vieillard, dit-il, vous êtes fou ; que faites-vous là ? Vous vous jetez aux pieds de votre fils ? Ces hommages que vous lui rendez, c'est lui qui devrait vous les rendre. » Gilbert répondit tout bas au prieur : « Je sais ce que je fais ; car cet enfant sera grand devant le Seigneur. »

Quoique son père ne fût qu'un simple marchand de Londres, et que vraisemblablement sa mère n'ait jamais quitté l'Angleterre, il y a dans ces anecdotes, qui caractérisent l'époque, une couleur singulièrement orientale, qui résulte peut-être du commerce avec la Terre sainte produit par de fréquents pèlerinages. On retrouve souvent dans les Anglais d'alors quelque chose du tempérament oriental (1), dont leurs successeurs d'aujourd'hui n'ont point hérité.

A l'époque de la naissance du saint, la condition de ses parents était moyenne, sinon brillante. Son père était Noumand (2), et avait été shérif de Londres. Ses amis, tous ceux du moins dont le souvenir est venu jusqu'à nous, étaient Normands. Des incendies fréquents, d'autres malheurs encore, firent tomber, dit-on, la famille de

(1) *litz-St.*, I, p. 184.

(2) *Tichier de l'Egle* (Garnier, fol. 5, l. 11 ; Grim, I, p. 7 ; Rog. Pont., l. p. 96) était un baron normand, et son nom figure parmi

Gilbert de la position qu'elle avait occupée. Mais il ne paraît pas que ce changement de condition ait éloigné de lui ses anciens amis. On fait une mention particulière d'un homme de guerre, riche et bien né, du nom de Richier de l'Egle, qui le voyait souvent et qui eut une grande influence sur l'esprit de saint Thomas. Il aimait spécialement la chasse au chien et au faucon, et saint Thomas prit de lui ce goût, qu'il ne perdit jamais entièrement.

Il était en compagnie de Richier lorsqu'il lui arriva une aventure (1) dans laquelle on peut bien reconnaître la main de Dieu intervenant pour sauver cette précieuse vie. Ils chevauchaient ensemble, suivant leurs faucons, lorsqu'ils arrivèrent à un canal de moulin très rapide et sur lequel il n'y avait pas d'autre pont qu'une planche. De l'Egle, dans l'entraînement de la chasse, poussa son cheval sur la planche; saint Thomas le suivit de près, bien enveloppé dans son manteau et son chaperon sur la tête (2). Quand il atteignit le milieu du pont, son cheval glissa; cheval et enfant tombèrent ensemble dans la ri-

ceux des barons présents à Clarendon. (Cotton, *Mss. Claud.*, I, II, fol. 25; Wilkins, *Leg. anglo-sax.*, Lond., 1721, p. 322.) Baillelache (Garnier, fol. 6, l. 13; Rog. Pont., I, p. 98) était un soldat normand; Baudouin l'archidiacre et maître Eustache (Fitz-St., *Vita*, I, p. 184) étaient des ecclésiastiques normands. Thierry (*Hist. de la Conquête*, II, l. 9) suppose que notre saint était de race saxonne, et bâtit une théorie sur cette erreur. Lord Campbell a suivi Thierry.

(1) Rog. Pont., I, p. 96; Garnier, fol. 5, l. 10.

(2) « Tutus et capuciatu8, » dit Roger; « Tut enochapeu8nez, » dit Garnier.

vière. Le courant l'entraîna rapidement, et il courut un danger imminent, celui d'être écrasé par la roue du moulin. L'homme qui était chargé du moulin, sans savoir ce qui se passait, détourna l'eau tout d'un coup. Les cris de de l'Egle, que le bruit de la roue avait empêché jusque-là d'arriver au meunier, attirèrent son attention, et il tira saint Thomas de sa dangereuse position.

On raconte autrement cette aventure (1) : on dit que le saint, entraîné par la chasse et oubliant le danger, se jeta dans l'eau en suivant son faucon.

Les deux versions de cette anecdote sont conformes au caractère ardent et impétueux de notre saint. Une tradition locale veut que le théâtre de cette intervention providentielle soit un lieu qui se nomme aujourd'hui le moulin de Wade, entre Ware et le collège de Saint-Edmond. Cette protection de Dieu frappa sa pieuse mère, et elle ajoutait ce fait aux autres miracles qu'elle repassait dans son esprit et qui l'amenaient à la conclusion que Dieu avait de grands desseins sur son fils. Citons une de ses pieuses coutumes, qui est vraiment admirable. A certaines époques de l'année (2), elle pesait son fils, et dans l'autre plateau de la balance elle plaçait du pain, de la viande, des habits, de l'argent, tout ce qui pouvait être nécessaire aux pauvres, et distribuait le tout à ceux qui étaient dans le besoin. C'est ainsi qu'elle s'efforçait en tout de le recommander à la miséricorde de Dieu et à

(1) Grim, I, p. 8.

(2) Rog. Pont., I, p. 97.

la protection de la bienheureuse Marie toujours Vierge.

Ce fut un mauvais jour pour le saint que celui où il perdit une mère si aimante et si vigilante. Il avait vingt-un ans quand Mathilde mourut ; Gilbert ne lui survécut pas longtemps, et Thomas demeura abandonné à ses propres ressources, car la fortune de son père était trop diminuée pour qu'il pût laisser à son fils un brillant héritage. Il avait auparavant étudié à Paris ; mais ce ne fut certainement pas pour la raison qu'on en a récemment donnée. Le fils du Normand Gilbert, le compagnon du riche et noble Richier de l'Egle, n'avait pas besoin de quitter son pays pour perdre l'accent saxon. Sa vingt-deuxième année (1), 1139, se passa sans occupation dans la maison de son père. C'était après son retour de Paris ; car ce fut surtout à sa mère qu'il dut son éducation libérale ; et la position de fortune de son père, après la mort de Mathilde, ne nous permet guère de croire qu'il ait pu procurer à son fils l'avantage d'une résidence à l'étranger. Il vint alors demeurer avec Osbern (2) Witdeniers, un de ses parents, fort riche et qui avait probablement une charge importante dans la cité, puisqu'on dit (3) que

(1) Guill. Cant., II, p. 1.

(2) L'édition de Grim du docteur Giles (Vita, I, p. 8) dit : « Octonumini cognomine. » Garnier, imprimé par Bekker d'après le Mss. du Musée britannique (fol. 5 b, l. 22), donne « dit Deniers ; » mais le Mss. de la bibliothèque royale donne « Witdeniers. » Le « Octo » de Grim prouve que cette dernière version est la bonne. Quant au latin, il faut y lire « Octonummi. » Le français le prouve. L'anglais « Eightpence » n'est pas arrivé jusqu'à nos jours.

(3) Fitz-St., I, p. 183.

saint Thomas était secrétaire du shérif. Il demeura trois années avec lui, passant son temps à tenir des écritures de commerce, et acquérant ainsi une habitude des affaires qui devait en tout cas être utile à l'Etat et à l'Eglise.

Cette position n'était pas dans ses goûts; et cependant il fallut de longues réflexions et toutes les instances de ses amis pour l'engager à demander un emploi à l'archevêque de Cantorbéry.

Un curieux détail de la vie de saint Thomas est arrivé jusqu'à nous; s'il ne se rattache pas à cette époque de sa vie, il est certain du moins qu'il précéda son élévation à la richesse et aux honneurs, et la façon dont il nous est transmis est tout aussi curieuse que le fait lui-même. Parmi les miracles par lesquels fut signalée l'intercession du saint peu de temps après son martyre, on raconte le suivant, dont le récit, exposé avec simplicité (1), terminera ce chapitre, nécessairement assez décousu. Une jeune fille d'environ quinze ans souffrait mortellement d'un affreux cancer. Depuis l'époque de la moisson jusqu'au mois de mars, le mal n'avait fait qu'empirer, et, à la fin, la maladie sembla s'être terminée d'une manière fatale. Elle était dans son lit, sans prendre de nourriture, les membres contractés, les yeux ouverts et vitreux, et ne donnait d'ailleurs aucun signe de vie. Il y avait trois ou quatre jours qu'elle était dans cet état, lorsqu'une voisine qui l'aimait beaucoup entra vers la tombée de la nuit, et croyant qu'elle était bien certainement morte :

(1) Benedict. de Mirac., p. 244.

« Comment, dit-elle, avez-vous pu laisser cette pauvre enfant mourir dans son lit? Pourquoi ne l'a-t-on pas placée sur un sac, suivant la coutume catholique? » Là-dessus, le corps, qui était déjà raide, fut transporté dans la cour de la maison, couvert d'un drap et entouré de cierges, comme c'était l'usage. Son père, Jordan de Plumsted, dans le diocèse de Norwich, épuisé par son chagrin et par le travail du jour, s'était laissé aller au sommeil; mais il se réveilla au même moment et s'écria : « Cécile est-elle morte? — Assurément, dit la voisine, elle est morte. » Mais le père : « O saint Thomas, martyr de Dieu, payez-moi maintenant pour le service que je vous ai rendu une fois de si bon cœur; payez-moi ce service : j'ai besoin de vous aujourd'hui. Je vous ai servi de bon cœur avant que vous ne fussiez devenu un grand du monde; maintenant, payez-moi ce service. Souvenez-vous, saint martyr, quand vous étiez malade, au pays de Kent, dans la maison de Thurstan le clerc, avec quel cœur je vous ai servi : vous ne pouviez supporter ni le vin, ni la bière, ni aucune boisson forte; et j'ai bouleversé tout le voisinage pour vous faire boire un peu de petit-lait. Payez-moi ce service. Vous n'aviez alors qu'un cheval, et j'en ai pris soin. Payez-moi ce service. Souvenez-vous, martyr, de toute la peine que j'ai prise pour vous. Vous n'êtes pas si pauvre que j'aie dû vous servir pour rien. » Et il passa ainsi la moitié de la nuit, répétant jusqu'à ce qu'il fût enroué : Payez-moi ce service. »

Le saint martyr l'entendit : on vit la main de Cécile

remuer sous le drap, et elle essaya de parler; le lendemain, elle prit un peu de nourriture. Le troisième jour, le cancer se sécha; et, au bout de trois semaines, sans le secours d'aucun remède, elle était tout à fait guérie. William, évêque de Norwich, interrogea le prêtre de la paroisse et plusieurs témoins. Et comme Cécile allait faire un pèlerinage d'action de grâces au tombeau du saint de Cantorbéry, il lui remit des lettres testimoniales attestant la vérité du miracle.

CHAPITRE II.

LA COUR DE CANTORBÉRY.

Saint Thomas entra au service de l'archevêque sous des auspices très favorables. Non-seulement Théobald connaissait personnellement le père du saint, qui, comme lui, était originaire du village de Tierrie, en Normandie, mais Gilbert était en relations intimes avec les prêtres et les autres officiers de la cour et de la maison de l'archevêque, qu'il voyait souvent. Deux frères de Boulogne, Baldwin l'archidiaque et maître Eustache, s'intéressèrent en sa faveur près du primat. Mais ce qui détermina saint Thomas à se placer sous la protection de Théobald, ce fut le conseil d'un de ses officiers nommé Baillehache, qui était depuis longtemps intimement lié avec Gilbert.

La cour de l'archevêque de Cantorbéry était, dans le royaume, le centre de l'érudition et de l'intelligence. Parmi ceux qui la composaient quand saint Thomas vint s'y joindre, se trouvaient le futur archevêque d'Yorck et ceux qui plus tard étaient destinés à occuper la plupart

des sièges épiscopaux du royaume. La première éducation de notre saint semble avoir été fort déçue, et il sentit vivement combien il était inférieur à ceux dont il était alors entouré. Son génie naturel étant d'un ordre très élevé et sa persévérance indomptable, il ne se passa pas longtemps avant qu'il se rendit capable de remplir aussi bien qu'aucun de ses compétiteurs les postes et les missions qui pouvaient lui être confiés.

La finesse de ses sens était extrême. On s'étonna souvent de la faculté qu'il avait d'entendre, quand il le voulait, ce qu'on disait en sa présence, bien qu'à voix basse et fort loin de lui. De même rien ne pouvait affecter son odorat, même à une grande distance, qu'il ne reçût à l'instant une sensation agréable ou pénible. Ses yeux étaient remarquablement grands et limpides; et son regard tellement vif et profond que rien ne lui échappait. Il était d'une taille peu ordinaire, son nez était long et légèrement aquilin, son visage était beau et d'une expression habituellement calme. La vivacité de sa conversation et son abondance, jointes à l'élégance de son langage, trahissaient à la fois les hautes qualités de son intelligence et le genre d'éducation qu'il avait reçu.

Bientôt Théobald le connut parfaitement et l'apprécia comme il le méritait; il le fit membre de son conseil et lui donna la plus grande confiance. Mais d'abord la place qu'il occupait dans les bonnes grâces de l'archevêque fut compromise par la jalousie d'un homme dont les hostilités continuèrent pendant toute sa vie, même alors que Thomas et lui occupaient tous deux des sièges épisco-

paux. Roger de Pont-l'Évêque témoigna (1) sa jalousie dès leur première entrevue, en appelant le saint, par dérision, « clerc Baillehache, » du nom de l'homme qui par ses instances l'avait fait entrer au service de l'archevêque. Un de ses biographes, faisant allusion au mot hache contenu dans le nom normand, dit qu'il devait être un jour la haché qui retrancherait Roger et ses complices de la compagnie des justes. Il fit bannir deux fois le saint de la cour de l'archevêque, avant qu'il fût affermi dans la faveur du prélat. Dans chacune de ces occasions, saint Thomas fut replacé par l'influence de Walter, alors archidiacre de Cantorbéry, qui fut son ami constant durant toute sa vie.

Bientôt ses nobles qualités le rendirent si cher à l'archevêque, que celui-ci l'employait dans la conduite des affaires les plus délicates et les plus importantes. Le roi Etienne était assis sur le trône d'Angleterre, et son frère Henri de Blois, bien connu dans l'histoire, était évêque de Winchester. Le pape Innocent avait présidé, en 1139, le concile général, composé de mille évêques, appelé le second de Latran, concile auquel assistèrent Théobald et quatre évêques anglais. Il avait fait Henri de Blois son légat en Angleterre. En vertu de son autorité, Henri tint deux synodes dans l'année 1142. Ce fut à peu près dans ce temps-là que saint Thomas se rendit près de l'archevêque. Cependant, la remise des pouvoirs de légat aux mains d'un suffragant produisit un mauvais effet, et les

(1) Rog. Pont., I, p. 99; Grim, I, p. 40; Fitz-St., I, p. 185.

deux prélats intéressés se rendirent à Rome pour soumettre la question au saint-siège. Ce fait eut lieu en 1143, année dans laquelle mourut le pape Innocent. L'état politique de Rome était précaire ; et comme le sacré collège sentait le danger d'un interrègne , la chaire de saint Pierre ne fut vacante qu'un jour. Cependant le pape Célestin II ne régna que six mois, et après une autre vacance d'un jour, Lucius lui succéda.

Quand saint Thomas visita Rome avec l'archevêque Théobald, le saint-père était probablement au Vatican à l'abri du château Saint-Ange, alors entre les mains de ceux qui lui restaient fidèles. Le Trastévère, à cette époque comme toujours, se glorifiait de sa fidélité, tandis que le reste de la ville était en insurrection. La situation politique était peu favorable à la discussion des affaires qui les amenaient à Rome. Théobald réussit sans doute, car on ne parle plus d'Henri comme légat ; et l'archevêque présida en cette qualité le premier concile qui fut tenu en Angleterre. Pourtant, comme ce synode n'eut pas lieu avant l'année 1151, nous ne savons point si ce succès fut immédiat.

Il serait très intéressant de savoir où saint Thomas habita dans la ville éternelle ; mais nous n'avons rien qui puisse l'indiquer. L'hôpital, cette fondation due à la munificence de John et Alice Shepherd, ne fut fondé que deux cents ans plus tard ; il fut alors dédié, comme le collège anglais qui lui succéda et qui existe encore aujourd'hui, à la sainte Trinité, en l'honneur de notre saint. L'établissement anglo-saxon dont le souvenir est

conservé sous le nom de Santo Spirito in Sassia, et auquel se rattachent les noms d'Ina, d'Ethelwolf, d'Alfred et de Canut, existait encore⁽¹⁾, mais dans un grand dénuement. Les autres fondations anglaises furent toutes d'une date plus récente que la visite de saint Thomas.

Il se présenta une autre affaire de grande importance, dont la conduite fut très probablement confiée à saint Thomas par Théobald. Cette affaire acquit une plus grande importance encore quand le saint eut succédé à son maître sur le siège de Cantorbéry. C'était la préséance de cette église sur l'archevêché d'Yorck, et le droit du métropolitain du Nord de faire porter sa croix devant lui dans la province de Cantorbéry. L'archevêque d'Yorck avait été appelé primat d'Angleterre de temps immémorial, et l'archevêque de Cantorbéry n'était distingué de lui que par le titre de primat de *toute* l'Angleterre. C'est pourquoi, afin d'assurer la suprématie réelle d'un siège sur l'autre, la pétition au saint-père prit la forme d'une requête par laquelle on demandait que l'archevêque de Cantorbéry pût, en vertu de sa position, jouir du pouvoir de légat ou fût ce qu'on nommait le *legatus natus* du saint-siège, dignité qui lui fut conférée plus tard.

Dans ces négociations, Théobald reçut une puissante assistance de saint Bernard. Lorsque, pendant le règne d'Innocent, il avait désiré visiter le saint-siège et qu'il en avait été empêché, saint Bernard avait écrit une lettre

(1) Voyez la note B, à la fin du volume.

au pape (1) dans laquelle il louait hautement ce prélat. La mort de Lucius, en 1145, fut l'occasion de l'élection de Bernard, abbé de l'ordre de Cîteaux, qui, sous le nom d'Eugène III, devint illustre par ses propres actions aussi bien que par les écrits de son saint homonyme. Dans la première lettre que le saint abbé de Clairvaux adressa au nouveau pape, il prit le parti de l'archevêque de Cantorbéry contre les prélats d'Yorck et de Winchester dans ce qu'il nomme « l'ancienne querelle concernant la charge de légat. »

On aime à penser, et cela est extrêmement probable, que saint Thomas a pu, soit en allant à Rome, soit à son retour, passer à Clairvaux pour y voir son puissant avocat saint Bernard ; qu'il a été lui-même porteur de ses lettres au saint-siège, et qu'ainsi une amitié personnelle peut avoir existé entre ces deux saints.

Les troubles continuant encore à Rome, le pape Eugène visita la France ; en 1148, il quitta Paris, où le roi Louis lui avait fait une réception royale, pour aller à Reims. Les évêques de l'Eglise universelle avaient été convoqués dans cette ville pour y tenir un concile à la mi-carême. Cédant à l'influence d'Henri de Winton, qui était peut-être mécontent d'avoir perdu la position de légat et désirait exposer l'archevêque à la colère du roi ou du pape, le roi Etienne refusa à Théobald la permission d'assister au concile. L'archevêque cependant entreprit d'échapper aux gardes qui avaient été placés pour l'em-

(1) Ep. CCXI et CXXXVIII, ed. Horst., Lugd., 1687.

pêcher de quitter l'Angleterre, et, seul entre tous les évêques, à l'exception de trois que le roi envoya pour excuser les autres, il assista au synode. Il était accompagné par saint Thomas, qui a raconté lui-même que Théobald fut reçu par le pape avec de grands honneurs, et que le saint-père remercia le saint en plein synode « de ce qu'il était venu au concile plutôt à la nage que sur un vaisseau (1). »

Le roi força Théobald à quitter encore l'Angleterre après son retour du concile, et l'archevêque resta à Saint-Omer, où il consacra Gilbert Foliot, évêque d'Héreford, avec l'assistance des évêques d'Amiens et de Cambrai. De là, autorisé par le pape Eugène, il mit l'Angleterre en interdit, et cette position ne cessa que par la médiation d'un certain nombre d'évêques et de nobles qui réconcilièrent le roi et l'archevêque.

Saint Thomas fit à Rome, dans ce temps, un autre voyage pour traiter une affaire de la plus haute importance. Etienne désirait que son fils Eustache fût couronné de son vivant, afin de lui assurer sa succession. C'était contraire à la convention de Winchester. Cette convention établissait qu'Etienne garderait la couronne sa vie durant et qu'elle passerait ensuite à Henri. Le couronnement projeté d'Eustache fut expressément défendu par le pape, et le chroniqueur (2) nous dit que cette défense, qui assurait la couronne à Henri sans contestation, avait

(1) Ep. s. Th., I, p. 104; Gerv., p. 1363.

(2) Gerv., p. 1371.

été obtenue par la subtile prudence et l'adresse « d'un clerc de Londres qui s'appelait Thomas. » Grégoire, cardinal diacre de Saint-Ange, prévoyant la conduite d'Henri II, avait recommandé d'agir différemment, disant (1) « qu'il était plus facile de tenir un béliet par les cornes qu'un lion par la queue. » Quand il fut prouvé que Théobald était inflexible dans son obéissance aux ordres du pape, Etienne envoya Roger de Pont-l'Evêque à Rome; mais son ambassade fut sans succès.

Pendant ce temps, saint Thomas avançait dans la carrière ecclésiastique. Il fut présenté par John, évêque de Worcester, à l'église de Sainte-Marie-Littory (2), qu'un auteur prétend être Shoreham, et un autre Sainte-Marie le Strand. L'archevêque lui donna la paroisse d'Otfort comme récompense de ses services. Il eut ensuite une prébende dans la cathédrale de Saint-Paul à Londres, et une autre à Lincoln. Son biographe dit aussi que l'archevêque lui donna la permission de passer la mer, et qu'il étudia le droit canon pendant un an à Bologne, où le célèbre Gratien fut son professeur; puis qu'il se rendit à Auxerre. Ce fut là qu'il se pénétra de cette exacte connaissance des lois et des droits de l'Eglise qui le rendit capable par la suite de combattre pour elle comme n'aurait pu le faire un légiste moins habile.

Quand Walter, frère de l'archevêque, fut fait évêque

(1) Ep. s. Th., I, p. 54.

(2) Fitz-St., I, p. 185. Mathieu de Westminster (Annal., ad ann. 1155) dit qu'avant de se présenter à l'archevêque Théobald, il avait reçu de l'abbé de Saint-Alban le bénéfice de Bratfield.

de Rochester en 1147, Roger de Pont-l'Evêque devint archidiacre de Cantorbéry, et le 10 d'octobre 1154, Théobald le sacra archevêque d'Yorck; il devint ainsi successeur de saint Guillaume, comme ce saint l'avait prédit. L'archidiaconat de Cantorbéry ainsi devenu vacant, l'archevêque Théobald donna (1) à saint Thomas la plus haute dignité de l'Eglise d'Angleterre après celles d'évêque et d'abbé. Cette charge valait cent livres d'argent.

Il succéda encore à Roger dans un autre emploi qui lui donnait un certain rang dans l'Eglise : il fut fait prévôt de Beverley. C'est à cette époque que le saint fut ordonné diacre.

La fin de l'année 1154 est remarquable dans les annales anglaises par la mort du roi Etienne et de son fils Eustache, et par l'accession au trône papal du seul Anglais qui ait jamais porté la triple couronne, Nicolas Breakspeare, originaire de Saint-Alban, qui prit le nom d'Adrien IV.

(1) Gerv., p. 1376; Fitz-St., I, p. 186; Rog. Pont., I, p. 100; Grim, I, p. 10.

CHAPITRE III.

LE LORD GRAND CHANCELIER.

Le 17 décembre, Henri II, dans sa vingt-unième année, fut couronné roi d'Angleterre à Westminster par l'archevêque Théobald, légat du saint-siège. Il ne put pas ignorer la part que saint Thomas avait prise aux événements qui assurèrent sa succession au trône. C'était par son influence que le saint-siège avait défendu à l'archevêque de Cantorbéry de couronner Eustache; et il prit, sans nul doute, une part importante à la négociation dans laquelle le prélat et l'évêque de Winchester obtinrent d'Etienne la reconnaissance du droit d'Henri à la couronne. Aussi, et il n'y a rien là qui puisse surprendre, quand saint Thomas fut proposé par l'archevêque Théobald comme digne d'occuper une place distinguée auprès de la personne du jeune roi, il fut élevé à la charge de chancelier d'Angleterre. C'était en 1155. Il était âgé de trente-huit ans, et par conséquent de beaucoup l'aîné du roi.

C'était une si haute dignité, que le fameux Pierre de Rémy (1) appelle saint Thomas « le premier après le roi dans les quatre royaumes. » Il était chargé de la chapelle royale ; il avait la garde du grand sceau, et on dit qu'il pouvait sceller avec le revers des pièces qui lui étaient personnelles. Sa place dans les conseils du roi était des plus importantes, et, par un abus qui régnait alors, il administrait les revenus des abbayes et des évêchés vacants.

Les talents de saint Thomas purent dès lors (2) se développer en toute liberté ; pendant les trois mois qui suivirent le couronnement du roi, d'énergiques remèdes furent apportés à un mal qui avait pris naissance sous le règne agité d'Etienne. Un grand nombre d'aventuriers étrangers, particulièrement des Flamands, parmi lesquels le plus célèbre était Guillaume d'Ypres, créé comte de Kent par le dernier roi, furent chassés d'Angleterre, et la destruction de plusieurs châteaux qui, dans ces époques de troubles, servaient d'abri à ces hommes pervers, rendit au pays le sentiment de la sécurité. Le chancelier ne déploya pas moins d'énergie dans la restauration du palais de Londres, qui tombait en ruines. On remarque comme un fait prodigieux que l'ouvrage fut terminé entre Pâques et la Pentecôte, grâce au nombre de bras qui y furent employés.

On ne peut douter que saint Thomas n'eût un grand

(1) Ep. S. Th., II, p. 168.

(2) Fitz-St., I, p. 186 et seq.

goût pour la magnificence ; et maintenant non-seulement il est pourvu de tous les moyens possibles de le satisfaire , mais la position qu'il occupe lui en fait presque un devoir. Rien probablement dans l'histoire ne peut se comparer au rang qu'il tenait dans les bonnes grâces de son maître. Toutes les faveurs s'entassaient sur sa tête, et il n'y avait rien qu'il ne pût obtenir, pourvu qu'il le demandât. Le diaconat d'Hastings vint s'ajouter aux nombreuses charges ecclésiastiques qu'il possédait ; et, parmi les offices d'un caractère plus séculier, il eut la garde de la Tour de Londres avec le service militaire qui y était attaché, la châtellenie d'Eye avec le privilège d'une garde de cent quarante soldats, et le château de Berkhamstead. Le chancelier avait ainsi des droits féodaux sur des territoires considérables et sur leurs habitants, et il paraît qu'un grand nombre de nobles et de chevaliers se soumirent volontairement à lui, devinrent « ses hommes, » suivant le langage de cette époque, et lui rendirent hommage, sauf leur serment de fidélité au roi. Son entourage s'augmenta dans la suite par la présence d'un grand nombre de jeunes gens nobles qu'on lui envoyait pour apprendre de lui et de ceux qu'il attirait autour de sa personne la science de la cour et des champs de bataille. Un peu plus tard, le roi Henri lui confia l'éducation de son fils aîné, la plus grande marque de confiance peut-être qu'il pût lui donner.

Tout ce qui l'entourait était splendide : les pourvoyeurs chargés de sa table ne s'inquiétaient point de la dépense ; les mors de ses chevaux étaient d'argent ciselé. Son hos-

pitalité n'avait point de bornes. Il avait toujours à sa table des convives du plus haut rang ; et, dans le bas de la salle, il y avait place non-seulement pour sa nombreuse suite, mais encore pour un grand nombre de personnes qui avaient recours à son hospitalité quand elles venaient à la cour du roi. Citons un trait curieux des mœurs de cette époque : chaque jour la salle à manger était *jonchée* de paille fraîche ou de foin pendant l'hiver, et en été de joncs ou de branches vertes, car le pavé devait servir de siège aux hôtes qui se pressaient dans la salle, trop nombreux pour les bancs qui faisaient le tour des murs. Quand les hôtes avaient dîné, un repas abondant était servi à la foule des pauvres, qui prenaient leurs places, et la main du chancelier leur était si généreusement ouverte, que les gens du monde considéraient sa charité presque comme une superstition. Les malheureux et les opprimés étaient admis sans délai en sa présence ; et comme magistrat il était renommé pour la justice qu'il rendait aux pauvres plaideurs et la bienveillance qu'il leur témoignait.

La maison du roi pouvait à peine soutenir la comparaison avec celle de son chancelier ecclésiastique ; mais toute cette magnificence rejaillissait glorieusement sur son royal maître. Le roi de Norwége avait envoyé des ambassadeurs en Angleterre ; dès que le chancelier sut leur arrivée, il envoya des officiers qui les conduisirent à la cour, à ses frais, avec tous les honneurs qui leur étaient dus.

L'importance des domaines continentaux d'Henri l'obligeait à tenir sa cour des deux côtés de la Manche. Le

chancelier équipa trois vaisseaux avec un luxe digne d'un roi, et les lui offrit en présent. Quand il voulait traverser la mer, six vaisseaux au moins faisaient voile à la fois, et tout passager était sûr d'obtenir une place dans la suite du chancelier.

Après les devoirs si nombreux et si variés de sa charge; il se livrait à un délassement qu'aimaient les nobles Normands, et pour lequel il avait pris depuis longtemps un goût très vif. Tous ses plaisirs, c'étaient les chevaux, les chiens, les faucons; il oubliait ainsi la place qu'il tenait dans la hiérarchie ecclésiastique, et se préparait bien des remords pour la suite de sa vie. Il aimait aussi beaucoup le jeu de dames.

Il y a quelque chose de tout à fait caractéristique dans la joyeuse familiarité qui existait entre lui et son jeune roi. C'étaient plutôt deux camarades d'école qu'un grand roi et son premier ministre. Quelquefois, Henri entraît à cheval dans la salle à manger du chancelier, peut-être une flèche à la main, en allant à la chasse ou au retour. On peut se figurer le tumulte qui s'éleva au milieu de la foule bigarrée qui l'entourait, lorsqu'un jour le roi but à la santé du chancelier et s'en retourna, toujours à cheval, ou lorsqu'une autre fois, franchissant la table d'un bond, il vint s'asseoir à côté de lui sous le dais, et lui faire ainsi la surprise d'un convive inattendu.

On raconte un trait qui nous montre sur quel pied de gaieté ils vivaient ensemble. Par une froide journée d'hiver, ils étaient à cheval dans les rues de Londres. Les nobles et les autres personnes de leur suite étaient restés

derrière eux à une grande distance, pour leur laisser plus de liberté, quand le roi avisa un pauvre vieillard, demi-nu, glacé et grelottant. « Pauvre vieux, dit le roi, comme il a l'air d'avoir froid ! Ne serait-ce pas une grande charité de lui donner un bon manteau bien chaud ? — C'est là une excellente et royale pensée, répondit le chancelier, qui ne se doutait de rien. » Arrivés auprès du vieillard, ils s'arrêtèrent, et Henri lui demanda tranquillement s'il n'aimerait pas à avoir un bon manteau. Le pauvre homme ne les connaissait pas, et il ne crut pas qu'on lui parlât sérieusement. « C'est vous qui ferez cette grande charité, » reprit le roi en se tournant du côté du chancelier ; et, sur ce, il saisit son beau manteau tout neuf de drap gris et écarlate, et s'efforçait de l'arracher de dessus ses épaules ; une lutte s'ensuivit. Leur suite, stupéfaite, se hâta, et trouva le roi et son chancelier se démenant si fort, qu'ils tenaient à peine sur leurs selles. Inutile de dire quel fut le vainqueur ; et le pauvre vieillard continua son chemin, louant Dieu tout haut de sa bonne fortune, et revêtu du manteau du chancelier par la propre main du roi. Les courtisans, en apprenant l'histoire, en rirent longtemps et bien haut, comme c'était leur devoir. Ils ne manquèrent cependant pas d'offrir leurs manteaux au chancelier pour remplacer le manteau de drap gris et écarlate qu'il avait perdu. Mais laissons là tous ces récits frivoles ; il est bien temps de revenir aux pensées plus sérieuses qui se rattachent à l'époque pendant laquelle notre saint fut chancelier d'Angleterre.

Nous avons parlé du luxe et de la prodigalité de sa

table. Il est vrai que c'était un raffiné, un homme d'une délicatesse peut-être excessive; les habitudes de toute sa vie l'avaient fait tel; mais il n'en est pas moins vrai qu'au milieu de toute cette profusion, il sut garder une singulière modération. Il se livrait à des pratiques austères, qu'on n'aurait jamais soupçonnées sous la magnificence extérieure de sa vie. Souvent il recevait la discipline des mains de Ralph, prieur de la Sainte-Trinité, quand il était dans le voisinage de Londres; et quand il était à Cantorbéry, des mains de Thomas, prêtre de Saint-Martin. Robert, ce vénérable chanoine de Merton, qui l'avait élevé, fut toujours son confesseur; et Fitz-Stephens, un des plus soigneux biographes du saint, rend de lui ce témoignage que, durant toute cette partie si pleine d'épreuves de sa vie, en dépit de la licence des mœurs normandes et des dangers de la cour, sa conduite resta parfaitement pure. L'anecdote suivante (1), où nous la voyons soupçonnée, non-seulement nous confirme dans cette bonne opinion de sa vertu, mais nous introduit dans le secret de ses austérités.

Un jour qu'il était à Stafford à la suite du roi, un clerc nommé Vivien s'imagina qu'une dame, qui s'appelait Anice de Stafford, avait des attentions particulières pour le saint. C'était une femme d'une beauté remarquable, et sa réputation avait souffert de son intimité avec le roi. Les soupçons du clerc s'éveillèrent, et, voulant s'assurer de la vérité, au milieu de la nuit il entra secrètement

(1) Garnier, fol. 7, l. 6; Guill. Cant., II, p. 8.

avec une lanterne dans la chambre de son-hôte. Le lit n'était pas défait; mais en parcourant la chambre avec sa lumière, il vit le saint à moitié déshabillé, dormant sur le pavé de la chambre, au pied du lit. C'était un sommeil d'épuisement, et son hôte indiscret put se retirer sans être observé.

Pendant la semaine sainte, le chancelier avait l'habitude de faire ce que nous appelons en langage moderne une retraite de trois jours; il choisissait pour cela la maison religieuse des chanoines de Merton, pour lesquels il avait conservé des sentiments d'affection dès l'époque où il avait été écolier parmi eux. Les bons chanoines étaient dans les bonnes grâces de la cour depuis qu'un enfant de leur maison était favori du roi. Pendant sa retraite à Merton, le chancelier avait l'habitude d'aller, le jeudi saint après ténèbres et le vendredi saint jusqu'à midi, visiter à pied les églises des villages voisins, caché dans un manteau, accompagné d'une seule personne qui lui montrait le chemin.

Un des événements les plus importants de sa vie de chancelier fut l'ambassade célèbre dans laquelle il alla demander au roi de France la main de sa fille Marguerite pour le prince Henri, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre depuis la mort de son frère Guillaume. Le futur époux était un enfant de cinq ans; la princesse n'en avait que trois, et le mariage ne fut consommé que treize ans plus tard. Saint Thomas déploya dans cette ambassade un luxe dont les annales des cérémonies semblables nous offrent peu d'exemples. Sa suite immédiate

se composait de deux cents membres de sa propre maison, clercs, sénéchaux et serviteurs, chevaliers et écuyers, des jeunes gentilshommes qui l'accompagnaient avec leurs gens à eux, tous richement habillés. Des piqueurs menaient les chiens en laisse; les fauconniers portaient leurs faucons sur le poing. Huit fourgons, trainés chacun par cinq chevaux de noble race, transportaient tout ce qui était nécessaire pour le voyage. A la tête de chaque cheval était un palefrenier à pied, « vêtu d'une tunique neuve. » Un cheval de rechange suivait chaque fourgon; deux d'entre eux portaient de la bière dans des tonneaux cerclés de fer; elle était destinée aux Français, « qui sont enthousiastes de cette boisson, » dit Fitz-Stephens; il ajoute qu'elle est saine, claire, de la couleur du vin et d'un goût plus agréable. La chapelle du chancelier, sa chambre, sa paneterie, sa cuisine, avaient chacune leur fourgon particulier; d'autres portaient les provisions, d'autres les bagages de la suite, vingt-quatre habillements complets, des fourrures et des tapis. Puis venaient douze chevaux de somme, huit coffres contenant la vaisselle d'or et d'argent du chancelier, beaucoup d'argent monnayé et « quelques livres. » Le cheval de somme qui marchait le premier portait les vases sacrés de la chapelle, les ornements et les livres d'autel. Près de chaque fourgon il y avait un mâtin anglais, et un singe grimpé sur la charge de chaque cheval.

Le cortège marchait dans l'ordre suivant : Deux cent cinquante jeunes Anglais ouvraient la marche, par groupes de six ou dix ou davantage; ils chantaient leurs

airs nationaux en entrant dans les villages français. Après un certain intervalle, venaient les piqueurs avec leurs chiens, puis les fourgons, garnis de fer et couverts de peaux, résonnaient sur le pavé des rues; à une petite distance, suivaient les chevaux de somme avec leurs charmants cavaliers. Après un nouvel intervalle, venaient les écuyers portant les écus des chevaliers ou conduisant leurs chevaux de bataille, puis d'autres écuyers; après eux, les fauconniers portant leurs oiseaux; puis les sénéchaux, les maîtres et les domestiques de la maison du chancelier; les chevaliers et les clercs chevauchant deux à deux; enfin, venait le chancelier, entouré de ses plus intimes amis. « Que doit donc être le roi d'Angleterre, disaient les Français en le voyant passer, si son chancelier voyage si magnifiquement? »

Le roi de France, voulant prendre à sa charge toute la dépense de son hôte, fit défendre à Paris de rien vendre à ceux de la suite de l'ambassadeur. Quand le bruit en vint jusqu'à lui, il fit acheter secrètement pour lui, dans les villages des environs de Paris, tout ce dont il pouvait avoir besoin. A son arrivée à Paris, quand il entra au Temple, où son logis avait été préparé, ses pourvoyeurs vinrent au devant de lui et le prévinrent qu'ils avaient fait des provisions suffisantes pour nourrir mille hommes pendant trois jours.

Jamais auparavant Paris n'avait vu semblable magnificence. Il arriva une fois qu'un plat d'œufs pour sa table coûta cent schellings, et le « plat du chancelier d'Angleterre » passa en proverbe.

Les écoliers et les maîtres des écoles de Paris allèrent lui rendre leurs hommages; ils n'oubliaient pas que le chancelier avait étudié parmi eux. Les citoyens qui avaient des débiteurs parmi les écoliers anglais invoquèrent sa générosité. Ses largesses n'eurent point de bornes; il donna presque tout : toute sa vaisselle d'or et d'argent, tous ses costumes de rechange (il ne les avait apportés que dans ce but); il donna à l'un un manteau gris, à l'autre une fourrure, à celui-ci un palefroi, à tel autre un cheval de bataille; personne ne le quitta les mains vides : il ne faut pas s'étonner si son ambassade eut un plein succès.

Ce ne fut pas seulement dans les négociations pacifiques que brillèrent la libéralité splendide et l'habileté diplomatique du chancelier; elles ne furent pas moins remarquables pendant la guerre. Au siège de Toulouse, où se trouvaient rassemblées les forces militaires de Normandie, d'Aquitaine, d'Anjou, de Bretagne et d'Ecosse, aussi bien que d'Angleterre, les troupes particulières du chancelier furent toujours en première ligne. Sept cents hommes d'armes de sa maison le suivaient; et si son avis eût prévalu, la guerre aurait été promptement terminée. Le roi de France s'était jeté dans Toulouse avec une garnison insuffisante; le chancelier proposait un assaut immédiat; mais Henri, quoiqu'il s'inquiât peu de faire la guerre au roi de France, qui était son seigneur en vertu de ses possessions continentales, se faisait pourtant scrupule d'attaquer sa personne. Dans l'opinion du chancelier, Louis avait perdu tout droit à réclamer son caractère

de supérieur féodal en faisant la guerre au roi d'Angleterre. Cependant l'armée française était sur le point d'atteindre le théâtre de la guerre quand les rois d'Angleterre et d'Ecosse s'éloignèrent de Toulouse avec leurs forces, après avoir pris Cahors et plusieurs châteaux-forts. Le chancelier et Henri d'Essex, connétable du roi, s'engagèrent à rester pour les conserver. Couvert du casque et de la cuirasse, Thomas commandait les troupes, et prit trois châteaux fortifiés réputés imprenables. Il passa la Garonne, et quand il eut assuré l'obéissance de toute la province au roi, il retourna en Angleterre, comblé de gloire et de faveur.

Dans cette dernière circonstance, tandis que le théâtre de la guerre était dans les Marches, entre Gisors, Trie et Courcelles, sur la limite des territoires français et anglais, outre les sept cents hommes d'armes de sa maison, le chancelier était à la tête de douze cents hommes d'armes et de quatre mille hommes qu'il entretenait à ses frais pendant quarante jours; chaque homme d'armes recevait trois schellings par jour pour se pourvoir de chevaux et d'écuyers. Les hommes d'armes du chancelier jouèrent le principal rôle dans toutes les entreprises de l'armée anglaise. Ils avaient coutume de sonner l'assaut et la retraite avec des trompettes longues et minces qui étaient particulières à ce corps, et dont le son fut bientôt connu des deux armées. Leur supériorité était due au courage personnel et chevaleresque du chancelier. A son retour de son ambassade de France, il avait fait prisonnier Guy de Laval, un pillard reconnu. Nous l'avons vu, couvert

de son armure, conduire les troupes aux environs de Toulouse, et maintenant l'histoire nous le montre engagé dans un combat en champ clos avec un vaillant chevalier, Enguerrand de Trie; il le désarçonne et lui prend son cheval de bataille.

Le roi Louis de France, malgré la valeur dont le chancelier fit preuve contre lui dans les combats, avait presque autant d'amitié pour lui que son propre souverain. Un jour qu'il était retenu à Saint-Gervais de Rouen par une maladie sérieuse, les deux rois vinrent ensemble le voir. Pendant sa convalescence, il jouait une partie d'échecs et portait un manteau à manches qui avait probablement un air peu ecclésiastique. Aschetinus, prieur de Leicester, revenant de Gascogne, où le roi tenait sa cour, vint le voir. Notre saint eut toujours cela de particulier, qu'il permettait à ses amis de lui parler aussi librement qu'ils le voulaient, même quand c'était pour le trouver en faute. Le prieur de Leicester commença donc en ces termes : « A quoi songez-vous de porter ce manteau à manches? Vous avez plutôt l'air d'un fauconnier que d'un clerc. Et pourtant vous êtes clerc, une fois de votre personne, plusieurs fois par vos bénéfices, archidiacre de Cantorbéry, doyen de Hastings, prévôt de Beverley, chanoine ici, chanoine là, procureur de l'archevêché, et, d'après le bruit de la cour, bien près d'être archevêque. » Dans le cours de la conversation, le chancelier dit au prieur : « Je connais en Angleterre trois pauvres prêtres que j'aimerais bien mieux voir sur le siège archiépiscopal que moi-même; car je connais intimement monseigneur

le roi, et si j'y suis appelé, je suis sûr que je serai forcé de choisir entre ses bonnes grâces et celles du Dieu tout-puissant. » Cette entrevue n'eut lieu qu'après la mort de Théobald, à une époque que notre histoire n'a pas encore atteinte ; mais je l'ai racontée ici comme caractérisant sa manière de vivre pendant qu'il était chancelier d'Angleterre.

CHAPITRE IV.

POLITIQUE DU CHANCELIER.

Il ne serait ni facile ni convenable d'entreprendre de justifier saint Thomas de tout blâme à propos des scènes dont nous venons d'être témoins. On pourrait excuser ses occupations guerrières en rappelant les mœurs du siècle, et cet argument n'est pas sans poids, il est vrai ; mais nous laissons le lecteur apprécier lui-même sa valeur. Aussi bien, quoiqu'il puisse pallier sa faute, il ne peut justifier une transgression aussi évidente des canons de l'Eglise. Il est hors de doute qu'il n'est pas édifiant de voir l'archidiacre de Cantorbéry — le premier dignitaire d'Angleterre après ceux qui portaient la mitre — un homme qui tenait à l'Eglise par plusieurs bénéfices et qui avait été ordonné diacre, « portant une cuirasse et coiffé d'un casque, » vainqueur dans une joute, désarçonnant le vaillant sire Enguerrand, « la lance baissée et son cheval de bataille au galop. » Toutefois, et c'est là l'important, le jugement qu'en porta sa conscience suffit pour nous

satisfaire. Plus tard, quand toute chose fut pesée par lui dans la balance du sanctuaire, il se lamentait en disant : *De pastore avium factus sum pastor ovium*. La mondanité de ses premières années était son principal regret ; mais il n'éprouvait pas de remords particuliers à l'égard de ses faits d'armes, qui de nos jours sembleraient des irrégularités pour l'absolution desquelles il serait nécessaire de recourir au pape.

La vigueur et l'énergie de caractère qui le portèrent à encourager la guerre en paraissant en personne à la tête de ses troupes, le conduisirent, de concert avec le roi, à procurer les fonds nécessaires à sa continuation par des moyens d'une nature peu justifiable. Vers le temps où saint Thomas quitta la chancellerie, l'évêché de Londres devint vacant par la mort de Richard de Beaumes, parent de Gilbert Foliot, évêque d'Héreford. Le siège fut bientôt offert par le chancelier à Gilbert lui-même, qui l'occupa par la suite, mais qui le refusa alors à cause de la condition désagréable qui accompagnait cette offre. La lettre par laquelle Gilbert s'excuse près du roi de ne point accepter existe encore (1). « Le lord chancelier me demande, dit-il, de me charger de l'évêché de Londres, de m'entretenir moi et ma maison épiscopale avec une partie des revenus, et de réserver le reste pour monseigneur le roi, afin qu'il soit dépensé comme l'esprit de Dieu le lui suggérera. »

Il est fort honorable pour Gilbert d'avoir refusé de faire

(1) Gilb. Fol., I, p. 157.

ce qu'il appelle « une grave injure à son âme. » Par un abus auquel les rois, dans leur couronnement, avaient plusieurs fois juré de renoncer, les revenus du siège vacant étaient confisqués au profit du trésor royal, et la régie en était confiée au chancelier, qui faisait administrer le siège veuf de son évêque par les clercs de sa maison. Il est possible qu'il ait offert seulement à l'évêque d'Héreford « de se charger de l'évêché » comme administrateur durant la vacance du siège, ce qui certainement rendrait la proposition beaucoup moins blâmable. C'eût été retenir seulement une partie de ce que le roi avait coutume de confisquer en entier ; il est donc permis de supposer que dans cette circonstance il ne put rien obtenir de plus avantageux pour l'Eglise que le compromis proposé, car nous savons que saint Thomas usait de son influence près du roi pour empêcher de longues vacances. Toutefois, nous devons avouer que la translation de Gilbert à ce siège, qui eut lieu plus tard, et l'indignation évidente avec laquelle il repoussa cette offre, nous donnent lieu de croire que cet arrangement était aussi blâmable qu'il le paraît d'abord. Cependant, tant qu'il est permis de douter, il est juste que la réputation de saint Thomas comme chancelier et homme d'Etat demeure intacte.

Un autre abus du même genre, mais plus grave encore, parce que ses conséquences étaient plus étendues, était ce que l'archevêque Théobald appela, dans une lettre⁽¹⁾ qu'il joignit à son testament quand il sentit sa fin

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 51 ; Gilb. Fol., II, p. 158.

approcher, « la coutume des seconds subsides que notre frère l'archidiacre a imposés aux Eglises. » Cette « coutume » était l'établissement d'une taxe injuste et illégale mise sur le clergé pour la continuation de la guerre. Il est probable qu'en ceci saint Thomas fut de connivence avec Henri. Toutefois, on doit remarquer que, dans ces temps, le roi ne pouvait être blâmé avec impunité, et c'est pourquoi la phrase de Théobald, « que ces subsides étaient imposés par le chancelier, » ne peut vouloir dire qu'il en était l'auteur. Plus tard, ce fait fut naturellement présenté comme un précédent ou comme un reproche contre saint Thomas; mais Jean de Salisbury (1), que nous pouvons citer comme la meilleure autorité, répondit ainsi à cette objection : « Mais, dira-t-on peut-être, l'imposition de la taxe et en un mot tous ces désordres doivent être attribués à l'archevêque. (Il l'était devenu lorsque Jean écrivait ces lignes.) L'archevêque avait sur le roi une complète influence, et lui suggéra cette idée. Je sais aujourd'hui qu'il n'en fut pas ainsi : il laissa seulement passer la mesure, mais il ne la sanctionna point. Cependant, puisqu'il a été l'instrument de l'injustice, c'est une juste punition qu'il soit persécuté maintenant par celui-là même qu'il préférait alors à son bienfaiteur suprême. »

Le motif de l'archevêque Théobald, en recommandant saint Thomas au roi, était, on n'en saurait douter,

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 223; Fronde's Remains, 2^e partie, vol. II, p. 588. Voyez la note C, à la fin du volume.

l'espérance que celui-ci pourrait influencer son maître dans ces nombreuses circonstances où la forte main de l'Etat intervenait contre les libertés de l'Eglise. Ce n'est pas que le saint eût une intelligence particulière de ces sortes de choses, mais ses principes étaient bien connus de l'archevêque : ils avaient été souvent mis à l'épreuve pendant l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques. La position qu'il occupait était très délicate et très difficile. Le caractère du roi était violent à l'excès : une simple opposition à ses volontés, l'apparence même de l'indépendance, le mettaient hors de lui. Sans aucun doute, saint Thomas eut toujours à cœur la liberté de l'Eglise, et tandis qu'il était chancelier, il lui épargna bien des violences.

Nous pouvons citer plusieurs circonstances dans lesquelles le chancelier usa de sa puissante influence près du roi en faveur des ecclésiastiques qui avaient encouru son déplaisir. Et d'abord il vint en aide à Nicolas, archidiacre de Londres. La cause de la colère du roi contre lui n'est point venue jusqu'à nous ; mais l'arbitraire avec lequel il fut traité caractérise bien le roi Henri II. Les parents de Nicolas furent envoyés en exil, et sa maison fut saisie pour être vendue au profit du roi. Le jour où il apprit ce fait, le bon chancelier n'eut de repos que quand il eut obtenu le rappel de l'archidiacre et son entier pardon.

Il employa aussi ses bons offices en faveur d'autres dignitaires de l'Eglise dans une cause plus importante encore. A l'avènement du pape Alexandre et au moment

où le schisme éclata, Hugues, archevêque de Rouen, épousa la cause du pape légitime, et envoya son neveu l'archidiacre Gillot à ses suffragants pour les engager à faire preuve de la même obéissance. Le roi fut très irrité qu'on ne lui eût pas laissé prendre l'initiative dans cette grande question. Il n'osa pas agir directement contre l'archevêque, qui était fort respecté ; mais il ordonna que la maison de Gillot fût démolie. Saint Thomas intervint. Il représenta que, bien que la maison appartînt à Gillot, c'était là que lui-même avait coutume de loger, s'efforçant ainsi de sauver la propriété de l'archidiacre sans irriter Henri par son opposition.

Le lendemain, Henri apprit que l'évêque du Mans avait suivi l'exemple de l'archevêque de Rouen en reconnaissant Alexandre comme pape légitime, sans le consulter davantage. Les maréchaux du roi allèrent droit au logis de l'évêque, où ils coupèrent les licous des chevaux et les mirent en liberté ; puis, ayant emporté son bagage dans la rue, ils le privèrent de son logement et l'expulsèrent honteusement de la cour. Le roi avait des lettres toutes prêtes par lesquelles il ordonnait qu'on abattît immédiatement la maison de l'évêque du Mans. Aussitôt que l'ordre fut signé, il l'éleva dans sa main devant la nombreuse compagnie de nobles et d'ecclésiastiques alors présents à sa cour, en disant : « Il ne se passera pas longtemps avant que le bon peuple du Mans entende parler de son évêque. » Ceci se passait à Nieumarkt, et comme le roi de France s'y trouvait aussi, la consternation produite par cette violente conduite se répandit

au loin. Le chancelier savait qu'il était tout à fait inutile d'entreprendre de calmer Henri tout à coup. La grande affaire était de gagner du temps : ainsi, en dépêchant les messagers, il leur recommanda en particulier de mettre quatre jours à faire le voyage qu'on faisait habituellement en deux. Le lendemain, le chancelier envoya quelques évêques intercéder près du roi ; mais ils le trouvèrent inexorable. Plus tard dans la même journée, d'autres évêques se rendirent encore près de lui et furent de même repoussés. Le chancelier y alla lui-même, et le lendemain il renouvela ses supplications. Quand le roi pensa qu'on avait eu le temps d'exécuter ses volontés, il céda et permit qu'on envoyât un contre-ordre. Il fut porté par un messenger rapide, auquel on recommanda de ne prendre de repos ni jour ni nuit jusqu'à son arrivée au Mans, s'il tenait à la protection du chancelier. Il arriva juste à temps : les premiers messagers avaient déjà délivré leurs lettres, mais on n'avait pas encore touché à la maison de l'évêque. Henri fut ensuite très satisfait d'apprendre le stratagème qui lui avait épargné les conséquences de sa propre colère. De telles anecdotes nous montrent assez clairement le caractère du roi que servait saint Thomas, et il est étonnant que l'Eglise n'ait pas eu de plus grands outrages à supporter pendant le temps qu'il fut chancelier.

Dans une position si difficile, nous sommes peu surpris qu'il ait dit (1) en pleurant à l'archevêque et à ses

(1) Jo. Sar., p. 321.

amis, qu'il était fatigué de son genre de vie, et qu'après le désir de son salut, il n'y avait rien qu'il souhaitât autant que de pouvoir se dégager des pièges de la cour ; car, bien que le monde semblât le flatter en tout, il n'oubliait pourtant ni sa condition ni ses devoirs ; et ainsi, d'un côté il était obligé de travailler pour la sûreté et l'honneur du roi, et de l'autre, pour les besoins de l'Eglise et des évêques, contre le roi lui-même et contre ses propres ennemis. Il devait par différents artifices éluder leurs différents stratagèmes.

La chronique de Battle Abbey donne le récit d'une affaire dans laquelle saint Thomas fut officiellement intéressé comme chancelier. Cette affaire a été citée souvent comme un exemple de son empressement à se joindre au roi, à cette époque de sa vie, pour combattre les principes dont il fut ensuite le champion et le martyr ; et pourtant, quand nous considérons le caractère incomplet de cette chronique, quand nous réfléchissons que le seul discours connu qu'il ait prononcé dans cette cause importante nous arrive sous forme de fragments, il ne semble pas que rien puisse modifier le jugement que les autres actes de son administration nous ont engagé à former.

Quelques écrivains modernes ont tiré de ces faits des conclusions défavorables au caractère de saint Thomas. De deux choses l'une, disent-ils : ou bien il était sincère quand il prit le parti du roi dans ses actes agressifs contre l'Eglise ; alors il est présumable que son changement soudain de politique, quand il devint archevêque, n'était

qu'un plan hypocrite destiné à favoriser sa propre ambition. Ou bien le rôle qu'il joua quand il était chancelier n'était pas sincère ; et cette conduite double avait pour but de persuader au roi qu'il avait sa cause à cœur et d'obtenir ainsi sa promotion à l'archevêché qu'il convoitait.

Ce dilemme est aussi peu logique qu'il est injuste. Nous avons déjà fait voir qu'il est une autre manière d'expliquer la conduite de saint Thomas, plus probable au point de vue historique qu'aucune de celles dont il est ici question. On n'a aucune raison quelconque de supposer que ses principes n'étaient pas ceux d'un véritable ecclésiastique pendant le temps qu'il remplit les fonctions de chancelier, pendant ces jours où il devint le favori du saint-siège comme ministre de l'archevêque Théobald, et enfin dans les derniers temps, où il fut le champion de l'Eglise. Si quelques-uns de ses biographes parlent du changement survenu en lui à l'époque de son sacre, ce n'est point dans ses principes, mais dans son genre de vie qu'il se manifesta. Il passa de la mondanité à l'ascétisme, et de la vie du courtisan à celle d'un ecclésiastique et d'un saint.

A ceux qui disent que l'ambition en fit un hypocrite, nous répondrons que son ambition fut donc de s'abaisser au lieu de s'élever, et de se rapetisser au lieu de se grandir dans le sens du monde. Etait-il ambitieux, cet homme qui abandonnait la charge de chancelier telle qu'elle était alors et lui préférait la dignité de primat ? Il est absurde de dire que son but était de soumettre l'ordre temporel au spirituel et de les dominer l'un et l'autre en qualité de chef de l'ordre le plus important.

La lutte qu'il soutint ensuite fut pour la défense de l'indépendance canonique du clergé et non pour l'agrandissement de son pouvoir temporel. Et que pouvait gagner à un changement le chancelier d'Angleterre, un chancelier tel que lui ? Comme Joseph dans la maison de Pharaon, il n'était inférieur au roi que parce qu'il n'était point assis sur le trône royal ; des chevaliers et des nobles lui juraient fidélité, réservant seulement leur obéissance au souverain ; il était le chef de l'administration de la justice ; il avait le commandement de l'armée ; il pouvait disposer de tout le royaume selon son bon plaisir ; il était souverain comme premier ministre du roi. Ne serait-ce pas lui attribuer de trop courtes vues que de supposer qu'il abandonna par ambition un pouvoir aussi énorme exercé au nom du roi, et risqua une lutte avec un si puissant monarque pour se faire une position prééminente, si brillante qu'elle pût être ?

La vérité est sans doute que saint Thomas comprenait et savait parfaitement comment gouverner le caractère passionné du roi. Il savait combien il était inutile de lui résister dans ses plus violentes colères, et d'après cela nous le voyons laissant à l'orage le temps de se dissiper avant d'entreprendre de lui résister. Il y avait des occasions où il se résignait et voyait à regret s'accomplir des choses qu'il ne pouvait approuver, mais dans lesquelles il n'était point obligé d'intervenir par sa position. La prudence, ainsi que la crainte de détruire son influence et ses moyens de faire le bien, l'engageaient, à tort ou à

raison, à supporter cela patiemment; et s'il y a des occasions où il se montra plus homme d'Etat et courtisan que fils soumis de l'Eglise, elles furent peu nombreuses et point de nature à nous faire rejeter notre conclusion. Saint Thomas, bien que n'étant pas encore un saint selon la haute et sublime estime de l'Eglise, montra pourtant dans la position difficile de chancelier les qualités et les vertus qui font les saints.

Avec des renseignements aussi complets sur la conduite de saint Thomas pendant qu'il occupa ces hautes fonctions, nous ne devons point nous étonner que le biographe ⁽¹⁾ des chanceliers d'Angleterre l'appelle « un des hommes les plus distingués que cette île ait jamais produits. » Nous le voyons manifestant dès son enfance un singulier amour pour la vérité, et le cœur toujours ému de compassion pour les pauvres et les nécessiteux; plein de douceur et de condescendance envers les timides et les humbles, et déployant cependant un courage et une volonté indomptables pour résister à l'oppresseur. Quoique élevé dans la médiocrité, nous le voyons encore, entouré d'une profusion de richesses et de magnificences sans pareilles, vivant au milieu de tout ce luxe comme s'il y eût été accoutumé dès son berceau; réprimant les tendances vénales du roi et de la cour contre l'Eglise, et cependant, en dépit de sa nature ardente, agissant avec une telle prudence qu'il a paru complice de ce qu'il n'a pu empêcher; avançant tous les jours dans la crainte de

(1) Histoire des chanceliers, par lord Campbell, I, p. 59.

Dieu et dans la perfection chrétienne, mais avec une telle absence d'affectation et d'ostentation que sa vertu est mise en doute ; menant une vie intérieure tellement sainte qu'à quelques égards elle approche de l'héroïsme. Nous avons sous les yeux un homme qui, s'il fût mort alors et que nous eussions connu les détails de sa vie, aurait été considéré comme un des plus brillants et des plus nobles caractères de notre histoire. Combien nous sommes plus heureux encore de penser que nous n'avons vu que la préface, l'introduction d'une destinée beaucoup plus noble et plus brillante ! Plus tard, les taches que nous avons remarquées disparaissent. S'il a été injuste envers l'Eglise, il expie cette faute en demandant justice pour elle au plus violent des rois. S'il a oublié le caractère ineffaçable imprimé à son âme par les saints ordres, il est prêt à donner à tous l'exemple de la vie qu'un ecclésiastique doit mener. S'il a vécu avec trop de magnificence pour « le serviteur du Dieu humble » il fait pénitence sous le capuchon des religieux de Cîteaux. S'il a trop aimé la popularité, s'il a eu trop de respect humain, il est bientôt raillé et abandonné par les évêques et les nobles dans la cause de l'Eglise. Et toutes ces fortes vertus que nous avons vues en lui jusqu'ici, fleuriront dans leur climat naturel, l'adversité. Celui qui est juste sera encore justifié ; celui qui est saint sera encore sanctifié, et tout sera couronné par une mort qui, comme celle des saints, sera précieuse aux yeux du roi des martyrs et du divin auteur et gardien des immunités de l'Eglise catholique.

CHAPITRE V.

LA MORT DE THÉOBALD.

En 1138, le roi Henri et son chancelier passèrent en France ; le roi Louis les reçut à Paris avec magnificence (1). Le saint, par ses négociations habiles, obtint du roi de France un privilège qui devait puissamment contribuer à consolider l'autorité d'Henri dans ses possessions continentales. Il lui fut permis, en sa qualité de sénéchal du roi de France, d'entrer en Bretagne et d'y faire exécuter la loi martiale contre tous ceux qui troublaient cette province. C'était la première fois que le roi d'Angleterre faisait son entrée en Bretagne, et il profita de l'occasion pour prendre possession de Nantes. Le roi Louis lui rendit sa visite ; il passa par le Mans, alla au Mont-Saint-Michel et de là à Bayeux, Caen et Rouen, où il fut reçu avec une magnificence égale à celle qu'il avait déployée.

(1) Gerv., p. 1380.

Ce fut l'année suivante, 1159, qu'eut lieu la guerre de Toulouse, dont nous avons parlé plus haut.

En 1160, Théobald commença à sentir qu'il lui faudrait bientôt quitter cette chaire de saint Augustin qu'il avait si longtemps occupée. Arrêtons-nous un instant aux inquiétudes qui assiégeaient son âme et qui troublèrent ses derniers jours. Nous aurons par là une idée complète de ce qu'on pensait en Angleterre des rapports de la couronne et de l'Eglise, lors de la vacance du siège de Cantorbéry.

Le vieux prélat luttait contre un abus qu'il combattit avec un véritable succès, le jour où sa prévoyance plaça saint Thomas auprès de la personne du roi ; c'était la vacance prolongée des évêchés. Cet abus, qui jetait les Eglises dans le veuvage et qui laissait les peuples sans pasteurs, était un procédé facile et tentant pour remplir le trésor royal. Au moment de rendre compte de son administration, son âme eût été certainement désolée s'il eût pu prévoir ce que saint Thomas, quelques années plus tard, décrivait en ces termes ⁽¹⁾ au pape Alexandre :
« Pour ne rien dire de la manière dont le roi traite les
» Eglises de Cantorbéry et de Tours, dont vous avez entendu parler, et dont je désire que vous connaissiez
» mieux encore la situation, il y a déjà quelque temps
» qu'il conserve entre ses mains sept évêchés vacants
» dans notre province et dans celle de Rouen, sans per-
» mettre qu'on leur donne des pasteurs. Le clergé du

(1) Ep. s. Th., I, p. 23.

» royaume est livré à ses magistrats, qui le foulent aux
» pieds et le traitent comme une proie. » Ce fut chose
admise, pendant une vacance de soixante-dix ans, que
Lincoln n'aurait plus d'évêque.

Robert Warelwast, évêque d'Exeter, mourut en 1159, et Théobald craignait fort que ce siège ne demeurât vacant. Robert était un homme très riche, qui avait été présenté la première année du règne du roi Henri ; et Jean de Salisbury nous fait entendre que sa nomination avait été anti-canonique (1), peut-être même simoniaque. Ceci nous donne l'intelligence du passage suivant d'une lettre de l'archevêque Théobald (2) au roi ; ce passage, ainsi que plusieurs autres tirés de ses écrits, est fort intéressant et nous montre au milieu de quels pressentiments le primat descendit au tombeau : « Les fils de ce monde vous engagent à diminuer l'autorité de l'Eglise pour augmenter votre dignité royale. Ce sont certainement les plus grands ennemis de Votre Majesté, et, quels qu'ils puissent être, ils appellent sur vous la colère de Dieu. C'est lui qui a reculé les limites de votre royaume, c'est lui qui a accru votre gloire. C'est une méchante pensée que de vouloir diminuer la gloire de votre maître et de votre bienfaiteur ; cette pensée mérite un châtimement : elle recevra, sans doute, le châtimement le plus sévère. Mais non ! ce châtimement n'arrivera pas, par la grâce de Dieu, car avec son aide il n'en sera rien. C'est l'E-

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 107.

(2) Id., I, p. 81.

poux de l'Eglise qui vous parle par ma bouche. Pierre, le pasteur universel, le prince des apôtres, s'adresse à vous, et tous les saints vous conjurent, si vous voulez les avoir pour patrons et gardiens de votre royaume et de votre règne, de permettre qu'un pasteur selon le cœur de Dieu soit donné à l'église d'Exeter et qu'elle soit sauvée du naufrage. C'est la première Eglise du royaume à laquelle vous ayez pourvu. Voyez, je vous en supplie, mon seigneur, ce qu'il en est advenu. Vous savez qui Jésus a banni de son temple lorsqu'il en chassa les vendeurs de colombes, et Dieu exclut celui que le Christ repousse. Je me fais caution pour saint Pierre, qu'il vous rendra au centuple, même en ce monde, ce que vous ferez pour sa gloire. » Cette voix, qui semblait sortir de la tombe, fit probablement peu d'impression sur le roi, car il aurait nommé Robert Fitz-Harding, personnage incapable et illettré, si les chanoines d'Exeter n'avaient refusé de l'élire.

Le désir de l'archevêque, désir dont il poursuivait l'accomplissement avec ardeur, était que le siège fût donné à Barthélemy, alors archidiacre de cette Eglise; il voulait, disait-il, être sa caution auprès du roi. Il est édifiant de pouvoir ajouter que Barthélemy ignorait les démarches qu'on faisait en sa faveur (1). Théobald pressait Henri avec l'énergie d'un homme qui sent qu'il n'a pas de temps à perdre. Il écrivit lui-même (2) au chancelier.

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 107 et 133.

(2) Id., I, p. 93 et 105.

Jean de Salisbury écrivit à saint Thomas une autre lettre encore plus pressante, dans laquelle il lui dit que l'archevêque commence à désespérer de son influence personnelle sur le roi. Il était alors au lit, malade. « On dit, ajoute la lettre, que le roi a conféré au chancelier les revenus de trois évêchés vacants ; mais on n'en compte pas moins sur sa médiation : on n'a pas oublié tout ce que Lincoln, Yorck et bien d'autres Eglises ont gagné entre ses mains. » Théobald eut la consolation de faire part de cette nomination à Barthélemy (1) par l'entremise de son fidèle Jean de Salisbury, et il le fit venir pour être sacré sinon par lui, du moins en sa présence, avec Richard, évêque élu de Coventry. Son frère Walter, évêque de Rochester (2), consacra l'évêque de Coventry dans la chapelle où Théobald se fit porter ; mais le sacre de Barthélemy fut différé jusqu'à ce qu'il eût rendu hommage au roi. Il passa la mer et revint en toute hâte ; mais Théobald était mort avant son retour. L'évêque de Rochester le consacra dans l'église du Christ, à Cantorbéry, à la requête du prieur et de la communauté.

Cet heureux résultat est dû aux inquiétudes qui troublèrent les derniers moments de Théobald ; la courte vacance de Coventry fut un fait exceptionnel ; mais, en dépit de tous ses efforts, il laissait sans évêques Londres, Worcester et Bangor.

Quand sa fin fut proche, il ressentit cruellement l'ab-

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 132.

(2) Gerv., p. 1381.

sence du roi et de saint Thomas. C'est une chose vraiment touchante que les lettres par lesquelles il les conjure qu'il lui soit donné de les voir encore une fois avant de mourir. Il écrit lettre sur lettre au roi (1) : « Nous supplions Votre Majesté qu'il vous plaise de revenir au milieu de votre peuple, car nous croyons que c'est le bon plaisir de Dieu. Laissez-vous toucher par sa loyauté, par l'affection de vos enfants; le plus sévère des pères pourrait à peine supporter d'en être si longtemps séparé. Laissez-vous toucher par l'amour de votre femme, par la beauté de ce pays, par tant de charmes unis ensemble que je ne puis vous dire; et, pour ne pas m'oublier moi-même, laissez-vous toucher par mon chagrin, car mon âge et ma maladie ne me permettent pas d'attendre longtemps votre désiré retour. C'est dans cet espoir que j'attends, me disant à moi-même au milieu des larmes : Le Christ ne me donnera-t-il pas de voir celui qu'il m'a été donné de sacrer? » Et alors il prie le roi de lui envoyer au moins son archidiacre. « C'est le seul que nous ayons, c'est le premier de notre conseil. Il aurait dû venir sans être appelé, et s'il n'a pas pour excuse le besoin que vous avez de lui, il s'est rendu coupable de désobéissance devant Dieu et devant les hommes; mais comme nous avons toujours préféré votre volonté à la nôtre, résolu de l'accomplir en tout ce qui est légitime, nous lui pardonnons sa faute, désirant qu'il reste à votre service aussi longtemps que vous aurez besoin de lui, et lui or-

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 26, 26, 60, 77, 80, 93 et 94.

donnant d'employer pour vous tous ses soins et tout son zèle. Mais permettez-lui de revenir dès que vous pourrez vous passer de lui. » Et il joint cette dernière prière à celle qu'il fait pour l'église d'Exeter, suppliant le roi avec une égale énergie *de remittendo cancellario, et promovendo negotio Exoniensis ecclesiæ*.

Il écrit à saint Thomas sur le même ton, lui témoigne une envie démesurée de le voir ; mais il l'avertit de ne pas encourir le déplaisir du roi ; et, doutant de sa propre influence, il lui rappelle qu'il ne faut pas compter sur l'intérêt qu'inspire la cause des morts, parmi lesquels il va bientôt être compté. Jean de Salisbury écrit en même temps pour dire (1) qu'il n'a jamais vu l'archevêque possédé d'un semblable désir ; il ajoute qu'on avait même pensé à le menacer des censures de l'Eglise pour le forcer au retour. Mais une considération, dont ils étaient les premiers à sentir l'importance, les avait engagés à prendre patience ; c'était celle de l'accord parfait qui régnait entre le roi et le chancelier. « On dit partout que vous n'avez qu'un cœur et qu'une âme, et que vous êtes unis par une si forte amitié que vous aimez les mêmes choses et que les mêmes aussi vous déplaisent. Tout à la cour dépend de vous. »

Ce désir, exprimé avec tant d'ardeur, ne fut pas satisfait. Quelle pressante demande voulait faire le prélat mourant au roi et au chancelier s'il lui avait été donné de les voir ? Les lettres qui accompagnent son testa-

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 108.

ment (1) le montrent assez clairement. Indépendamment de la question des subsides, il défendait à qui que ce fût, sous peine d'excommunication, d'oser modifier en rien ses arrangements ecclésiastiques. Il défendait, sous la même peine, toute intervention dans les affaires de son Eglise de Cantorbéry, spécialement toute aliénation de ses biens; il pria le roi de permettre que sa fortune personnelle fût distribuée aux pauvres, pour lesquels il avait toujours eu durant toute sa vie une grande charité; et il parlait très sérieusement à Henri de son propre successeur. « Je vous supplie de m'entendre comme vous voudriez que Dieu vous entendit à votre dernière heure. Je vous envoie, à vous et à vos enfants, la bénédiction de Notre Seigneur Jésus-Christ; et vous, je vous en supplie, envoyez à mes enfants désolés les consolations de Votre Majesté. Je vous recommande la sainte Eglise de Cantorbéry, qui vous a conféré par mes mains les rênes du gouvernement; défendez-la contre les attaques des méchants. Quant à moi, qui jusqu'à ce jour l'ai dirigée, quoique indigne, aussi bien que je l'ai pu avec l'aide de Dieu, donnez-moi pour successeur un pasteur qui ne soit pas indigne d'un siège si illustre, qui fasse ses délices de la religion, et qui trouve grâce devant Dieu par ses mérites et par ses vertus. C'est le devoir de votre fidèle serviteur de vous donner un conseil, et ce conseil, le voici : Ne cherchez pas dans ce choix votre propre avantage, mais celui de Dieu; car je vous réponds pour lui que si vous

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 46, 51, 56 et 60.

soutenez fidèlement sa cause, il fera grandement prospérer la vôtre. »

Théobald avait été archevêque pendant vingt-deux ans, quand il mourut, le 18 avril 1161. Il fut enterré dans la mère-église d'Angleterre, que devaient bientôt après rendre si illustre la mort et les reliques de son successeur immédiat. Sa tombe fut ouverte dix-neuf ans après sa mort, et son corps fut trouvé tout entier et parfaitement intact. Nous sommes assuré que son âme est avec Dieu. Son siège fut vacant pendant une année un mois et quatorze jours ; et le nouvel archevêque qui y monta fut saint Thomas de Cantorbéry.

CHAPITRE VI.

LE NOUVEL ARCHEVÊQUE.

L'année de la mort de Théobald s'écoula tranquillement ; les revenus du siège furent, comme d'habitude (1), confiés aux soins du chancelier. La franchise du prieur de Leicester nous a fait voir déjà que la croyance générale était que le chancelier devait succéder à Théobald.

Au printemps de l'année 1162, le roi Henri se décida envoyer saint Thomas en Angleterre pour prendre des mesures contre les incursions des habitants du pays de Galles, et pour s'occuper d'autres affaires importantes. Au moment de son départ, le chancelier alla saluer le roi dans son château de Falaise, en Normandie. Henri le prit à part et lui dit : « Vous ne connaissez pas tout à fait la cause de votre voyage ; je veux que vous soyez archevêque de Cantorbéry. » A ces paroles, le chancelier jeta les yeux sur son costume, qui était fort élégant,

(1) Herb., I, p. 26.

et dit avec un sourire : « Quel religieux , quel saint vous voulez placer dans ce saint évêché et à la tête d'un si fameux monastère ! Je suis certain que si par la volonté de Dieu cela devait arriver, l'affection que vous avez pour moi et votre faveur se changeraient bientôt en une haine cruelle. Vous exigeriez, comme vous le faites aujourd'hui, en ce qui touche l'Eglise, mille choses auxquelles je ne pourrais consentir, et les envieux en profiteraient pour provoquer entre nous d'interminables querelles. » Le roi ne fut point ému par ces paroles ; et en présence du chancelier il dit aux nobles qui devaient accompagner le saint dans sa mission, qu'ils eussent à faire part de son désir aux moines de Cantorbéry et au clergé du royaume. Puis il se tourna en particulier vers Richard de Lucy, son confident, et lui dit : « Si j'étais couché dans mon cercueil, ne vous efforceriez-vous pas de faire couronner mon fils aîné Henri ? » Richard répondit : « Monseigneur, j'y emploierais toute ma puissance. — Je désire, reprit Henri, que vous preniez autant de peine pour la promotion du chancelier au siège de Cantorbéry. » Quelques années plus tard, saint Thomas se rappela plus d'une fois la réponse qu'il fit alors au roi, et elle lui semblait prophétique. Pendant son exil, ses compagnons l'entendirent souvent la citer et y faire allusion ; elle se rapportait parfaitement à ce qu'il avait dit au prieur de Leicester.

Au mois de mai (1), le roi envoya à Cantorbéry trois

(1) Gerv., p. 1382.

évêques avec Richard de Lucy et son frère Walter, abbé de Battle, pour inviter le prieur et les moines à procéder à l'élection. Quand ils furent assemblés en chapitre, Richard s'adressa à la communauté. Il s'étendit sur l'affection filiale du roi pour l'Eglise de Cantorbéry, affection qui l'engageait sans plus de délai à leur envoyer la permission d'élire leur archevêque. Il finit par leur faire voir combien il était nécessaire que l'objet de leur choix fût agréable au roi.

Ils furent convoqués à Londres, ce qui leur permettait de se réunir à Westminster aux évêques de la province⁽¹⁾ ; en conséquence, le prieur Wibert et les plus anciens religieux du chapitre s'y rendirent. Les électeurs eurent bientôt conclu que le parti le plus sage était de consulter les représentants du roi pour connaître la personne qui lui serait le plus agréable. Ils n'élurent pas immédiatement le chancelier quand Richard de Lucy le leur proposa. Ce n'était point une répugnance personnelle pour saint Thomas qui les faisait hésiter ; mais il était dans leurs idées comme religieux que le successeur de l'apôtre de l'Angleterre fût, ainsi que Théobald et la plupart de ceux qui avaient occupé ce trône, un enfant de saint Benoît. L'intimité de saint Thomas avec le roi semble avoir été considérée sous deux points de vue différents. Quelques-uns pensaient qu'elle tendait à favoriser l'harmonie

(1) Gervais, qui fit profession à l'église du Christ peu de temps après cette élection, et Herbert (I, p. 80), disent Westminster ; Roger de Pontigny dit que l'élection eut lieu à Cantorbéry.

entre l'Eglise et l'Etat, tandis que d'autres la considéraient comme dangereuse et détruisant l'indépendance qui seule pouvait faire espérer de résister à l'usurpation du pouvoir civil. Bien que l'expression de la volonté du roi fût contraire sans doute à la liberté parfaite de l'élection que l'Eglise désire et à laquelle elle a droit, nous ne voyons pas cependant qu'on ait directement influencé ni intimidé les électeurs. Il n'y eut rien là qui pût annuler l'élection, ainsi que cela avait eu lieu sous le règne d'Etienne à l'occasion de saint Guillaume d'Yorck. Il y avait pourtant des raisons suffisantes pour élever un soupçon sur le caractère canonique de l'élection, et saint Thomas lui-même les représenta quelques années après au pape Alexandre dans les termes les plus forts. Pourtant tout sembla valide quant à la forme; et à la fin de l'élection, Wibert annonça aux évêques et aux abbés, aux prieurs des couvents, aux comtes et aux autres nobles, ainsi qu'aux officiers du roi assemblés par mandat royal à Westminster, que le chapitre avait élu Thomas, lord chancelier, archevêque de Cantorbéry et primat de toute l'Angleterre.

Une seule voix s'éleva contre cette proclamation. Seul, Gilbert Foliot, évêque d'Héreford, ne fut pas satisfait. On répandit le bruit ⁽¹⁾ qu'il ambitionnait lui-même le siège vacant. Ce qui confirme la justice de cette accusation, c'est qu'après le martyre de saint Thomas, ce siège étant devenu vacant de nouveau, il dut la repousser

(1) Rog. Pont., I, p. 107; Fitz-St., I, p. 202; Alan, I, p. 370.

encore dans une longue lettre (1) au roi. Cependant, se voyant seul et n'étant pas appuyé, il changea de tactique (2) et applaudit plus que personne à l'élection. Quelques écrivains bien informés (3) nient, pour cette raison, qu'il ait jamais troublé l'unanimité avec laquelle fut accueilli le nom de saint Thomas. Il ne faut pas oublier que Gilbert n'était pas lui-même électeur, car c'était le privilège de la communauté de Christ-Church d'élire l'archevêque, qui était aussi son abbé *ex officio*. Gilbert était présent comme évêque suffragant de la province.

Le roi avait écrit (4) pour dire qu'il ratifierait tout ce qui serait fait par le prince Henri, qu'on appelle quelquefois le jeune roi même avant son couronnement. Les évêques allèrent donc le trouver. Le prince et ses officiers, à qui le roi avait écrit à ce sujet, donnèrent un plein assentiment à l'élection. Henri de Winchester, frère du dernier roi, dit alors : « Le lord chancelier, notre élu, a été longtemps dans le palais du roi votre père et a occupé la plus haute position du royaume, qu'il a eu tout entier à sa disposition; rien n'y a été fait que par sa volonté. C'est pourquoi nous demandons qu'il soit donné à l'Eglise de Dieu et à nous, libre et dégagé de toute obligation envers la cour, de toute plainte et calomnie et de toute réclamation. Nous demandons encore que de ce moment il puisse en toute liberté s'occuper des choses de Dieu.

(1) Gilb. Fol., I, p. 366.

(2) Ep. Jo. Sar., I, p. 304.

(3) Gerv., p. 1383.

(4) Rog. Pont., I, p. 106.

Car nous savons que le roi votre père vous a délégué ses pouvoirs et qu'il ratifiera tout ce que vous ordonnerez. » Le prince lui accorda sa demande, et saint Thomas fut donné à l'Eglise, libre de toute obligation temporelle contractée jusqu'alors.

Les objections que saint Thomas avait faites à sa nomination (1) avaient été repoussées par les arguments et l'autorité d'Henri de Pise, cardinal du titre des saints Nérée et Achillée, qui était légat du pape en France. C'est pourquoi, aussitôt que l'élection fut terminée à Londres, saint Thomas partit pour Cantorbéry, où il fut sacré dans l'église métropolitaine. Il était accompagné d'un grand nombre d'évêques et de nobles; sa position de chef de la hiérarchie anglaise et de premier ministre de la couronne attirait naturellement sur ses pas une foule de personnes désireuses de lui rendre tous les honneurs possibles. Pendant son voyage, il appela près de lui Herbert de Bosham, qui paraît maintenant en personne pour la première fois dans cette histoire (2), bien qu'évidemment il fût déjà dans l'intimité du nouvel archevêque, et lui dit en particulier que cette nuit, dans un songe, un homme d'un aspect vénérable s'était tenu debout près de lui et lui avait donné dix talents. Herbert nous dit qu'alors il n'attacha aucun sens à cette apparition, mais que par la suite elle lui rappela le bon serviteur de l'Evangile, qui doubla les talents qui lui avaient été con-

(1) Jo. Sar., I, p. 322; Rog. Pont., I, p. 108.

(2) Herb., I, p. 31; Gerv., p. 1382.

fiés. Les songes de la nuit nous révèlent l'objet de ses méditations du jour; elles lui enseignaient la manière de faire valoir ses dix talents, et celui qui fut fidèle dans les petites choses en gouverne maintenant de grandes.

Pendant ce même voyage, il appelait sans cesse Herbert près de sa personne, et lui demandait en confidence ce que les autres disaient de lui, et s'il pensait qu'il eût tort en quelque chose; il le pria de lui faire voir en quoi il manquait; « car, ajouta-t-il, quatre yeux voient mieux que deux. » Herbert pense qu'il fit à d'autres la même recommandation. Le saint, en vérité, ne perdait pas de temps. La puissante volonté qui l'avait fait sans rival dans les affaires temporelles se concentra entièrement sur l'œuvre de sa propre sanctification. Spectacle précieux que celui d'une grande âme s'élevant à l'héroïsme spirituel !

Le samedi de la semaine de la Pentecôte (1), il fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Cantorbéry, par son vieil ami Walter, évêque de Rochester, « vicaire de l'Eglise de Cantorbéry pour les ordinations et les consécutions. » Plusieurs réclamèrent l'honneur de consacrer le primat dans la cérémonie solennelle, qui avait été fixée au jour suivant. Roger, archevêque d'Yorck, plus jaloux peut-être de sa dignité que désireux de montrer de l'affection à l'archevêque élu, bien qu'il ne fût pas présent, envoya des messagers pour demander de faire la consécration. Les évêques reconnurent que c'était un ancien droit

(1) Diceto, p. 533; Math. Paris, p. 69.

du siège d'Yorck ; mais il ne fut pas admis dans cette circonstance, parce que Roger n'avait pas fait profession de dépendance ou de due obéissance à l'Eglise de Cantorbéry. Un évêque du pays de Galles réclama aussi, par la raison qu'il était le plus ancien des évêques et le premier consacré des prélats vivants. Walter de Rochester fit valoir aussi ce droit en vertu de ce qu'il était le chapelain de l'archevêque. Quelques-uns parlèrent en faveur de l'évêque de Winchester, qui était grand-chantre de la cathédrale de Cantorbéry. L'évêché de Londres était vacant ; mais le chapitre écrivit pour demander que l'évêque de Winchester, qui administrait les sacrements à Londres pendant la vacance du siège, fût choisi. On accéda à cette demande par égard pour le vénérable Henri de Blois ; Walter céda, à la condition qu'on n'en ferait point un précédent contre les droits de l'Eglise de Rochester.

Ce fut dans l'octave de la Pentecôte, le dimanche de la Trinité, le 3 juin 1162, que saint Thomas fut sacré dans son église métropolitaine, par Henri de Winchester, en présence de presque tous ses suffragants, d'une foule nombreuse d'abbés, de religieux, de clercs, de nobles et du prince Henri lui-même (1). Saint Thomas décréta que la fête de la Sainte Trinité serait célébrée tous les ans avec solennité dans son église de Cantorbéry.

Par sa haute position de frère du roi Etienne et de légat du saint-siège pendant plusieurs années, l'évêque de Winton avait acquis une très grande expérience des

(1) Fitz-St., I, p. 202.

affaires publiques. Il était plus à même que personne de juger la marche que le nouvel archevêque serait obligé de suivre. Son discours au prince fait pressentir clairement ses idées à cet égard ; mais immédiatement⁽¹⁾ après le sacre, il s'exprima plus franchement encore : « Très cher frère, dit-il, je vous donne en ce moment à choisir entre deux choses ; sans aucun doute, vous devez perdre la faveur du roi du ciel ou celle du roi de la terre. » Elevant les mains, et les yeux tournés vers le ciel, agenouillé pour recevoir la bénédiction de son consécrateur, notre saint répondit, avec une véhémence qui les fit pleurer tous deux : « Avec l'aide et la force de Dieu, je fais maintenant mon choix, et jamais, pour l'amour et la faveur du roi de la terre, je ne renoncerai à la grâce du roi du ciel. » Quand, par la suite, Henri de Blois apprit que ce chef oint par ses mains avait reçu dans cette même église la blessure sacrée du martyr, il s'écria : « Je rends grâce à Dieu d'avoir eu le privilège de le sacrer. »

Saint Thomas n'était encore qu'archevêque élu. Il avait reçu dans sa consécration la plénitude du pouvoir sacerdotal ; il avait été élevé à ce sacrement de l'ordre qui lie le prêtre de droit divin. Mais la juridiction émane du siège de saint Pierre seulement, et saint Thomas n'avait encore rien de plus que la juridiction que le droit canon donne aux archevêques élus. Le symbole du com-

(1) Girald. Cambr. ap. Wharton, Angl. sacra, fol. Lond., 1691, II, p. 420.

plément de l'autorité métropolitaine, cette délégation du pouvoir sur les évêques ses frères, donnée par celui qui possède le pouvoir souverain, est le *pallium*, béni par le pape le soir de la fête de saint Pierre et saint Paul, et qu'on dit envoyé par le corps de saint Pierre à cause de la châsse où il est placé.

Immédiatement après son sacre, saint Thomas envoya des messagers à Montpellier, où le pape Alexandre III était alors. Ils étaient au nombre de six, et parmi eux se trouvaient le trésorier d'Yorck, l'abbé d'Evesham, un des moines de Cantorbéry et Jean de Salisbury. Ils étaient porteurs de lettres des évêques, du prieur, de la communauté et du roi, relatant ce qui avait été fait et demandant le *pallium*. Il fut promptement accordé par le pape (1), et solennellement reçu par saint Thomas le 10 d'août, jour de saint Laurent. Après le serment habituel, prononcé au grand autel de sa cathédrale, il alla pieds nus à la rencontre de ceux qui lui apportaient le symbole de sa dépendance du siège apostolique. Cet acte de dévotion inaugurerait convenablement son règne comme archevêque de Cantorbéry.

(1) Diceto, p. 534; Gerv., p. 1383.

CHAPITRE VII.

L'ARCHEVÊQUE DANS SON ÉGLISE.

Le sacrement des saints ordres opéra glorieusement dans l'âme de saint Thomas. Jusqu'ici nous l'avons nommé saint par anticipation ; maintenant c'est un titre mérité et gagné par un rude labeur ; et, avec la connaissance que nous avons des détails de sa vie épiscopale, qui nous ont été transmis pour notre édification, nous pouvons dire sans exagération que lors même qu'il n'aurait pas plu à Dieu de marquer son amour pour lui en lui accordant la couronne du martyre, l'Eglise l'aurait toujours proclamé confesseur de la foi, comme le furent plusieurs de ses prédécesseurs ; et nous aurions toujours vénéré, quoique avec une gloire de moins, saint Thomas de Cantorbéry. Mais, grâce à Dieu, cette gloire ne lui fut pas refusée ; la dignité du confesseur a été absorbée dans l'éclatante majesté du martyr. Ainsi, tandis que nous avons pour l'une l'arrêt infallible de l'Eglise, l'appréciation de l'autre est abandonnée à notre propre jugement.

Un changement considérable s'opéra dans la vie extérieure de notre saint. Quand la foule des prélats et des nobles qui avaient assisté à son sacre eut quitté Cantorbéry, il resta dans l'Eglise qui était devenue son épouse. Jusque-là, il avait mené à la cour et dans les camps la vie d'un noble Normand du rang le plus élevé, entouré de tout l'appareil du luxe et de la magnificence, aussi remarquable par sa grandeur mondaine que par la pureté de sa vie. Le voilà tout à coup devenu non-seulement le premier dignitaire ecclésiastique d'un grand royaume, mais le supérieur résidant d'une vaste maison religieuse. Le gouvernement intérieur du monastère de Christ-Church appartenait au prieur, mais l'archevêque était le chef ou l'abbé de la communauté.

Sa vie extérieure était toute tracée par la règle de saint Benoît, sous laquelle vivaient les moines; mais il remplissait l'intérieur de cette vie d'une manière qui lui était propre et qui est vraiment caractéristique. Le premier de ses devoirs était tout nouveau pour lui; c'était l'assistance au chœur. Matines venaient interrompre chaque nuit son sommeil, car la récitation de cette partie de l'office avait toujours lieu dans le silence de la nuit. Après cet exercice (1), on introduisait chaque jour, dans une salle particulière, treize pauvres auxquels le saint lavait et baisait les pieds; puis il leur servait de ses propres

(1) Herb., I, p. 43; Fitz-St., I, p. 204; Jo. Sar., I, p. 324; Mss. de Lamb., II, p. 80. Roger de Pontigny (I, p. 110) dit que cela avait lieu tous les soirs.

main un repas abondant. On les congédiait au point du jour, et chacun recevait quatre pièces d'argent. Il choisissait cette heure matinale pour accomplir cet acte d'humilité et de charité, afin de lui donner un caractère strictement privé, et aussi pour n'être pas empêché par d'autres occupations. Cette coutume était continuée même en son absence ; un des hôteliers du couvent le remplaçait. Nous pouvons ici nous faire une idée de l'assistance que recevaient les pauvres dans ces vastes monastères. Après le départ de ces treize pauvres, un hôtelier en traitait douze autres avec une semblable hospitalité, avec cette seule différence que ceux-ci ne recevaient point d'aumône en argent ; plus tard, à neuf heures du matin, on servait un repas abondant à cent personnes pauvres qu'on appelait « prébendaires » ou pensionnaires.

Au point du jour, saint Thomas se retirait dans sa chambre, donnait quelques instants au sommeil, se levait promptement, et pendant que les autres réparaient leur nuit interrompue, s'appliquait à l'étude des saintes Ecritures. Pour rendre cette étude plus utile et plus salutaire, il prenait alors avec lui Herbert de Bosham ; et c'est Herbert qui nous raconte (1) que le saint évêque le séquestrait ainsi dans l'intimité de ces pieux entretiens. L'amour de saint Thomas pour les divines Ecritures était si profond que souvent, quand il était à cheval, il s'arrêtait et appelait Herbert pour conférer avec lui sur quelque point de la science sacrée. Il disait alors :

(1) Herb. in quadril., II, p. 196.

« Ah ! si je pouvais mettre de côté les soucis de ce monde et m'occuper, dans le calme et dans la paix, des études sacrées, avec quel zèle je réparerais le temps que j'ai perdu ! » Il portait dans ses larges manches ouvertes quelques pages des livres saints, pour pouvoir se livrer à son occupation favorite dès que le hasard lui en fournissait le loisir ou l'occasion. Il s'entourait de personnes versées dans toute espèce de connaissances ecclésiastiques, et tirait un grand profit de leur conversation. On en vit bientôt les résultats ; en très peu de temps, il fut prêt à remplir cette importante partie des devoirs de l'évêque (1) qui consiste à prêcher le clergé et le peuple.

Après avoir donné cette marque frappante de son humilité, de sa défiance de lui-même et de sa confiance dans les lumières d'autrui, le saint congédiait celui dont il venait d'être l'élève docile, et jusqu'à neuf heures, personne, sous quelque prétexte que ce fût, ne pouvait le troubler dans ses entretiens avec Dieu. Heures précieuses dont Dieu, les anges et les saints furent les seuls témoins ! A neuf heures, il sortait de sa chambre pour dire la messe ou pour y assister ; car il ne disait pas la messe tous les jours, et, comme il nous le dit lui-même, « ce n'était pas par indifférence, mais par respect. »

Tandis que les servants présentaient à saint Thomas les vêtements sacrés pour dire la messe, l'altération de ses traits, des larmes dans ses yeux, révélaient l'émotion profonde de son cœur au moment de l'acte solennel où

(1) Jo. Sar., I, p. 323.

cet excellent pontife allait offrir le sacrifice pour ses péchés et pour ceux de son peuple. Durant la première partie de la messe, qu'on appelle la messe des catéchumènes, pour éviter toute espèce de distraction pendant qu'on chantait, il lisait quelque livre de dévotion. Son livre favori dans cette circonstance était un petit manuel de prières, composé avec beaucoup d'onction par son saint prédécesseur Anselme de Cantorbéry, de bienheureuse mémoire. Il disait généralement une seule collecte à la messe, quelquefois trois, rarement davantage. Il avait soin que sa messe fût courte, et Herbert, qui rapporte ces détails intéressants, en donne une raison que le saint devait bien connaître ; c'est celle de la rubrique du missel de Sarum qui engage le prêtre à ne pas s'arrêter trop longtemps au *Memento*, « de peur des distractions et des suggestions des mauvais anges. » Il ajoute qu'il vérifiait ainsi, en célébrant l'auguste sacrifice évangélique, ce que l'Écriture dit de sa figure et de son ombre : « Vous prendrez ce repas promptement, car c'est la pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. » Ceux qui assistaient souvent à sa messe rendent témoignage des pleurs et des soupirs que lui arrachait la présence de Dieu, et de la grande dévotion avec laquelle il célébrait. « Quand il était seul, dit un autre de ses intimes amis (1), il versait des larmes en merveilleuse abondance, et quand il était à l'autel, il semblait voir la chair réellement présente et la passion du Seigneur. Il touchait

(1) Jo. Sar., I, p. 323, copié littéralement par Fitz-St., I, p. 204.

les divins sacrements avec un profond respect, et ce spectacle fortifiait la foi et la ferveur de ceux qui en étaient témoins. »

Tous les moines savaient que le successeur de Théobald serait certainement un archevêque capable, mais plusieurs craignaient que ce ne fût un prélat mondain. La franchise avec laquelle il adopta une vie sincèrement dévote et religieuse dut écarter promptement leurs inquiétudes; et pourtant, chose singulière, il y eut un point qui, pendant quelque temps, les scandalisa. Ses vêtements rappelaient encore la magnificence du chancelier (1). Peut-être avait-il conservé ses brillants habits pour cacher le changement intérieur qui s'était opéré en lui, et pour se mettre à l'abri des remarques de la cour. Ce fut à l'époque de son sacre, précisément le jour de la Pentecôte, qu'il mit un cilice pour la première fois; ce n'était donc pas par un sentiment mondain qu'il conservait un costume peu conforme à sa nouvelle vie; et cependant l'inconvenance de ces élégants habits séculiers au milieu du chœur pouvait très bien scandaliser les moines. Un religieux qui vivait avec lui sur le pied d'une grande intimité, le lui reprocha un jour avec cette liberté qu'il souffrait et encourageait dans ses amis, montrant ainsi d'une manière frappante la grandeur de son âme. Ce religieux se chargea de lui raconter un songe qu'avait fait un membre de la communauté. Il lui avait semblé qu'un grave et vénérable personnage lui parlait en ces

(1) Grim, I, p. 16; Rog. Pont., I, p. 111.

termes : « Va dire au *chancelier*, et il lui donnait ce titre pour mieux montrer son indignation, qu'il change de costume sans retard, et s'il refuse, je serai son ennemi pendant tous les jours de sa vie. » A ce reproche, saint Thomas ne répondit rien et fondit en larmes.

A la fin de l'année de son sacre, il mit de côté ses riches habits de couleur (1), ses fourrures variées et tirées de l'étranger; il prit une tunique noire fermée tout autour et descendant jusqu'aux pieds; elle était d'une étoffe de peu de valeur, et garnie, pour tout ornement, d'une peau de mouton qui remplaçait la fourrure. Il en changeait souvent, pour pouvoir donner aux pauvres celle qu'il quittait. Il porta toute sa vie cette tunique noire, et, par dessus, un surplis de toile fine (2). Il la portait à Northampton, et l'avait le jour de son martyre. Quelques auteurs rapportent qu'entre ses deux vêtements, celui de la pénitence qui n'était connu que de son directeur spirituel, et son habit ecclésiastique plus humble qu'il ne convenait à son rang, il portait une robe de moine, et on le propose ainsi comme un exemple pour le clerc, le moine et l'ermite; mais il nous semble qu'il y a là anticipation. C'est à Pontigny qu'il reçut le capuchon de l'ordre de Cîteaux, béni par la main du pape, qu'il portait aussi le jour de son martyre.

La tunique noire garnie de peau de mouton, avec le surplis de toile, n'était pas le costume de ses moines de

(1) Herb., I, p. 41.

(2) Garnier, fol. 76 b, l. 21.

Christ-Church : c'était celui de l'ordre des chanoines noirs réguliers auquel appartenait la maison de Merton. Quand il était écolier dans ce couvent, il avait sûrement porté le même habit que les religieux parmi lesquels il vivait. Entouré d'un chapitre de religieux, assis sur un trône qui n'avait presque jamais été occupé que par des religieux, il voulut montrer par son habit qu'il s'était consacré lui aussi au service de Dieu ; et, comme il n'était pas bénédictin, il reprit tout naturellement l'habit qu'il avait porté quand il était jeune, et auquel se rattachaient pour lui les souvenirs d'une vie régulière et sainte.

Notre saint portait son étole à découvert et ne la quittait jamais (1). Son but était d'être toujours prêt à administrer le sacrement de confirmation. Il avait pour ce sacrement une dévotion singulière, et voulait être prêt à l'administrer à tout moment. Les évêques à cette époque confirmaient même à cheval (2). Saint Thomas descendait toujours de cheval, mais souvent il donna la confirmation en plein air. On éleva, depuis, des croix sur le bord de la route, dans plusieurs endroits où on se rappela qu'il l'avait donnée, et ces croix furent illustrées par des miracles. Pendant son exil, il cessa de porter constamment son étole, mais il la reprit à son retour dans sa province, peu de temps avant sa mort.

(1) Herb., I, p. 39 ; Fitz-St., I, p. 203.

(2) Bened. de Mirac., p. 177.

CHAPITRE VIII.

L'ARCHEVÊQUE DANS SON PALAIS.

Nous n'avons pas encore suivi notre saint dans la nouvelle demeure où il accomplissait ses devoirs de chaque jour. Passons maintenant de ses actes particuliers de dévotion aux détails publics de sa vie ; accompagnons-le du chœur et de l'autel au réfectoire et à la chancellerie épiscopale.

On peut dire (1) qu'il dînait presque en public, tant il admettait de personnes à sa table. Il occupait la place du milieu sous le dais, au bout de la salle : à sa droite étaient placés ses amis personnels, dont le caractère nous est

(1) Herb. in Quad., II, p. 200 ; Jo. Sar., I, p. 324 ; Rog. Pont., I, p. 111. Le porte-croix était chargé de lire au réfectoire. On raconte que le prince Henri servait à table « quand il voulait. » Il ne faisait par là qu'exercer un des devoirs de la chevalerie, et il partageait ces devoirs avec les jeunes seigneurs qui étaient de la maison de l'archevêque. « Il était d'usage, dit Herbert, que les barons et les comtes consacraient leurs fils aînés au service du roi, tandis que leurs seconds fils étaient confiés aux soins de l'archevêque de Cantorbéry. » (Herb., Anecd. bed., p. 110 et 112.)

bien indiqué par le titre d'*eruditi*, qui est venu jusqu'à nous; à sa gauche étaient assis les moines et les religieux; ses soldats et les autres personnes séculières de sa maison dinaient à une table séparée, dans la crainte qu'ils ne fussent ennuyés d'entendre la lecture à haute voix qu'on faisait pendant le diner de l'archevêque. Il ne permettait point qu'on fit de la musique pendant le repas; c'était une coutume si générale alors qu'il y avait dans toutes les salles à manger une galerie destinée aux musiciens. Il interrompait parfois la lecture pour discuter avec ses amis quelques questions intéressantes; c'était souvent un passage des saintes Ecritures.

Quoiqu'il y eût sur sa table, comme du temps de ses prédécesseurs, une vaisselle d'or et d'argent d'une grande valeur, son cœur n'était plus sensible à la magnificence. Sa sobriété était remarquable, et sa modération était surtout frappante à cause des besoins que lui avait imposés l'habitude d'une nourriture raffinée. Un jour (1), un de ses convives remarqua en souriant la délicatesse de sa nourriture; la vivacité et l'énergie du saint éclatent dans cette réponse caractéristique : « Certes, mon frère, si je ne me trompe, vous mettez plus d'avidité à manger vos fèves que je n'en mets à manger le faisan qui est devant moi. » Herbert rend témoignage que le reproche était mérité. « Cet homme vécut avec nous pendant quelque temps, dit-il, et quoiqu'il attachât peu d'importance aux mets raffinés, parce qu'il n'en avait pas

(1) Herb., I, p. 69.

l'habitude, c'était pourtant un glouton de nourriture grossière. Le saint mangeait très modérément, et bien qu'il goûtât au vin qui était devant lui et aux plats qui étaient sur la table, sa nourriture principale était du pain et il buvait habituellement de l'eau dans laquelle avait bouilli du fenouil. »

Quand il était à table, ses grands yeux limpides faisaient le tour de la salle, et s'il remarquait que quelqu'un ayant droit à une position plus honorable se trouvait par hasard mal placé, il l'en dédommageait en lui envoyant une partie de ce que contenaient sa coupe et son assiette. Il veillait à ce que chacun de ses domestiques remplît son devoir, et si quelqu'un d'entre eux montrait de la négligence, il était sûr de recevoir une réprimande en temps et lieu. Le saint remarquait parfaitement l'absence de ses amis. Quand il venait un étranger, il ne le plaçait pas au milieu d'eux, dans la crainte qu'il ne leur échappât dans la conversation quelque chose qu'il eût mieux valu ne pas dire, à moins, pourtant, que ce ne fût un personnage remarquable par sa piété et son savoir plutôt que par ses dignités, et invité nommément par lui. Les autres convives étaient honorablement traités à une table particulière, où le saint leur envoyait souvent des marques de son attentive hospitalité. Herbert ajoute qu'il suivit la coutume de ses prédécesseurs, de n'avoir autour de lui ni clerc ni conseiller attachés au roi par quelque obligation particulière, à cause de l'embarras que ceux-ci eussent éprouvé si quelque mésintelligence avait éclaté entre le roi et l'archevêque.

Il ne s'asseyait jamais sans avoir assigné à un certain nombre de pauvres leur place au réfectoire, et sa table était si copieusement servie qu'on pouvait distribuer un repas abondant avec les restes du sien. Il avait toujours été renommé pour son hospitalité et pour ses généreuses aumônes, et les pauvres ne perdirent point aux réformes qu'il fit dans la splendeur de son genre de vie. Jamais un mendiant (1) ne quittait sa porte les mains vides. Théobald, son pieux maître, avait doublé les aumônes que son prédécesseur avait l'habitude de distribuer; saint Thomas doubla celles de Théobald, et il consacra à ce saint usage toutes les dîmes qu'il recevait. Parfois, il envoyait aussi aux hôpitaux et collèges quatre ou cinq marcs d'argent, d'autres fois il donnait des provisions. Il faisait visiter les malades et les vieillards par les gens de sa maison; et un grand nombre de ces pauvres devenaient ses pensionnaires de chaque jour. En hiver, il distribuait une grande quantité de vêtements chauds.

Les détails de ses généreuses aumônes nous ont fait oublier encore une fois l'emploi de sa journée; elle est cependant près de sa fin. Après le dîner, il se retirait avec ses amis dans sa chambre, et là, une partie du temps était consacrée à des conférences sur des sujets ecclésiastiques. Quelquefois (2), quand il en avait besoin, il dormait un moment dans l'après-midi.

(1) Jo. Sar., I, p. 324; Fitz-St., I, p. 204; Rog. Pont., I, p. 110; Mss. de Lamb., II, p. 81.

(2) Herb., I, p. 72; Jo. Sar., I, p. 325, copié littéralement par le Mss. de Lamb., II, p. 82.

Un de ses lieux de retraite favoris était le cloître, où on le voyait souvent comme un simple moine, parcourant quelque livre. L'infirmierie avait aussi un grand attrait pour lui, et il se plaisait à s'occuper des besoins des religieux malades. Il eut toujours un grand amour pour les ordres religieux, et il le témoignait par le respect et la vénération qu'il avait pour les moines. Il fit une ordination pendant la semaine des Quatre-Temps de septembre qui suivit son sacre. Dans aucun de ses devoirs d'archevêque il n'apportait plus de soin que dans le choix qu'il faisait des sujets propres à recevoir les saints ordres; il était alors plein d'anxiété. Sa sollicitude à d'autres égards éclata bientôt; il parla à ses amis de sa résolution de ne jamais confirmer l'élection d'un sujet indigne d'être évêque; il regrettait souvent et vivement l'apparence de sa propre indignité, et quand on voulait le consoler par l'exemple de ceux qui, en semblables circonstances, avaient fait d'excellents évêques, il disait que c'étaient des miracles de la grâce de Dieu. Cette sainte résolution ne fut pas mise à l'épreuve; les deux seules personnes consacrées par lui se montrèrent bien dignes du pouvoir épiscopal.

Les fonctions judiciaires lui étaient familières, et celles qu'il avait remplies dans ces jours antiques où l'équité était la seule loi n'étaient point incompatibles avec le caractère ecclésiastique. Maintenant il était encore juge comme archevêque de Cantorbéry; et la plus haute cour ecclésiastique du royaume était à peine inférieure en importance à celle du chancelier. Ses qualités le rendaient on ne peut plus capable de remplir les fonctions de juge.

Sa résistance à l'injustice et à l'insolence des hommes puissants était presque proverbiale, et son impartialité était telle que Fitz-Stephens (1), officier de sa chancellerie, nous dit que « les lettres et les sollicitations du roi lui-même étaient inutiles, à moins que le bon droit ne fût du côté de son protégé. » Il écoutait les témoins avec patience et attention, et ses questions étaient subtiles et pénétrantes. Il était prompt à rendre ses jugements ; mais parmi toutes ses qualités, on loue plus particulièrement encore son intégrité, comme si dans ces temps ce n'eût pas été une vertu trop commune. S'il apprenait que quelqu'un avait une cause pendante à sa cour, il refusait de recevoir de lui des présents même de peu de valeur, à moins que ces présents ne fussent des comestibles qu'il ne pouvait convenablement refuser. Il prescrivait la même conduite publiquement et en particulier à tous les magistrats, excepté aux avocats qui plaidaient à sa cour. On raconte l'histoire d'un certain abbé qui sollicita tous ceux qui pouvaient lui être utiles, allant de l'un à l'autre, et offrant un présent qui, à son grand étonnement, fut partout refusé. Heureusement le bonhomme pouvait compter sur la justice de sa cause ; l'histoire dit qu'il gagna son procès et s'en alla avec son or dans sa poche et les paroles de l'Ecclésiaste sur les lèvres : « *Bienheureux celui qui n'a pas couru après l'or !* » On n'exigeait aucun salaire ni pour celui qui portait les sceaux, ni pour les signatures, ni pour le notaire ; on ne demandait

(1) Fitz-St., I, p. 205 ; Jo. Sar., I, p. 323 ; Herb., I, p. 54 et 57.

rien pour la cire à cacheter, pour le papier, pour les sceaux. « Car, disait Herbert, de qui ce sceau porte-t-il l'image et l'inscription, pour qu'on l'achète et qu'on le vende ? »

Le sceau (1) qui provoqua cette remarque, malgré la fragilité de la substance sur laquelle il était imprimé, est venu jusqu'à nous. Il représente la figure de l'archevêque en costume complet, portant une mitre d'une forme extraordinaire, et tenant dans sa main gauche une petite crosse pastorale dont le crochet est tourné en dedans. Cette crosse correspond précisément à la description de ce bâton pastoral qui fut conservé pendant des siècles parmi les reliques de Cantorbéry : il était en bois de poirier, avec le crochet en corne noire. L'inscription portait seulement que c'était le sceau de Thomas, par la grâce de Dieu archevêque de Cantorbéry.

Nous ajouterons encore quelques mots, au sujet de ses mortifications, à cette esquisse personnelle. Nous avons déjà parlé de son abnégation à l'égard de la nourriture et du sommeil, et nous avons fait allusion à un cilice ; mais nous n'avons rien dit encore de la sévérité extraordinaire de cet instrument de pénitence. Il ne portait pas seulement une chemise de crin, mais un pantalon du même tissu grossier ; et cette mortification s'accrut à un degré extraordinaire, s'il n'y a pas d'exagération dans le

(1) Ce sceau est gravé et publié dans les traductions du Pèlerinage d'Erasme, par M. Nicholson, et dans le journal de la Société britannique d'archéologie, partie 1^{re}, vol. X, avril 1854.

récit ⁽¹⁾ qui nous dit qu'au temps de son martyre on s'aperçut qu'il était couvert de vermine. Ce n'est pas que ce vêtement ne fût jamais changé, car on en trouva deux autres parmi ses effets quand ils furent saccagés par ses meurtriers ; on ajoute que pendant sa vie cette circonstance ne fut connue que de Robert de Merton, son confesseur, et de « Brun, son valet, » qui était chargé de les laver et de les préparer.

(1) Grim, I, p. 18 et 82 ; Rog. Pont., I, p. 110 ; Fitz-St., I, p. 203 ; Jo. Sar., I, p. 338 ; Guill. de Cant., II, p. 5 ; Gerv., p. 1333 ; Garnier, fol. 46 b, 13 ; 77, 16.

CHAPITRE IX.

GILBERT FOLIOT.

L'important changement qui s'était opéré dans les habitudes de saint Thomas, infidèlement raconté et travesti par la malice des courtisans, parvint jusqu'aux oreilles du roi Henri en Normandie et lui donna certainement de l'inquiétude. Un message (1) qu'il reçut bientôt après augmenta cette impression ; saint Thomas remettait entre les mains du roi le grand sceau et la dignité de chancelier. Henri en fut très mortifié ; il regardait probablement cette démission comme une preuve que le saint voulait ainsi se dégager de tout ce qui pouvait gêner sa liberté d'action dans le cas où il s'élèverait quelque difficulté entre la couronne et l'Eglise. Pour lui marquer son déplaisir, le roi lui enjoignit d'abandonner immédiatement l'archidiaconat de Cantorbéry ; et le retard qu'il mit à se conformer à cet ordre ne lui fut jamais entièrement pardonné. Probablement la crainte d'avoir près de

(1) Diceto, p. 534.

lui, comme une épine au flanc, un homme du caractère de Geoffroy Ridel, l'engagea à conserver pour quelque temps encore cette haute dignité.

Il s'éleva en même temps une cause de discorde plus gravé encore. L'archevêque avait reçu du roi, et Fitz-Stephens (1) le constate très nettement, la permission de réclamer les biens de l'Eglise de Cantorbéry qui avaient été aliénés par ses prédécesseurs ou qui étaient possédés par des laïques. Le sentiment du devoir lui fit entreprendre cette campagne, qui en elle-même n'avait rien d'attrayant; car, dans le serment de son sacre, il avait juré de défendre les propriétés de son Eglise, qui, il le savait bien, étaient inaliénables. Quand l'injustice était notoire, il reprenait possession des biens usurpés (2) sans procédure ni sentence judiciaire. Il reprit ainsi un fief chargé d'une redevance féodale de sept soldats, dont William de Ros s'était emparé à la mort de l'archevêque Théobald. L'évidence du droit était telle, que cette décision fut toujours respectée.

Citons encore un exemple (3) : le comte de Clare était allié aux plus nobles familles d'Angleterre; l'archevêque réclamait son hommage, en vertu de la seigneurie de Tunbridge, dont le territoire à une lieue à la ronde se nommait la banlieue. Le comte offrit de rendre hommage, mais à condition qu'il ne serait pas question de la

(1) Fitz-St., I, p. 208.

(2) Herb., I, p. 85.

(3) Herb., I, p. 86; Fitz-St., I, p. 208. Diceto, p. 536, donne la date du 22 juillet 1163, postérieure au concile de Tours.

cause pour laquelle il était dû; l'archevêque refusa. Il adressa aussi des réclamations non-seulement à Saltwood et à Hethe (1), mais à la châtellenie de Rochester, et produisit l'acte d'octroi de Guillaume le Conquérant. Quelques-unes des parties intéressées s'offensèrent de ces procédés, passèrent la mer, et allèrent se plaindre au roi de l'archevêque, mais sans aucune violence; on sentait que saint Thomas était toujours l'ami du roi, et on le regardait comme trop puissant à la cour pour pouvoir être attaqué ou offensé impunément.

L'entrevue du roi et de l'archevêque prouva que la sagesse des courtisans ne s'était pas trompée. Quelques jours avant Noël de l'année 1262, celle du sacre de l'archevêque, le roi quitta ses possessions continentales et aborda à Southampton. Le prince Henri, son fils, et saint Thomas vinrent l'y trouver.

L'accueil que reçut l'archevêque rappela tout entière l'ancienne affection qui avait existé entre eux. Le prince et saint Thomas entrèrent ensemble dans la chambre où était le roi; Henri embrassa le saint avec sa cordialité accoutumée, et, dans sa joie de revoir son ancien ami, il semblait presque oublier son fils. Rappelons-nous que si la vie nouvelle et vraiment édifiante de notre saint donnait au roi quelques inquiétudes, et on ne peut en douter, elle fut aussi cause que le public applaudit à son élévation, et par conséquent au choix du roi, et la vanité d'Henri en était flattée.

(1) Gerv., p. 1384.

Le premier jour, après une courte entrevue, l'archevêque laissa le roi, qui était très fatigué de son voyage ; mais le lendemain ils partirent pour Londres, firent la route à cheval côte à côte, absorbés dans une causerie intime. Saint Thomas passa à Londres les fêtes de Noël, n'ayant pas le temps de retourner dans sa ville épiscopale pour la fête ; et il célébra la sainte messe à Saint-Paul, car il n'y avait pas d'évêque à Londres à cette époque.

Un des premiers actes qui s'accomplirent dans l'Eglise d'Angleterre après le retour du roi fut la translation de Gilbert Foliot au siège vacant. Sur la demande du chapitre de Londres, dont le chroniqueur Ralph de Diceto était alors chanoine, le pape donna son assentiment ; sa lettre est datée de Paris du 19 mars (1). Le mandat apostolique fut chaudement appuyé par une lettre du roi, par une autre lettre très affectueuse et très pressante de saint Thomas, et Gilbert fut intronisé dans la cathédrale de Saint-Paul le 28 avril 1163. Peu de jours après, il quittait l'Angleterre à la suite de son métropolitain, et se rendait au concile que le pape avait convoqué à Tours pour le 19 mai.

Gilbert jouera un rôle important dans notre histoire, et maintenant que nous le voyons promu à une dignité qui devait être le point culminant de sa carrière ecclésiastique, profitons-en pour dire sur la vie qu'il avait menée jusqu'alors quelques mots tirés de ses propres écrits. On y verra qu'il était bien naturel que saint Tho-

(1) *Gilb. Fol.*, I, p. 191, 192 et 194 ; *Diceto*, p. 534.

mas se félicitât comme il le fait (1), du voisinage du nouvel évêque de Londres, et l'espérance qu'il eut de trouver en lui un puissant champion de la cause de l'Eglise s'y trouve parfaitement justifiée.

On dit généralement que Gilbert Foliot était un moine de Cîteaux; en réalité, il appartenait à l'ordre de Cluny. Sa première dignité dans l'ordre ecclésiastique (2) fut celle de prieur de cette maison célèbre, dans laquelle il avait fait profession. Il fut fait ensuite prieur d'Abbeville. Il suivit (3) l'abbé de Cluny, en 1139, au second concile général de Latran, qui fut présidé par le pape Innocent II. L'archevêque Théobald y assistait aussi. La même année, il fut fait abbé de la vaste maison de bénédictins de Saint-Pierre à Gloucester. Il avait alors une position très importante, et sa correspondance prouve qu'il en avait parfaitement la conscience. Parmi les lettres qu'il écrivit quand il était évêque de Gloucester, nous en avons une (4) adressée au pape Célestin II pour recommander Nigel, évêque d'Ely; une autre au pape Lucius II pour Jocelin, évêque élu de Sarum; une troisième au pape Eugène III en faveur de Roger de Pont-l'Evêque, qui cependant était clerc à la cour de l'archevêque Théobald; dans une quatrième, il écrit à ce dernier pour l'évêque de Lincoln; une cinquième est une requête au pape pour

(1) Gilb. Fol., I, p. 152.

(2) Id., I, p. 366.

(3) Id., I, p. 100.

(4) Id., I, p. 11, 22, 30 (répété à la p. 124), 37, 53 et 69, 57, 74 et 89.

qu'il ordonne à l'évêque de Salisbury de bénir l'abbé de Cernely. Par une sixième, il recommande au pape Eugène l'abbaye de Malmesbury ; dans une autre adressée à l'évêque de Llandaff, il se félicite du succès de sa médiation ; il écrit de nouveau au pape pour l'évêque élu d'Arras. Dans une autre occasion⁽¹⁾, il parle de plusieurs affaires importantes que le pape lui avait confiées. Il écrit dans les mêmes termes⁽²⁾ à l'impératrice Mathilde et à l'archevêque Théobald. Dans toute cette correspondance ses principes sont rigoureusement ceux d'un ecclésiastique. Les cas⁽³⁾ dans lesquels il réclame l'exercice du glaive spirituel sont trop nombreux pour être cités. Il maintient⁽⁴⁾ intacts tous les privilèges du pape ; il exalte⁽⁵⁾ le saint-siège. Les lignes qui suivent⁽⁶⁾ sont tirées d'une lettre à l'impératrice Mathilde, et sa correspondance est pleine de phrases semblables : « Que votre sérénité ne soit pas troublée si nous obéissons au mandat apostolique. Nous sommes prêt à nous soumettre en tout à vos ordres, quand nous le pouvons et que nous le devons. Mais dans une circonstance où l'autorité de l'Eglise est attaquée, nous sommes pleinement excusé, puisqu'on exige de nous ce qui est contraire à nos devoirs. » C'était un homme d'une haute capacité, comme

(1) Gilb. Fol., I, p. 91.

(2) Id., I, p. 69 et 86.

(3) Id., I, p. 6, 11, 15, 26, 50, 54, 57, 62, 84, 85.

(4) Id., I, p. 29, 32, 33 et 63.

(5) Id., I, p. 47 et 85.

(6) Id., I, p. 69, 63 et 71.

le montre sa correspondance, et sa grande réputation d'austérité personnelle et de sainteté vint en aide à ses talents et à son éminente position.

Un tel homme était fait pour l'épiscopat. Il fut consacré (1) évêque d'Hereford le 5 septembre 1147, à Saint-Omer, par Théobald; l'archevêque était alors exilé par le roi Etienne pour avoir assisté au concile de Reims en dépit des défenses royales. Nous avons la lettre (2) de remerciements qu'il écrivit au pape Eugène lors de son sacre. Auparavant (3) le pape l'avait fait vicaire ou administrateur de l'église d'Hereford, et il y avait donné un exemple d'antique énergie en la mettant en interdit à cause de l'obstination du comte d'Hereford. Sa correspondance à cette occasion porte le même caractère que ses actes antérieurs. Voici comment il écrit au pape (4) : « Nous savons, très cher frère en Jésus-Christ, nous savons que c'est une apostasie de ne pas obéir aux commandements apostoliques; que c'est vraiment une sorte de sacrilège de s'opposer à votre volonté. Loin de nous, fidèles; loin de nous, catholiques, loin de moi une telle pensée; de moi surtout qui suis votre fils, uni à vous par tant de liens, subjugué par les bienfaits que j'ai reçus de votre munificence. » Il écrit (5) avec une grande hardiesse en faveur de la liberté et des privilèges de l'Eglise; il

(1) Gerv., p. 1864.

(2) Gilb. Fol., I, p. 113.

(3) Id., I, p. 93.

(4) Id., I, p. 120, 163, 170 et 174.

(5) Id., I, p. 111, 112, 122 et 132.

menace (1) un official de l'excommunication pour le contraindre à assigner devant son tribunal le doyen d'Hereford. Deux fois (2) il exerce les pouvoirs de délégué du pape; la seconde fois, il était vicaire (3) du diocèse de Worcester. Un de ses derniers actes comme évêque d'Hereford est une pétition (4) dans laquelle il demande au saint-siège l'autorisation de transporter le corps d'Edouard le Confesseur à l'abbaye de Westminster.

Fitz-Stephens (5) croit que le but du roi en demandant au pape de placer Gilbert à Londres était de s'appuyer de ses conseils contre l'archevêque. Cette supposition ne paraît pas probable, et c'est le rôle joué plus tard par Gilbert qui l'aura suggérée à l'historien. Il aurait fallu que le roi fût bien pénétrant pour prévoir alors que Gilbert serait avec lui dans la lutte qui allait s'engager; les antécédents de l'évêque ne pouvaient pas le lui faire espérer, et dans la lettre qu'il lui adressa, il rappelle seulement « les excellents conseils qu'il en avait souvent reçus pour la dignité de sa propre personne, l'état de son royaume et les affaires publiques. » On voit aussi dans la lettre du pape Alexandre que le roi voulait le prendre pour confesseur; saint Thomas, dans une lettre pleine d'une chaleureuse affection, le presse (6) d'accepter cette

(1) Gilb. Fol., I, p. 127.

(2) Id., I, p. 154 et 168.

(3) Id., I, p. 176.

(4) Id., I, p. 198.

(5) Fitz-St., I, p. 216.

(6) Ep. s. Th., I, p. 281.

nouvelle dignité. « Nous appelons sur ce point l'attention sérieuse de notre frère : que la considération de l'amour que nous lui portons change en une invitation affectueuse la nécessité de l'obéissance, et qu'ainsi celui qui nous est uni par les liens d'un amour sincère nous devienne un aide puissant dans nos besoins et dans ceux de l'Eglise de Dieu. » Dans une autre lettre (1) qui suivit probablement quelque remontrance de Gilbert, saint Thomas lui écrit d'une manière encore plus flatteuse ; il lui dit qu'il a été choisi à cause de son expérience et de sa conduite comme évêque d'Hereford, et qu'il espère de lui un puissant concours pour les affaires de l'Eglise de Cantorbéry. Il exprime aussi son regret de ne pouvoir rester à Londres pour le recevoir avec les honneurs qui lui sont dus.

La réputation d'austérité de Gilbert s'accrut avec l'éclat de ses dignités ; le pape lui-même, dans le mois de septembre qui suivit sa translation à Londres, lui écrivit une lettre datée de Bourges (2), dans laquelle, après l'avoir pressé de donner de bons conseils au roi, il le prie de modérer ses austérités et de conserver sa santé, si précieuse pour l'Eglise. « Nous avons appris de plusieurs personnes dignes de confiance que vous affligez et affaiblissez votre chair au delà de ce qui est utile et raisonnable, que vous ne mangez point de viande, que vous ne buvez point de vin pour le soutien de votre santé. Il est à craindre que

(1) Ep. s. Th., I, p. 282 ; Gilb. Fol., II, p. 152.

(2) Gilb. Fol., II, p. 87.

si vous vous privez de ce qui est nécessaire pour soutenir votre enveloppe mortelle, vous ne succombiez à un excès de faiblesse; et votre perte, dont Dieu nous préserve, serait très préjudiciable à l'Eglise, tandis que votre vie et votre conduite lui ont été d'une grande utilité. » Le nouvel évêque de Londres prouva bientôt que saint Thomas ne s'était point trompé dans l'estime qu'il faisait de son zèle; il écrivit au pape une lettre pressante (1) pour le prier de conserver à Cantorbéry sa supériorité primatiale sur l'Eglise d'Yorck, et spécialement de ne pas souffrir que la croix archiépiscopale d'Yorck pût être portée dans la province de Cantorbéry.

(1) Gilb. Fol., I, p. 199.

CHAPITRE X.

CALME AVANT L'ORAGE.

Cantorbéry était maintenant la résidence de saint Thomas, car depuis qu'il avait remis le grand sceau, il n'était plus obligé de suivre la cour. Sans doute cette démission avait laissé une impression pénible dans l'esprit du roi; cependant l'amitié qui existait entre lui et notre saint ne fut point rompue quant aux apparences extérieures, et Henri en donna un nouveau gage dans une visite qu'il fit à saint Thomas, à Cantorbéry, avant son départ d'Angleterre pour le concile de Tours. Le roi assista à la procession du dimanche des Rameaux, et l'historien de Cantorbéry rapporte (1) qu'il y eut un orage si violent, que les baldaquins élevés, comme d'habitude, dans les rues pour abriter la procession furent renversés. Le saint revint probablement à Londres avec le roi, car il contresigna la lettre datée de

(1) Gerv., p. 1384.

Windsor (1) par laquelle Henri demandait à Gilbert Foliot de consentir à la translation autorisée par le pape. Ceci eut lieu sans doute au commencement d'avril, car Pâques, cette année, était le 24 mars.

On rapporte (2) que l'archevêque profita de cette occasion pour remettre le jeune prince, âgé d'un peu plus de huit ans, au roi son père ; il paraît donc qu'il était resté jusqu'à cette époque chargé de sa garde et de son éducation.

Après avoir passé quelques jours dans leur intimité, saint Thomas alla à Rumnel, village qu'il possédait sur les côtes du comté de Kent, pour y attendre un vent favorable. Il y fut retenu quelques jours, puis traversa la mer avec une suite magnifique pour se rendre à Gravelines, sur les côtes de Flandre. Herbert de Bosham, qui faisait partie de sa suite, raconte avec quel enthousiasme il fut reçu partout. Au moment où il débarqua, Philippe, comte de Flandre, alla à sa rencontre, et le lendemain, les nobles du pays vinrent lui rendre hommage et lui offrirent leurs services à l'envi l'un de l'autre. Il reçut les mêmes honneurs en Normandie et dans les autres possessions du roi d'Angleterre sur le continent. Il fut accueilli partout comme s'il eût été le roi lui-même. Il arriva à Tours trois jours avant l'ouverture du concile.

(1) *Gilb. Fol.*, I, p. 194. Le copiste du Mss. de la bibliothèque Bodléienne, trompé sans doute par les initiales, a substitué le nom de Théobald à celui de Thomas. Henri n'était pas à Windsor entre la mort de Richard de Beaumes et celle de Théobald.

(2) *Herb.*, I, p. 88.

Comme il approchait, la ville entière alla à sa rencontre. Les dignitaires ecclésiastiques de toute la chrétienté, rassemblés là, s'y rendirent aussi, et les cardinaux eux-mêmes renoncèrent à l'étiquette romaine et vinrent au devant de lui à une certaine distance, laissant seulement deux d'entre eux avec le saint-père. Saint Thomas alla droit au palais du pape; mais la foule de ceux qui le suivaient était si nombreuse que Sa Sainteté fut obligée de quitter la chambre où elle était pour se rendre dans une des grandes salles de réception. Saint Thomas fut accueilli par le saint-père avec la plus grande bonté, et cette entrevue est d'autant plus intéressante que le pape Alexandre III n'avait pas encore vu celui qu'il eut le privilège de canoniser plus tard. L'audience fut courte, car le saint souffrait de la fatigue de son voyage. Il se rendit avec sa suite au château du roi, qui était voisin du palais du pape et qui avait été préparé pour le recevoir.

Le lendemain, l'archevêque reçut la visite d'une foule de nobles, d'ecclésiastiques de tous rangs et de tous pays, et principalement de tous ceux qui dépendaient du roi d'Angleterre, car on connaissait la faveur dont jouissait le saint près de ce monarque. Dix-sept cardinaux, cent vingt-quatre évêques et quatre cent quatorze abbés assistèrent au concile. La hiérarchie anglaise y fut représentée plus complètement que d'habitude. Seuls (1) les évêques de Winchester, de Bath et de Lincoln ne purent s'y rendre. L'archevêque de Cantorbéry et ses suffragants

(1) Diceto, p. 535.

étaient assis à la droite du pape; à sa gauche étaient placés Roger de Pont-l'Evêque, archevêque d'Yorck, et l'évêque de Durham, son seul suffragant, le siège de Carlisle étant alors vacant. Le synode fut tenu dans l'église de Saint-Maurice, le 19 de mai, octave de la Pentecôte, et par conséquent jour anniversaire de la consécration de saint Thomas. Le sermon synodal fut prêché par Arnolphe, évêque de Lisieux, qui jouera un grand rôle dans la suite de cette histoire. L'acte le plus important du concile fut l'excommunication solennelle de l'anti-pape Octavien et de ses adhérents. Plusieurs des privilèges de l'Eglise de Cantorbéry furent renouvelés, à la prière de saint Thomas.

La grande dévotion de notre saint pour son prédécesseur saint Anselme témoigne hautement de la direction qu'avaient alors ses pensées, et trahit sa clairvoyante prévision de la lutte qui s'approchait. Nous connaissons déjà son attachement pour les écrits de ce saint docteur; mais son intérêt pour tout ce qui tenait à sa mémoire était augmenté sans doute par les diverses circonstances de sa vie et par sa lutte avec Guillaume le Roux, qui excitait vivement la sympathie de saint Thomas. Il adressa donc une pétition au pape, au concile de Tours, pour demander la canonisation d'Anselme, et ce fut alors que Jean de Salisbury écrivit, d'après ses conseils, la Vie de ce prélat, qui existe encore aujourd'hui parmi les ouvrages de cet auteur (1). Après son retour en Angleterre,

(1) Jo. Sar., v, p. 305.

saint Thomas reçut de Tours des lettres apostoliques⁽¹⁾ datées du 9 de juin, dans lesquelles le pape lui disait qu'ayant reçu grand nombre de demandes de canonisation (entre autres pour saint Bernard), il jugeait prudent d'attendre. Il donnait pourtant à saint Thomas le pouvoir spécial de convoquer les évêques et les abbés de la province pour examiner avec eux la vie et les miracles de saint Anselme, et il l'autorisait à procéder à la canonisation d'après leur avis, comme délégué spécial du saint-siège. Ces démarches furent entravées par les troubles qui suivirent.

Peu de temps après son retour du concile, l'archevêque consacra avec beaucoup de pompe et de solennité la célèbre abbaye de Reading. Cette noble fondation, due à la munificence du roi Henri I^{er}, qui y fut enterré, était presque l'égale des plus illustres maisons religieuses d'Angleterre; et sans doute parmi les événements de son histoire, nul n'est plus intéressant que sa consécration par saint Thomas de Cantorbéry. Elle fut fondée pour

(1) Gilb. Fol., II, p. 61. Le pape Alexandre VI, le 4 octobre 1494, suivant l'exemple du pape Innocent (probablement Innocent VIII), institua une autre commission chargée de faire un rapport au saint-siège, à la requête du roi Henri VII. (Spelman, Conc. orb. Brit., II, p. 721.) Clément XI, par un décret du 8 février 1720, émané de la sacrée congrégation des Rites, à la prière du roi Jacques III, éleva la fête de saint Anselme du rang de fête semi-double à celui de fête double, et ordonna que la messe serait celle d'un docteur de l'Eglise. M. Robertson (p. 70, note a) dit que la bulle de canonisation est dans Wilkins, III, 641. C'est une erreur : le document donné par Wilkins est justement celui que nous venons de citer d'après Spelman.

recevoir la main de saint Jacques le Grand , fameuse relique apportée d'Allemagne, avec les insignes impériaux , par l'impératrice Mathilde. Les vicissitudes de la longue histoire de ce précieux trésor méritent bien un historien.

Plus tard, dans la même année, le goût naturel de notre saint pour la magnificence contribua encore à jeter de l'éclat sur les grandes solennités de l'Eglise. Nous avons plus de détails sur la cérémonie dont nous allons parler que sur celle qui précède. Peu de temps auparavant, le pape Alexandre avait canonisé un saint anglais. Le 7 février 1161, des lettres apostoliques (1) datées d'Anagni avaient placé saint Edouard sur la liste des saints confesseurs, dont il avait mérité le titre. A la réception de ces lettres, Laurent, abbé de Westminster, fit chanter la messe propre en l'honneur du saint canonisé, ainsi que cela avait eu lieu déjà en présence du pape, qui avait fait célébrer les saints mystères par un cardinal. Il aurait procédé en même temps à la translation des saintes reliques si le roi, qui était alors en pays étranger, n'avait exprimé le désir que cette cérémonie fût retardée jusqu'à son retour.

Le jour étant fixé, au mois d'octobre 1163, après le retour du roi en Angleterre, l'abbé fit les préparatifs nécessaires. Il jugea indispensable d'ouvrir la tombe d'avance. Plusieurs fois il entreprit de le faire, et tou-

(1) Surius, De prob. SS. Vitis, jan. 5; Colon. Agrip., 1618, vol. I, p. 78.

jours son respect pour les augustes reliques de ce temple du Saint-Esprit fit défaillir son cœur. Enfin, un jour après matines, l'abbé, le prieur et plusieurs moines désignés spécialement, restèrent au chœur, tandis que le reste des religieux s'éloignait. Ils s'étaient préparés à cette cérémonie par le jeûne, la prière et la récitation des litanies et des psaumes. L'abbé et le prieur, prenant avec eux deux des moines, laissèrent les autres en oraison devant le maître-autel et se rendirent pieds nus et revêtus de leurs aubes à la tombe de saint Edouard. Quand elle fut ouverte, ils virent le saint corps vêtu d'une robe de toile d'or, chaussé de souliers de couleur pourpre et portant sur sa tête une petite couronne d'or ciselé. Une longue barbe blanche légèrement bouclée lui donnait un aspect des plus vénérables. Quand ils furent remis de la crainte qui les avait frappés d'abord, ils appelèrent les autres moines restés devant l'autel, et ils virent que ce corps, inhumé là depuis un peu moins d'un siècle, avait été conservé par la grâce de Dieu exempt de toute corruption. Les vêtements étaient tachés par la pierre avec laquelle ils étaient depuis si longtemps en contact, ainsi que par la poussière ; mais il fut facile de faire disparaître cette souillure. Le corps fut enlevé du lieu où il reposait et fut enveloppé d'une soie précieuse, puis il fut placé dans une nouvelle caisse ou châsse de bois tel qu'il avait été trouvé ; seulement, l'abbé Laurent prit l'anneau de son doigt et le garda comme une précieuse relique.

Le 13 octobre fut désigné pour le jour de la translation ; saint Edouard était mort le 5 janvier, veille de l'Epipha-

nie. Quand, sur les instances du cardinal Howard (1), le vénérable pape Innocent XI eut décrété que la fête de saint Edouard serait célébrée dans toute la chrétienté, le jour anniversaire de la translation fut choisi pour celui de sa fête. Outre l'archevêque de Cantorbéry, onze suffragants et trois évêques de Normandie assistaient à cette cérémonie, et huit comtes anglais étaient à la tête de la noblesse. Quand les grands personnages présents eurent satisfait leur dévotion en contemplant le saint trésor, il fut porté en procession solennelle à travers les cloîtres, sur les épaules du roi et des nobles, puis il fut placé par saint Thomas dans sa châsse à Westminster, où il est encore conservé. L'archevêque ajouta au trésor de l'Eglise une image de la sainte Vierge en ivoire, qu'il offrit en l'honneur de saint Edouard.

Saint Thomas et le roi Henri agirent encore une fois de concert, mais ce fut la dernière. Nous avons vu comment saint Thomas, alors qu'il était chancelier, avait usé de toute son influence près du roi pour lutter contre l'usurpation des évêchés vacants, cette criante injustice des despotes normands. On ne peut supposer qu'alors qu'il était archevêque il ait pris la chose moins à cœur. C'est pourquoi il supplia Henri de permettre que les sièges vacants fussent occupés par des pasteurs choisis selon les lois de l'Eglise. Il réussit et eut le bonheur de consacrer

(1) Le décret de la sacrée congrégation des Rites du 29 mai 1679 ordonna que la fête de saint Edouard serait célébrée par toute l'Eglise le 9 octobre; mais il fut suivi d'un autre décret, en date du 6 avril 1680, qui fixe la fête au 13.

deux dignes prélats, les seules fois qu'il fut appelé à accomplir cette partie importante de ses devoirs de métropolitain : Roger, fils du comte de Glocester, fut fait évêque de Worcester, et Robert de Melun, Anglais d'origine (1), évêque d'Hereford, à la place de Gilbert Foliot. Robert devait son surnom au succès avec lequel il avait dirigé ses écoles sur le continent ; il comptait parmi ses disciples Jean de Salisbury et d'autres illustres personnages. Les deux évêques furent sacrés à Cantorbéry, dans Christ-Church, après avoir fait profession d'obéissance canonique : Roger (2) le 26 août, et Robert de Melun (3) le 22 décembre. Cependant, avant cette dernière date il arriva des événements importants, qui eurent la plus grande influence sur la vie entière de notre saint.

(1) Jo. Sar., v, p. 78.

(2) Diceto, p. 536. Cependant Gervais (p. 1389), dit « Post Pascha, » 1164.

(3) Gerv., p. 1385.

CHAPITRE XI.

LES PREMIERS TORTS.

L'orage n'éclata pas tout à coup et sans s'être annoncé; la conduite des courtisans fut comme la girouette, qui montre avant la tempête la variabilité du vent. Déjà étaient tombées les larges gouttes isolées : quelques actes du primat avaient fortement offensé le roi. Et pourtant, dans ces différentes circonstances, saint Thomas était évidemment dans son droit. Certes, on ne peut lui faire un crime d'avoir donné le premier exemple « d'un chancelier laïque ou ecclésiastique quittant volontairement sa charge (1). » Si l'amour du pouvoir avait été sa passion, il serait resté chancelier, et alors, joignant à cette dignité la première charge ecclésiastique d'Angleterre, il aurait eu la position la plus élevée qu'un sujet anglais pût atteindre; et cela sans un acte de bassesse, sans employer une seule de ces ignobles intrigues auxquelles les hommes doivent si souvent leur élévation. Mais Dieu lui réservait

(1) Campbell, *Hist. des chanceliers*, I, p. 97. •

une autre œuvre : la liberté de l'Eglise était en péril, et il était le champion suscité pour sa défense. Ses yeux, naturellement si pénétrants, étaient éclairés par la grâce divine ; et quand son œuvre lui apparut, il se dévoua énergiquement, et comme un saint qu'il était, à son accomplissement.

En dehors de la résignation du grand sceau, un acte, ou plutôt une série d'actes avait irrité la cour. Saint Thomas avait révoqué toutes les concessions de terres ecclésiastiques faites par son prédécesseur, et il avait fait des démarches pour revendiquer, au nom de l'Eglise, toutes les propriétés qui lui avaient été enlevées arbitrairement, et par suite plus injustement encore. Ses démarches s'appuyaient sur ce fait que les archevêques ses prédécesseurs avaient outrepassé leurs pouvoirs en concédant des biens ecclésiastiques, et que, par conséquent, l'aliénation de ces biens était nulle, car ils n'étaient que les administrateurs et nullement les maîtres ou les propriétaires du patrimoine de l'Eglise ; ce patrimoine avait été donné à Dieu et ne pouvait être aliéné que par le vicaire de Jésus-Christ. Ce serait mal défendre ici saint Thomas que de dire qu'Henri lui avait permis de révoquer ces concessions ; car il savait bien que le roi, armé de tous les droits du pouvoir civil, ne pouvait ni sanctionner ni valider les aliénations des biens ecclésiastiques ; mais il est toujours juste de rappeler que le prince connaissait les intentions de saint Thomas, qu'il les avait approuvées, et qu'il ne pouvait, sans une complète injustice, en faire un sujet de querelle ou de plainte. Jusqu'ici,

cependant, il ne faut accuser que les courtisans. Tout ce qui était arrivé jusqu'alors n'avait produit dans l'esprit du roi qu'une irritation passagère contre son ancien favori, et pourtant il prévoyait probablement très bien que les choses n'en resteraient pas là.

Ces pressentiments étaient bien fondés. L'archevêque était bien loin d'avoir tout fait pour rendre à l'Eglise la possession de ses biens, et il n'était pas probable qu'un prélat qui avait commencé sa carrière aussi noblement que saint Thomas s'arrêtât en chemin, comme si son œuvre était terminée, tandis qu'en réalité elle était à peine commencée. Les actes qui suivirent le mirent directement en lutte avec le roi, mais sans précipitation ni imprudence : il alla jusqu'aux limites extrêmes du devoir, et bien plus loin qu'on n'aurait pu l'attendre de son caractère. Il y eut un autre signe précurseur de l'orage : on raconte (1) qu'il prêcha devant le roi un sermon fort éloquent, dont le sujet était la distinction entre les pouvoirs spirituel et temporel, et l'immense supériorité, la prééminence du premier sur le second. C'était une vérité que les évêques de cour n'avaient pas souvent prêchée et qu'un des rois despotes de la race normande ne pouvait guère accepter. Plus d'un Anglais, en entendant cette vérité proclamée par un archevêque de Cantorbéry, dut se rappeler les prédications de saint Anselme et pressentir le retour de cette lutte fameuse dans laquelle le faible avait vaincu le fort, conformément à la promesse faite à

(1) Rog. Pont., I, p. 112.

l'Eglise romaine : « Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera sera réduit en poudre. »

C'était un privilège (1) de l'archevêque de Cantorbéry de présenter à tous les bénéfices, pour les postes de campagne appartenant à ses moines ou à ses barons. Il exerça ce privilège en conférant l'église d'Eynesford à un clerc nommé Laurent. William d'Eynesford, seigneur du pays, chassa les gens de Laurent, et saint Thomas l'excommunia. Le roi écrivit immédiatement à l'archevêque en lui ordonnant de l'absoudre. On pouvait deviner la réponse : c'est qu'il n'appartenait pas plus au roi de prescrire qui devait être absous que de décider qui devait être excommunié. Le roi fut si mécontent, qu'il ne voulut plus voir l'archevêque ni communiquer avec lui autrement que par correspondance. Saint Thomas, pour l'amour de la paix, donna l'absolution au coupable. Le roi, qui était alors à Windsor, dit, en entendant parler de cette affaire : « Désormais cet homme n'a plus mes bonnes grâces. »

Il s'était élevé, quelque temps auparavant, une autre question dans laquelle il semble qu'Henri prit parti contre l'archevêque. Clérembaud avait été élu abbé de Saint-Augustin à Cantorbéry ; mais quand il s'adressa au primat pour lui demander de le bénir, suivant l'usage, il stipula que la cérémonie aurait lieu dans son église abbatiale, et point dans la cathédrale, et qu'il ne ferait aucune

(1) Fitz-St., I, p. 208.

profession de soumission ou d'obéissance canonique. Saint Thomas refusa d'accomplir la cérémonie, et Clérembaud en appela au pape. Le roi sembla disposé à favoriser l'abbé révolté (1).

Peu de temps après, il se présenta une affaire plus importante, et que le bouillant monarque devait prendre bien plus à cœur. Ici, le saint résiste à la tyrannie d'un despote, et se présente ainsi à notre siècle sous un jour très favorable. La coutume avait laissé introduire une taxe (2) qui dans l'origine n'était autre chose qu'une sorte de composition faite avec la tyrannie des officiers du fisc. C'était une somme de deux schellings par *hide* de terre qu'on payait aux shérifs, à condition qu'ils défendraient les contribuables contre les exactions de leurs subordonnés. Dans un parlement tenu au château royal de Woodstock, le roi demanda que cet impôt fût, à l'avenir, versé au trésor, ce qui devait produire un revenu considérable. Personne n'osait parler. L'archevêque seul déclara au roi avec calme et fermeté que la taxe en question n'était qu'une offrande volontaire, que ses shérifs recevraient tant qu'ils feraient leur devoir; mais qu'elle leur serait retirée s'ils cessaient de le faire, et qu'aucune loi ne pouvait en imposer le paiement. Le roi, entrant tout à coup dans un de ces accès de colère qui lui étaient habituels, s'écria : « Par les yeux de Dieu, l'impôt sera enregistré. »

(1) Diceto, p. 534. Thorne, moine de Saint-Augustin, dit, dans la chronique de cette maison (p. 1815), que Clérembaud fut imposé par le roi.

(2) Grim, I, p. 21; Rog. Pont., I, p. 113.

Saint Thomas répondit : « Par le respect que j'ai pour ces yeux, que vous venez de prendre à témoin de vos serments, il n'en sera pas payé un penny sur mes terres ni sur les biens de l'Eglise. » C'était au courageux prélat de décider si le pays et la postérité seraient frappés d'une charge illégale. Certainement, cette difficulté ne pouvait qu'élargir l'abîme qui s'ouvrait entre le primat et le roi.

L'inimitié personnelle que le roi Henri nourrit dès lors contre le saint se manifesta bientôt par une attaque contre les libertés du clergé : c'était là un des côtés de la politique envahissante du roi, et saint Thomas l'avait contenu tant qu'il avait eu de l'influence sur lui.

La loi universelle de la chrétienté exemptait le clergé de la juridiction séculière. Parmi les procès criminels ecclésiastiques dont Henri profita pour attaquer cette loi, le plus important fut celui de Philippe de Brois, qui nous est raconté par cinq historiens (1). C'était un chanoine de Bedford, accusé du meurtre d'un soldat; il avait été jugé et acquitté, suivant la loi canonique, par la cour ecclésiastique de Lincoln. Simon Fitz-Peter, l'un des juges ambulants du roi à Dunstable, voulut le traduire devant son tribunal. Philippe s'emporta et insulta le magistrat. Simon écrivit immédiatement à Londres et exposa le fait au roi, qui, dans un de ses accès de fureur habituels, jura, en prononçant son serment favori, qu'il considérerait comme faite à lui-même toute insulte faite à l'un de

(1) Grim, I, p. 22; Rog. Pont., I, p. 114; Fitz-St., I, p. 214; Herb., I, p. 101; Diceto, p. 537.

ses officiers ; il ordonna qu'on lui fit son procès ; mais saint Thomas, qui était présent, s'opposa à ce qu'un clerc fût assigné devant une cour laïque, et offrit de le juger à Cantorbéry. Le roi y consentit avec beaucoup de peine, et députa plusieurs évêques et barons pour servir d'assesseurs à l'archevêque. Philippe fit valoir qu'il avait déjà été jugé et acquitté sur le fait de l'offense la plus grave ; mais il reconnut qu'il avait insulté le magistrat. La cour lui accorda le premier point, et quant à l'offense la moins grave, elle prononça contre lui cette sentence sévère : « que les revenus de son canonicat seraient confisqués pour deux ans au profit du trésor, et qu'il ferait réparation au magistrat dans la forme humiliante consacrée par l'usage. » Le roi se plaignit de la sentence ; et, comme les évêques déclarèrent qu'ils avaient puni Philippe au delà de ce qu'il méritait, pour l'amour de la paix et par respect pour le roi, Henri s'emporta et s'écria : « Par les yeux de Dieu, *par les oïls Deu*, c'était l'expression normande (1), vous jurerez que ce n'est pas à cause de sa qualité de clerc que vous l'avez épargné. » Ils étaient tout prêts à prêter le serment exigé ; mais le roi voulut aller plus loin, et convoqua le concile de Westminster.

Ce ne fut malheureusement pas la seule circonstance où la conduite scandaleuse d'un membre du clergé vint donner un prétexte aux attaques du roi contre l'Eglise. Fitz-Stephens en rapporte deux autres. Un clerc de Worcester-shire fut accusé d'avoir violé une jeune femme et

(1) Garnier, fol. 17, l. 21 ; fol. 5 b, l. 5-10.

d'avoir assassiné son père. Saint Thomas dit à son évêque de le faire mettre en prison pour qu'il ne tombât pas entre les mains des magistrats royaux. Le jugement rendu sur cette affaire n'est pas parvenu jusqu'à nous; nous ne savons même pas si, en définitive, il fut trouvé coupable. La sentence prononcée contre l'autre clerc est vraiment terrible. Il avait volé un calice d'argent dans une des églises archiépiscopales de Londres, Sainte-Marie *in foro*. Le roi voulait qu'il fût jugé par un tribunal laïque; mais saint Thomas le dégrada, et, pour satisfaire le roi, on le marqua d'un fer chaud.

Une autre affaire vient clore ce triste catalogue. Un prêtre du diocèse de Salisbury fut accusé de meurtre, et quand sa cause fut portée devant l'évêque diocésain, ses accusateurs ne purent fournir de preuves suffisantes contre lui. Il fut soumis aux épreuves; il y succomba, et l'évêque, sur la recommandation de saint Thomas, le condamna à être dégradé, privé de ses bénéfices et confiné pour la vie dans un pénitencier monastique. Herbert, qui nous raconte ce fait ⁽¹⁾, parle aussi d'une sentence de dégradation, suivie de bannissement, prononcée contre plusieurs autres délinquants de l'ordre ecclésiastique.

La dégradation emporte avec elle la perte de tout privilège et de toute immunité ecclésiastique, et le clerc dégradé devient justiciable, comme un laïque, des tribunaux séculiers. Si nous en jugeons par les faits qui sont venus jusqu'à nous, cette sentence n'était prononcée que

(1) Herb., I, p. 101 et 103.

pour des fautes très graves. En examinant ces faits pour voir s'ils justifient l'accusation de corruption si souvent portée contre le clergé de cette époque, on remarquera, si on veut être de bonne foi, qu'ils appartiennent à l'Angleterre tout entière et qu'ils pèsent sur un corps excessivement nombreux, car le clergé d'Angleterre formait un corps beaucoup plus considérable qu'aucun clergé séculier ou régulier de l'Europe actuelle. Nous avons trouvé en tout cinq causes. Dans la première, un prêtre est accusé de meurtre et insulte un magistrat ; il est acquitté sur un chef et sévèrement puni sur l'autre. Dans la seconde, c'est une accusation de rapt et d'assassinat ; mais le jugement n'est pas arrivé jusqu'à nous. Dans la troisième, c'est un vol sacrilège puni par la dégradation et la marque. L'accusation de meurtre, que la quatrième présente, n'est pas soutenue par des preuves suffisantes, et l'accusé, que nous aurions acquitté, est soumis à une épreuve qui se termine par une sentence de dégradation, de confiscation et d'emprisonnement pour toute la vie. Dans le dernier cas, il n'est question que d'une sentence de dégradation et de bannissement.

Nous ne pouvons pas accuser un corps de relâchement pour des fautes commises par un petit nombre de ses membres ; nous en aurions seulement le droit si elles restaient impunies ; et certainement, si les causes que nous avons citées prouvent qu'il se commettait des fautes, elles prouvent aussi la sévérité des châtimens et même leur excessive rigueur. Ce n'est donc pas parce que les privilèges ecclésiastiques étaient devenus un abri pour

les criminels que le roi tenta de les renverser ; la raison de sa haine était qu'ils mettaient des bornes à son pouvoir despotique.

CHAPITRE XII.

LE CONCILE DE WESTMINSTER.

Henri convoqua les évêques à Westminster pour un concile, auquel Herbert de Bosham (1) nous dit avoir assisté. Il commença (2) par se plaindre des exactions des archidiaques, « qui, dit-il, faisaient argent des péchés du peuple ; » et il demanda qu'il leur fût défendu de mettre en cause qui que ce fût sans en avoir donné connaissance à l'official du roi. Puis il passa à un autre sujet. « Mes pensées, dit-il, sont des pensées de paix, laquelle néanmoins est grandement troublée dans mon royaume par la méchanceté des clercs, qui commettent grand nombre de larcins et de meurtres. C'est pourquoi, Monseigneur de Cantorbéry, je demande que vous et vos frères consentiez à ce que les clercs convaincus de crimes soient

(1) Herb., I, p. 108.

(2) Fitz-St., I, p. 209.

aussitôt dégradés et livrés à mes officiers afin de recevoir une punition corporelle, sans que l'Eglise puisse les défendre. Et je demande aussi qu'un de mes juges royaux assiste à la dégradation pour empêcher l'évasion du coupable.

Saint Thomas, n'ayant pu obtenir un jour de délai pour délibérer, consulta ses frères les évêques, et dès lors il fut évident que dans cette grande lutte qui commençait, aucun d'eux n'aurait le courage de prendre le parti du primat. Ils proposèrent de céder au roi, et pour justifier la double punition infligée d'abord par les cours ecclésiastiques, puis par les cours séculières, ils alléguèrent la haute dignité du clergé. L'archevêque répliqua qu'il était injuste de condamner un homme deux fois pour la même faute, et que la sentence ecclésiastique était suffisante en elle-même. Il ajouta que la liberté de l'Eglise, pour laquelle un évêque devait être prêt à donner sa vie, était en danger. Les évêques dirent alors : « Laissons périr la liberté de l'Eglise plutôt que de périr nous-mêmes. Il faut faire des concessions à la perversité du siècle. » C'était une allusion à l'anti-pape allemand. Cette réponse enflamma le zèle de saint Thomas : « Qui vous a ensorcelés, dit-il, ô évêques insensés ? Il faut, j'en conviens, faire des concessions à la perversité du siècle ; mais faut-il à une faute en ajouter une autre ? C'est quand l'Eglise est affligée, et non pas seulement en temps de paix, qu'un évêque doit oser faire son devoir. Les évêques des premiers siècles n'avaient pas plus de mérite à donner leur sang pour l'Eglise que n'en auraient ceux de nos jours à

mourir pour la défense de sa liberté. Je déclare, en présence de Dieu, que nous aurions à nous repentir d'abandonner les usages que nous avons reçus de nos saints prédécesseurs. D'ailleurs, nous ne pouvons mettre personne en danger de mort, car il nous est défendu de prendre part à un jugement entraînant la peine capitale. »

Le roi sut bientôt ce qui s'était passé. Apprenant que la fermeté de saint Thomas l'avait empêché de gagner sa cause, il présenta tout à coup une nouvelle requête. Il demanda aux évêques la promesse d'observer en toutes choses les coutumes royales. Après une nouvelle consultation ⁽¹⁾, saint Thomas répondit que lui et ses frères s'y conformeraient, sauf les droits de leur ordre. Le roi, furieux de cette condition, fit la même demande aux autres évêques et reçut la même réponse de tous, excepté d'Hilaire de Chichester, qui, effrayé de la colère du roi, promit de les observer *de bonne foi*. Ce changement, qu'il fit de sa propre autorité, lui fut inutile, car le roi l'insulta, et, se tournant vers l'archevêque et les évêques, il déclara que tous conspiraient contre lui, et renouvela la demande d'une promesse absolue et sans condition. Saint Thomas soutint que dans son serment de fidélité il avait juré de lui rendre les honneurs terrestres, sauf les droits de son ordre, et que dans ces paroles « honneurs terrestres » étaient comprises les coutumes royales ; que la condition « sauf les droits » existait dans tous les pays chrétiens et qu'il ne s'en départirait point.

(1) Herb., I, p. 109.

La nuit était déjà avancée, et le roi quitta la salle sans saluer les évêques, qui rentrèrent chez eux après une journée pleine d'anxiété. Au moment de leur départ, saint Thomas reprocha sévèrement à Hilaire, évêque de Chichester, d'avoir osé changer la phrase adoptée sans le consulter lui ou les autres évêques.

Le matin, de bonne heure ⁽¹⁾, le roi envoya demander à saint Thomas d'abandonner les forteresses et les droits seigneuriaux dont il avait joui alors qu'il était chancelier, et le saint y renonça immédiatement. Le roi quitta Londres de grand matin, à l'insu des évêques, dont plusieurs étaient dominés par la crainte des conséquences de sa colère. Arnolphe ⁽²⁾, évêque de Lisieux, prélat artificieux, mais sans caractère, était venu en Angleterre pour tâcher de se réconcilier avec le roi, qui lui avait témoigné de la malveillance. Désireux d'obtenir les faveurs du monarque et de prouver son zèle dans cette circonstance, il lui indiqua le moyen qui lui semblait le plus sûr pour vaincre la constance de saint Thomas. Il pensait que le saint s'appuyait sur les autres évêques, et il recommanda au roi d'entreprendre de les gagner d'abord. Cette tâche ne fut pas très difficile, car quelques-uns des plus timides avaient suivi Henri à son départ de Londres. Les premiers qui rejoignirent la suite du roi furent Hilaire de Chichester, Roger d'Yorck et Gilbert de Londres. Hilaire

(1) Herb., I, p. 111; Gerv., p. 1385.

(2) Grim, Vita, I, p. 25. Saint Thomas comprit bien son caractère. (Ep. s. Th., I, p. 225; II, p. 189.)

céda sans doute à la pusillanimité dont il avait déjà donné des preuves, et l'archevêque d'Yorck au malheureux sentiment de rivalité qui existait depuis longtemps entre les deux primats. Ce sentiment s'augmentait encore de l'animosité personnelle que Roger ressentait contre saint Thomas depuis qu'il avait surnommé notre saint, *clerc Baillehache*. Mais quel motif faisait agir Gilbert de Londres ? Peut-être l'ambition déçue, peut-être la crainte de compromettre ses possessions et sa puissance ; mais, quoi qu'il en soit, Gilbert fit un premier faux pas, et dès lors l'évêque devint le champion du monde contre l'Eglise.

Roger de Pontigny, qui eut d'admirables occasions d'apprendre tous ces détails de la bouche de saint Thomas et de ses compagnons, peu de temps après l'événement, nous donne (1) le récit d'une curieuse entrevue qui eut lieu entre le roi et l'archevêque, après le concile de Westminster. Le roi avait ordonné au saint de venir le rejoindre à Northampton, dans l'intention de voir s'il ne pourrait pas, par sa propre influence, l'engager à renoncer à sa fâcheuse condition. Comme l'archevêque approchait de Northampton, le roi lui fit dire (on ne sait pour quel motif) de l'attendre où il était, alléguant que leurs suites étaient trop nombreuses, et que Northampton ne pourrait les contenir. L'archevêque s'établit dans un champ, et peu de temps après Henri vint le rejoindre. Le prélat eut soin de saluer le premier. Leurs

(1) Rog. Pont., I, p. 117.

chevaux commencèrent à ruer et à hennir, et ils furent obligés de changer de monture pour pouvoir conférer ensemble. Alors ils se retirèrent à l'écart, et le roi commença ainsi : « Ne vous ai-je pas élevé d'une basse condition au faite des honneurs ? C'était trop peu, me semblait-il, de faire de vous le père du royaume et de vous préférer à moi-même. Comment avez-vous si vite oublié toutes les preuves de mon affection, que vous soyez aujourd'hui, non-seulement ingrat, mais en tout mon ennemi ? »

« Loin de moi de tels sentiments, Monseigneur, répliqua le saint ; je suis plein de reconnaissance pour les faveurs que j'ai reçues, non de vous seul, mais de Dieu par vous ; c'est pourquoi, loin de moi la pensée d'être assez ingrat pour résister à votre volonté tant qu'elle sera conforme à celle de Dieu. Votre Excellence sait combien je vous ai été fidèle, à vous de qui je n'attends qu'une récompense terrestre ; combien dois-je servir plus fidèlement Dieu tout-puissant, de qui j'ai reçu les biens temporels et de qui j'espère les récompenses éternelles. Vous êtes mon seigneur, mais il est votre Seigneur et le mien ; et il ne serait à désirer ni pour vous ni pour moi que j'abandonnasse sa volonté pour suivre la vôtre ; car, lors du jugement solennel, nous serons jugés tous deux comme les serviteurs de Notre Seigneur, et l'un ne pourra répondre pour l'autre. Nous devons obéir à nos maîtres temporels, mais jamais contre la volonté de Dieu, car saint Pierre a dit que « nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Le roi dit alors : « Je n'ai pas besoin que vous me fassiez un sermon. N'êtes-vous pas fils d'un de mes manants ? » Saint Thomas répondit : « En vérité, je ne suis pas issu de race royale ; saint Pierre, le prince des apôtres, à qui le Seigneur daigna remettre les clefs du ciel et l'autorité sur l'Eglise universelle, n'était pas plus favorisé. — C'est vrai, dit le roi, mais il mourut pour son maître. » Le primat répliqua : « Moi aussi, je mourrai pour mon maître quand le temps sera venu. » Henri reprit : « Vous avez trop de confiance en votre élévation. — J'ai confiance dans le Seigneur, répondit le saint, car maudit soit celui qui met sa confiance dans l'homme ! Je suis prêt à tout faire pour votre honneur et selon votre bon plaisir, sauf les droits de mon ordre, aujourd'hui comme autrefois. Mais quant à ce qui touche à votre honneur et au bien de votre âme, vous auriez dû me consulter, car vous m'avez toujours trouvé fidèle et de bon conseil. Il n'en est pas de même de ceux qui vous ont animé contre moi, bien que je ne leur aie jamais fait aucun mal. Vous ne nierez pas, je pense, que je ne vous aie fidèlement servi tant que j'ai été dans les ordres sacrés ; vous deviez vous attendre à me trouver beaucoup plus fidèle encore, aujourd'hui que je suis élevé à la dignité de prêtre. » Le roi continua à demander que l'archevêque renonçât à la clause qui réservait les droits de son ordre. Le saint refusa, et ils se séparèrent.

Les services actifs d'Arnolphe de Lisieux ne se bornèrent point à l'artificieux conseil qui avait eu déjà des conséquences si sérieuses en isolant saint Thomas.

Diceto rapporte (1) qu'accompagné de Richard, archidiacre de Poitiers, il traversa la Manche six fois en trois mois, chargé de différentes ambassades ayant toutes pour objet de présenter sous un jour favorable, au pape et aux cardinaux, la demande concernant les coutumes royales.

Pendant ce temps (2), Hilaire de Chichester, le comte de Vendôme, et Robert de Melun, évêque élu d'Hereford, avaient en vain discuté, à Lentham, avec saint Thomas. Philippe, abbé d'Aumône (3), de l'ordre de Cîteaux, apporta des lettres qui donnèrent plus de poids à leurs conseils. Il assura qu'il venait de visiter le pape Alexandre III, qui recommandait à l'archevêque de céder pour l'amour de la paix. Voici ce que Roger de Pontigny (4) rapporte du contenu de ces lettres apostoliques. Elles recom-

(1) Diceto, p. 536.

(2) Grim, I, p. 26; Rog. Pont., I, p. 120; Gerv., p. 1385.

(3) Grim, Rog. Pont., loc. cit.; Guill. de Cant., II, p. 6.

« E uns abés i vint, ki dunc uint d'ulre mer,
» Philippe de l'Aldmone : einsi l'oi numer. »

(Garnier, fol. 18, 11.)

Eleemosyna, ou l'Aumosne, appelée quelquefois, suivant la *Gallia christiana*, « le petit Cîteaux, » était située « in silvâ Leoniâ, » maintenant forêt de Marché-Noir, dans le diocèse de Blois. Cette abbaye fut fondée vers 1121 par Thibaud, comte de Champagne. L'abbaye d'Aumône était mère de plusieurs abbayes, entre autres de Waverley et de Tintern.

Philippe, étant évêque de Tarente, tomba dans le schisme de l'anti-pape Anaclet; il fut suspendu, et devint, en 1139, moine de Clairvaux. Saint Bernard l'en fit prieur, et, en 1156, il devint abbé d'Aumône. Une charte de 1171, de Henri, archevêque de Reims, parle de lui comme ayant résigné son abbaye pour retourner à Clairvaux.

(4) Rog. Pont., I, p. 121.

mandaient, dit-il, une grande modération et une grande soumission au roi ; elles rappelaient que l'Eglise était en péril à cause des malheurs de son chef, et que la prudence devait détourner de l'Angleterre une semblable affliction. L'abbé fit observer que le pape était dès lors responsable de tout ; il apportait aussi des lettres des cardinaux ; « le roi, écrivaient-ils, nous assure qu'il ne demande la soumission de l'archevêque que pour garder aux yeux de son royaume sa royale dignité, et non pour en tirer avantage aux dépens de l'Eglise. » Le saint, qui était alors à Harrow, se laissa persuader par cette assurance, et, se rendant à Woodstock (1), où était le roi, il promit de renoncer à la clause qui l'avait tant offensé.

Le roi (2) fut un peu calmé par cette promesse absolue, et montra plus de bienveillance à notre saint, bien qu'il ne le traitât pas comme autrefois. Il dit que, puisque l'acte d'opposition avait été public, il voulait que l'obligation d'observer les coutumes sans restriction fût aussi contractée dans une assemblée publique des évêques et des pairs ; et dans cette pensée, il convoqua le parlement ou concile de Clarendon, qui donna son nom aux coutumes ou constitutions contestées.

(1) Rog. Pont., I, p. 120 ; Herbert (I, p. 113) dit Oxford.

(2) Herb., loc. cit.

CHAPITRE XIII.

LE CONCILE DE CLARENDON.

Le concile de Clarendon se réunit le 22 janvier⁽¹⁾ 1164. Cependant des doutes étaient entrés dans l'esprit de saint Thomas ; il ne savait pas s'il devait ajouter foi à cette assurance de l'abbé d'Aumône, que le roi n'abuserait pas contre l'Eglise d'une promesse faite sans condition , et il résolut de ne pas la renouveler en public. Il voulait par prudence garder le secret de cette résolution ; mais elle parvint aux oreilles du roi et redoubla sa colère, qui se manifesta par des démonstrations plus menaçantes que ses discours. Des hommes armés ⁽²⁾ entourèrent la salle du concile, et la crainte remplit tous les cœurs, excepté celui qu'on voulait intimider. Deux d'entre les évêques

(1) Gervais (p. 1385) fixe l'ouverture du concile au 14 janvier, jour de saint Hilaire ; Diceto donne la date du 25 janvier ; la « *Recognitio* » celle du quatrième jour avant la Purification. (Cott., Mss. Claud. B, II, fol. 25 ; Wilkins, Leg. angl. sax., p. 322 ; Herb., II, p. 205.)

(2) Rog. Pont., I, p. 123 ; Gerv., p. 1386.

avaient des raisons particulières pour redouter la colère du roi : c'étaient Jocelin de Salisbury et Roger de Worcester (1) ; ce dernier, jeune évêque et parent du monarque, avait encouru le déplaisir royal par la liberté avec laquelle il lui avait reproché ses excès. Ces deux prélats vinrent trouver saint Thomas et le supplièrent, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'eux, car leur vie dépendait de sa réconciliation avec le roi. Le saint les encouragea le mieux qu'il put, mais il refusa de céder.

Deux seigneurs leur succédèrent : c'étaient Robert, comte de Leicester, et Réginald, comte de Cornwall, oncle du roi ; ils lui assurèrent que le roi était décidé à en venir aux moyens extrêmes, et le supplièrent d'épargner à leur royal maître et à eux-mêmes un tel déshonneur. Le saint répondit : « Ce ne serait point chose inouïe ni chose nouvelle qu'un prélat mourant pour l'Eglise, puisqu'une armée innombrable de saints nous en a donné le précepte et l'exemple. Que la volonté de Dieu soit faite. » Les menaces des nobles eurent le même sort que les prières des évêques.

Il reçut ensuite la visite de deux chevaliers du Temple (2) très renommés et très influents : Richard d'Hastings, grand-maître des templiers anglais, et Hostes de Boulogne. Ils lui représentèrent encore ce qui avait eu tant

(1) Roger de Pontigny (p. 124) s'est trompé en écrivant « Norwich. » Guillaume Turbo fut évêque de Norwich de 1151 à 1176. Roger de Melhent, évêque de Worcester, était petit-fils du roi Henri 1^{er}, et par conséquent cousin germain d'Henri II.

(2) Garnier, fol. 20, l. 7.

de poids auprès de lui dans la bouche de l'abbé d'Aumône. Ils l'assurèrent que la seule pensée du roi était de n'avoir pas la honte d'une défaite, et se firent solennellement garants qu'Henri ne voulait en rien offenser l'Eglise et qu'on n'entendrait plus parler des constitutions.

Ebranlé par leurs sérieuses sollicitations et par leurs protestations, saint Thomas consulta les autres évêques, se fit accompagner par eux, vint trouver le roi et lui dit : « Monseigneur et roi, s'il s'agissait ici de mes droits personnels, je ne me serais jamais opposé à votre volonté ; mais Votre Excellence ne doit pas s'étonner si je suis plus scrupuleux quand il s'agit de la cause de Dieu. Plein de confiance en votre prudence et en votre modération, je consens à ce que vous exigez de moi, et je promets d'observer *de bonne foi* les coutumes ; » et il ajouta la clause *in verbo veritatis*, qui équivalait à un serment (1).

Dès que saint Thomas eut prononcé ces paroles (2), le roi dit à haute voix : « Vous avez tous entendu ce que l'archevêque vient de me promettre en son nom ; maintenant, que les autres évêques lui obéissent et fassent de même. — Je veux, répliqua le saint, qu'ils vous rendent hommage comme je viens de le faire. » Les autres évêques se levèrent et donnèrent leur consentement ; un seul, Jocelin de Salisbury (et cela est très bizarre, après

(1) Grim, I, p. 30 ; Rog. Pont., I, p. 126 ; Herb., I, p. 114. « Sur ma parole de prêtre » (Alan, I, p. 341 ; Gerv., p. 1386). Fitz-St. (I, p. 217) ajoute, mais évidemment par inadvertance : « et sigillorum suorum impressione. »

(2) Rog. Pont., I, p. 126 ; Garnier, fol. 20 b, l. 11.

les efforts qu'il avait faits pour engager le saint à se soumettre), attendit que les autres évêques eussent repris leurs sièges et demanda à l'archevêque s'il devait faire la même promesse qu'eux. L'archevêque lui répondit qu'il le devait, et il promit comme les autres. Le roi secoua la tête et dit à Jocelin d'un ton de reproche, qu'il était toujours en opposition avec lui. En dépit des assurances des templiers, saint Thomas craignait que l'affaire ne finît mal, et la conduite du roi prouva qu'il ne s'était pas trompé.

« Je suppose, dit alors Henri, que tout le monde a entendu la promesse que l'archevêque et les évêques viennent de faire de garder et d'observer mieux à l'avenir les coutumes de mon royaume. Pour qu'il ne puisse plus y avoir de contestation à ce sujet, qu'on écrive les ordonnances de mon aïeul Henri. » Notre saint fit cette observation qu'il était le plus jeune des évêques présents, qu'on ne pouvait pas supposer qu'il en eût connaissance; d'ailleurs, il était déjà tard : c'était une affaire d'une haute importance, il valait mieux l'ajourner au lendemain; on y consentit.

Le lendemain, Richard, Luci et Jocelin de Bailleul compilèrent ces constitutions, qui ont donné au concile de Clarendon une si triste célébrité. On les lut (1) à haute voix, et saint Thomas, après avoir consulté Herbert et les autres théologiens, y fit les objections suivantes. La première porte que toutes les causes concernant des pa-

(1) Herb., I, p. 116; Ep. s. Th., I, p. 12.

tronages ou des présentations à des églises, soit entre laïques, soit entre clercs, se jugeront devant la cour du roi. Le saint y faisait deux objections : la première que par là les clercs seraient amenés devant un tribunal civil ; la seconde, que c'étaient des questions de l'ordre purement spirituel et ecclésiastique.

La troisième constitution déclare que les clercs, assignés par le juge du roi, doivent répondre devant la cour sur toute espèce de chef d'accusation, et que s'ils sont trouvés coupables, l'Eglise ne peut plus les protéger. « Par cet article impie, dit saint Thomas, les clercs sont traduits devant un tribunal séculier pour les causes criminelles et pour les causes civiles. C'est toujours le Christ devant Pilate. »

La constitution suivante portait que ni archevêque, ni évêque, ni tout autre sujet anglais, ne pourraient quitter le royaume sans la permission du roi.

Saint Thomas objecta que cette défense arrêterait les pèlerinages aux Lieux saints et ferait du royaume une vaste prison. En outre, dans le cas où le pape convoquerait un concile, et où le roi d'Angleterre serait en opposition avec lui, il défendrait aux évêques d'y assister ; comme ils sont obligés d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ne devraient-ils pas obéir au vicaire de Jésus-Christ en dépit de la défense ? « Il était convenable qu'ils allassent prendre congé du roi avant leur départ ; mais c'était un acte irrégulier et impie que de se lier par un serment. »

La septième constitution dit que les tenanciers directs

de la couronne, les personnes de la maison du roi, ne pourront être excommuniés, et que leurs terres ne pourront être mises en interdit sans la permission du roi.

Le saint déclara que c'était tout simplement dégrader l'Eglise et lui ôter le pouvoir qu'elle avait reçu de Dieu de lier et de délier même les rois.

Voici la huitième constitution : « Les appels, s'il y en a, seront interjetés de l'archidiacre à l'évêque et de l'évêque à l'archevêque ; si l'archevêque ne fait pas justice, ils seront portés en dernière instance devant le roi, par l'ordre duquel la cause sera suivie et terminée devant la cour de l'archevêque, sans qu'elle puisse aller plus loin, sinon avec la permission royale. »

« Un archevêque qui consentirait à cela, répliqua le saint sans hésiter, serait coupable de parjure ; car, quand il a reçu le pallium, il a juré en termes exprès de ne pas empêcher les appels au pape... Ce serait un triste jour, ajouta-t-il, que celui où tous les opprimés perdraient leur refuge et ne pourraient avoir un libre recours à la mère de toutes les Eglises, à l'Eglise de Rome. »

La douzième constitution commence ainsi : « Si un archevêché, évêché, abbaye ou priorat tombe en vacance dans les domaines du roi, on laissera le bénéfice entre ses mains pour qu'il puisse en toucher tous les revenus. »

Le saint répondit que la propriété des pauvres ne devait point être placée dans le trésor ; que toujours l'Eglise, quoique cet usage eût souvent prévalu, avait protesté et résisté autant qu'il avait été en son pouvoir ; qu'elle n'avait jamais donné son consentement.

La même constitution continuait ainsi : « Quand le temps est venu de consulter pour nommer à une église, le roi doit en convoquer les principaux membres, et l'élection doit se faire dans la chapelle royale. » Le saint était trop ami de la liberté pour ne pas protester contre une forme d'élection si nouvelle et si anti-canonique; il dit que si on sanctionnait dans l'Eglise d'Angleterre une pratique si contraire à celle de tout le reste de la chrétienté, ce serait commencer un schisme et écraser toute liberté d'élection sous la prépondérance de l'autorité royale.

Le roi demanda alors à l'archevêque et aux évêques d'apposer leurs sceaux au bas des constitutions; c'était non-seulement exiger d'eux la promesse qu'ils avaient déjà faite d'observer les coutumes royales, mais c'était leur demander de ratifier *cette interprétation* du sens véritable de ces coutumes. La réponse de l'archevêque (1) ne se fit pas attendre : « Par le Seigneur tout-puissant, tant que durera ma vie, mon sceau n'y paraîtra pas. » Alors les magistrats du roi préparèrent trois copies sur une même feuille, et, la partageant suivant l'usage, ils en donnèrent une à saint Thomas, une autre à l'archevêque d'Yorck et conservèrent la troisième pour les archives royales. Saint Thomas prit sa copie; c'est celle

(1) Rog. Pont., I, p. 127; Grim, I, p. 31; Garnier, fol. 21, l. 9. Herb. (I, p. 124) dit que l'archevêque, lorsqu'on lui demanda d'apposer son sceau, fut extrêmement ému et troublé, et qu'il dissimula, de peur d'irriter le roi. Il ne refusa donc pas positivement, mais il demanda du temps.

d'où ont été tirés ces extraits. Plus tard, elle fut remise, comme nous le verrons, entre les mains du pape.

Peu de temps après ces événements, l'évêque de Poitiers écrivit à saint Thomas dans des termes qui prouvent que ses contemporains comprirent comme nous que le saint n'avait ni signé ni scellé les constitutions de Clarendon. « Je remercie Dieu mille fois, dit-il (1), d'avoir acquis la certitude par plusieurs excellents témoignages, et maintenant par le vôtre même, que vous n'avez pas promis d'observer, comme s'en vante leur auteur, et que vous n'avez pas signé, comme d'autres l'ont fait, ces détestables et profanes constitutions qui viennent de faire leur apparition parmi nous. »

Il quitta la cour à la fin d'une autre journée, elle aussi pleine d'événements, et se dirigea vers Winchester. Contrairement à son habitude, il chevauchait seul, séparé de sa suite et plongé dans une profonde méditation. Chemin faisant (2), ceux de sa suite se mirent à parler entre eux à voix basse des événements du jour. Les uns disaient que le saint avait fait le possible, eu égard à la difficulté des temps; d'autres s'indignaient que les libertés de l'Eglise fussent désormais entre les mains d'un homme. Alexandre Llevellen (3), porte-croix de l'arche-

(1) Gilb. Fol., II, p. 242.

(2) Alan, I, p. 840; Herb., I, p. 126.

(3) Herbert fait un admirable portrait d'Alexandre Llevellen (I, p. 866). « Alexandre, appelé Cuelin dans la langue de son pays, surnommé le Gallois (Welshman) à cause de son origine, causeur charmant et plein d'abandon; cependant tout son mérite n'était pas dans

vêque, parlait très haut, au point d'alarmer le reste de la suite. « Le pouvoir civil met le trouble partout. L'iniquité fait rage contre le Christ. La synagogue de Satan profane le sanctuaire de Dieu. Les princes se sont assis et ils se sont unis ensemble contre le Christ. Il n'y a plus de salut pour qui aime la vérité. Ceux-là seuls sont sages et respectés dans les jugements du monde qui obéissent aveuglément au roi. Cette tempête a renversé les colonnes de l'Eglise, et pendant que le pasteur est en démente, les brebis sont dispersées devant le loup. Maintenant que le chef est tombé, où trouver la vertu ? Qui restera debout ? Qui triomphera dans le combat ? »

« Mon fils, à qui s'appliquent ces paroles ? » dit l'archevêque.

Lllevellen répondit : « Quelle vertu a-t-il gardée, celui qui a trahi sa conscience et son honneur ? Elles s'appliquent à vous, qui avez trahi en ce jour votre conscience et votre honneur ; à vous, qui avez donné à la postérité un exemple que Dieu déteste et que la justice réproouve, en levant vos mains consacrées pour jurer des constitutions impies, en vous joignant aux exécrables ministres de Satan pour renverser la liberté de l'Eglise. »

Le saint gémit, reconnut sa faute, exprima l'horreur qu'elle lui inspirait, et se déclara lui-même indigne de

ses discours, sa main était aussi agile que sa langue. Présent ou absent, invité ou non, il a travaillé avec notre père et pour notre père, souvent au milieu des plus grands dangers, avec prudence, résolution et constance, et, ce qui est remarquable chez un homme de son pays, aussi fidèle qu'il était actif.

l'autel. « Par mes fautes, j'ai réduit en esclavage cette Eglise d'Angleterre que mes prédécesseurs ont gouvernée avec tant de prudence au milieu d'aussi grands dangers : et il est juste que cela soit arrivé sous mon règne ; car je ne suis pas sorti, comme eux, de l'Eglise, mais de la cour ; je ne viens pas du cloître, ni d'aucun poste religieux, ni de l'école du Christ, mais du service de César. Homme orgueilleux et vain, d'éleveur d'oiseaux je suis devenu le berger du troupeau. J'ai protégé des comédiens, suivi des chiens de chasse ; et maintenant je suis le pasteur d'un grand nombre d'âmes. En vérité, ma vie passée est bien loin d'avoir profité à l'Eglise ; et voilà maintenant quelles sont mes œuvres. Je vois clairement que je suis abandonné de Dieu, et bon à être jeté hors de la chaire sacrée que j'occupe. »

Herbert le consola de son mieux en lui montrant que, dans les voies de Dieu, souvent les fautes conduisent à la sainteté. Il lui rappela saint Pierre, qui se releva par sa chute même. « Vous n'avez qu'un parti à prendre : si, comme vous le dites, vous êtes honteusement tombé, relevez-vous vaillamment ; soyez prudent, fort et courageux. Et tenez pour certain que le Seigneur sera avec vous, comme il fut avec David, le roi-prophète, qui avait été un adultère et un traître ; comme il fut avec le prince des apôtres, qui avait apostasié ; comme il fut avec cette sainte et apostolique femme qui avait été pécheresse ; enfin comme il fut avec le grand docteur des gentils, qui avait été, avant tout, persécuteur de l'Eglise. Vous aussi, vous fûtes un Saul ; et si maintenant vous voulez être un

Paul, c'est que les écailles sont tombées de vos yeux; c'est que votre Jésus veut se manifester clairement à vous, et vous enseigner les grandes choses que vous devez souffrir pour son nom. »

Le saint fut un peu consolé, considérant plutôt, comme le dit modestement Herbert, l'amour et la fidélité de son interlocuteur que le mérite de ses paroles. Herbert, en se retournant, vit Hilaire, évêque de Chichester, qui les suivait. Saint Thomas, se rappelant qu'il avait été le premier à abandonner la clause : *sauf les droits de l'Eglise*, dit à Herbert : « Qu'il nous suive; nous aurons ainsi Satan derrière nous. »

Le saint prélat profita de la première occasion pour envoyer demander au pape, à Sens, le pardon de sa faute. En attendant, il s'abstint d'offrir le saint sacrifice de la messe pendant quarante jours (1), peut-être même plus longtemps encore; car la lettre du pape est datée du 1^{er} avril 1164. Le saint-père lui rappelle la différence entre les fautes commises avec malice et de propos délibéré, et les fautes d'ignorance et de fragilité. « Si donc vous avez commis un péché qui pèse sur votre conscience, nous vous conseillons de le confesser au tribunal de la pénitence à un prêtre discret et prudent : le Dieu clément, qui regarde plus les cœurs que les actes, vous pardonnera dans sa miséricorde. Et nous, plein de confiance dans les mérites des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous vous absolvons de la faute que vous avez

(1) Herb., I, p. 131, Gerv., p. 1388; Ep. s. Th., II, p. 5.

commise, et nous vous conseillons et ordonnons de ne plus vous abstenir de la sainte messe. »

Si saint Thomas, dans la délicatesse de sa conscience, ne s'était pas si durement condamné, il est certain que nous eussions jugé sa chute moins sévèrement. Il n'était point responsable des constitutions de Clarendon, bien qu'il se soit évidemment considéré comme tel, quand la promesse qu'il avait faite d'observer les coutumes royales reçut cette interprétation. Rien, jusque-là, n'avait pu lui faire pressentir l'explication forcée des coutumes royales que présentaient les seize constitutions. Les demandes du roi avaient été bien plus modérées. Saint Thomas s'opposait à ce qu'on infligeât à un clerc une condamnation civile, outre la dégradation ecclésiastique prononcée contre lui, et il pouvait bien s'attendre à voir cette prétention introduite dans les coutumes royales ; mais comment aurait-il pu deviner les iniquités de Clarendon ? Il ~~n'y~~ donna point son assentiment ; c'est une faute qu'il n'eut point à se reprocher.

Mais il commit, sans aucun doute, une grave imprudence et mit en péril, sans bien savoir jusqu'à quel point, la liberté de l'Eglise ; voilà sa faute ; il l'a noblement expiée. On lui persuada deux fois, contre sa propre opinion, que le roi ne demandait rien qu'une soumission publique, qu'il lui abandonnait d'ailleurs la victoire et n'avait aucun projet contre l'Eglise. Saint Thomas connaissait mieux Henri, et c'est là qu'il fut imprudent. Le roi ne lui en donna jamais l'assurance ; d'autres qui avaient quelque chose à gagner, le promirent en son nom.

Saint Thomas ne pouvait pas non plus rejeter sur le saint-siège la faute de cette concession. Si nous en pouvons juger par la correspondance ⁽¹⁾ parvenue jusqu'à nous, le pape Alexandre, tout en recommandant à saint Thomas une extrême modération et la soumission au roi, ajoute invariablement l'importante condition : « sauf l'honneur de l'ordre ecclésiastique. » Il n'est pas probable que les lettres dont l'abbé d'Aumône était porteur, et qui furent écrites à une époque où le danger était bien moins pressant, eussent un autre sens.

Voilà comment un catholique doit juger la chute de saint Thomas. Les historiens modernes, avec l'esprit qui les anime d'ordinaire, devraient trouver moins encore à blâmer. Quelques écrivains reprochent au saint d'avoir cédé quand il l'a fait, d'autres de ne pas avoir cédé plus tôt. Tous sont également peu conséquents avec eux-mêmes. Les premiers, pour présenter sous un jour réellement blâmable la conduite de saint Thomas, s'appuient sur des faits d'une évidence contestable, ou travestissent l'histoire. Ainsi, quelques auteurs, sur la foi du pamphlet mensonger publié plus tard par Gilbert Foliot ⁽²⁾, l'accusent d'un parjure volontaire et prémédité ; tandis que d'autres affirment qu'il a signé les constitutions de Clarendon, quoiqu'il ait ensuite refusé d'y apposer son sceau.

Un protestant, plus conséquent, blâme saint Thomas

(1) Ep. s. Th., II, p. 2, 6, 15 et 19.

(2) Voir la note D, à la fin du volume.

d'avoir refusé son immédiat et absolu consentement. A ses yeux, c'était manquer à son allégeance que de faire une réserve en faveur de son ordre, et il se persuade follement que les constitutions de Clarendon, toutes semblables pour l'esprit et presque pour la lettre à la loi moderne de l'Angleterre, étaient réellement les anciennes coutumes du royaume (1); comme s'il était possible qu'à cette époque une chose contraire au serment du sacre des souverains fût la loi commune non écrite de l'Angleterre; ou qu'elle pût devenir loi en dépit des protestations de l'Eglise, qui faisait elle-même partie intégrante de la constitution du pays. Maintenant, outre l'assertion de saint Thomas que nous avons citée plus haut, nous trouvons dans les constitutions même de Clarendon une preuve de ce qu'étaient les termes du serment, c'est-à-dire de ce qu'était la profession d'obéissance et de soumission que le roi avait le droit d'exiger d'un prélat d'après la loi du pays. La douzième constitution, après avoir parlé des sièges vacants et des élections, comme nous l'avons raconté plus haut, dit : « Ici, l'élu, avant d'être consacré, jurera foi et hommage à notre seigneur le roi, comme à son seigneur lige pour sa vie et ses membres et son honneur terrestre, *sauf les droits de son ordre*. » Ceux même qui ne jugent pas au point de vue catholique devraient voir dans saint Thomas un homme

(1) « Ces coutumes n'avaient jamais été écrites avant cette époque, et n'avaient même jamais existé dans le royaume. » (Fitz-St., I, p. 216.) Cela est hors de doute pour plusieurs d'entre elles.

qui résiste aux efforts tyranniques tentés par un des ordres de l'Etat pour écraser l'autre et pour introduire, sous un prétexte spécieux, un véritable changement dans la constitution.

CHAPITRE XIV.

NÉGOCIATIONS.

Aussitôt après le concile de Clarendon, le roi dirigea une première attaque contre saint Thomas ; il envoya au pape (1) l'évêque de Lisieux et l'archidiacre de Poitiers, pour essayer d'obtenir de lui que l'archevêque d'Yorck fût nommé légat en Angleterre, à la place du saint. Le pape répondit (2) qu'Yorck avait toujours été soumis à Cantorbéry ; « et il le sera, ajouta-t-il, tant que je vivrai. » Le roi écouta à peine la réponse de ses envoyés, et dépêcha aussitôt Geoffroi Ridel, archidiacre de Cantorbéry, et Jean d'Oxford, pour réitérer sa demande. Le saint-père refusa encore ; alors ils lui représentèrent à genoux que la vie de saint Thomas était en péril si l'on irritait le roi par un nouveau refus. En sorte que pour sauver la vie du saint, qu'il croyait compro-

(1) Ep. s. Th., II, p. 1.

(2) Grim, I, p. 32 ; Rog. Pont., I, p. 128.

mise, le pape leur donna des lettres par lesquelles il conférait la charge de légat (1) à l'archevêque d'Yorck ; mais on (2) leur fit promettre, au nom du roi, et ils offrirent de confirmer leur promesse par un serment, de ne les rendre publiques que du consentement de saint Thomas et après qu'il en aurait eu connaissance. Les envoyés aimèrent mieux souscrire à cette condition, qui rendait la concession du saint-père parfaitement illusoire, que de s'en retourner les mains vides. Le roi ne fit pas grand cas de ces lettres ; toutefois, il les montra pendant quelque temps pour faire croire que le pape lui avait donné gain de cause contre saint Thomas, puis il les renvoya à Rome. Le saint-père n'avait accordé ces lettres qu'à son grand regret (3), et les reçut avec une satisfaction qui causa quelque étonnement. Elles lui arrivèrent le même jour que la nouvelle de la mort de l'anti-pape Octavien, événement qui donna quelque espoir de paix à l'Eglise. Les lettres et les messages apportés par les ambassadeurs du roi étaient, d'après le récit de deux témoins différents résidant alors à la cour, du style le plus humble, bien que l'archevêque de Poitiers ait entendu dire qu'elles étaient injurieuses et pleines de colère. Comme les messagers prétendirent qu'ils avaient ordre de repartir im-

(1) Roger de Pontigny (I, p. 129), Hoveden (Ann., p. 2826), s'expriment comme si le roi lui-même avait été fait légat. Les lettres sont pourtant bien claires.

(2) Ce sont les propres paroles du pape à saint Thomas. (Ep. s. Th., II, p. 3.)

(3) Ep. Gilb. Fol., II, 243 ; Ep. s. Th., II, p. 240 et 241.

médiatement, les cardinaux de Naples, Porto et Pavie, qui prirent parti contre saint Thomas, demandèrent très énergiquement au pape, mais tout à fait sans succès, des lettres plus développées et plus explicites conférant à l'archevêque d'Yorck la charge de légat.

Dans une autre circonstance, le saint-siège fut moins favorable à saint Thomas. Nous avons vu que Clérembaud, abbé élu de Saint-Augustin, n'avait voulu recevoir la bénédiction du saint que sous la condition qu'elle lui serait donnée dans son église même et qu'on n'exigerait de lui aucune profession d'obéissance canonique. Pour obtenir justice sur ce point comme sur plusieurs autres qui vont nous occuper, saint Thomas envoya au pape, à diverses reprises, quelques-uns de ses compagnons les plus dévoués, qui, plus tard, partagèrent avec lui son exil et ses malheurs. On cite l'évêque de Poitiers, maître Henri, Gontran de Winton, qu'Herbert (1) appelle « un simple et fidèle petit homme, » Hervey de Londres, qui mourut pendant cette ambassade, et quelques autres. Plusieurs lettres de saint Thomas à ses amis, et leurs réponses à l'archevêque, existent encore; et l'une d'elles (2) nous fait connaître toutes les inquiétudes de son âme. L'histoire de ces événements serait beaucoup plus facile si l'on ne doutait de l'ordre chronologique de la correspondance. D'après ce que nous savons, il semblerait que la première réponse (3) du pape fut une lettre du 10 juillet,

(1) Herb., I, p. 366.

(2) Ep. s. Th., I, p. 212.

(3) Ep. s. Th., p. 109 et 255.

datée de Montpellier, adressée à Clérembaud : elle est entièrement favorable à la prétention du saint ; mais il paraît que l'abbé élu fit voir ensuite les privilèges accordés par le saint-siège à l'abbaye de Saint-Augustin, et qu'en conséquence on envoya à saint Thomas l'ordre impératif de donner la bénédiction, ajoutant que s'il tardait, le pape manderait Clérembaud et la lui donnerait de ses propres mains. La modération dont firent preuve les messagers du roi, ainsi que nous l'avons vu plus haut, engagea sans doute le saint-père à prendre cette mesure. Le hasard voulut que plus tard Alexandre III déposât solennellement Clérembaud (1).

Saint Thomas eut encore recours au saint-siège pour repousser une injuste prétention de Roger d'Yorck, qui faisait porter devant lui, dans la province de Cantorbéry, la croix marque de son autorité archiépiscopale. Des lettres du pape, du 13 juillet, datées de Montpellier (2), lui avaient conféré le privilège de faire porter sa croix, tel que ses prédécesseurs en avaient joui avant lui ; mais dans une dernière copie ou dans d'autres lettres obtenues du pape par Roger, les mots *per totam Angliam* (3) avaient été insérés par mégarde et furent révoqués par des lettres de Sens, datées du 21 janvier.

(1) Les évêques d'Exeter et de Worcester, et l'abbé de Faversham, délégués par le saint-siège pour faire une enquête sur celles des accusations produites contre lui qui attaquaient son caractère personnel, disent que c'était un très méchant homme.

(2) Ep. s. Th., II, p. 43.

(3) « Ex oblivione potiùs quàm ex industriâ contigit..., non enim

Saint Thomas soumit encore au pape une autre question : elle avait été soulevée déjà au concile de Tours ; mais comme il sentait fort bien que Gilbert Foliot se préparait à lui faire l'opposition la plus injuste, il désirait vivement obtenir de cet évêque une nouvelle profession d'obéissance canonique. C'était une affaire de grande importance alors, car cette obligation personnelle répondait à l'hommage féodal des laïques. Lors de sa consécration à Hereford, Gilbert avait fait profession d'obéissance envers Théobald, qui était alors son archevêque, et saint Thomas désirait qu'il la lui renouvelât, se fondant sur sa translation au siège de Londres. L'évêque de Poitiers exposait au pape que si la translation avait eu lieu d'une province à une autre (1), elle dégagerait Gilbert de son premier serment et rendrait nécessaire une seconde profession. Mais cet argument fut repoussé comme interprétant mal la loi canonique, qui considérait le premier serment comme obligatoire tant que celui qui l'avait prêté restait soumis à la même juridiction. On ne pouvait donc exiger de Gilbert une nouvelle profession, à moins qu'une coutume particulière à cette Eglise n'obligeât le titulaire à prêter un serment personnel à l'archevêque lui-même, au lieu de le prêter d'une manière générale à l'archevêque et à ses successeurs.

Jean de Salisbury, qui avait été banni (2) par le roi à

tenorem priorum litterarum memoriter tenebamus. » (Ep. s. Th., II, p. 9.)

(1) Ep. s. Th., II, p. 255 ; Ep. Gilb. Fol., II, p. 247.

(2) Voyez la note E, à la fin du volume.

cause de son attachement pour saint Thomas, peu de temps sans doute après le concile de Clarendon (1), écrivit au saint dès qu'il fut arrivé à Paris, pour lui dire qu'à son grand étonnement, les affaires traitées dans les deux conciles avaient eu un grand retentissement et qu'on en avait fort exagéré la portée. Louis, roi de France, aussitôt qu'il en eut connaissance, offrit à saint Thomas un asile dans son royaume. Le saint répondit (2) que personne sur la terre, sauf le roi d'Angleterre, ne lui inspirait une plus grande confiance et une reconnaissance mieux méritée que le roi de France, mais que pourtant il refusait cette offre gracieuse, car il espérait faire bientôt la paix avec son souverain. La lettre finissait ainsi : « Si vous le voyez, blâmez-le, s'il vous plaît, de penser toujours mal d'un homme qui l'a tant et si fidèlement servi, qui l'a toujours aimé d'une affection si sincère et à qui il a prodigué tant d'honneurs. » Ses efforts pour obtenir la paix dont il parle ici semblent n'avoir eu qu'un succès incomplet ou momentané ; car, dans une seconde lettre au roi de France, saint Thomas dit à Louis qu'une seule chose est venue troubler le roi et compromettre le parfait accord récemment rétabli entre eux ;

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 187. M. Froude dit que cette lettre fut écrite à Paris, et en fixe la date au mois d'octobre 1163, c'est-à-dire immédiatement après le concile de Westminster ; l'autre concile, que Jean de Salisbury appelle dans la même lettre « de Winchester, » est évidemment le concile de Clarendon. Cette lettre ne peut donc pas avoir été écrite avant le commencement de 1164.

(2) Ep. s. Th., p. 382 et 384 ; Ep. Gilb. Fol., II, p. 309.

c'est un rapport qui accuse l'archevêque d'avoir dénoncé Henri au pape et au roi de France comme oppresseur et persécuteur de l'Eglise. Saint Thomas priaît Louis de témoigner de la fausseté de cette accusation. En réalité, la conduite du roi était bien de nature à faire naître des bruits semblables; saint Thomas n'avait fait que la constater. Vers ce temps, le saint écrivit à Henri lui-même (1) dans des termes bien faits pour le frapper. Il insistait sur cette pensée que Dieu vengerait certainement l'Eglise d'Angleterre, et il lui promettait en son nom toute sorte de bénédictions s'il remédiait à ses calamités.

On n'a pas rendu justice aux efforts que fit alors saint Thomas pour obtenir la paix. Ces efforts sont démontrés par les citations que nous venons de faire de sa correspondance avec le roi Louis. La manière dont il accueillit la médiation de l'évêque d'Evreux nous en donne une nouvelle preuve. Ce prélat, qui était fils du comte de Warwick et qui fut élevé plus tard au siège de Rouen, était allé trouver le roi à Porchester (2), et Henri lui avait dit qu'il n'y avait qu'un moyen de faire la paix avec lui: c'était que l'archevêque obtînt du saint-père la sanction des coutumes. Saint Thomas, craignant de donner au roi de justes sujets de mécontentement, demanda cette sanction au pape, pensant que la liberté de l'Eglise se trouvait plus en sûreté entre les mains de son supérieur

(1) Ep. s. Th., 1, p. 363.

(2) Grim, p. 32; Rog. Pont., p. 128; Guill. de Cant., p. 10; Gerv., p. 1388.

et du chef de la chrétienté que dans les siennes propres. C'est là peut-être ce moment de paix dont saint Thomas parle à Louis. Le pape refusa absolument sa sanction (1), comme l'avait présumé le saint. Ce refus fut suivi d'une lettre par laquelle Sa Sainteté ordonnait à saint Thomas, en vertu de l'obéissance qu'il lui devait, de résister au roi d'Angleterre s'il venait à lui demander quelque chose qui fût contraire à la liberté de l'Eglise de Rome, et de n'employer aucune forme de promesse ou de serment autre que celle dont les évêques avaient fait usage envers les rois jusqu'à ce jour. Il ajoutait que s'il avait prêté de tels serments, il ne devait point les garder, mais revenir immédiatement sur des promesses coupables et se réconcilier avec Dieu et l'Eglise.

C'est ainsi que saint Thomas, par sa prudence, évitait autant qu'il était en son pouvoir la lutte qui s'approchait; mais, en dépit de tous ses efforts, elle s'avancait à grands pas. Pendant ce temps, par l'ordre du pape (2), on pria pour lui à Clairvaux, à Cîteaux et à Pontigny, saintes maisons qu'embaumait encore le parfum des vertus de saint Bernard.

(1) Datée de Sens, 28 février 1164. (Ep. s. Th., II, p. 2 et 9.)

(2) Ep. s. Th., II, p. 255.

CHAPITRE XV.

LE CONCILE DE NORTHAMPTON.

Les dernières négociations avaient échoué; saint Thomas essaya d'obtenir une entrevue personnelle avec le roi, et vint, dans cette intention, à Woodstock (1). Mais il ne fut pas admis en sa présence, et se retira dans la direction de Cantorbéry. Il vint à Romnel (2), dans l'intention de passer la mer et d'aller faire une visite au pape, malgré les royales et iniques défenses de Clarendon. Accompagné de deux ou trois de ses serviteurs, il essaya deux fois (3) de traverser le canal la nuit, mais il ne put y parvenir, soit à cause des vents contraires, soit que l'équipage se servit de ce prétexte et représentât le retour comme nécessaire, dans la crainte que le roi irrité ne punit ceux qui auraient assisté l'archevêque.

(1) Fitz-St., p. 216.

(2) Rog. Pont., I, p. 130; Gerv., p. 1389; Garnier, fol. 28, 10, « Rumeneye » (Fitz-St., loc. cit.); « son manoir d'Aldinton » (Alan, p. 341).

(3) Grim, p. 88; Herb., I, p. 131.

Le temps arrêté dans les desseins de Dieu où le pasteur devait être séparé de son troupeau, n'était pas encore venu.

Au bruit de sa fuite, la crainte s'empara de ses partisans qui se séparèrent. Le jour suivant, l'un d'eux, plus hardi que les autres, entra le soir dans l'appartement de l'archevêque, à Cantorbéry, et là, assis dans l'ombre, il méditait tristement sur les destinées de son maître. Quand il fut tout à fait nuit, il dit à un enfant qui était avec lui : « Va fermer la porte extérieure de la salle, pour que nous puissions dormir en sûreté. » L'enfant sortit avec une lumière, et vit l'archevêque seul, assis dans un coin : il s'enfuit en toute hâte, tout tremblant, et s'imaginant qu'il avait vu un esprit. Le clerc ne voulait pas le croire ; mais il vint lui-même et trouva saint Thomas, qui, après avoir pris un peu de repos, convoqua quelques-uns des religieux de Cantorbéry et leur exposa l'état des choses.

Le lendemain matin, les officiers du roi se présentèrent pour confisquer ses propriétés ; mais, l'ayant trouvé là, ils se retirèrent tout confus. Le roi fut très satisfait d'apprendre que saint Thomas n'avait pas réussi à passer la mer ; il craignait, avec raison, que le résultat d'une entrevue entre saint Thomas et le pape ne fût la mise en interdit du royaume.

L'archevêque vint une seconde fois à Woodstock ; il fut reçu par le roi, qui cacha sous des dehors mesurés son animosité contre le saint ; l'œil exercé de saint Thomas ne s'y trompa pas. A propos de la tentative qu'il avait faite de quitter l'Angleterre, le roi lui dit en plaisantant

qu'il avait eu tort d'essayer de fuir, et que le pays était bien assez vaste pour les contenir tous deux. L'entrevue fut courte; mais l'impression très nette que saint Thomas en conserva, et qu'il communiqua à ses plus intimes amis, fut que le temps était venu ou de céder honteusement, ou de combattre vaillamment; son parti était pris depuis longtemps.

Le roi convoqua un grand parlement à Northampton. Il paraît que l'archevêque n'y fut pas invité avec les égards dus à sa dignité, mais qu'il y fut cité pour répondre comme un prévenu; le roi ne lui écrivit même pas; il lui fit écrire par le shérif de Kent. Le prétexte de cette indignité fut qu'il n'avait pas comparu en personne quand il avait été cité devant le roi pour avoir à s'expliquer sur le déni de justice fait à Jean le Maréchal, dans sa cour ecclésiastique. Cet homme avait réclamé devant l'archevêque, à Mundeham, une portion du fief archiépiscopal de Pagaham (1). Le roi avait préalablement fait une loi en vertu de laquelle lorsque, dans le cours d'un procès, une des parties se trouvait lésée, on pouvait arrêter toutes les procédures et en appeler à une cour supérieure, pourvu que la partie appelante prêtât serment qu'on lui avait dénié justice. Le Maréchal profita de cette loi; mais, en dépit des remontrances des juges de la cour archiépiscopale, il produisit un recueil de tropes (2) qu'il tenait caché

(1) Ep. s. Th., I, p. 220; Fitz-St., p. 219; Ep. s. Th., II, p. 284.

(2) Le trope est un verset qui se chantait aux principales fêtes, immédiatement avant l'introït, comme une sorte de préambule et aussi comme une continuation; ainsi, le jour de Noël, l'introït *Puer*

sous ses vêtements, et ce fut sur ce livre qu'il prêta serment. Il se plaignit au roi qu'on lui eût dénié justice à cause de sa loyauté, et l'archevêque fut assigné à comparaître devant la cour du roi, le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Au jour fixé, l'archevêque ne vint pas ; mais il envoya quatre chevaliers pour déclarer, en son nom et au nom du shérif, que l'appel était nul. Le roi fut très mécontent que l'archevêque n'eût pas comparu en personne ; à peine voulait-il permettre aux chevaliers de se retirer en liberté, même sous caution. Sur l'instance du Maréchal, l'archevêque fut sommé de comparaître à Northampton pour répondre sur le premier chef d'accusation et sur celui de contumace.

Le mardi 6 octobre 1164, saint Thomas arriva à Northampton. Il rencontra en chemin quelques-uns de ses domestiques, qui lui dirent que le roi avait permis qu'on occupât son logement. L'archevêque envoya dire que si on n'y mettait ordre, il n'irait pas plus loin. Henri lui fit rendre sa maison. Saint Thomas avait l'habitude de demander l'hospitalité aux moines de Saint-André. Ce monastère était alors dans toute sa gloire, et venait d'être restauré par Simon de Saint-Liz, comte de Northampton et Huntingdon. Le jour où le saint arriva, le roi chassait au faucon, et ils ne purent se voir.

Le lendemain matin, après sa messe et ses heures, il vint au château, et attendit dans l'antichambre, tandis

natus est est précédé de ce trope : *Ecce adest de quo prophetæ cecinerunt dicentes : Puer natus est.* (Du Cange, Glossaire.)

que le roi entendait la messe. Quand Henri entra, saint Thomas se leva pour aller à sa rencontre, et se tint prêt à recevoir, suivant l'habitude, le baiser du roi ; mais le roi ne le lui offrit pas. L'archevêque demanda tout d'abord la permission d'aller faire une visite au pape, ce qui lui fut refusé d'une manière absolue. Il demanda ensuite que William de Curci fût renvoyé de son logis ; le roi y consentit. Il dit alors qu'il était venu pour répondre à l'assignation qu'il avait reçue pour l'affaire de Jean le Maréchal. Henri répondit qu'il était à Londres, occupé de son service, mais qu'il viendrait sous peu. On ne fit rien d'autre ce jour-là ; mais le roi ordonna à saint Thomas de retourner à son logis, et le prévint que l'affaire serait jugée le lendemain.

Le second jour, c'est-à-dire le jeudi, le parlement se réunit. Tous les évêques d'Angleterre y étaient, excepté celui de Rochester et un autre qui n'était pas encore arrivé. Il y avait également plusieurs évêques, comtes et barons normands. L'archevêque fut accusé de contumace pour n'avoir pas répondu à l'assignation du roi dans l'affaire du Maréchal. Le saint répliqua qu'il avait été malade (1) et qu'il avait envoyé ses chevaliers pour le représenter ; mais cette excuse ne fut pas admise, et Henri pressait le jugement. Le parlement décida que l'hommage et le serment d'honneur terrestre que l'archevêque avait prêté, lui imposaient l'obligation de répondre aux assignations royales ; et il fut condamné, comme contu-

(1) Rog. Pont., p. 133.

mace, à la confiscation de toutes ses propriétés mobilières, qui furent livrées à la merci du roi. Il paraît que cette confiscation équivalait à une amende de cinq cents livres d'argent; car plusieurs écrivains la présentent sous cette forme. On dit qu'au moment du prononcé du jugement, une difficulté s'éleva entre les évêques et les barons; les deux parties de l'assemblée étaient bien d'accord sur la sentence, par la crainte qu'on avait du roi; mais toutes deux voulaient éviter l'odieux d'un acte semblable. Les barons soutenaient que l'ordre ecclésiastique devait prononcer une sentence qui atteignait un de ses membres; les évêques répondaient que c'était un jugement séculier; qu'ils n'étaient pas là comme évêques pour juger leur supérieur, mais qu'ils siégeaient comme pairs du parlement, comme les égaux des barons, pour juger un de leurs pairs. Le roi commençait à s'irriter qu'on eût soulevé une question semblable, et l'évêque de Winchester fut obligé, bien contre son gré, de prononcer la sentence. Saint Thomas pensa d'abord à résister, en invoquant l'incompétence du tribunal, mais on lui conseilla de ne pas briser avec le roi pour une pure question d'argent. Il offrit donc caution pour la somme, ce qui fut accepté; les évêques se portèrent ses garants, à l'exception de Gilbert Foliot, dont le refus fut remarqué.

Après le jugement de la question de contumace, on passa à l'affaire de Jean le Maréchal; mais, soit que les raisons de l'archevêque fussent trop fortes pour qu'on pût lui répondre, soit que le roi fût pressé d'en venir aux vexations qu'il tenait en réserve, il est certain qu'elle en

resta là. On dit (1) que le Maréchal perdit dans le cours de l'année ses deux fils qu'il avait voulu enrichir de cette part de propriété ecclésiastique, et que lui-même les suivit de près dans la tombe. Saint Thomas attribua ces malheurs à la colère de Dieu et de saint Anselme.

Le même jour, le roi éleva contre le saint une autre prétention; il lui demanda la restitution de trois cents livres que l'archevêque avait reçues de la châtellenie d'Eye et de Berkhamstead. Le saint allégua d'abord qu'il n'avait pas été assigné pour rendre des comptes; cependant il voulut bien répondre qu'il avait dépensé cet argent, et bien plus encore, pour les réparations de la tour de Londres et des châteaux en question.

Le roi déclara qu'il n'avait point autorisé ces dépenses et demanda un jugement. Cette fois encore, saint Thomas ne voulut pas qu'une question d'argent pût fournir un prétexte contre lui. Il offrit pour cette somme la caution du comte de Gloucester, de William de Eynesford, et d'un autre de ses tenanciers. Les procédures furent terminées pour ce jour-là.

Le vendredi, le roi fit une nouvelle demande. Il réclama le paiement de cinq cents marcs qui avaient été prêtés à saint Thomas à l'époque de la guerre de Toulouse, et de cinq cents autres pour lesquels il lui avait servi de caution lors d'un emprunt fait à un juif (2). Il

(1) Grim, p. 40; Ep. s. Th., I, p. 220.

(2) D'après Herb. (I, p. 136), tous les actes de cette journée avaient pour but la répétition d'une somme de cinq cents livres d'argent, prêtée par Henri à saint Thomas pendant qu'il était chancelier. Il dit

y ajouta la demande vraiment étourdissante de rendre compte immédiatement des revenus de tous les évêchés et de toutes les abbayes en vacance, qui étaient entrés dans la caisse de la chancellerie pendant qu'il était en charge. Saint Thomas répondit qu'il n'était nullement préparé à une semblable question, qui fondait sur lui sans aucun avertissement, et qu'il demandait la permission de consulter ses suffragants et ses clercs. Le roi y consentit. Cependant une rupture devenait inévitable et évidente pour tous ; les soldats et les tenanciers militaires de saint Thomas, craignant de perdre les bonnes grâces du roi, abandonnèrent leur maître ; il les remplaça par des pauvres et des indigents, et ce fut un vrai triomphe pour lui (1).

Le samedi fut employé à consulter d'abord les évêques, puis les abbés. Le caractère de la réclamation faite à saint Thomas peut être jugé d'après ce fait, qu'elle s'élevait à la somme énorme de trente mille marcs. Henri de Blois, évêque de Winchester, qui l'avait consacré, et qui prit toujours un vif intérêt à son sort, lui rappela que, le jour de son élection, le prince avait déclaré au nom du roi que l'Eglise le recevait dans son sein libre de toute obligation séculière ; personne ne pouvait mieux le savoir que le vénérable évêque, puisque c'était lui qui, à cette époque, avait provoqué la déclaration.

que, malgré le danger d'irriter le roi par une semblable hardiesse, il se trouva cinq personnes qui cautionnèrent le saint, chacune pour cent livres.

(1) Alan, p. 345.

Le roi désavoua cet acte, dit qu'il n'avait pris aucune part à cette décharge, et ne l'avait point ratifiée; et comme toutes les propriétés immobilières de saint Thomas étaient déjà confisquées, le généreux évêque vint à son secours et offrit au roi deux mille marcs, mais ils furent refusés. Alors les avis se partagèrent : ceux qui connaissaient le mieux les intentions du roi déclarèrent qu'il ne serait satisfait que lorsque saint Thomas aurait résigné l'archevêché. « Ah ! si vous n'étiez que Thomas, et non l'archevêque ! » lui dit un jour Hilaire de Chichester, ce zélé partisan du roi, duquel saint Thomas, passant en revue, du fond de son exil, cette époque de sa vie, disait qu'il avait joué le rôle du traître Judas. Henri, assurait Hilaire, avait déclaré que le royaume ne pouvait pas contenir le roi Henri et l'archevêque Thomas, et que sa démission pouvait seule rétablir la paix. D'autres, cependant, exprimaient l'espérance que l'Eglise ne subirait pas, par ses mains, un tel outrage; et ces conseillers-là étaient ceux qui connaissaient le mieux saint Thomas.

CHAPITRE XVI.

LE COMBAT.

Le dimanche fut, comparativement, un jour de calme. Saint Thomas resta enfermé et demanda les conseils prudents de ceux qui étaient le plus capables de l'éclairer, prenant à peine le temps de se reposer. Chacun considérait le lendemain comme devant amener l'issue de cet émouvant procès. Mais, au milieu de la nuit, saint Thomas éprouva une violente douleur au côté, de sorte que pour le soulager on fut obligé de placer des coussins chauds sur la partie douloureuse. C'était une souffrance à laquelle le saint était sujet, surtout quand il éprouvait des inquiétudes extraordinaires. Il était naturellement frieux, et cette disposition, jointe à son mal de côté (1), lui avait donné l'habitude de porter toujours un nombre prodigieux de vêtements. Le mal dura pendant la plus grande partie de la journée du lundi et l'empêcha de se

(1) Garnier, fol. 6, l. 8, et fol. 77, l. 1; Fitz-St., p. 224; Herb., I, p. 138.

rendre au parlement; le roi, imaginant qu'il feignait d'être malade, envoya plusieurs de ses nobles pour s'assurer de la vérité. L'archevêque leur promit que s'il n'était pas mieux le lendemain, il se ferait porter en litière plutôt que de ne point paraître. Cependant, il se trouva guéri vers le soir.

Le lendemain, mardi 13 octobre, fut un jour important dans la vie de saint Thomas, dans l'histoire de l'Eglise d'Angleterre, et nous pouvons ajouter dans celle de la ville où eurent lieu ces grands événements; c'est grâce à l'héroïsme déployé en ce jour par saint Thomas à Northampton, que le diocèse dont cette ville est devenue la capitale ecclésiastique a été placé sous son patronage. On retrouve encore de nos jours des traces de l'ancienne dévotion de Northampton pour saint Thomas dans l'hôpital et la fontaine qui portent son nom; et le catholique révere les ruines du vieux château, non pour son antique gloire et ses pompes royales, mais parce qu'il fut consacré par le procès de saint Thomas. Le bienheureux saint jette sans doute un regard favorable sur le théâtre de cette lutte, qu'il appelait « un combat avec les bêtes, » suivant le langage de saint Paul et des premiers martyrs; cette Rome qu'il aimait n'a-t-elle pas mis sous sa protection l'antique cité où il fut le champion du saint-siège?

C'était l'anniversaire du jour solennel (1) où toute l'An-

(1) Alan (p. 346) dit que ce fut l'anniversaire du jour où les Normands étaient entrés en Angleterre, un siècle auparavant.

gleterre assemblée dans l'abbaye de Westminster avait assisté à la translation des reliques de saint Edouard le Confesseur par saint Thomas. La fête du 13 octobre nous est d'autant plus chère, que le souvenir de saint Thomas se rattache à celui du grand saint que nous vénérons en ce jour, où nous pouvons nous le représenter rendant hommage à saint Edouard dans l'église de Westminster, ou à Northampton confessant l'Eglise et Jésus-Christ.

Le bruit s'était répandu qu'on devait prendre ce jour-là des mesures violentes contre sa personne, et quelques courtisans de ses amis l'en avaient averti. Les évêques allèrent chez lui de très bonne heure et essayèrent d'user de cette crainte pour décider le saint à résigner son archevêché. Ils lui firent envisager la certitude de sa condamnation pour crime de haute trahison, « pour avoir, disaient-ils, rejeté les coutumes royales, » et ils lui demandèrent à quoi lui servirait d'être archevêque s'il venait à encourir la haine du roi. Sa réponse peint son caractère : « Frères, dit-il, vous voyez combien le monde s'oppose à moi ; mais je déplore bien plus encore que les enfants de ma mère s'apprêtent à me combattre. Car, quand bien même je devrais me taire, les siècles futurs n'en diraient pas moins que vous m'avez abandonné pendant la lutte, et que deux fois pendant ces deux jours vous m'avez jugé, moi qui, bien que pécheur, suis votre archevêque et votre père. Je vois maintenant, d'après vos paroles, que vous êtes prêts à prononcer, non pas simplement une sentence civile, mais aussi une sentence criminelle contre moi. Mais je vous enjoins à tous, en

vertu de l'obéissance que vous me devez et sous peine de mettre votre ordre en péril, de ne prendre part à aucun jugement contre ma personne; et dans la crainte que vous ne veniez à me désobéir, j'en appelle à notre mère la sainte Eglise de Rome, le refuge de tous les opprimés. Si, comme on le dit, des mains séculières doivent toucher à ma personne, je vous ordonne, en vertu de l'obéissance que vous me devez, d'user de la censure ecclésiastique pour le bien de votre père et archevêque. Soyez-en bien assurés; le monde peut murmurer, l'ennemi se lever et le corps trembler (car la chair est faible); cependant, avec l'aide de Dieu, je n'aurai pas la bassesse de céder ni d'abandonner le troupeau qui m'est confié. »

Gilbert Foliot en appela immédiatement au saint-siège contre l'ordre d'user de censure en cas de violence envers saint Thomas, et tous les autres évêques le quittèrent, sauf Henri de Winchester et Jocelin de Salisbury, dont toutes les sympathies étaient pour le saint, bien qu'ils craignissent d'en donner des preuves. Quand il fut seul, il se prépara à la lutte comme un véritable évêque.

Il entra dans l'église ⁽¹⁾ et célébra la messe de saint Etienne à l'autel du premier martyr, avec beaucoup de solennité et de dévotion. Ses larmes l'aveuglaient tellement, que plus d'une fois il fut obligé d'interrompre ses prières. Deux choses furent particulièrement remarquées

(1) Un religieux qu'il avait consulté lui en avait donné le conseil. (Rog. Pont., p. 135.) Herb. (I, p. 142) suppose qu'il mit son pallium à cause de la fête de saint Callixte. Mais il se trompe : la fête de saint Callixte tombait le jour suivant, vendredi 14.

pendant la messe par le parti du roi, d'abord qu'il avait choisi celle dont l'introït commence par ces mots : « Car les princes se sont assis et ont parlé contre moi ; » et qu'il célébra avec son pallium, contrairement à l'usage et bien que ce ne fût pas un jour de fête.

Le saint se serait rendu à la cour avec ses habits pontificaux si quelques templiers de ses amis ne lui eussent persuadé de ne pas le faire. Il voulait, dit-il, faire voir à la cour « qui était celui qu'elle avait déjà jugé deux fois. » A leurs instantes prières, il mit de côté sa mitre et son pallium ; il jeta sur ses habits pontificaux sa tunique noire ⁽¹⁾ de chanoine régulier, et, prévoyant l'épreuve qu'il aurait à subir, il porta caché sur lui le saint Sacrement de l'autel. En se rendant au château, il dit à Alexandre Llewellyn, qui portait sa croix, qu'il regrettait de n'être point venu comme il en avait eu d'abord l'intention. Quand il descendit de cheval, il prit sa croix dans ses mains et entra ainsi dans le château. Gilbert, évêque de Londres, était debout sous la porte, et Hugues de Nunant, archidiacre de Lisieux, qui faisait partie de la suite de l'archevêque, lui dit : « Monseigneur de Londres, comment souffrez-vous qu'il porte sa croix ? » L'évêque répondit : « Bonhomme, il fut toujours fou et le sera toujours. » Robert de Melun, qu'il avait sacré évêque d'Hereford, se trouvait là à son entrée et lui demanda la faveur de porter sa croix ; mais le saint ne voulut pas la lui accorder.

(1) Alan, p. 346 ; Hoveden, fol. 283.

Le roi était dans une chambre de l'intérieur du château. L'archevêque s'avança vers la salle du concile et prit sa place accoutumée, tenant toujours sa croix. Les évêques l'entouraient, et Gilbert Foliot se trouvait tout près de lui. L'attention de tous se fixa sur sa personne quand l'évêque de Londres lui dit qu'il semblait prêt à troubler le monde. « Vous portez votre croix, ajouta-t-il ; maintenant si le roi tirait son épée, quel espoir de paix aurions-nous ? » Saint Thomas répondit : « Si cela était possible, je voudrais la porter toujours de mes propres mains ; mais je sais ce que je fais en ce moment. Je voudrais conserver la paix de Dieu pour moi et l'Eglise d'Angleterre. Dites, si vous voulez, qu'à ma place vous penseriez autrement. Si, comme vous le dites, monseigneur le roi tirait maintenant son épée, ce serait un mauvais présage de paix. » Saint Thomas pensait sans doute alors, dit Fitz-Stephens, aux troubles du concile de Clarendon.

Les évêques furent mandés par le roi et restèrent assez longtemps avec lui. L'archevêque d'Yorck arriva tard à dessein, afin de ne point faire partie du conseil royal. Sa croix archiépiscopale était portée devant lui en vertu d'un nouvel appel au pape contre une défense reçue de Rome depuis peu. Ils ne furent pas plus tôt assemblés que le roi se plaignit amèrement de l'entrée de saint Thomas, et dit qu'en portant ainsi sa croix, il semblait le traiter comme un roi non chrétien. Les courtisans relevèrent l'accusation, déclarant qu'il avait toujours été vain et orgueilleux, et que l'acte qu'il venait de faire était une in-

sulte non-seulement pour le roi, mais pour tout le royaume, et ils crièrent si fort qu'il était parjure et traître, que ceux qui étaient restés dans la salle du concile avec notre saint crurent à un danger imminent. Plusieurs personnes qui avaient quitté la chambre où était le roi étant rentrées dans la salle basse, saint Thomas et ceux qui l'entouraient firent le signe de la croix.

Herbert de Bosham était assis aux pieds du saint et Fitz-Stephens était assez près de lui. L'un et l'autre (1) nous rapportent les paroles qu'ils échangèrent avec saint Thomas dans ce moment d'épreuve; Herbert lui recommanda à voix basse de préparer sa sentence d'excommunication pour le cas où quelqu'un oserait porter la main sur lui. Fitz-Stephens entendit ces paroles et dit à Herbert en élevant la voix : « Loin de lui cette pensée ! Les saints apôtres et martyrs du Seigneur ne firent point ainsi quand on se saisit de leur personne. Si pareil malheur devait arriver, qu'il prie plutôt pour eux, qu'il leur pardonne et garde son âme en patience. S'il doit souffrir pour l'amour de la justice et la liberté de l'Eglise, alors, par la grâce de Dieu, son âme sera en paix et sa mémoire en vénération. Mais s'il lance une censure contre eux, tous penseront que par colère et par impatience il a fait ce qu'il a pu pour se venger. » Jean Planeta, qui était tout près, et Ralph de Diceto, fameux historien, alors archidiacre de Londres, qui devint doyen par la suite, furent tous deux émus jusqu'aux larmes.

(1) Fitz-St., p. 226; Herb., I, p. 145.

D'après ce que nous voyons dans les différentes occasions où Herbert paraît sur la scène, le conseil qu'il donna à saint Thomas était tel qu'on devait l'attendre de son caractère impétueux. Sa vivacité avait une grande ressemblance avec celle du saint son maître. Il rapporte que plusieurs des huissiers traversèrent la salle leurs verges en main, faisant à l'archevêque et à ses compagnons des gestes menaçants. Alors, et tandis que les autres faisaient le signe de la croix, saint Thomas s'inclina et dit à Herbert : « Je crains pour vous ; mais ne craignez rien pour vous-même, car vous partagerez ma couronne. » Herbert lui répondit : « Nous ne devons craindre ni l'un ni l'autre ; car vous avez levé un noble étendard, par lequel sont vaincues les puissances de la terre et celles de l'air ; » et il ajouta : « Souvenez-vous que vous fûtes autrefois le porte-étendard du roi d'Angleterre, et que vous ne fûtes jamais vaincu. Ce serait en vérité une grande disgrâce de l'être maintenant que vous êtes le porte-étendard du Roi des anges. »

Peu de temps après, Fitz-Stephens essaya encore de parler au saint ; mais un maréchal du roi qui se trouvait près de lui l'en empêcha. Alors, élevant les yeux et remuant les lèvres, il lui fit signe de prier et de regarder le crucifix qu'il portait. Saint Thomas le comprit. Plusieurs années après, pendant son exil en France, il rencontra Fitz-Stephens à Saint-Benoît-sur-Loire, alors que celui-ci se rendait près du pape, et il lui dit combien son avis muet lui avait donné de consolation.

Pendant ce temps, les évêques étaient réunis en conseil

avec l'autorisation du roi, car ils n'étaient point préparés à se joindre aux nobles pour juger leur archevêque, et ils ne savaient pourtant point comment conjurer autrement la colère du roi. Ils convinrent enfin de demander la permission de se retirer et de faire appel au saint-siège, accusant le primat de parjure et s'engageant à ne s'arrêter dans leur poursuite que quand il serait déposé. Ils dirent au roi que l'archevêque en avait appelé à Rome de leur première sentence. Henri envoya plusieurs de ses barons vers le saint pour lui demander s'il reconnaissait la vérité de cette assertion, car il était le vassal du roi, et il s'était engagé à Clarendon par un serment spécial à être fidèle aux constitutions, lesquelles portaient que les évêques devaient assister à toutes sortes de jugements, hors ceux qui entraînaient la peine capitale. Les barons lui demandèrent de reconnaître le jugement de la cour concernant les actes de son administration comme chancelier.

Saint Thomas leur répondit : « Messeigneurs, je suis lié au roi mon souverain par l'hommage, la féauté et le serment ; mais le serment d'un prêtre doit toujours être accompagné de justice et d'équité. J'obéis au roi en toutes choses, pour l'amour de Dieu, en toute soumission et dévouement, sauf l'obéissance que je dois à Dieu, l'honneur de l'Eglise et la dignité épiscopale, que je respecte en ma personne. Je ne suis point forcé à justifier les actes de mon administration comme chancelier, car je ne suis cité que pour la cause de Jean le Maréchal. Je me souviens et je reconnais que j'ai reçu du roi grand

nombre de charges et de dignités; dans toutes, je l'ai servi fidèlement, des deux côtés du canal. Je suis heureux, après avoir dépensé mes revenus à son service, de m'être encore endetté pour lui. Quand, avec la permission de Dieu et par la faveur du roi, je fus élu archevêque de Cantorbéry, je fus donné par le roi à mon Eglise, avant ma consécration, libre de toute réclamation temporelle. Il le nie maintenant dans sa colère; mais vous et la plupart des ecclésiastiques de ce royaume, vous le savez bien. J'en appelle à vous aujourd'hui pour certifier au roi cette vérité, car il serait dangereux pour moi (bien que ce fût légitime) de produire des témoins contre lui. Cela n'est point nécessaire, d'ailleurs, car je ne plaide pas ma cause maintenant. Si depuis ma consécration je n'ai pas fait le bien que j'aurais voulu faire, je ne l'impute ni au roi ni à personne au monde, mais seulement à mes propres fautes. Cependant Dieu peut donner sa grâce à qui il veut et quand il veut.

» Je ne puis pas donner de sûreté pour les comptes : tous les évêques, tous mes amis sont déjà engagés, et je ne suis point tenu à fournir de caution dans une cause pour laquelle je ne suis pas appelé. Quant à la défense que j'ai faite aux évêques, je reconnais leur avoir dit qu'ils m'avaient condamné trop sévèrement pour une seule absence qui ne constituait pas le délit de contumace, et c'est pourquoi j'en appelai de leur arrêt, leur défendant alors de me juger tant que courraient les délais d'appel dans une affaire temporelle où j'avais été impliqué avant d'être archevêque. J'en appelle de nouveau,

et je place ma personne et l'Eglise de Cantorbéry sous la protection de Dieu et de monseigneur le pape. »

Après ce discours si plein de dignité, les nobles retournèrent en silence vers Henri. Quelques-uns de ses courtisans se montrèrent moins respectueux ; ils se dirent entre eux, mais assez haut pour être entendus de saint Thomas : « Le roi Guillaume, qui conquît l'Angleterre, savait bien dompter ses clercs. Il mit en prison son propre frère Odon, évêque de Bayeux, qui s'était révolté contre lui. Il jeta dans un sombre donjon Stigand, archevêque de Cantorbéry ; et Geoffroy, comte d'Anjou, père de notre roi, fit mutiler Arnolphe, évêque élu de Séez, ainsi que plusieurs de ses clercs, parce qu'il s'était considéré comme élu à Séez sans son consentement. »

Quand le roi reçut la réponse de saint Thomas, il pressa les évêques, de par la fidélité qu'ils lui devaient, de prendre part à la sentence qu'allaient prononcer les barons. Les prélats objectèrent la défense de l'archevêque, qu'Henri déclara sans force contre les constitutions de Clarendon. Ils répondirent qu'en violant la défense du primat, ils se mettraient entre ses mains, et prièrent le roi de consentir à leur absence, dans son intérêt et dans celui du royaume. Il céda enfin, et ils entrèrent dans la salle où était l'archevêque, et se rangèrent autour de lui. Robert de Lincoln pleurait, et plusieurs autres avaient peine à retenir leurs larmes.

Pendant que les débats continuaient dans la chambre du roi, Roger, archevêque d'Yorck, traversa cette pièce, et, appelant deux de ses clercs qui étaient dans la salle

du concile, master Robert le Grand et Osbert d'Arundel : « Allons-nous-en, dit-il, car nous ne devons pas être témoins de ce qui adviendra de monseigneur de Cantorbéry. — Non, répliqua master Robert, je ne partirai point que je n'aie vu la volonté de Dieu à son égard ; car s'il doit souffrir et verser son sang pour Dieu et la justice, il ne peut avoir une plus belle ni une meilleure fin. » L'archevêque d'Yorck se retira, et Barthélemy, évêque d'Exeter, tomba aux pieds de saint Thomas : « Mon frère, ayez pitié de vous-même, ayez pitié de nous, dit-il, car leur haine contre vous est notre perte. Le roi vient de rendre un décret qui, quelle que soit la marche de l'affaire, vous accuse de haute trahison. » On raconta ensuite que Jocelin de Salisbury et Guillaume de Norwich devaient être mutilés pour avoir résisté au roi ; eux aussi avaient plaidé près de l'archevêque la cause de leur sûreté personnelle. Saint Thomas répliqua à Barthélemy : « Fuyez d'ici, car vous ne goûtez pas les choses de Dieu. »

Après l'entrée des évêques, Hilaire de Chichester adressa ces paroles à saint Thomas : « Monseigneur l'archevêque, sauf votre grâce, nous avons beaucoup à nous plaindre de vous. Par votre défense, vous nous avez placés, nous, vos évêques, entre le marteau et l'enclume : d'un côté la désobéissance envers vous, de l'autre la colère du roi. Dernièrement, quand nous fûmes rassemblés à Clarendon, Son Altesse demanda de nous l'observance de ses coutumes royales, et pour éviter toute méprise, on nous les montra par écrit. A la fin, nous y donnâmes notre assentiment, vous en premier lieu, puis nous, vos

suffragants, d'après vos ordres. Quand notre seigneur le roi nous ordonna de nous engager par serment et d'apposer notre sceau, nous répondîmes que la parole d'un prêtre était suffisante, et nous nous engageâmes à respecter ses prérogatives de bonne foi, sans fraude et légitimement. Le roi parut alors satisfait. Mais maintenant vous nous forcez à faire le contraire, en nous défendant d'assister à un jugement auquel il nous demande d'être présents. Nous en appelons au pape de cette oppression, que nous craignons de voir s'augmenter encore; mais, tout en protestant, nous nous conformons à votre défense. »

Saint Thomas répondit : « Je vous entends, et, avec le secours de Dieu, je suivrai l'appel. A Clarendon rien ne fut accordé par moi ni par vous en mon nom que sauf l'honneur de l'Eglise; car, comme vous le dites vous-mêmes, nous ajoutâmes ces trois clauses, qui assurent les prérogatives accordées à nos Eglises par l'autorité pontificale : de bonne foi, sans fraude et légitimement. Ce qui est opposé à l'Eglise et aux lois de Dieu ne peut être observé de bonne foi et légitimement, et un roi chrétien ne peut jouir de prérogatives faites pour entraîner la ruine de la liberté de l'Eglise, qu'il a juré de maintenir. En outre, notre seigneur le roi fit mettre par écrit ces mêmes prérogatives royales, et les envoya au pape en le priant de les confirmer; mais elles furent condamnées. Le pape nous donna alors ses instructions; car nous devons être prêts à nous unir à l'Eglise romaine pour admettre ce qu'elle admet et rejeter ce qu'elle rejette. De plus, si

nous avons failli à Clarendon, car la chair est faible, nous devons prendre courage et combattre par la force du Saint-Esprit contre l'ancien ennemi, qui s'acharne toujours à renverser celui qui est debout et à l'empêcher de se relever quand il est tombé. Si alors nous avons fait un serment injuste, *in verbo veritatis*, vous savez qu'un serment illégitime ne lie point. »

Les évêques, étant dispensés prendre part au jugement, s'assirent à l'écart. Peu de temps après, les barons parurent; un petit nombre d'entre eux étaient restés avec le roi. Saint Thomas s'apprêtait à se lever à leur entrée; mais Herbert lui dit à voix basse qu'en restant assis, il les impressionnerait plus profondément, et leur rappellerait qu'ils allaient juger leur père; cette position convenait mieux, d'ailleurs, puisqu'il portait sa croix. L'archevêque resta calme et ne donna aucun signe de crainte à leur approche. Les deux comtes, Robert de Leicester et Réginald de Cornwall, qui avaient été si souvent envoyés près de lui par Henri, marchaient les premiers.

Le comte de Leicester prit la parole : « Le roi vous ordonne, dit-il, de rendre vos comptes comme vous avez promis de le faire hier. Sinon, écoutez votre sentence. — Ma sentence? dit l'archevêque. » Il se leva alors et continua : « Fils et comte, écoutez-moi d'abord. Vous savez, mon fils, dans quelle intimité je vivais avec notre seigneur le roi et avec quelle fidélité je l'ai servi. C'est pourquoi il lui a plu que je fusse nommé archevêque de Cantorbéry. Dieu sait que je ne le désirais point, car je connaissais ma propre faiblesse. Je cédai plutôt pour l'amour du roi que pour

l'amour de Dieu : ceci ne paraît que trop évident aujourd'hui que Dieu et le roi m'abandonnent. Lors de ma promotion et de mon élection, qui furent présidées par Henri, fils et héritier du roi, désigné pour le remplacer dans cette circonstance, on demanda au jeune prince de quelle manière on me donnait à l'Eglise de Cantorbéry ; il répondit : Libre de tous liens temporels. C'est pourquoi, n'étant point lié, je ne soutiendrai point un procès auquel je suis étranger. »

« Ceci est différent, dit le comte, de ce que l'évêque de Londres avait dit au roi. Mais comment éviterez-vous ce jugement ? Vous êtes son sujet, et vous avez grand nombre de châteaux et de possessions en fief et baronie. » L'archevêque répondit (1) : « Je n'ai rien en fief et baronie, car tout ce que les rois ont donné à l'Eglise l'a été à titre d'aumône et ne doit rien ; le roi lui-même l'a déclaré et confirmé dans ses privilèges. C'est pourquoi, en vertu de l'autorité que la volonté de Dieu et les lois chrétiennes me donnent sur vous, je vous défends de me juger. » Le comte de Leicester répliqua : « A Dieu ne plaise que je transgresse les commandements d'une telle autorité au détriment de mon âme. Je me tais maintenant, et quant à moi, je vous laisse libre. » Il se tourna alors vers le comte de Cornwall et lui dit : « Vous entendez que l'archevêque m'a imposé silence au nom de Dieu ; faites donc ce qui reste à faire et dites ce que le roi a ordonné. » Le comte répondit : « Je ne m'aventu-

(1) Rog. Pont, p. 141.

rerai point à faire ce qui ne m'est pas ordonné. » Le comte de Leicester reprit alors : « Je vous prie, Monseigneur, d'attendre jusqu'à ce qu'on vous rapporte la réponse. — Suis-je donc prisonnier ? demanda saint Thomas. — Non, par saint Lazare, Monseigneur, » dit le comte, accompagnant sa réponse de son jurement accoutumé. Les deux nobles allaient s'éloigner quand saint Thomas ajouta : « Fils et comte, écoutez encore. Puisque l'âme est plus précieuse que le corps, vous devez obéir à Dieu et à moi plutôt qu'au roi de la terre. Ni la loi ni la raison ne permettent aux enfants de juger et condamner leur père. C'est pourquoi je décline le jugement du roi, le vôtre et celui de tout autre ; car, par la grâce de Dieu, je serai jugé par le pape seul, à qui j'en appelle devant vous tous, plaçant l'Eglise de Cantorbéry, mon ordre et ma dignité, ainsi que tout ce qui s'y rattache, sous sa protection et celle de Dieu. Et vous, mes frères et collègues, qui avez servi l'homme plutôt que Dieu, je vous somme de comparaître en présence du pape. Ainsi protégé par l'autorité de l'Eglise catholique et du saint-siège, je m'éloigne. »

Plusieurs de ceux qui étaient présents l'appelèrent parjure et traître ; sur quoi, il se tourna vers eux et dit que si la chose était légitime et ne lui était point interdite par son caractère, il se défendrait d'une semblable accusation par l'appel aux armes. Il quitta la salle du concile, portant toujours sa croix. Comme il traversait la salle, il fut insulté par une foule de gens de toute sorte. Au milieu de la salle se trouvait un monceau

de bois à brûler, et le saint heurta un tas de fagots. Renouf de Broc cria à haute voix : « Le traître s'en va ! » Lui et plusieurs autres jetèrent au saint des débris de paille. Le comte Hamelin, frère illégitime du roi, répéta les mêmes injures, et le saint lui répondit : « Si j'étais soldat (1), ces mains vous prouveraient que vous avez menti. »

Quand il fut dans la cour, il monta à cheval et marcha vers la grille du château, qu'il trouva fermée. Mais un de ses gens, du nom de Pierre de Mortorio (2), vit un trousseau de clés suspendu près de là, et la première qu'il essaya entra dans la serrure. Quand la porte fut ouverte, ils aperçurent une foule nombreuse de gens malades des écrouelles qui attendaient que le roi exerçât sur eux

(1) D'après Guillaume de Cantorbéry (p. 13), il répondit à Renouf : « Votre cousin a été pendu pour ses crimes ; cela n'est arrivé à aucun de mes parents ; » il salua Hamelin des noms de « lourdaud et de bâtard. » Mais Garnier (fol. 13, 10) dit : « Li sainz huem ne dist mot, mais avant s'en ala ; » et Grim (p. 48) dit la même chose : « Nemini quidquam respondens. » Fitz-Stephens, qui était présent, raconte les insultes, et ne parle pas de la réponse du saint ; Herbert (I, p. 148) dit : « Il jeta sur ceux qui l'insultaient un regard sévère ; il leur dit que si son caractère de prêtre le lui permettait, il repousserait, les armes à la main, leurs accusations de parjure et de trahison. Nous quittâmes ainsi le concile. Le disciple qui témoigne de ces faits les a vus et les écrit ici. En ce moment, il était seul à la suite de l'archevêque ; ce fut lui qui porta sa croix depuis la chambre intérieure jusqu'à la salle du concile. » Nous avons suivi Roger de Pontigny (p. 142) ; il est complètement d'accord avec Herbert.

(2) Garnier (fol. 136, 7) dit que le nom du domestique était Trunchez ; lui et Gervais (p. 1393) racontent que le portier était occupé à châtier un enfant.

le pouvoir de guérir légué à ses descendants par saint Edouard le Confesseur; d'autres, pleins d'anxiété, craignaient que l'archevêque n'eût été tué. A sa vue ils s'écrièrent: « Béni soit le Dieu qui a sauvé son serviteur de la face de ses ennemis! » Herbert ne put trouver son cheval dans la foule, et l'archevêque le prit en croupe jusqu'au monastère de Saint-André. Ils furent escortés par les pauvres, et le saint eut quelque peine à guider son cheval, tenant sa croix et donnant sa bénédiction à la foule qui s'agenouillait sur son passage. Il appela ce cortège une glorieuse procession, et ce soir-là un grand nombre de pauvres furent admis à sa table.

CHAPITRE XVII.

LA FUITE.

La croix qui avait joué un si grand rôle pendant cette journée fut placée près de l'autel de la sainte Vierge. Le saint y pria pendant quelques instants, puis il se leva et demanda s'il était encore temps d'assister à none. On lui répondit que l'heure était passée; il chanta none et vêpres, et alla dîner. On vit alors combien le nombre de ses partisans était réduit. Sa suite était de quarante personnes; il n'en restait plus que six; mais les pauvres avaient pris leurs places. Il resta longtemps à table et fut très gai. William Fitz-Stephens lui dit : « Quelle triste journée ! — La dernière, répondit saint Thomas, sera plus triste. » Peu de temps après, il adressa à ceux de son parti ces saintes paroles : « Demeurez dans le silence et dans la paix; qu'aucune parole amère ne sorte de votre bouche. Si quelqu'un parle contre vous, ne lui répondez pas; laissez-le parler. Celui qui souffre est supérieur à celui qui l'offense; nous sommes maîtres

de nos oreilles, comme ils le sont de leurs langues. Les méchants discours ne s'adressent point à moi , mais à celui qui peut s'y reconnaître.

Quand le roi apprit, par le rapport de l'évêque d'Hereford, que les courtisans, au moment où saint Thomas quittait le château, s'étaient permis contre lui des discours et des actes insultants, il fit répandre dans les rues une proclamation par laquelle il défendait d'insulter l'archevêque ou d'attaquer en aucune façon ses partisans. Il est hors de doute que ces insultes ne déplaisaient point au roi, et toute sa conduite envers l'archevêque le prouve assez ; mais il craignait qu'on ne les lui attribuât, et il savait que ce serait une forte présomption contre lui aux yeux du pape et de toute la chrétienté.

Tandis que le saint était à table, ceux d'entre les évêques qui étaient les meneurs du parti royal et de l'opposition à l'archevêque, Gilbert de Londres et Hilaire de Chichester, vinrent le trouver et lui dirent qu'ils avaient imaginé un moyen de conciliation. Ils l'assurèrent que ce n'était qu'une question d'argent entre lui et le roi ; qu'ainsi, s'il consentait à laisser pour un temps deux de ses terres, Otford et Mundeham, comme gages ou sûretés entre les mains du roi, ils pensaient que le roi ne les garderait pas, qu'il cesserait de réclamer l'argent, et rendrait à l'archevêque ses bonnes grâces. Le saint répondit : « Heccham était, dit-on, autrefois une terre de l'Eglise de Cantorbéry, et maintenant le roi la garde entre ses mains. Je dois donc en réclamer la restitution, et dans les circonstances actuelles, c'est bien plus que je ne puis espérer. Néanmoins, plutôt

que d'abandonner au roi les anciens droits de l'Eglise de Cantorbéry, même sur cette terre, pour mettre fin à mes peines et recouvrer sa faveur, je braverai tous les dangers et la mort même ; » et, en disant ces mots, il posait la main sur sa tête. Savait-il déjà la place où le coup de la mort devait l'atteindre ? Les deux évêques revinrent trouver Henri, lui rapportèrent les paroles de l'archevêque et augmentèrent ainsi sa colère. Ces faux frères n'ignoraient pas quelle serait la réponse de saint Thomas ; l'usage qu'ils en firent prouve que leur désir de conciliation n'était qu'une feinte, et qu'en réalité ils s'efforçaient de pousser les choses à l'extrême.

Le livre qu'on lisait tout haut pendant le repas était l'histoire en trois parties de la persécution de Libérius. Quand le lecteur arriva à ce texte : « Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre, » saint Thomas leva les yeux ; ils rencontrèrent ceux d'Herbert, et leur fuite était résolue sans qu'ils eussent prononcé une parole. Avant de quitter la table, le saint ordonna qu'on portât son lit dans l'église, derrière le maître-autel ; ce qui fut fait à la vue de tous. Ils restèrent assis jusqu'à la tombée de la nuit. Après les grâces, saint Thomas députa au roi les trois évêques, Roger de Worcester, Robert de Hereford, qu'il avait sacré, et Walter de Rochester, son chapelain, pour lui demander la permission de partir le lendemain, et un sauf-conduit pour aller faire une visite au pape. Ils trouvèrent Henri fort animé ; il refusa de leur répondre avant le jour suivant ; cela fut considéré comme étant de très mauvais augure, et cette

impression fut confirmée par de secrets messages de plusieurs conseillers privés du roi.

On raconte que le saint avait passé une des précédentes nuits dans la veille et la prière avec ses clercs, se donnant la discipline (1) et s'agenouillant à chaque nom de saint prononcé dans les litanies. Quelques-uns d'entre eux, croyant qu'il allait recommencer ce pieux exercice, demandèrent à veiller avec lui. « Non, dit-il, je ne veux pas que vous vous dérangiez. » Osbern, son chambellan, fut chargé d'empêcher d'arriver à cette partie de l'église ; ses instructions étaient de dire que l'archevêque était très fatigué des travaux du jour, et voulait se reposer, et quand les moines (2) vinrent chanter complies, ils le firent à voix basse, le croyant endormi derrière l'autel. Le saint mit dans sa confiance deux frères lais qui étaient de sa suite, Robert de Cave et Scailman, ainsi qu'un fidèle domestique, Roger de Brai (3), et il leur ordonna de préparer tout ce qui était nécessaire pour son départ. Pour ne pas exciter de soupçons, il leur dit de ne pas prendre ses chevaux, mais de s'en procurer d'autres. Ces hommes jouèrent parfaitement leur rôle : quatre bons chevaux furent amenés hors de la grille du monastère ; ils attendirent comme s'ils appartenaient à des étrangers qui visitaient le couvent.

(1) Facta afflictione. (Fitz-St., p. 237.)

(2) Garnier, fol. 14, 11.

(3) Garnier (fol. 14 b, 10) nomme Roger de Brai « un brun, un prode bachelier ; » c'est peut-être ce « Brun son valet » qui lavait ses cilices. Frère Scailman fut emprisonné plus tard ; mais il s'échappa. (Ep. s. Th., II, p. 185.)

Les litanies étaient dites, une gémflexion faite au nom de chaque saint ; alors saint Thomas donna à son fidèle Herbert ses dernières instructions. Il devait aller à Cantorbéry recueillir tout ce qu'il pourrait des revenus de l'archevêque, gagner Saint-Omer en Flandre, et attendre l'arrivée du saint au célèbre monastère de Saint-Bertin ; c'était là qu'il se proposait d'aller, s'il n'était pas pris ou tué en chemin. Herbert raconte avec émotion que le saint lui recommanda d'une manière toute particulière un livre qu'il aimait, craignant qu'il ne fût perdu si on pillait sa maison après son départ, comme on pouvait s'y attendre ; montrant ainsi qu'il estimait plus ce livre que tous les magnifiques et précieux objets dont il était entouré pendant sa prospérité. Le pauvre Herbert fut ainsi, à son grand regret, laissé en Angleterre et séparé de son maître chéri.

La nuit était noire et la pluie épaisse ; chacun était renfermé chez soi, et l'on distinguait difficilement les objets. Il y avait des gardes, comme on s'en était assuré d'avance, à toutes les portes de la ville, excepté à celle du Nord. Ce fut vers cette porte, la plus voisine de Saint-André, que saint Thomas se dirigea paisiblement avec ses trois compagnons, à travers les rues de Northampton. Son dernier préparatif (1) fut d'ôter son étole, qu'il avait toujours portée depuis son sacre ; il ne prit

(1) Herb., I, p. 151 ; Rog. Pont., p. 145. Grim (p. 42) dit « Der-man, » au lieu de Christian. Philippe de Liège dit qu'on l'appelait tantôt « Herman, » ce qui signifie en anglais *this man* (cet homme), tantôt « Christian. » (Anecd. bed., p. 251.)

avec lui que son pallium et le sceau archiépiscopal. Il avait, comme d'habitude, sa tunique noire, et pour toute armure, son cilice sur la peau. Pendant cette course nocturne, la tunique du saint devint si humide et si lourde qu'il fallut deux fois en couper un morceau pour la rendre plus légère. Ils arrivèrent le matin au village de Graham, sur la route de Lincoln, à environ vingt-cinq milles de Northampton, et à moitié chemin de Lincoln. Le saint put y prendre un peu de repos et faire ensuite le reste de la route jusqu'à cette ville. Il y logea chez un foulon qui se nommait Jacob, changea sa tunique contre l'habit d'un frère lai, et prit le nom de frère Christian. Deux de ses compagnons étaient frères de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Gilbert de Sempringham, connus sous le nom de gilbertins, et c'est ce qui explique pourquoi le saint demanda asile exclusivement aux couvents de cet ordre. Il prit un bateau sur la rivière qui traverse Lincoln, et atteignit, au milieu des eaux, un lieu solitaire qui s'appelait l'Ermitage et qui appartenait aux religieuses de l'ordre de Sempringham. On fit ainsi environ quarante milles sur l'eau. Comme c'était un abri très sûr, le saint y demeura trois jours. Un jour, le fidèle frère lai fut si troublé en voyant l'archevêque seul à table et mangeant quelques herbes, qu'il fut obligé de se retirer pour ne pas décourager le saint par ses larmes. Robert de Cave l'avait seul suivi; Scailman et Roger avaient été envoyés par terre de Lincoln à Sempringham, mais ils le rejoignirent plus tard.

Maintenant, il est temps de retourner pour quelques

instants à Northampton, avant de suivre saint Thomas dans ses pérégrinations. Un de ses compagnons qu'il avait laissé derrière lui, et qui n'était point instruit de sa fuite, dit plus tard à Herbert et à d'autres qu'il avait entendu en songe une voix qui chantait ces versets du psaume : « Mon âme s'est échappée, comme un passereau, des » filets de l'oiseleur ; le filet a été rompu, et nous avons » été délivrés. » Nous aimons à raconter cette histoire à cause du texte qu'elle nous rappelle.

Le matin, l'évêque de Winchester, qui ignorait ce qui s'était passé, vint pour parler à saint Thomas. Comme il demandait à Osbern des nouvelles de l'archevêque, le chambellan lui répondit : « Il va bien, il nous a quittés la nuit dernière, et il est allé nous ne savons où. » L'évêque dit, les larmes aux yeux et avec un profond soupir : « Que la bénédiction de Dieu soit avec lui ! » Quand le roi apprit sa fuite, il fut saisi d'une fureur muette ; à la fin, il dit : « On n'en a pas encore fini avec cet homme. » Et il donna des ordres particuliers pour que tous les ports fussent soigneusement gardés afin de l'empêcher de quitter le royaume. On tint alors un conseil ; et, pour faire croire que sa fuite n'avait point été forcée et qu'il avait seulement voulu par là irriter le roi, il fut résolu qu'on ne toucherait point aux propriétés de l'archevêque et qu'on ne destituerait aucun de ses officiers pendant la durée de l'appel. Les évêques qui s'étaient déjà engagés vis-à-vis du roi à suivre l'appel devant le pape, reçurent l'ordre de se tenir prêts. Le lendemain, le roi choisit pour faire le voyage Roger, archevêque

d'Yorck, Gilbert de Londres, Roger de Worcester, Hilaire de Chichester et Barthélemy d'Exeter. D'autres ecclésiastiques, Richard d'Ilchester, Jean d'Oxford et Guy le Roux, se joignirent à eux ; et parmi les laïques, William comte d'Arundel, Hugues de Gundoville, Réginald de Saint-Valéry et Henri Fitzgérald, favori du roi. Henri leur donna des lettres pour le roi de France Louis et pour Philippe, comte de Flandres, par lesquelles il les pria de ne pas recevoir dans leurs Etats un traître qui s'était sauvé de son pays, Thomas, *ci-devant* archevêque de Cantorbéry.

Il y a toujours un grand charme à rapprocher l'un de l'autre les souvenirs des saints, et l'anecdote suivante de saint Gilbert de Sempringham mérite d'être accueillie avec bonheur parmi les récits de la vie de saint Thomas. Après la fuite de l'archevêque, le bruit se répandit bientôt partout que les maisons de l'ordre gilbertin lui avaient offert un asile. C'était, il nous le dit lui-même (1), l'ordre religieux qu'il préférerait à tous les autres. Saint Gilbert, alors dans sa soixante-treizième année, fut cité devant les justiciers du roi, et accusé d'avoir envoyé une somme d'argent à saint Thomas pour l'assister dans ses besoins. On avait décrété des châtimens terribles contre tous ceux qui oseraient *assister le traître*, et saint Gilbert avait tout à craindre s'il eût été trouvé coupable. Les juges, cédant probablement au sentiment de respect universel dont on entourait le vieux fondateur de l'ordre de

(1) Ep. s. Th., I, p. 356.

Sempringham, et à sa réputation de sainteté, lui offrirent de le laisser aller libre de toute procédure, pourvu qu'il jurât que l'accusation était fausse. Il le refusa d'une manière absolue ; mais lorsqu'il eut été définitivement acquitté, il déclara volontairement qu'il en était ainsi, mais que s'il avait prêté le serment qu'on exigeait de lui, on aurait pu croire qu'il regardait comme coupable l'acte dont il était accusé. Ce grand saint vécut assez pour connaître le martyre et la canonisation de l'archevêque, dont la sainte cause lui avait toujours inspiré tant de sympathie ; il alla le rejoindre au ciel, après avoir passé sur la terre un siècle de saintes années.

CHAPITRE XVIII.

EXIL.

En quittant l'Ermitage, saint Thomas se rendit à Saint-Botolf (1), situé à dix milles de ce lieu; il alla par eau à Haverolot, qui appartenait aussi aux religieuses de Saint-Gilbert. De là il dirigea sa course vers Kent (2), et comme il allait traverser un pays où ses traits devaient être bien connus, il ne voyagea que la nuit. En se rendant vers le sud, il s'arrêta à Chikesande, dans le Bedfordshire. C'était encore une maison de chanoines gilbertins, et là il ajouta aux gens de sa suite l'un d'eux, nommé Gilbert. Cet asile de notre saint eut dans la suite une certaine célébrité, et les miracles qui s'y firent attestèrent la sainteté de la cause pour laquelle l'illustre voyageur quittait sa patrie. Il arriva enfin au village d'Eastry, qui appartenait à son siège et qui était dans le voisinage de

(1) *Boston* est la forme moderne de *Saint-Botolfstoune*.

(2) Herb., I, p. 163; Grim, p. 48; Rog. Pont., p. 146; Alan, p. 351.

Sandwich et à huit milles de Cantorbéry. Il logea là chez un prêtre dont la maison avait une petite fenêtre ouvrant dans l'église, ce qui lui permit d'assister à la messe à l'insu du peuple et du prêtre célébrant. Un clerc qui était dans le secret lui apporta de l'autel la paix ou le baiser de paix. Combien il eût été touchant d'assister à la bénédiction épiscopale que le saint donna, du fond de sa cachette, aux fidèles qui ignoraient sa présence.

Le lundi 2 novembre, jour des Morts (1), trois semaines environ après le mémorable mardi de Northampton, un peu avant l'aube du jour, saint Thomas s'embarqua à Sandwich à bord d'un petit bateau préparé par le prêtre qui lui avait donné asile. Le même jour, les évêques et les autres messagers du roi s'embarquèrent aussi à Douvres. Le temps était très orageux, et notre saint dut courir de grands dangers dans ce bateau, car le vaisseau qui portait les évêques fut rejeté dans le port, et ils se

(1) Herbert (I, p. 164) a commis ici une autre erreur de dates. Il dit que saint Thomas passa la mer le mardi 2 novembre, le quinzième jour après son départ de Northampton. Fitz-Stephens (p. 238) confirme cette date en disant que ce fut le jour des Morts. C'est un mardi de moins dans le catalogue des mardis critiques de saint Thomas. En voici la liste, faite par Mathieu Paris (Ed. Wats, Lond., 1640, p. 116) :
 « Il naquit un mardi ; ce fut un mardi que les princes s'assirent et
 » parlèrent contre lui à Northampton ; un mardi qu'il partit pour
 » l'exil ; un mardi que le Seigneur lui révéla à Pontigny son futur
 » martyre ; un mardi qu'il revint de l'exil ; ce fut un mardi qu'il ob-
 » tint la couronne du martyre, et Dieu permit que cinquante ans
 » après sa mort, en l'année 1220, qui fut celle de son jubilé, la trans-
 » lation de ses reliques eût lieu un mardi. Ce fut aussi un mardi que
 » le roi Henri II fut enterré. »

trouvèrent en si grand péril, que l'évêque de Londres, craignant un naufrage, ôta sa tunique et son capuchon. Saint Thomas aborda vers le soir, à la marée basse, sur une partie de la côte appelée *Oie*, à une lieue environ de Gravelines, port de mer qu'il voulait éviter. Ils allèrent à pied aussi loin qu'ils purent dans la direction de Clairmarais ; mais le saint n'était pas habitué aux lourds vêtements et à la chaussure des frères lais ; se trouvant d'ailleurs fatigué de la route, il s'assit sur le bord du chemin et déclara aux gens de sa suite qu'il ne pouvait aller plus loin, à moins qu'on ne lui procurât une monture. Ils cherchèrent et finirent par trouver un enfant qu'ils prièrent de louer pour eux un âne ou un cheval. L'enfant s'en fut dans le village le plus voisin ; mais il y resta si longtemps, qu'ils s'inquiétèrent et se crurent trahis. Le saint était tombé plusieurs fois, et ses mains saignaient tellement, qu'il fut obligé d'attendre le résultat de ces recherches. L'enfant revint enfin, menant par un licou en paille un âne sans selle, qu'ils furent heureux de louer pour une pièce d'argent. On jeta un manteau sur l'animal, saint Thomas le monta et fit ainsi près de deux milles. Ensuite il préféra marcher. Comme il traversait un village, il fut remarqué par une femme qui sembla frappée de la noble expression de son visage. Voyant la fatigue du saint, elle courut dans sa maison pour chercher un bâton à lui offrir. Ne trouvant alors qu'une espèce de broche à laquelle avait été suspendu un poisson, cette femme la lui donna, bien que l'état dans lequel elle se trouvait trahît l'usage auquel elle

avait servi, et le saint la remercia avec chaleur. Un peu plus loin, saint Thomas vit un groupe de jeunes gens dont l'un portait un faucon sur le poing. Le saint, oubliant un instant où il était, regarda l'oiseau comme il avait coutume de le faire autrefois. L'un d'eux s'écria : « Si je ne me trompe, c'est l'archevêque de Cantorbéry. » Le frère Scailman lui répondit soudain : « Avez-vous jamais vu archevêque de Cantorbéry voyageant en cet équipage? » La frayeur qu'il éprouva, observe un de ses biographes, racheta bien sans doute un moment de vanité.

Il coucha le lundi dans une maison appartenant aux moines de Clairmarais; pendant le repas, il s'assit à la dernière place, et ses compagnons l'appelèrent frère Christian. L'hôte remarqua pourtant, et nous avons déjà signalé cette habitude de l'archevêque, qu'il fit part à plusieurs personnes des mets placés devant lui. Il donna aux enfants et aux gens de la maison une partie de ce que contenait sa propre assiette. Ce détail attira l'attention de son hôte; il ne manqua point de remarquer sa haute taille, son front large et calme et surtout ses grandes et belles mains. Le bruit s'était déjà répandu dans les environs que l'archevêque de Cantorbéry avait fui de Northampton; c'est pourquoi cet homme appela sa femme et lui fit part de ses soupçons. Elle accourut aussitôt, et, après avoir considéré un moment l'archevêque, elle alla en souriant vers son mari et lui dit : « Certainement, bonhomme, c'est lui. » La bonne hôtesse s'empressa alors d'apporter des noix, des pommes et

du fromage, qu'elle plaça devant le frère Christian. Le pauvre frère Christian l'aurait dispensée volontiers de ces délicates attentions, mais elle était infatigable.

Après le souper, l'hôte s'approcha de lui avec un visage épanoui. Le frère Christian le pria de s'asseoir sur le banc près de lui; mais il refusa et s'assit à ses pieds sur le plancher. Au bout d'un instant, il dit au saint : « Je rends grâces à Dieu, Monseigneur, de ce que vous êtes venu sous mon toit. » Frère Christian répliqua : « Pourquoi ? qui suis-je donc ? Ne suis-je pas un pauvre frère du nom de Christian ? — Je sais, répondit l'hôte, que, quel que soit votre nom, vous êtes un grand homme et l'archevêque de Cantorbéry. » Saint Thomas renonça à se cacher plus longtemps ; mais, le lendemain, pour empêcher son hôte de parler de lui et de le trahir, il l'emmena pendant une partie du chemin qui conduisait à Clairmarais, monastère de l'ordre de Cîteaux situé près de Saint-Omer, à deux lieues environ de l'endroit où ils avaient abordé.

L'hostilité du comte de Boulogne motivait toutes ces précautions. Le roi d'Angleterre avait pris part, quelques années auparavant, à un mariage sacrilège entre ce Mathieu comte de Boulogne, frère de Philippe comte de Flandres, et Marie de Blois, abbesse de Romsey, fille du feu roi Etienne. Etant chancelier, saint Thomas s'était opposé à ce mariage, et l'aversion que le comte avait conçue pour lui à cette occasion était une raison bien suffisante pour le forcer à garder l'incognito.

Herbert de Bosham et plusieurs personnes de la suite du saint s'étaient conformés aux ordres qu'il leur avait

donnés avant son départ de Northampton, et l'avaient attendu pendant quatre ou cinq jours dans le monastère de Saint-Bertin, voisin de Clairmarais. La nuit même de son arrivée, Herbert vint voir son maître ; mais sa joie de le retrouver fut tempérée par la pitié que lui inspirèrent les fatigues et les dangers qu'il avait eu à subir. Saint Thomas lui raconta comment il avait voyagé la nuit, à pied et sous les habits d'un frère lai, qu'il lui voyait encore, et dit tout ce qui lui était arrivé sous le nom de frère Christian. Herbert fut très ému en voyant le changement de fortune de son maître. Saint Thomas lui dit : « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas également les maux ? » Ces paroles rappelèrent à Herbert le texte suivant : *Le juste ne s'affligera point, quoi qu'il puisse lui arriver.* La gaieté vint, sans doute, se mêler à leur entretien quand saint Thomas raconta à son fidèle ami son aventure du soir précédent avec son hôte et son hôtesse. Herbert dit en peu de mots à son maître la manière dont il avait rempli la commission dont il était chargé. L'ordre donné par le roi dans le but de nuire à notre saint avait produit un bon effet ; car, si l'on n'avait pas proclamé que ses serviteurs ne seraient point vexés et qu'on ne toucherait pas à ses biens, il n'eût pas été possible à Herbert de quitter le pays ni de prendre la moindre chose avec lui. De cette façon, il avait réussi à emporter plusieurs vases d'argent et cent marcs de monnaie, ressource bien insuffisante sans doute pour un exil qui pouvait se prolonger indéfiniment. Saint Thomas se montra néan-

moins très reconnaissant de ce secours et plein d'espoir dans l'avenir.

Les gens du roi arrivèrent à Saint-Omer le même jour que le saint, et comme le bruit s'était répandu que saint Thomas était attendu au monastère de Clairmarais, on pensa qu'il ferait mieux d'en partir, car la vue de son humiliation pouvait être pour eux un sujet de joie. Cette nuit même, après matines, il se rendit en bateau dans un lieu solitaire, entouré de marais, appelé Eldminster, et que l'on vénérât comme ayant été autrefois l'ermitage de saint Bertin. Vers le matin, un homme de sa suite, qui marchait près de lui, dit à saint Thomas : « Monseigneur, vous êtes fatigué du voyage, et nous arrivons » chez des gens très hospitaliers qui se réjouiront de vous » voir en sûreté; faites-leur la faveur de leur permettre » de rompre l'abstinence. — Non, dit l'archevêque, c'est » aujourd'hui mercredi et nous sommes obligés à la gar- » der. — Mais, Monseigneur, reprit l'autre, il ne faut pas » leur causer d'embarras, et peut-être n'ont-ils pas assez » de poissons. — C'est à Dieu d'y pourvoir, » dit saint Thomas, et, comme il prononçait ces paroles, un grand poisson appelé brenne (1) sauta sur les genoux du saint, et cet incident les égaya pendant la fin de leur voyage. Le saint resta trois jours à l'ermitage, et, sur la pressante invitation de Godeschal, abbé de Saint-Bertin, il partit le quatrième pour aller habiter ce monastère.

(1) « Piscis, inquam, quam brenham vocant. » (Alan, p. 353; Gerv., p. 1393.) « Breumam. » (Philippe de Liège, Anecd. bed., p. 253.)

Pendant ce temps, Richard de Lucy avait quitté le reste des gens du roi et avait été envoyé au comte de Flandres avec des lettres d'Henri. A son retour, il rendit visite à l'archevêque et fit son possible pour lui persuader de revenir en Angleterre avec lui ; mais, voyant que ses discours étaient inutiles, il en vint aux menaces. Saint Thomas lui imposa silence en disant : « Vous êtes mon homme et vous n'avez pas le droit de me parler ainsi. » Richard reprit : « Je vous reprends mon hommage ; » à quoi le saint répondit : « Vous ne me l'aviez pas prêté. » Saint Thomas envoya alors deux abbés au comte de Flandres pour lui demander un sauf-conduit et la permission de passer sur ses terres. La réponse du comte prouva que Richard lui avait persuadé de prendre parti pour le roi Henri, son parent ; car il lui fit dire qu'il consulterait à ce sujet, et il ajouta qu'il était assez puissant pour garder un archevêque dans ses domaines. Milo, évêque de Térouanne et Anglais d'origine, vint rendre visite à saint Thomas, qui le consulta sur ce qu'il devait faire d'après cette réponse de mauvais augure. Ils prolongèrent à dessein leur entretien jusqu'à la nuit, et quand elle fut venue, l'évêque se leva comme pour prendre congé de saint Thomas ; l'archevêque l'accompagna et le fit éclairer avec des torches jusqu'à la porte ; puis il donna l'ordre d'emporter les lumières et feignit d'avoir à communiquer quelque secret à l'évêque. Sitôt après le départ des serviteurs, il monta un cheval blanc que Milo lui avait fait amener, et ils se rendirent tous deux dans la ville de Térouanne, où ils arrivèrent dans la nuit. Le

lendemain, il gagna Soissons, où il avait donné rendez-vous à sa suite, et c'est ainsi qu'il échappa au comte de Flandres et se trouva en sûreté sur les terres du roi de France.

Le lendemain de leur arrivée à Saint-Omer, les gens du roi furent chargés de porter des lettres de ce prince au roi de France. Après trois jours de marche, ils trouvèrent Louis au château royal de Compiègne. En lisant cette phrase : « Thomas, ci-devant archevêque de Cantorbéry, » le roi leur demanda plusieurs fois qui l'avait déposé et dit enfin : « Vraiment, je suis roi aussi bien que le roi d'Angleterre, et pourtant je ne déposerais pas le plus petit clerc de mon royaume. » Saint Thomas avait dépêché Herbert et une autre personne de sa suite digne de confiance pour suivre au plus vite les messagers de Henri. Ils voyagèrent constamment à une journée de distance, et furent ainsi exactement informés de leurs démarches. En conséquence, le lendemain du départ des évêques du parti du roi, Herbert et son compagnon arrivèrent à Compiègne. Le roi leur donna audience immédiatement ; et, quand Louis apprit qu'ils faisaient partie de la maison de l'archevêque, il les embrassa et les reçut avec bonté. Le récit de ce que saint Thomas avait souffert l'émut profondément et d'autant plus qu'il l'avait déjà pris en affection alors qu'il était chancelier. Louis leur fit part du contenu de la lettre du roi d'Angleterre et de la réponse qu'il lui avait faite. Il ajouta : « Avant de traiter si cruellement un ami si dévoué et un homme d'une position aussi éminente, le roi Henri eût dû se sou-

venir de ce verset : *Mettez-vous en colère , mais ne péchez point.* » Le compagnon d'Herbert fit rire le roi en disant : « Sire, il se le fût peut-être rappelé s'il l'avait entendu aussi souvent que nous dans nos heures canoniques. » Le lendemain , avant leur départ , le roi tint conseil avec ceux qui l'entouraient , et promit à l'archevêque sûreté et protection dans son royaume. Il déclara que c'était une des anciennes gloires de la couronne de France de protéger et de défendre les exilés et surtout les membres du clergé contre leurs persécuteurs. Herbert et son compagnon, heureux d'un aussi grand succès, ne s'arrêtèrent point pour faire dire à l'archevêque que le roi leur offrait un asile ; mais, selon leurs instructions, ils se hâtèrent de suivre les messagers du roi Henri, et ils entrèrent à Sens, où était alors le pape Alexandre III, le lendemain du jour où leurs adversaires y arrivaient eux-mêmes.

CHAPITRE XIX.

LE PAPE.

Les messagers du roi d'Angleterre avaient pressé Louis d'écrire au saint-père en leur faveur ; c'était par d'ignobles motifs qu'ils avaient essayé de lui persuader de prendre parti contre l'archevêque, lui représentant qu'il avait maintenant en son pouvoir l'homme qui, dans la guerre de Toulouse, avait été un ennemi si énergique et si nuisible. Loin de leur accorder ce qu'ils demandaient, Louis appela Franco, aumônier du pape (1), qui était avec lui à Compiègne, et le chargea d'un message pour le saint-père en faveur de saint Thomas. En réalité, la sympathie qu'inspirait la cause du primat exilé était si générale partout où le roi Henri n'avait pas le pouvoir de la contenir ou de la combattre, que les évêques anglais et les autres nobles qui étaient en chemin pour aller trouver le pape, crurent plus prudent de faire la route incognito ; ils mirent à la place d'honneur William d'Albenni,

(1) Garnier, f^ol. 18, 6 et 11 ; Rog. Pont., p. 150.

comte d'Arundel, et tous les autres le suivaient à cheval comme faisant partie de sa maison. Le jour qui suivit leur arrivée à Sens, Herbert et son compagnon y arrivèrent aussi, et ils eurent, le soir même, une audience du pape Alexandre. Ils racontèrent au saint-père, en toute révérence et humilité, au nom de l'archevêque, tout ce qu'il avait eu à subir pendant et depuis le concile de Northampton; et le cœur paternel et tendre du saint-père en fut si ému qu'il dit en pleurant : « Vous dites que votre maître n'est pas mort; eh bien ! il peut, quoique encore en vie, réclamer les privilèges du martyr. » Comme ils étaient fatigués, le pape les renvoya consolés, avec sa bénédiction apostolique.

Le lendemain, le saint-père tint un consistoire de cardinaux, et reçut en audience publique les ambassadeurs du roi d'Angleterre; Herbert et son compagnon y assistaient. Gilbert Foliot, évêque de Londres, parla le premier : « Père, dit-il, c'est à vous qu'appartient le soin de toute l'Eglise catholique; votre prudence dirige et fortifie ceux qui sont sages; votre autorité apostolique corrige ceux qui ne le sont pas. Votre sagesse ne peut tenir pour sage celui qui, se confiant en sa propre sagesse, détruit la concorde entre ses frères, la paix du royaume et la religion du roi. Il y a peu de temps qu'un différend s'est élevé entre l'Etat et le clergé; c'était sur un fait sans importance, et un peu de modération eût tout arrêté. Mais Monseigneur de Cantorbéry, plein de confiance en son sens propre et méprisant nos conseils, a poussé les choses plus loin qu'il n'était nécessaire, sans considérer la diffi-

culté des temps et le mal qui pourrait en résulter ; il s'est mis ainsi dans l'embarras, lui et ses frères. Si nous avions marché avec lui, tout eût été bien pire. Mais quand nous nous sommes retirés comme nous le devions, lui, dans son opiniâtreté, a jeté le blâme sur le roi, sur nous-mêmes et, je puis le dire, sur tout le royaume. Et, comme pour nous couvrir de déshonneur, sans qu'on ait usé de violence envers lui, sans qu'on lui ait fait une menace, il s'est enfui, et c'est ainsi qu'il est écrit : « Le méchant fuit quand personne ne le poursuit. » Le pape interrompit ce discours. « Mon frère, épargnez ! — Que j'épargne cet homme, Monseigneur ! » dit l'évêque. Le saint-père continua : « Mon frère, je ne vous ai pas dit de l'épargner, mais de vous épargner vous-même. » Cette réprimande déconcerta tellement Gilbert, qu'il ne put aller plus loin.

Hilaire de Chichester, qui avait du renom comme orateur, prit alors la parole : « Monseigneur et père, Votre Sainteté est toujours jalouse de rétablir la concorde partout où elle a été injustement et malheureusement troublée, de peur que la présomption excessive d'un seul homme ne désole un grand nombre d'âmes et ne crée un schisme dans l'Eglise catholique. C'est un point auquel n'a pas songé Sa Seigneurie de Cantorbéry, lorsqu'elle a méprisé les conseils prudents des autres évêques pour attirer le trouble et l'inquiétude sur sa personne et sur ses adhérents, sur le roi et le royaume, sur le clergé et le peuple. Un homme d'une si grande autorité ne devait point procéder ainsi. » Dans cette dernière phrase,

Hilaire employa le mot *oportuebat*, et il le répéta dans la suivante; il fit même une seconde faute en l'employant comme verbe personnel. « Ses adhérents ne *devaient* point se joindre à lui, s'ils eussent été sages. » Ces deux fautes, coup sur coup, excitèrent un rire général; un des assistants, faisant allusion à une syllabe du mot qu'il avait employé, lui dit : « Vous n'êtes pas arrivé à bon *port*; » et le prélat s'arrêta court au milieu de sa harangue.

L'archevêque d'Yorck fut plus circonspect : « Père, dit-il, personne mieux que moi ne peut connaître Monseigneur de Cantorbéry. Dès le commencement, son caractère a toujours été de ne jamais abandonner une opinion quand il l'a une fois adoptée. Il est donc facile de croire qu'aujourd'hui son obstination n'a pas de motifs suffisants. Je n'y vois qu'un seul remède, c'est que Votre Sainteté, suivant son bon plaisir, appesantisse sa main sur lui. Je n'abuserai pas plus longtemps de son attention. »

Puis vint l'évêque d'Exeter : « Père, il est inutile que je fasse un long discours. Cette cause ne peut se terminer en l'absence de l'archevêque de Cantorbéry. Nous vous prions donc d'envoyer des légats en Angleterre pour entendre et juger ce procès entre l'archevêque et le roi. » Après ces paroles, les évêques s'assirent et gardèrent le silence.

Le comte d'Arundel était debout, au milieu des hommes d'armes; quand il vit que personne ne voulait plus prendre la parole, il demanda à être entendu : « Monseigneur, dit-il dans son langage franco-normand, nous autres, gens ignorants, nous ne savons pas ce qu'ont dit

les évêques ; nous allons donc vous exposer, aussi bien que nous le pourrons, pourquoi nous avons été envoyés. Ce n'est pas que nous voulions élever des contestations, ni insulter qui que ce soit, surtout en présence d'une personne si haute, devant laquelle s'incline, à bon droit, le monde entier. Nous voulons devant vous, devant toute l'Eglise romaine, vous représenter la vénération et l'amour que le roi vous a toujours portés et qu'il vous porte encore. Par qui, je vous le demande, peut-il vous assurer de ces sentiments ? Par les plus grands et les plus nobles de son royaume, les archevêques et les évêques, les comtes et les barons, et s'il avait de plus grands et de plus nobles hommes, il vous les aurait envoyés pour témoigner de son respect envers vous et envers la sainte Eglise romaine. Nous ajouterons qu'au moment de l'élection de Votre Sainteté, le roi vous a montré son dévouement et sa fidélité en se mettant à votre service, lui et tout ce qu'il possédait, et nous croyons fermement que dans l'unité de l'Eglise catholique dont vous êtes le chef, on ne peut trouver un chrétien plus fidèle ni plus désireux de conserver la paix. Monseigneur l'archevêque de Cantorbéry excelle aussi dans son ordre et dans son rang ; il est prudent et discret dans les choses qui le concernent, bien que quelques-uns le trouvent trop ardent. Et maintenant, si la division n'était pas entre le roi et l'archevêque, l'Etat et le clergé seraient heureux d'avoir un si bon roi et un si excellent prélat. Nous supplions Votre Sainteté de tout faire pour apaiser ce différend, et pour nous rendre la paix et la tranquillité. » Le discours

modéré du comte fut très bien accueilli, et produisit une impression favorable.

Les ambassadeurs royaux, insistant sur la requête de leur roi, demandèrent que saint Thomas fût renvoyé en Angleterre, et que le pape députât un ou deux cardinaux, avec pleins pouvoirs de légats, pour juger l'affaire sur place. Henri sentait, et il avait raison, qu'il ne pouvait s'appuyer que sur son bon droit tant que l'archevêque était hors du royaume. Le désir d'avoir encore une fois saint Thomas en son pouvoir, l'espérance que le choix du cardinal qui remplirait les fonctions de légat tomberait sur un membre du sacré collège qui lui serait dévoué, ou que du moins la corruption et les mille pratiques en usage dans les cours lui rendraient le résultat favorable, c'étaient là des motifs suffisants pour l'engager à insister sur cette mesure. Le pape représenta que l'archevêque n'était pas loin, et que si les représentants du roi voulaient l'attendre, il jugerait lui-même l'affaire. Les évêques répondirent que leur mandat était impératif, et qu'ils s'étaient engagés à partir après un délai de trois jours, avec la réponse du saint-père, sans attendre l'archevêque. Le pape ne voulait pas constituer un tribunal dont on ne pourrait plus en appeler au sien. « C'est mon privilège, dit-il, et je ne le céderai à personne. » Mais sa position était extrêmement difficile et délicate s'il repoussait la requête du roi. Depuis le jour où il s'était assis sur la chaire de saint Pierre, un antipape, soutenu par l'empereur, avait détourné de leur allégeance un grand nombre d'enfants de l'Eglise.

Les récents événements d'Angleterre avaient prouvé que le roi Henri était assez puissant pour plonger dans le schisme ses vastes domaines s'il devenait l'ennemi personnel du pape ; et le saint-siège, pour écarter le péché, a toujours toléré tout ce qui en soi n'est pas un péché.

Quelques-uns des ambassadeurs exposèrent confidentiellement ⁽¹⁾ les dangers d'un schisme ; plusieurs cardinaux, à la tête desquels était Guillaume de Pavie, conseillaient au pape de ne pas irriter le roi. Mais ces raisonnements et ces conseils n'eurent pas assez de force pour engager le pape à remettre saint Thomas entre les mains de ses ennemis, auxquels il avait échappé avec tant de peine pour venir plaider la cause de l'Eglise devant le chef même de l'Eglise ; en conséquence, quand les trois jours furent expirés, les ambassadeurs s'en retournèrent sans avoir rien fait. Ils hâtèrent leur départ, dans la crainte que le mécontentement assez vif qu'ils avaient soulevé contre eux en France ne mît en danger leur personne ou ce qui leur appartenait.

Nous avons laissé saint Thomas à Soissons, ignorant le succès de l'entrevue d'Herbert de Bosham avec le roi

(1) On dit qu'on offrit au pape, s'il voulait déposer saint Thomas, non-seulement de lui payer le denier de saint Pierre, alors détourné au profit du trésor, mais encore d'assurer pour l'avenir, et le roi confirmerait cet engagement, qu'il serait perçu sur tous les habitants du pays, « sur toute maison d'où monte une fumée, dans les cités, villes, bourgs et villages. » Cet impôt devait augmenter les revenus du saint-siège de mille livres d'argent (Fitz-St., p. 241.) Il est fait allusion au discours de Gilbert dans le consistoire, par l'évêque d'Auxerre (Ep. Gilb. Fol., II, p. 206) et par Herbert (II, p. 222).

Louis. Le lendemain, le roi arriva à Soissons, et, apprenant que saint Thomas y était, il vint le voir et prit le plus vif et le plus sympathique intérêt à son sort. Avant de le quitter, il lui offrit de lui fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin. L'archevêque lui répondit qu'il était pourvu pour le présent, mais qu'il pourrait bien venir un temps où il serait forcé d'avoir recours à lui. Apprenant qu'il partait pour aller trouver le pape à Sens, le roi ordonna à ses officiers de lui prêter en tout aide et assistance.

Pendant le séjour de saint Thomas à Soissons, plusieurs personnages importants du royaume de France, particulièrement des ecclésiastiques, et parmi eux Henri, archevêque de Reims, frère du roi Louis, vinrent le voir et lui témoigner leur sympathie; quelques-uns d'entre eux l'accompagnèrent à Sens, en sorte qu'il voyageait en France avec une suite de plus de trois cents hommes à cheval. Le cortège nombreux de l'archevêque, suivant un des bords de la rivière, fut aperçu par les ambassadeurs du roi, qui s'en retournaient par l'autre rive; ils pensèrent qu'il serait utile d'envoyer en arrière un des leurs, Guy le Roux, doyen de Waltham, pour suivre l'archevêque à Sens et voir comment il serait reçu par le pape et les cardinaux.

Le saint-père, qui avait témoigné à Herbert une vive sympathie pour les souffrances de saint Thomas, fit à celui-ci l'accueil le plus affectueux. Après quelques jours passés à Sens, le saint pensa qu'il était temps d'expliquer au pape qu'il avait été forcé de se conduire comme il l'avait

fait ; il put choisir pour cela l'occasion la plus favorable, puisque le pape lui avait permis d'entrer en matière ainsi qu'il l'entendrait. Ce fut dans un consistoire public, mais dans l'appartement du pape, un jour que les cardinaux étaient présents, que saint Thomas raconta toute l'histoire des constitutions de Clarendon, reconnaissant ouvertement sa faute ; et il conclut en produisant la copie même qu'il avait reçue des officiers du roi. Comme le pape ne les avait pas vues encore, nous devons supposer qu'au commencement de la querelle on avait soumis à son approbation un résumé seulement de quelques-unes d'entre elles. Elles furent lues à haute voix, et l'opinion du pape fut que plusieurs de ces constitutions pouvaient être tolérées par l'Eglise, mais que d'autres avaient un tel caractère que rien ne pouvait les sauver d'une condamnation. Le saint-père reprocha au saint avec sévérité d'y avoir donné son assentiment ; mais il le loua d'avoir voulu les présenter au saint-siège, qui voyait dans ses récentes souffrances un gage suffisant de son sincère dévouement.

Saint Thomas fit alors une démarche qu'il semble avoir toujours eu en vue depuis le jour où il parla à Northampton de la part que le roi avait prise à son élection. Il résigna l'archevêché de Cantorbéry entre les mains du pape, dans la pensée qu'il exprima que le roi, par la manifestation de ses désirs, avait influencé son élection ; il ajouta que s'il l'avait résigné plus tôt, comme les évêques l'en pressaient pour être agréable au roi, c'eût été abandonner la cause de l'Eglise. Quelques cardinaux dé-

siraient que l'on profitât de cette démarche pour rétablir la paix en Angleterre et conseillaient d'accepter la démission de saint Thomas ; un prélat plus agréable au roi lui succéderait ; on pourrait donner à saint Thomas une importante position. Mais les autres membres du sacré collège sentirent combien la cause de l'Eglise était liée à celle de notre saint ; ils comprirent que si on permettait au pouvoir royal de faire cette irruption dans le domaine des libertés de l'Eglise, il serait impossible plus tard de le défendre contre ses attaques. Le saint-père rendit à saint Thomas son archevêché, déclarant que sa conduite avait bien montré que nul n'en était plus digne que lui. Il y avait trois semaines (1) que le saint était à la cour du pape ; il était temps de trouver un lieu de refuge. L'ordre de Cîteaux répondait à ses vœux en lui offrant la solitude dans le service de Dieu ; il choisit l'abbaye de Pontigny en Bourgogne. Le pape le recommanda à l'abbé et aux frères, et, à leur grande joie et consolation, il entra dans ce monastère, où devaient s'écouler les deux premières années de son exil.

(1) Herb., I, p. 196. Grim (I, p. 53) dit un mois. La sentence rendue le premier jour à Northampton par les évêques et les barons, portant confiscation au profit du roi de tous les biens meubles du saint, fut annulée et révoquée par le pape comme violant les formes légales et comme contraire à la coutume ecclésiastique, puisque l'archevêque n'avait de biens meubles que ceux de son église. (Ep. s. Th., II, p. 7.)

CHAPITRE XX.

PONTIGNY.

Ce fut en l'année 1164, et le jour de la fête de saint André, que commença pour saint Thomas la vie de l'exil. Il avait choisi pour sa résidence le monastère de Pontigny (1) à cause des ressources qu'il offrait, pensant que son séjour et celui de sa suite dans cette abbaye ne pouvaient être à charge, et parce qu'il connaissait la grande réputation d'hospitalité si bien méritée par les bons religieux de Cîteaux. Ils furent la bonté même pour

(1) • Pontigny est situé, dit M. Froude (p. 100, note), dans une vallée ouverte et fertile, à environ treize milles d'Auxerre, sur la route de Troyes. La chapelle, qui par ses proportions ressemble plutôt à une cathédrale, a survécu à la révolution; elle ne paraît pas avoir subi de changement un peu important depuis la première moitié du xii^e siècle. Elle doit être exactement dans le même état qu'à l'époque où saint Thomas résidait à Pontigny. Il ne reste des autres bâtiments que les celliers et le réfectoire; ces constructions sont de la même époque que la chapelle. Les celliers n'ont pas changé de destination; le réfectoire a été converti en grenier à grain et à fourrage. •

ces pauvres exilés, leur procurant, nous dit un de ceux qui firent l'expérience de leur hospitalité, la viande et les autres choses nécessaires à leurs hôtes, que la sévérité de la règle leur interdisait de partager avec eux. Quand saint Thomas eut passé trois ou quatre jours dans ce monastère, il se rendit dans la salle du chapitre, et après avoir raconté aux religieux les affaires de son Eglise, il la recommanda à leurs prières, ainsi que lui-même. Il habitait avec ses compagnons une suite de cellules voisines les unes des autres, et il était servi par un moine nommé Roger, qu'il ordonna prêtre et qui écrivit par la suite une très intéressante biographie du saint.

Le temps après lequel saint Thomas avait soupiré toute sa vie était enfin venu. Il disait souvent qu'étant lord grand chancelier d'Angleterre, il avait désiré mener une vie calme et retirée afin de pouvoir se livrer aux études sacrées. Devenu archevêque de Cantorbéry, il avait mieux senti encore le besoin de cette science, qu'il ne pouvait acquérir alors, n'ayant aucun moment de loisir à sa disposition. Il étudia le droit canon sous Lombard de Plaisance, afin de pouvoir défendre avec plus de succès la cause de l'Eglise; mais il ne fut pas longtemps à reconnaître par lui-même ce que son bon ami Jean de Salisbury (1) lui écrivit par la suite : il comprit que de semblables études tendaient à diminuer le goût des choses spirituelles chez un homme dans sa position. Il fit alors une étude plus sérieuse de la grande science de la théo-

(1) Voyez la note F, à la fin du volume.

logie dogmatique. Il reprit avec Herbert de Bosham la lecture des saintes Ecritures, et cette étude avait un tel charme pour lui, que sitôt après l'office qu'il chantait au chœur, il prenait un volume des saintes Ecritures. Le Psautier et le livre des Epîtres avaient sa préférence. Bien que ce genre de vie fût plein de consolation pour lui après les jours d'épreuve qu'il avait traversés, le saint eut pourtant à porter encore à Pontigny de bien lourdes croix; elles vinrent s'ajouter à la cruelle pensée du triste état de son épouse l'Eglise de Cantorbéry pendant ce temps de séparation.

Le pape avait envoyé au roi Henri un messenger qui accompagna les évêques et les autres personnages à leur retour en Angleterre. Ceux-ci trouvèrent le roi à Marlborough le soir de Noël. Henri fut fort irrité de ce que le saint-père n'avait point accédé à sa demande de renvoyer saint Thomas en Angleterre pour y être jugé par des légats chargés de pleins pouvoirs; et par un décret public (1) il confisqua tous les domaines de l'archevêque et de l'Eglise de Cantorbéry. Il condamna à l'exil tous les parents de saint Thomas, les gens de sa maison et même tous les parents de ceux qui l'avaient suivi. Notre Seigneur permit que ce décret fût rendu le jour de Noël, anniversaire de son entrée dans ce monde où il n'avait pas même un abri, afin de consoler ceux qui souffraient tant de rigueurs pour l'amour de lui. Le décret portait, en

(1) Herb., I, p. 196 et 217; Ep. s. Th., I, p. 7; II, p. 292; Ep. Gilb. Fol., II, p. 279; Phil. Leod., in Anecd. bed., p. 256.

outré, qu'il serait exigé de toute personne ainsi exilée le serment de se rendre à Pontigny près de saint Thomas, car le roi savait combien son cœur sensible serait blessé à la vue des souffrances infligées à cause de lui à ceux qui lui étaient chers. Ce décret était cruel, mais il fut rendu plus cruel encore par Renouf de Broc, ce vieil ennemi de saint Thomas, à qui l'exécution en fut confiée. Le lendemain matin, il se rendit à Lambeth, accompagné des huissiers et des officiaux, et là il exigea de tous ceux qui avaient des relations avec le saint le serment de quitter l'Angleterre par le premier bon vent et de ne pas s'arrêter en route avant d'avoir fait voir à saint Thomas leur misérable état. Ceux qui lui avaient donné asile une seule nuit pendant son voyage, et même les parents de ses clercs, furent traités avec la même rigueur. Des femmes, des enfants délicats et en bas âge, ne furent point exceptés de cette mesure, de sorte que le nombre de ces infortunés ne montait pas à moins de quatre cents. Quelques-uns échappèrent à l'exil, mais leur condition en Angleterre n'en fut pas moins cruelle. Ils erraient en tous lieux, craignant d'être arrêtés; leurs amis mêmes redoutaient de les voir, car il était dangereux de leur parler, et l'on punissait ceux qui leur donnaient asile ou secours. Un prêtre, nommé Guillaume de Salisbury, resta six mois en prison au château de Corfe. Trois autres plus riches payèrent une rançon. Etienne d'Elvatoria et Alured de Wathemestede payèrent cent livres chacun, et Thurstan de Cromdon donna cent marcs, après avoir passé un jour entier à Londres dans une geôle immonde et

parmi des malfaiteurs. Peu échappèrent aussi facilement que Guillaume Fitz-Stephens le biographe. Il fit une prière en vers qui était censée être adressée au Dieu tout-puissant par le roi, et la présenta à Henri dans la chapelle de Bruhull; cette prière plut à Sa Majesté (1), et son auteur ne fut plus inquiété. Si l'évêque de Londres l'eût voulu, il eût pu secourir dans leur misère ceux des clercs de l'archevêque qui étaient privés de leurs revenus ecclésiastiques, car Henri avait remis ces revenus entre ses mains, et son official Robert Uscarl se montra très empressé à en tirer le meilleur parti possible, bien que ce ne fût point pour l'avantage des légitimes propriétaires. Ce ne fut que quand le pape lui eut reproché d'être de connivence avec le roi pour commettre cette injustice, que l'évêque de Londres cessa de retenir ces bénéfices. Vers la fin de l'année, il les abandonna au trésor royal.

Saint Thomas fut aussi très affligé d'un décret du roi (2) qui défendait que son nom fût prononcé publiquement dans les prières de l'Eglise. Voici un curieux spécimen de la politique de Gilbert Foliot : lorsque le saint était en disgrâce, il retranchait son nom des prières; mais dès qu'il croyait à la possibilité d'une réconciliation, il l'y insérait de nouveau. De même, quelque temps après, quand le roi et son fils (ou, comme on l'appelait, le jeune roi) vivaient en bonne intelligence, il avait coutume de dire

(1) Fitz-St., p. 246; Ep. s. Th., II, p. 185; I, p. 175.

(2) Id., p. 251; Herb., I, p. 198.

dans ses prières : « pour nos rois ; » mais si la discorde se mettait entre eux, il reprenait l'ancienne formule : « pour notre roi. »

Plusieurs de ceux qui furent si cruellement exilés, surtout les femmes, les enfants et les vieillards, pour qui le voyage était pénible, furent dégagés ⁽¹⁾ par le pape du serment exigé d'eux d'aller retrouver saint Thomas, et restèrent en Flandre. Mais, comme ces exilés étaient en grand nombre, le noble cœur du saint était sans cesse affligé par l'arrivée à l'abbaye de Pontigny de ces malheureux, qui n'avaient offensé ni Dieu ni les hommes.

La nouvelle d'une telle persécution frappa d'étonnement l'Europe entière. Bientôt de riches et puissants personnages, bien qu'étrangers à notre saint, lui offrirent leur appui, et, comme on doit s'y attendre, la grande nation française se montra la première dans cette œuvre de charité.

Quelques personnes furent envoyées par l'archevêque dans des contrées éloignées, avec des lettres de recommandation pour de grands personnages laïques et ecclésiastiques, et les pauvres exilés sentirent bientôt que la chrétienté ne voulait pas ajouter une douleur de plus au chagrin d'avoir vu se rompre les liens qui les attachaient à leur famille et à leurs foyers.

Ces événements firent une grande impression sur saint Thomas. Nous avons déjà dit qu'il portait habituellement un cilice et qu'il recevait souvent la discipline en secret.

(1) Herb., I, p. 211.

Il ajouta à ces rigueurs, par lesquelles il préparait son âme à recevoir les croix que Dieu lui destinait, des privations auxquelles il n'avait point été accoutumé. La circulation lente de son sang, qui l'obligeait à porter un si grand nombre de vêtements, le forçait aussi à prendre une nourriture substantielle, et, pour la même raison, l'usage des épices prises à forte dose (1), des clous de girofle et du gingembre, lui était absolument nécessaire. Le vin destiné à son usage était toujours de bonne qualité, mais il en buvait avec la plus grande modération. Bien que sa nourriture fût délicate, il avait toujours été sobre; mais il ordonna alors au frère lai qui le servait de joindre la simple nourriture du couvent aux plats préparés pour lui, et pour cacher à ses compagnons qu'il ne mangeait que des légumes, il prenait ses repas seul. Après plusieurs jours de ce jeûne extraordinaire, sa santé déclina. Un jour qu'Herbert s'était rendu chez lui comme de coutume pour étudier les Ecritures, il le trouva sérieusement malade, et il le pria instamment de lui dire la cause de ses souffrances. Saint Thomas essaya de changer de conversation, mais il répondit enfin aux sollicitations de son ami, qu'il pensait, sans en être certain, que son mal venait du changement de son genre de vie. Il fut forcé à y renoncer, à reprendre son premier régime, et sa santé se rétablit bientôt. Le saint ne se contenta pas pourtant de la mortification imposée par l'assiduité de ses études et la simplicité de sa nouvelle demeure; la

(1) Garnier, fol. 45 b, 11; Herb., I, p. 214; Phil. Leod., p. 233.

fraîcheur de l'eau qui coulait près du monastère devint pour lui un instrument de pénitence qui lui servit à vaincre et assujettir la nature.

Pendant son séjour à Pontigny (1), saint Thomas demanda au saint-père, qui était encore à Sens, de lui envoyer un habit de moine. Le pape en bénit un de drap grossier et épais, et l'envoya à l'archevêque, en lui faisant dire qu'il le lui donnait tel qu'il l'avait, et non peut-être tel qu'il l'aurait désiré. Il fut revêtu en particulier de cet habit par l'abbé de Pontigny. Alexandre Llewellyn était présent, et, voyant que le capuchon était d'une petitesse disproportionnée, il dit de son ton bref : « L'affaire est assez sérieuse ; mais je ne sais pas s'il est conforme à la règle. — Il est tout simple que Monseigneur le pape n'ait pas proportionné le capuchon à la tête, dit en riant saint Thomas ; il l'a fait avec intention, dans la crainte que vous ne vous moquiez encore de moi, comme vous fites l'autre jour. — Quand et comment me suis-je moqué de vous, Monseigneur ? dit Llewellyn. — Avant-hier, au moment où je m'habillais pour dire la messe ; quand j'eus mis ma ceinture, vous me demandâtes ce qui se projetait ainsi en arrière. Maintenant je suppose que vous me traiteriez de bossu si mon capuchon était trop large. Ainsi, vous le voyez, le saint-père n'a fait que me protéger contre vos railleries. » Le fait est que le cilice que portait le saint depuis le cou jusqu'au genou était fort raide et fort épais, et qu'il le faisait paraître plus grand et plus gros qu'il

(1) Rog. Pont., p. 154 ; Alan, p. 364.

n'était en effet, car bien qu'il eût le visage plein, il était réellement très mince. Pendant son séjour dans cette maison religieuse, le saint fit copier pour l'Eglise de Cantorbéry tous les meilleurs livres des bibliothèques françaises. Il étudia aussi avec beaucoup de soin les privilèges accordés par le saint-siège à différentes Eglises importantes, afin d'en obtenir le plus grand nombre possible pour la sienne propre.

Pendant ce temps, les parties engagées dans cette lutte s'envoyaient sans cesse des ambassadeurs. Le pape et saint Thomas semblèrent penser d'abord qu'il serait bon qu'un certain temps s'écoulât, afin de laisser s'apaiser la colère du roi ; mais enfin le pape, voyant que l'affaire ne s'améliorait pas, mit un grand poids dans la balance en nommant saint Thomas légat du saint-siège en Angleterre. Dans le cours de la seconde année de son séjour à Pontigny, le saint pensa que le temps était enfin venu d'exercer le pouvoir qui lui avait été conféré. Il choisit pour porter ses lettres au roi (1) un abbé de l'ordre de Cîteaux, qui appartenait à une des maisons dépendant de Pontigny. Cet abbé se nommait Urbain, et ses manières douces et conciliantes le rendaient parfaitement propre à remplir cette mission. Le pape avait défendu à saint Thomas d'user de ses pouvoirs jusqu'à Pâques de l'année 1166, et dans l'intervalle, il avait écrit à Gilbert Foliot

(1) Herbert, I, p. 222. Le résultat de cette démarche fut une plainte d'Henri à l'abbé de Cîteaux, conçue en ces termes : « Votre abbé de Criscamp nous a apporté une lettre de Thomas, autrefois notre chancelier, et nous l'a lue, etc. » (Ep. Gilb. Fol., II, p. 284.)

pour le prier d'employer son influence à engager le roi à se repentir. L'entreprise avait été tout à fait infructueuse ; mais Gilbert avait mis en usage tous ses sophismes (1) pour présenter au pape la conduite d'Henri sous un jour favorable. La lettre (2) que saint Thomas envoya par Urbain était du style le plus doux et le plus conciliant. « Sire, la fille de Sion est retenue captive dans votre royaume. L'épouse du grand Roi est opprimée par ses ennemis, affligée par ceux qui doivent surtout l'honorer, eten particulier par vous. Oh ! rappelez-vous les grandes choses que Dieu a faites en votre faveur. Délivrez-la, relevez-la, et écarterez tout reproche de votre génération. » Cet extrait donnera l'idée du style de la lettre, dont le porteur revint bientôt sans avoir pu ni émouvoir ni adoucir le roi.

Voici un extrait de la seconde lettre que le saint écrivit à Henri (3). Celle-ci, quoique toujours douce et modérée, était pourtant d'un style plus énergique : « Je suis tourmenté au delà de toute mesure ; car le pouvoir spirituel m'a été donné par le même Dieu de qui vous tenez la souveraineté temporelle, et ma charge me contraint de tenir à Votre Majesté un langage que mon exil m'a empêché de lui adresser jusqu'ici. Il est de mon devoir de vous exhorter et même de vous avertir et de vous censurer, car vous avez fait des actes illégitimes, et je crains que mon silence ne mette mon âme en péril. »

(1) Ep. s. Th., II, p. 6 ; Ep. Gilb. Fol., I, p. 238 ; II, p. 92.

(2) Id., I, p. 363 ; Froude's Remains, 2^e partie, t. II, p. 139.

(3) Id., I, p. 369 ; Froude, p. 140.

Cette lettre ayant été aussi inutile que la précédente, il en envoya une troisième d'un caractère plus solennel encore, par un messenger dont la position ajoutait certainement à son importance. Un moine nommé Gérard avait mérité par ses austérités le surnom de *Déchaussé*. Il avait le don particulier de réconcilier ceux qui vivaient en mésintelligence, et se faisait surtout remarquer par une liberté de langage vraiment apostolique. Gérard ainsi qu'un autre religieux se chargèrent de la lettre de l'archevêque (1), dont voici un extrait : « Vous êtes mon seigneur suzerain , et
» comme tel je vous dois mes conseils ; vous êtes mon fils
» dans le Saint-Esprit, et je suis obligé de vous châtier et
» de vous corriger... Qu'il plaise donc à mon seigneur d'é-
» couter les conseils de son sujet et les avertissements de
» son évêque. Qu'il se soumette à mes paternels châti-
» ments. Qu'il s'abstienne à l'avenir de toute communion
» avec les schismatiques. Tout le monde sait avec quel
» dévouement Votre Majesté reçut autrefois notre saint-
» père le pape, quel attachement vous avez témoigné au
» siège de Rome, et quel respect, quelle déférence, vous
» furent accordés en retour. Si vous connaissez le prix de
» votre âme, cessez donc, mon seigneur, de priver ce
» siège de ses droits légitimes. Souvenez-vous encore de
» la promesse que vous fîtes à mon prédécesseur, lors de
» votre couronnement, de cette promesse concernant les
» droits et les libertés de l'Eglise d'Angleterre, que vous
» déposâtes par écrit sur l'autel de Westminster. Qu'il

(1) Ep. s. Th., I, p. 365; Froude, p. 141.

» vous plaise aussi de rendre au siège de Cantorbéry, du-
» quel vous reçûtes votre consécration, le rang qu'il oc-
» cupait au temps de vos prédécesseurs et des miens ;
» toutes ses possessions, ses villages, ses châteaux, ses
» fermes, tout ce qui a été pris par violence, soit à moi-
» même, soit à ceux qui dépendent de moi, laïques ou
» clercs. Et qu'il vous plaise aussi de nous permettre
» de retourner en paix au libre accomplissement de nos
» devoirs.

» S'il plaisait à Votre Majesté d'agir ainsi, vous me
» trouveriez prêt à vous servir comme un bien-aimé sei-
» gneur et roi, en tout ce dont je suis capable, avec toute
» la fidélité et le dévouement possibles, sauf l'honneur de
» Dieu et de l'Eglise romaine, et sauf les droits de mon
» ordre. *Mais autrement, tenez pour certain que vous sen-
» tirez la vengeance de Dieu.* »

Une réponse sévère à cette lettre prouva à l'archevêque que le cœur du roi ne devait point se laisser attendrir. Ces trois extraits de lettres ont été cités comme une preuve importante des efforts zélés du saint pour rétablir la paix entre lui et le roi, avant d'en venir à des mesures plus énergiques. En outre, ils laisseront dans l'esprit du lecteur l'impression que produirait la lecture de toute la correspondance ; ils prouveront que l'archevêque n'eut jamais recours aux remèdes violents avant de s'être assuré de l'inutilité des efforts employés pour les éviter. Il sentait que le temps était venu où, en présence de l'Eglise et de la chrétienté, il ne pouvait garder un plus long silence sur les outrages faits à son siège. Le pouvoir

des clefs était entre ses mains comme archevêque et comme légat, et il n'osait demeurer dans l'inaction. Combien ces pensées devaient le remplir d'émotion tandis qu'il priait, jeûnait et faisait pénitence pour obtenir la conversion du roi ! Combien son cœur devait brûler au dedans de lui alors qu'il prenait part (1) à la récolte des foins, des moissons et aux travaux extérieurs des simples frères de l'ordre de Cîteaux, car il devait sentir quelle obligation c'était pour lui d'user légitimement des grands pouvoirs qui lui étaient confiés. Faut-il s'étonner que son cœur ait défailli et que dans son humilité il ait pensé (ainsi qu'on le rapporte) à remettre son siège en d'autres mains ? La consternation avec laquelle cette proposition fut accueillie par ceux qui souffraient comme lui pour la cause de l'Eglise, leur persuasion que ce serait désertir la cause de Dieu, le convainquirent que c'était une suggestion du tentateur et que ce n'était pas le moment de mêler des sentiments personnels à des actes qui devaient être accomplis en Dieu et pour Dieu.

(1) Gerv., p. 1400.

CHAPITRE XXI.

VÉZELAY.

L'animosité du roi Henri contre saint Thomas le poussait décidément au schisme. Les sentiments contenus dans la dernière lettre du saint que nous avons citée étaient conciliants, si on les compare aux lenteurs du roi, et il suffit, pour s'en convaincre, de lire le commencement d'une lettre d'Henri (1) à Réginald, archevêque de Cologne, qui était le plus haut placé parmi les partisans de l'empereur et de l'anti-pape. « J'ai longtemps cherché une occasion de me séparer du pape Alexandre et de ses perfides cardinaux, qui osent soutenir contre moi le traître Thomas, ci-devant archevêque de Cantorbéry. » Quoiqu'il n'ait jamais traduit en actes les mauvaises intentions qu'il exprime dans cette lettre, on sait positivement qu'il envoya Jean d'Oxford et Richard d'Il-

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 279, 318 et 320; Froude, p. 127; Ep. s. Th., II, p. 264; Herb., II, p. 267.

chester en ambassade à l'empereur, pour lui donner sa parole qu'il amènerait « cinquante évêques » à obéir à l'anti-pape; et il savait parfaitement que cette conduite rebelle et schismatique l'exposait aux censures ecclésiastiques. Cependant la conscience de ce danger, jointe aux différents sujets de plainte qu'il avait déjà donnés à l'Eglise, lui fit craindre avec raison une sentence d'excommunication prononcée contre lui et contre tout le royaume. Il tint plusieurs conciles sur le continent, en particulier un à Chinon; là, après s'être plaint amèrement des lettres que saint Thomas lui avait écrites, ainsi qu'à sa mère l'impératrice Mathilde, il pleura et prononça ces paroles, qui éclairent d'un jour terrible les pages de l'histoire; car, par une singulière coïncidence, ce furent ces mêmes paroles qui, quatre années plus tard, firent de saint Thomas un martyr. Il déclara (1) que l'archevêque voulait détruire son corps et son âme, et il appela les chevaliers qui l'entouraient, des traîtres qui n'avaient pas assez de zèle ni de courage pour le délivrer d'un homme qui le désolait. L'archevêque de Rouen répondit au roi avec une certaine chaleur, mais avec moins de sévérité que ne l'exigeait la cause de Dieu, à cause de la douceur de son caractère.

L'évêque de Lisieux, qui temporisait toujours, recommanda un appel immédiat au pape comme le seul moyen d'empêcher l'archevêque de prononcer une sentence. Henri y consentit, et donna au monde le singulier spec-

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 226; Froude, p. 150.

tacle d'un roi en guerre avec le saint-siège, d'un roi qui avait fait des lois pour défendre l'appel au pape, et en appelant lui-même à ce tribunal. Un autre courtisan, l'évêque de Séez, se joignit à l'évêque de Lisieux; ils espéraient qu'en se hâtant et notifiant l'appel à l'archevêque, ils pourraient trainer l'affaire jusqu'à la semaine de Quasimodo de l'année suivante. L'archevêque de Rouen les accompagna; mais il déclara que c'était pour saisir la première occasion favorable de rétablir la paix, et non pour prendre aucune part à l'appel. Le saint fut instruit⁽¹⁾ de leur voyage par un de ses amis qui était à la cour du roi Henri, et comme il ne voulait pas les voir, il quitta Pontigny.

Saint Thomas passa trois jours à Soissons, et y veilla, la nuit, dans trois célèbres sanctuaires. Dans le premier était une chaise de la bienheureuse Vierge; le second était celui de saint Drausin, patron des champions, et très fréquenté par les chevaliers français et italiens qui se préparaient à des combats judiciaires⁽²⁾. Le troisième était celui de saint Grégoire le Grand, et quelques-unes de ses reliques y étaient vénérées. Le 3 juin, jour de l'Ascension, le saint vint à Vézelay⁽³⁾. Le même jour, il reçut un message du roi Louis; ce message annonçait à saint Thomas que le roi d'Angleterre était malade et regrettait vivement de ne pouvoir conférer avec lui. Le

(1) Herb., I, p. 232.

(2) « C'est là que veilla Robert de Montfort avant de combattre Henri d'Essex. » (Ep. Jo. Sar., I, p. 227.)

(3) Voyez la note G, à la fin du volume.

saint différa donc la sentence qu'il était dans l'intention de prononcer contre le roi. Sur la demande de l'abbé et de la communauté, il célébra la grand'messe le jour de la Pentecôte (1). Après l'évangile, il monta en chaire et prêcha un sermon énergique. Après le sermon, au grand étonnement de tous, particulièrement de ses partisans, qui n'étaient prévenus de rien, il exposa publiquement la cause pendante entre le roi et lui, et ses inutiles efforts pour se réconcilier avec Henri. Plein d'une profonde émotion, il avertit le roi Henri, en l'appelant par son nom, de la sentence suspendue sur sa tête. Il dit ensuite à Herbert que sa conscience l'avait obligé à agir ainsi.

Si le roi échappa à la censure qu'il méritait, elle atteignit d'autres coupables d'un rang moins élevé. Saint Thomas, en qualité de légat du pape, excommunia Jean d'Oxford pour deux offenses : pour schisme, comme communiquant avec l'empereur et avec Réginald, archevêque de Cologne, et pour avoir usurpé le décanat de Salisbury, malgré la défense du pape. Il excommunia aussi publiquement, devant un immense concours de fidèles de toutes

(1) Herbert (I, p. 230), qui écrivit plusieurs années après, dit que saint Thomas prêcha à Vézelay le 22 juillet, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine, patronne de l'église, et dont les reliques y étaient conservées ; mais Jean de Salisbury, dans une lettre qui est de la même date que cet événement (Ep. Jo. Sar., I, p. 227), dit que « ce fut le 12 juin, jour de la Pentecôte. » Gervais (p. 1400) confirme la date d'Herbert ; mais Nicolas de Mont-Rouen, parlant de ce qui se passa à Vézelay, dit qu'on attendait pour le jour de sainte Madeleine une sentence d'excommunication contre le roi (Ep. s. Th., II, p. 195) ; la même lettre parle d'une réunion d'évêques qui eut lieu vers la Saint-Jean (24 juin), postérieurement aux événements de Vézelay.

nations, Richard d'Ilchester (1), alors archidiacre de Poitiers ; Richard de Luci, Jocelin de Bailleul, Renouf de Broc, Hugues de Saint-Clair et Thomas Fitz-Bernard, pour divers motifs légitimes. Il publia aussi un décret d'excommunication *ipso facto* contre tous ceux qui attaqueraient l'Eglise de Cantorbéry. Enfin, il suspendit l'évêque de Salisbury pour cause de désobéissance manifeste : Jocelin avait conféré le décanat de son Eglise à Jean d'Oxford, malgré l'avertissement dûment reçu par lui de ne point le donner à un sujet nommé par le roi, mais d'attendre que les chanoines de Salisbury, exilés avec saint Thomas, pussent se réunir au reste du chapitre pour exercer le droit qui leur appartenait d'élire le doyen.

Après ces sentences, il publia de nouveau la condamnation prononcée par le pape contre les articles suivants des constitutions de Clarendon, excommuniant toute personne qui voudrait s'appuyer de leur autorité ; voici ces articles :

1° Un évêque ne peut excommunier un tenancier du roi sans la permission du roi ;

(1) Ce Richard d'Ivelchester, ou Ilchester, qui, d'après Godwin (*De Præsul. angl.*, p. 216), reçut les surnoms de Topelif et de More, fut évêque de Winchester après Henri de Blois. A l'époque de son élection, il protesta de son dévouement pour saint Thomas. En 1173, Jean de Salisbury écrivit en ces termes à Hubalde, cardinal évêque d'Ostie, pour le lui recommander : « Il aime votre ami le glorieux martyr du Christ avec une si tendre affection, qu'il s'est fait son serviteur ; il console ses disciples affligés, qui en grand nombre recourent à lui ; il fait tous ses efforts pour l'imiter. » (*Ep. Jo. Sar.*, II, p. 277.)

2° Un évêque ne peut punir une personne de son diocèse pour parjure ou manque de foi ;

3° Les clercs seront soumis aux tribunaux laïques ;

4° Les questions d'églises ou de dîmes seront jugées par des laïques ;

5° On ne pourra en appeler au saint-siège, pour quelque cause que ce soit, sans la permission du roi ou de ses officiaux ;

6° Aucun archevêque, ou évêque, ou autre dignitaire, assigné par le pape, ne pourra s'y rendre sans la permission du roi.

« Ces articles, dit-il, ne sont pas les seuls qui soient contre la loi divine et les constitutions des saints Pères. » L'archevêque dégagea tous les évêques de la promesse illicite qu'ils avaient faite d'observer les constitutions de Clarendon, et il leur écrivit (1) à cet effet, conformément aux instructions qu'il avait reçues du saint-siège.

Les évêques de Lisieux et de Séez, et l'archevêque de Rouen, ainsi qu'on le leur avait annoncé, ne trouvèrent pas saint Thomas à Pontigny quand ils vinrent lui notifier l'appel du roi. Quand il revint, il trouva les notifications qui l'attendaient ; et, quoique plusieurs de ses partisans lui conseillassent de n'avoir pas égard à un appel nul, il résolut de ne rien faire sans le pape.

Toutes les parties intéressées en appelèrent au pape de la sentence de saint Thomas. Gilbert Foliot pria le roi de donner à l'évêque de Salisbury la permission de faire

(1) Ep. s. Th., 1, p. 161.

appel, et les termes de sa demande ⁽¹⁾ montrent quel triste changement s'était opéré dans le fervent religieux de Cluny et de Gloucester, dans l'évêque zélé d'Hereford. Deux clercs arrivèrent donc à Pontigny ⁽²⁾, l'un de la part de l'évêque de Salisbury, l'autre de la part de Jean d'Oxford. Ce dernier soutint que son maître n'avait eu aucun commerce schismatique avec l'empereur ou avec Réginald de Cologne; il dit qu'en sa qualité de membre de la maison d'un des clercs de la chapelle royale, il était chargé d'informer l'archevêque que le roi avait aussi constitué un appel, et qu'il avait fixé pour terme le second dimanche après Pâques de l'année suivante. Saint Thomas répondit qu'il n'y avait aucune preuve qu'il fût envoyé par le roi; que, de plus, il confessait avoir communiqué avec Jean d'Oxford, personne excommuniée; qu'il était excommunié lui-même, et qu'ainsi l'appel était nul.

Les évêques se réunirent le 24 juin; ils en appelèrent aussi, et fixèrent pour terme le jour de l'Ascension. Ils écrivirent deux longues lettres ⁽³⁾, une à saint Thomas, l'autre au pape. Saint Thomas et ses partisans y recon-

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 4.

(2) Ep. Jo. Sar., I, p. 289.

(3) Ep. Gilb. Fol., II, p. 185 et 190. Ces lettres, quoique écrites au nom de tous les évêques, ne portaient que trois sceaux, ceux des évêques de Londres, de Winton et d'Hereford. (Ep. Jo. Sar., I, p. 311.) On s'étonne de trouver ici les noms des deux derniers. Ni saint Thomas ni l'évêque de Winchester n'avaient oublié les liens qui unissaient le consécrateur et l'évêque sacré par lui. (Ep. s. Th., I, p. 277.) Henri de Winton fut un des premiers prélats anglais qui osa conformer sa conduite aux lois de l'Eglise et de sa conscience. Saint Thomas, à la fin d'une de ses lettres, exprime admirablement l'affection qu'il

nurent le style et l'esprit de Gilbert Foliot; saint Thomas le leur dit (1) dans une réponse très complète qu'il leur adressa. Cette réponse inspira à Gilbert une lettre (2) qui probablement ne fut jamais envoyée; car cette lettre est la seule, parmi celles qui furent écrites sur le même sujet, qui ne soit mentionnée ni par saint Thomas ni par ses correspondants; elle est si calomnieuse et si mensongère, qu'un auteur moderne la considère comme une contrefaçon. Elle ne fut probablement jamais envoyée à cause des calomnies dont elle est pleine et qu'il eût été trop facile de dévoiler. Les modernes ennemis de saint Thomas prétendent que si on n'y a pas répondu, c'est qu'on n'y pouvait pas répondre, et cette lettre leur a fourni des éléments tout différents de ce qu'ils auraient pu trouver ailleurs pour se former, comme ils le disent, une idée de la conduite de saint Thomas pendant toute cette controverse, depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Ces appels furent tous sans résultat. Quand vint le dimanche du Bon-Pasteur de l'an 1167 (3), Jocelin de Salisbury ne vint pas soutenir son appel; le pape confirma sa suspension et toutes les autres sentences prononcées à

lui portait. (Ep. s. Th., I, p. 338.) « Bien-aimé père, que Dieu garde votre sainteté; souvenez-vous de lui recommander dans vos prières celui qui est votre enfant -- je veux dire *notre petitesse*. » Saint Thomas écrivit à Robert d'Hereford : « Doleo super te, frater, fili mi primogenite. » Robert reçut d'amers reproches d'Ernisius, abbé et prieur de Saint-Victor à Paris, au nom de ses anciens disciples. (Ep. s. Th., II, p. 200.)

(1) Ep. s. Th., I, p. 170.

(2) Ep. Gilb. Fol., I, p. 265. Voir la note H, à la fin du volume.

(3) Le second dimanche après Pâques. (Ep. s. Th., II, p. 12 et 13.)

Vézelay. Il ordonna aussi à l'archevêque de condamner tous ceux qui avaient usurpé des propriétés ecclésiastiques; il ne lui donna point d'instructions spéciales relativement au roi; mais il laissa le saint parfaitement libre d'exercer ses pouvoirs ecclésiastiques, et il écrivit aux évêques pour les avertir que toutes les sentences seraient maintenues.

Le séjour de saint Thomas à Pontigny touchait à sa fin, grâce aux intrigues du roi d'Angleterre. Quoique les appels fussent encore pendants, Henri envoya en Angleterre Walter de Lisle, qui nous est représenté comme un honnête homme porteur contraint d'ordres semblables, pour faire surveiller exactement tous les ports et interdire l'entrée du royaume aux sentences prononcées par l'archevêque. Dans un autre parlement à Clarendon (1), il fit prêter serment aux évêques et aux nobles qu'ils n'assisteraient en rien l'archevêque et qu'ils ne recevraient point de lettres de lui; il comprit dans ce serment les lettres du pape et les appels à qui que ce fût, excepté à lui-même. Au mois de septembre suivant, le jour de Sainte-Croix (le 14), on tint, suivant l'usage, le chapitre général de l'ordre de Cîteaux. Le roi écrivit aux prieurs pour leur dire qu'ils donnaient asile à un de ses ennemis, et que s'ils tenaient à leurs possessions dans ses domaines des deux côtés du canal, ils devaient cesser de le garder chez eux. Après les trois jours du chapitre, Gilbert, abbé de Cîteaux, l'évêque de Pavie, qui avait été moine

(1) Grim, p. 55; Rog. Pont., p. 156; Herb., I, p. 232.

de Cîteaux, et plusieurs autres abbés, vinrent à Pontigny. Ils montrèrent au saint la lettre qu'ils avaient reçue; ils ajoutèrent qu'ils ne le congédiaient point, mais qu'ils le priaient de prendre conseil de sa prudence et de son amour pour leur ordre. Ce message était suffisamment significatif. Saint Thomas répondit qu'il irait ailleurs et qu'il avait toute confiance que Dieu ne l'abandonnerait pas, ni lui ni ses compagnons d'exil, lui qui nourrit les oiseaux de l'air et qui habille les lis des champs. Le lendemain, les abbés partirent; ils laissèrent Guérin de Galardin, le bon abbé de Pontigny, et sa charitable communauté, pleins du sentiment douloureux de la perte qu'ils allaient faire, et de sympathie pour ce prélat sans asile et pour ses compagnons. La sympathie sincère, l'ardente et active charité de ce noble abbé, font plus que compenser pour nous le manque d'héroïsme du chapitre de Cîteaux. L'abbé qui avait été appelé à Sens par le pape pour lui présenter le saint, et qui avait été si heureux de lui donner l'hospitalité, avait été consacré à Montpellier par le pape lui-même comme archevêque de Lyon, dans le mois d'août de l'année précédente; mais son successeur avait hérité de son esprit charitable et hospitalier, aussi bien que de la mitre et de la crosse abbatiales.

Pendant que saint Thomas était à Pontigny, Dieu lui donna la prescience de ce qui devait lui arriver. Un jour (1) après sa messe, pendant qu'il faisait son action

(1) Herb., I, p. 196; Ep. s. Th., I, p. 385; Grim, p. 64; Fitz-St., p. 250; Martene, Thes. nov. anecd., III, p. 1874.

de grâces devant l'autel de saint Etienne, avec cette ferveur qui caractérisait sa dévotion au très saint Sacrement, il entendit une voix qui l'appelait : « Thomas ! Thomas ! » Il répondit : « Seigneur, qui êtes-vous ? » Et Notre Seigneur lui dit : « Je suis Jésus-Christ, ton maître et ton frère ; mon Eglise sera glorifiée dans ton sang, et tu seras glorifié en moi. » Quand notre saint quitta l'église, il s'aperçut qu'il n'était pas seul et que l'abbé l'attendait près d'une colonne et avait tout entendu. Le saint lui fit promettre de garder le silence jusqu'à l'accomplissement de cette prophétie.

La même révélation fut faite au successeur de cet abbé (1). Le jour du départ du saint, le bon Guérin accompagna la cavalcade ; on remarqua que saint Thomas, ordinairement très gai en voyage, était fort triste et se tenait à l'écart de ses compagnons. L'abbé le pressa de lui en dire la cause et lui reprocha très franchement le lâche attachement qu'il semblait montrer à la maison qu'il quittait. A la fin, le saint lui dit, sous le sceau du secret, la cause de son chagrin : la nuit précédente, dans une vision, il lui avait été révélé que toutes ses peines finiraient par le martyre. « Pourtant, dit-il, cette révélation ne m'attriste point ; j'en remercie le Tout-Puissant de toute mon âme ; mais je pleure sur ceux qui me suivent et qui ont tant souffert pour moi, car je suis sûr que lorsque j'aurai été frappé, le troupeau restera sans pasteur. » L'abbé sourit et lui dit : « Ainsi,

(1) Guill. de Cant., p. 48 ; Herb., I, p. 244 ; Grim, p. 58.

vous allez au martyre ; un homme qui boit et qui mange n'a rien de commun avec un martyr. — Je le sais, répondit le saint avec humilité, j'aime trop les plaisirs du monde ; mais Dieu est bon, il justifie les méchants ; il a daigné me faire cette révélation malgré mon indignité. » Alors il raconta la vision qu'il avait eue : il était dans une église qu'il ne reconnut point, et là il défendait sa cause devant le pape et les cardinaux. Le pape était pour lui, les cardinaux contre lui, lorsque quatre soldats s'élançèrent dans l'église, l'y attaquèrent et coupèrent la partie de la tête touchée par le saint-chrême lors de sa consécration, la place de la tonsure. Il en conclut que Dieu voulait lui faire connaître qu'il le glorifierait un jour par une cruelle et précieuse mort. Plus tard, il raconta cette même vision à un autre abbé, toujours sous le sceau du secret ; et, après son martyre, ces deux témoins la rendirent publique. Les âmes pieuses comprendront avec quelle ferveur saint Thomas passa les quatre dernières années de sa vie, avec cette préoccupation du martyre toujours présente à ses yeux.

En partant, il promit aux religieux (1) qu'un de ses successeurs les récompenserait de leurs bontés pour lui. Quand le cardinal Etienne Langton, exilé de son siège par le roi Jean, trouva un asile à Pontigny, il concéda à l'abbé cinquante marcs sterling sur les revenus du bénéfice de Romnel. Saint Edmond, dans des circonstances analogues, en ajouta dix, et le saint archevêque Boniface

(1) Martene, Thes. nov. anecd., III, p. 1873.

de Savoie (1), en 1264, plein de reconnaissance pour l'accueil fait par eux à trois archevêques de Cantorbéry (2), leur donna la totalité des dîmes de la même paroisse. Mais la prophétie de saint Thomas leur promettait un bien plus noble trésor ; les moines comprirent qu'elle se rattachait aux reliques de saint Edmond, dont leur église était alors et est encore aujourd'hui le sanctuaire. Ce fait est constaté dans la bulle de sa canonisation par le pape Innocent IV (3). La première guérison miraculeuse accomplie près de la tombe de saint Edmond fut celle d'un pauvre estropié, que les religieux nommèrent Thomas par reconnaissance pour notre saint.

(1) Sur la demande du roi Charles-Albert, le pape Grégoire XVI, par un décret daté du 7 septembre 1838, a approuvé le culte que cet archevêque anglais a reçu de temps immémorial, à Haute-Combe en Savoie, où il est enterré et vénéré comme un saint.

(2) Martene, *Thes. nov. anecd.*, III, p. 1247, 1254, 1255, 1824, 1853 et 1904

(3) Lyon, 11 janv. 1247, *Bullar. Roman.* Alban Butler (16 nov.) dit à tort Innocent V.

CHAPITRE XXII.

SENS.

Quand les exilés se trouvèrent réunis, après l'avertissement qui les avait décidés à quitter Pontigny, ils se demandèrent s'ils devaient partir immédiatement. Il semble que la gaieté n'ait point été bannie de leur discussion, car l'un d'eux fit rire les autres en disant qu'ils iraient où ils pourraient, ne pouvant aller où ils voulaient. Herbert rappela alors à saint Thomas son entrevue avec le roi Louis, les promesses et les offres que ce roi lui avait faites à Soissons, deux ans auparavant, et qu'il avait alors refusées. Le saint répondit : « Il semblerait, mon frère, que vous cherchiez les plaisirs de la ville et de la cour d'un roi, ce qui serait bien peu conforme aux obligations que l'Evangile nous impose. » On lui persuada pourtant (puisqu'on ne leur laissait pas le choix) d'envoyer Herbert visiter une seconde fois le roi Louis, sa première entrevue ayant eu un grand succès. Le roi était en voyage quand Herbert le rejoignit, et le motif de la conduite de saint Thomas lui ayant été exposé, il s'écria

en présence des gens de sa suite : « O religion ! ô religion ! qu'es-tu devenue ? Ceux que nous avons crus morts au monde craignent pourtant ses menaces, ils professent de mépriser les choses qui périssent, se détournent, pour l'amour d'elles, des œuvres de Dieu qu'ils avaient prises en main, et repoussent l'exilé de Dieu. » Se tournant alors vers Herbert, il dit : Saluez l'archevêque votre seigneur, et promettez-lui en mon nom que je ne l'abandonnerai point, bien que le monde et ceux qui sont morts au monde l'abandonnent. Qu'il nous dise quelle ville, quel château ou quel autre lieu de notre royaume il préfère habiter, et il le trouvera prêt à le recevoir. » La ville de Sens, que les exilés avaient visitée souvent lorsque le pape Alexandre y résidait, leur sembla réunir toutes les conditions désirables, et saint Thomas choisit pour cette raison l'abbaye royale de Sainte-Colombe, située à peu de distance de Sens, monastère fameux parce qu'il renfermait les reliques de la vierge qui lui a donné son nom. Il y vécut aux dépens du roi de France (1), depuis le 11 novembre 1166, jour de saint Martin, jusqu'au moment où son exil fut échangé contre la palme du martyre.

Le pape Alexandre, voulant répondre au vœu du clergé et du peuple romain, était parti pour Rome après

(1) Gerv., p. 1401. Par une lettre datée de Montpellier, du 6 août 1165, le pape avait prié le roi Louis d'assigner à notre saint soit un évêché, soit une abbaye qui viendrait à vaquer en France. (Ep. Gilb. Fol., II, p. 114.) Le bruit se répandit qu'il avait été fait chancelier de France. (Ep. s. Th., II, p. 195.) Le pape blâma sévèrement la timidité de l'abbé de Pontigny et de l'ordre de Cîteaux. (Ep. s. Th., II, p. 110.)

Pâques de l'année 1165. Saint Thomas était alors à Pontigny depuis six mois. Sa Sainteté quitta Montpellier après l'Assomption, et fit son entrée à Rome le 25 novembre, au milieu de fêtes extraordinaires. Elle n'y fut pas longtemps en paix, car dans le cours de l'année suivante, l'empereur schismatique Frédéric Barberousse assiégea la ville et entreprit de placer l'anti-pape sur le trône de saint Pierre. Le siège réussit, et le pape fut forcé de quitter Rome. Il se rendit sous l'habit d'un pèlerin à Gaète, où son successeur actuel a lui-même cherché un refuge, et de là à Bénévent. Il ne revint à Rome qu'en l'année 1771 ; les peines de saint Thomas étaient alors terminées. Alan rapporte que lors du départ du pape, l'archevêque accompagna le saint-père jusqu'à Bourges ; ce biographe assure, et nous n'avons aucune raison de le croire inexact, que ce fut leur dernière entrevue sur la terre.

Ce ne fut pas seulement chez les moines hospitaliers de Pontigny que les exilés furent traités avec bonté. Guillaume, archevêque de Sens, le clergé et le peuple, les reçurent avec grande joie, et ils furent si bien accueillis dans leur nouvelle demeure, qu'Herbert, le seul des biographes de saint Thomas qui fût alors avec lui, écrit avec beaucoup de sentiment les louanges « de la douce France. » Qui peut dire quelles grâces elle a reçues et recevra encore à l'avenir du glorieux martyr, cette nation pleine de cœur qui fut si noblement sympathique à ses peines !

Le roi continuait à poursuivre son appel au saint-siège.

Il avait envoyé au pape Jean d'Oxford, qui s'était efforcé de convaincre le saint-père que son maître était innocent de toutes relations schismatiques avec l'empereur et ses adhérents. Il se justifia lui-même d'avoir accepté la charge de doyen de Salisbury en dépit de la défense du pape, par la raison extraordinaire que le roi l'avait forcé d'accepter. Il résigna cependant cette charge entre les mains du pape, et le saint-père leva l'excommunication qui pesait sur lui, et lui conféra lui-même la charge de doyen. Voyant le succès de ses propres affaires, il poursuivit avec l'apparence d'un grand succès celles de son maître. Le roi demandait qu'on désignât des légats pour entendre et juger l'affaire, et surtout que le cardinal Guillaume de Pavie fût du nombre.

Saint Thomas avait aussi ses messagers et ses représentants près du pape. Dans plusieurs de ses lettres, il dit au saint-père que le roi d'Angleterre a fait emprisonner un prêtre nommé Guillaume le Chapelain, dont lui-même avait employé le frère en qualité de messenger, et le saint en concluait que le roi était excommunié *ipso facto*. Il plaida aussi avec chaleur contre l'envoi de plusieurs légats, et surtout contre celui de Guillaume de Pavie. « Qu'il plaise, dit-il, à Votre Sainteté de ne pas mettre notre innocence en péril entre les mains de monseigneur Guillaume de Pavie, car nos persécuteurs se vantent de nous faire déposer par lui. Nous ignorons si de semblables pouvoirs doivent lui être conférés, mais nous savons qu'à moins d'y être forcé par vous-même, nous ne voulons point d'autres juges que Votre Sainteté.

A Dieu ne plaise que nous voyions se réaliser les assurances récemment données par un prêtre, par un clerc de notre seigneur et ami le cardinal : il a promis au roi d'Angleterre que son maître, en qualité de légat, terminerait tout selon les désirs du prince. Le frère du prêtre qui est en prison vous communiquera le reste. Qu'il plaise à Votre Sainteté d'avoir pitié d'eux, de nous-même et de toute l'Eglise de Dieu !... » Des lettres du même genre (1) furent envoyées au cardinal Henri de Pise, dont l'influence, on se le rappelle, avait fait accepter à saint Thomas le siège de Cantorbéry, et aux cardinaux Hyacinthe et Boso, qui s'étaient montrés ses amis dévoués au sacré collège.

Le 9 octobre de cette même année 1166, le pape, par des lettres d'Anagni (2), avait nommé saint Thomas légat de toute l'Angleterre, le diocèse d'Yorck seul excepté. Le saint envoya en Angleterre deux copies de ces lettres (3),

(1) Ep. s. Th., I, p. 10 et 113. Le pape ordonna que le prêtre fût mis en liberté. (Ep. s. Th., II, p. 118.)

(2) La lettre du pape qui annonce cette nomination aux évêques anglais est datée de Latran, du 24 avril. (Ep. s. Th., II, p. 80.) L'éditeur de M. Froude (p. 190, note) en conclut que la lettre du pape à saint Thomas appartient à l'année 1165. Cela n'est pas possible. Le pape partit de Montpellier pour aller à Messine, vers le 15 août de cette année; au mois de novembre, il alla à Salerne et à Gaëte, et revint à Rome par la route d'Ostie; il n'était donc pas à Anagni le 9 octobre. Pour expliquer ces contradictions, il faut se rappeler que saint Thomas fut nommé légat plusieurs fois; Herbert dit positivement qu'il était légat à Vézelay, c'est-à-dire au mois de juin, tandis que le pape était à Annecy, d'où il partit pour Montpellier après le 29 de ce mois.

(3) Ep. s. Th., I, p. 277 et 291.

l'une aux évêques d'Hereford et de Worcester, qui s'étaient toujours montrés fidèles à leur devoir envers leur archevêque (il avait d'ailleurs sur eux des droits comme consécrateur), et l'autre à l'évêque de Londres. Le saint leur ordonnait surtout de les communiquer à leurs collègues ses suffragants, ainsi qu'à l'évêque de Durham. La dernière de ces lettres fut remise à l'évêque de Londres, à l'autel de saint Paul, le jour de la fête, probablement le 25 janvier 1167. Elle produisit une grande impression sur l'évêque, qui écrivit au roi dans ces termes (1) : « La haute autorité qui s'oppose à nous et nous accable, nous force à recourir à Votre Majesté pour lui demander aide et appui. Nul appel ne peut suspendre un mandat apostolique qui n'admet d'autre alternative que d'obéir ou d'être coupable de désobéissance. Votre Altesse peut conjurer la disgrâce et l'anéantissement qui nous menacent, en nous accordant sa royale permission d'obéir au mandat apostolique et de payer le denier de saint Pierre, en restituant aux clercs par votre royale clémence ce qui leur est dû, et en ordonnant aux évêques d'en appeler au pape et aux légats que nous attendons, dans le cas où les lettres de l'archevêque contiendraient des choses contraires aux coutumes du pays. » Le pauvre Gilbert dut sentir amèrement alors combien il est dur de servir deux maîtres aussi différents que Dieu et Mammon. Il put bien écrire au pape (2) :

(1) Gilb. Fol., II, p. 7; Froude, p. 234.

(2) Id., I, p. 243.

« Pour dire la vérité en peu de mots, tant que les choses seront en cet état entre monseigneur le roi et Sa Seigneurie de Cantorbéry, il nous est impossible, à moi et aux autres évêques de ce royaume, d'obéir aux ordres de l'un et d'éviter la terrible colère de l'autre. »

Cependant les nouvelles de Rome n'étaient point favorables. Saint Thomas était à Sens depuis peu de temps quand revinrent les messagers qu'il avait envoyés pour s'opposer à l'appel que Jean d'Oxford avait fait au nom du roi. Ils rapportèrent la nouvelle que celui-ci avait été absous et réintégré dans sa charge de doyen de Salisbury, et qu'il avait réussi à obtenir du pape l'envoi des légats et la nomination des cardinaux Guillaume de Pavie, prêtre de Saint-Pierre-ès-liens, et Othon, diacre de l'église de Saint-Nicolas dans la prison Tullienne. Tout ceci fut décidé vers la fin de l'année. Il n'était point facile à saint Thomas de connaître positivement les pouvoirs conférés aux légats. Dans la lettre (1) que lui écrivit le saint-père pour lui faire part de cette décision, il parle de la paix qu'il espère voir se rétablir entre lui et le roi ; il lui ordonne de tout faire en faveur de la paix, « sauf votre honneur et celui de l'Eglise. » Cette phrase était répétée deux fois dans la lettre. Il lui conseille aussi de se fier à Guillaume de Pavie, qui lui a promis solennellement de faire tous ses efforts pour rétablir la paix. Le pape, dans sa lettre (2) aux évêques, parle plus claire-

(1) Ep. s. Th., II, p. 15.

(2) Id., II, p. 77 ; Latran, 1^{er} déc.

ment des pouvoirs, des légats ; il les désigne comme personnes *de latere nostro*, munies de pleins pouvoirs pour entendre cette cause et telles autres qu'ils jugeraient nécessaires, et pour les terminer canoniquement d'après l'inspiration du Seigneur. Il leur donna aussi le pouvoir d'absoudre *in extremis* ceux qui auraient été excommuniés par saint Thomas, sous le serment conditionnel exigé d'habitude de se soumettre au jugement du pape en cas de guérison. Le pape dit de même, dans sa lettre au roi (1), qu'il les a envoyés munis de pleins pouvoirs et qu'il leur a conféré tous ses droits avec cette plénitude que l'Eglise romaine a coutume d'accorder. Saint Thomas avait-il connaissance de ces lettres ? On peut d'autant mieux en douter que la dernière recommande au roi de garder le secret. Mais Jean d'Oxford se vanta si hautement, à son retour, de son succès, que le saint et ses amis craignirent que le saint-père n'eût consenti à des mesures qui auraient pu amener la perte de la liberté de l'Eglise.

Nous devons à la plume même de saint Thomas le récit suivant (2) du retour de Jean d'Oxford en Angleterre. Les faits contenus dans ces lignes lui furent racontés par le chapelain de l'évêque d'Hereford, chanoine régulier et personnage digne de foi. L'évêque l'avait envoyé à l'archevêque pour s'excuser de ne point comparaître en personne lors de la fête de la Purification, malgré les trois

(1) Ep. s. Th., II, p. 117.

(2) Id., I, p. 214 ; Froude, p. 240.

sommations du saint. « Jean d'Oxford, en débarquant, trouva notre frère l'évêque d'Hereford qui attendait un vent favorable pour passer la mer ; il se cachait, car les officiers du roi l'auraient empêché de faire la traversée. En l'apercevant, il lui défendit d'aller plus loin, d'abord au nom du roi, puis au nom de Sa Sainteté le pape. L'évêque demanda alors, comme me l'a assuré le messenger qui vint ensuite pour excuser l'absence de Sa Seigneurie, « s'il avait des pouvoirs pour cela ; » Jean assura qu'il en avait et que le pape lui défendait, ainsi qu'aux autres évêques, de se rendre à nos sommations et de nous obéir en quoi que ce soit jusqu'à l'arrivée du légat à latere du pape que le roi avait demandé et obtenu. Ce légat venait, dit-il, avec de pleins pouvoirs pour terminer l'affaire pour laquelle ils avaient appelé, la cause principale et tous ses incidents. L'évêque insista pour voir les lettres ; mais Jean dit qu'il les avait envoyées à Winchester avec ses bagages, à environ douze milles de Southampton. Après avoir réfléchi, l'évêque renvoya à Winchester maître Edouard, son clerc, à la véracité de qui j'ai confiance ; et il examina les lettres en compagnie de l'évêque de Londres, qui attendait aussi pour traverser la mer. Quand l'évêque de Londres les vit, il s'écria, comme s'il ne pouvait se contenir : « Alors Thomas ne sera plus mon archevêque. » Jean d'Oxford ajouta que sa propre personne était privilégiée, et qu'ainsi nous n'avions pas le pouvoir de l'excommunier ou même de le réprimander, si ce n'est en présence du pape ; qu'il pouvait offrir la dignité de doyen de Salisbury à qui il lui plairait, et

que notre autorité nous était enlevée entièrement jusqu'à l'arrivée des légats. »

Ces nouvelles répandirent la consternation parmi les amis de saint Thomas. Son caractère ardent lui fit profondément sentir cette disgrâce, et il en dit vivement sa pensée. La lettre à laquelle nous empruntons l'extrait suivant fut adressée à Jean de Cantorbéry, un des gens de sa maison qui le représentait à Rome. Les réflexions qu'elle renferme expriment d'une manière énergique son désappointement et son inquiétude.

« Si cela est vrai, sans doute alors monseigneur le pape a étouffé et étranglé non-seulement notre propre personne, mais lui-même et tout le clergé des deux royaumes et des deux Eglises de France et d'Angleterre. Car, que n'oseront les rois de la terre contre le clergé sous le couvert de ce malheureux précédent? Sur quoi peut compter l'Eglise de Rome quand elle abandonne et laisse dépouiller ceux qui défendent sa cause et combattent pour elle-même jusqu'à la mort? Qu'arriverait-il si notre seigneur le pape éprouvait quelque disgrâce tandis que le roi et les autres sont en possession de ces privilèges? Ils seront transmis à leurs descendants, et personne ne pourra plus les leur arracher; et même, que l'Eglise y consente ou non, d'autres princes voudront les extorquer à leur profit, jusqu'à ce qu'enfin la liberté de l'Eglise périsse et, avec elle, le pouvoir et la juridiction des évêques. Car personne ne pourra plus s'opposer à la méchanceté des tyrans, qui concentrent aujourd'hui leurs efforts contre l'Eglise et les ministres de Dieu. Et ils ne s'arrêteront

pas avant de les avoir asservis comme le reste du monde.

» Ces résultats, nous ne les voyons point encore ; mais que nos suppositions soient vraies ou fausses, nous voyons bien que nous sommes affligé outre mesure. Les évêques, les abbés et les autres membres du clergé ne nous témoignent plus ni soumission ni respect. On dirait que notre déposition est maintenant un fait accompli. Que monseigneur le pape soit assuré pourtant que nulle considération ne nous engagera à rentrer dans les domaines du roi pour y plaider notre cause, ni à accepter nos ennemis pour juges, surtout monseigneur de Pavie, qui a soif de notre sang et voudrait occuper notre siège ; car, d'après ce que nous savons, ce siège lui est promis dans le cas où il débarrasserait le roi de notre personne. Une autre chose nous afflige encore : la noblesse, les évêques et autres dignitaires du royaume de France, comme s'ils désespéraient de notre cause, ont renvoyé les malheureux exilés soutenus jusqu'ici par leur charité, et ceux-ci peuvent périr de froid et de faim, ainsi que cela est déjà arrivé à plusieurs d'entre eux. Ayez soin de faire connaître toutes ces circonstances à monseigneur le pape, afin que si, comme nous l'espérons, il lui reste encore quelque zèle pour la cause de Dieu, il se mette en mesure de nous secourir. »

Jean de Salisbury écrivit au pape à ce sujet une lettre (1) énergique ; mais les remontrances d'Humbert le

(1) Ep. Jo Sar., II, p. 25.

Lombard (1), archidiacre de Bourges, produisirent bien plus d'effet à Rome. Humbert, qui fut promu à l'archevêché de Milan (2), sa ville natale, et qui occupa ensuite la chaire de saint Pierre sous le nom d'Urbain III, était alors un des clercs du saint-siège romain et l'ami dévoué de saint Thomas. Il parla d'abord au pape de la colère du roi de France, qui déclarait que Sa Sainteté ne lui aurait pas fait une plus grande peine si les légats étaient venus lui enlever sa couronne. Il dit ensuite qu'il résultait de tout cela, « que la douce saveur du nom de Sa Sainteté était affaiblie. » Il ajouta : « Et ce qui rend la chose plus fâcheuse encore, c'est qu'on croit généralement que le jour approche où Votre Sainteté et Monseigneur de Cantorbéry remporteront la victoire ; car le roi fut si effrayé quand le jour de l'appel fut écoulé, qu'il assura que les évêques n'avaient été engagés dans cette affaire ni par ses ordres ni par ses conseils, et qu'il ne voulait point y prendre part avec eux. Les évêques eux-mêmes étaient dans une telle détresse et craignaient tellement un interdit, que quelques-uns envoyèrent des messagers à Monseigneur de Cantorbéry, et que d'autres se mettaient en chemin pour se rendre à son appel, quand Jean d'Oxford, comme revêtu du pouvoir de légat, leur

(1) Ep. s. Th., II, p. 208. M. Robertson m'accuse de confondre Humbert le Lombard avec Humbert de Plaisance. Toute la question est de savoir qui des deux a écrit cette lettre. L'expression *ejus clericus*, qui se trouve dans l'adresse au pape, me l'a fait attribuer, peut-être à tort, au premier.

(2) Herb., I, p. 267.

défendit d'obéir, au nom de Votre Sainteté. L'évêque d'Hereford fut rappelé au moment où il attendait sur les côtes pour traverser la mer. Enfin, dit Humbert, j'ai entendu certifier souvent que toutes les espérances du roi reposent sur vos malheurs et sur un événement que je prie Dieu de retarder longtemps par sa miséricorde infinie, — la mort de Votre Sainteté ; car il assure qu'il ne reconnaîtra jamais votre successeur que lui-même n'ait reconnu toutes les dignités et coutumes de son royaume, et on croit maintenant qu'il a demandé les légats par ruse, afin d'éviter l'excommunication et la mise en interdit du royaume. Il espère ainsi, dit-on, annuler l'autorité de l'archevêque pendant la vie de Votre Sainteté et faire par la suite des conditions à votre successeur. »

CHAPITRE XXIII.

CLAIRVAUX.

En réalité, les affaires étaient moins gâtées qu'elles ne semblaient l'être. Saint Thomas savait très bien que Jean d'Oxford était un homme sans conscience et sans scrupule, et les amis de l'archevêque lui donnaient habituellement le sobriquet de « Jureur. » Deux des envoyés du roi, Jean Cumin et Ralph de Tamworth, partis de Rome le 1^{er} janvier, arrivèrent à Poitiers le jour de la Purification ; ils dirent (1) à l'évêque de cette ville, un des meilleurs amis de saint Thomas, que Jean d'Oxford s'était insinué dans les bonnes grâces du pape, en lui faisant entendre qu'un négociateur de bonne foi pourrait rétablir la paix entre l'archevêque et le roi, ajoutant effrontément qu'il voulait lui-même l'entreprendre. Les autres envoyés du roi l'accusèrent tout haut de trahison, parce que, dans des vues qui lui étaient personnelles, il

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 251 ; Froude, p. 237.

promettait ce que le roi regardait comme impossible. Mais bientôt les soupçons répandus dès le commencement se changèrent en certitude : Jean d'Oxford avait été beaucoup trop loin, et il avait promis au nom du roi tout ce que l'archevêque aurait pu désirer, avant d'être nommé légat, dans le but de rétablir la paix. Voici en quels termes Jean de Salisbury écrivait (1) à Milon, évêque de Térouanne : « Nous espérons que notre Père, notre Maître à tous, changera bientôt cette tempête en une douce brise, quoique les ennemis de l'Eglise nous menacent d'un cruel naufrage. Il n'est pas vrai que l'Eglise de Rome se soit tournée contre nous et que notre seigneur le pape ait consenti à toutes les demandes du roi d'Angleterre. On a pu être induit en erreur en voyant les excommuniés absous au retour de Jean d'Oxford, et lui-même rétabli par les mains du pape dans le décanat de Salisbury, comme s'il avait bien fait de communiquer avec un empereur schismatique. Mais si l'on fait attention à ce qui s'est passé à Rome, on verra que le pape, quoique trompé, a toujours été fidèle à notre cause et à celle de l'Eglise. Jean, avant son absolution, a juré publiquement, et j'espère qu'il n'a pas fait un faux serment, qu'au milieu des schismatiques il n'a rien fait contre la foi, contre l'honneur ou le service du pape. Ensuite il a produit des lettres de recommandation, des pétitions, par lesquelles le roi priait le pape de se fier à lui comme au roi lui-même. Ainsi autorisé, il a remis au jugement du

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 41.

pape la décision de l'affaire pendante entre le roi et l'archevêque à propos des coutumes royales, assurant qu'elles seraient abrogées ou maintenues suivant son bon plaisir, et que la paix serait conclue avec l'archevêque aux conditions que le pape voudrait dicter. Il a confirmé ces assurances par un serment et obtenu ainsi la promesse que Sa Sainteté enverrait des légats. On assure qu'ils ont découvert la trahison du Jureur et qu'ils se sont arrêtés en chemin. »

Il est difficile de dire jusqu'à quel point le roi Henri s'engagea, pour obtenir les faveurs du pape, à accepter des conditions qu'il n'avait point l'intention de remplir; probablement Jean d'Oxford, trouvant ses pouvoirs assez étendus, aima mieux obtenir un succès apparent, au moyen d'un serment peu scrupuleux que son maître ne devait point ratifier, que de s'en retourner sans avoir rien fait. D'ailleurs, le moment était critique. Les pouvoirs de légat conférés à saint Thomas ramenaient les évêques au sentiment de leurs devoirs, et le roi, qui trouvait la lutte difficile avec l'archevêque isolé, n'aurait pas pu lutter contre le clergé du royaume s'il eût été uni. Il était donc essentiel d'obtenir du pape quelque concession et d'arrêter saint Thomas au moins pour quelque temps; cette concession fut obtenue, mais par une horrible violation de la sainteté du serment.

Le pape fut instruit de ce qui s'était passé, et malgré les lettres de remontrances que nous avons citées plus haut, il ne voulut pas abandonner tout espoir de réconciliation. Jean d'Oxford lui avait écrit pour lui dire que

le roi avait mis en liberté tous les ecclésiastiques qu'il avait fait emprisonner, et qu'il voulait confirmer toutes les libertés que l'Eglise avait eues dans son royaume dans le temps du roi Henri son grand-père. Cette phrase, si souvent répétée depuis, paraît ici pour la première fois ; ce n'est qu'un jeu de mots, car le roi soutenait les constitutions de Clarendon en tant que coutumes royales. Cependant le pape espérait toujours la paix, et il écrivit (1) de Rome, le 7 mai 1167, aux cardinaux Guillaume de Pavie et Othon, que leur premier devoir était de consoler l'archevêque, et que leur but unique devait être de trouver un arrangement qui satisfît les deux parties ; il leur défendait de mettre le pied dans les domaines du roi Henri avant d'avoir obtenu ce résultat. Des instructions dans ce sens leur furent envoyées de Bénévent le 22 août. Dans la pratique, c'était leur ôter leurs pouvoirs comme légats et rendre à saint Thomas toute sa liberté ; et Lombard, qui vint les trouver à Châteauroux, écrivit (2) à l'archevêque que, d'après les conversations qu'il avait eues avec eux, il n'y avait pas à en douter.

Saint Thomas avait certainement su que le pape avait retiré aux légats leurs pouvoirs avant sa lettre du mois de mai ; car (3), le dimanche des Rameaux, le saint, après la procession et le sermon auxquels il assistait à Clairvaux, excommunia Gilbert Foliot, évêque de Londres, pour contumace et désobéissance. Les lettres de l'arche-

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 54 et 57.

(2) Id., II, p. 208.

(3) Fitz-St., p. 255.

vêque (1) furent portées par deux messagers, nommés Bérenger et Guillaume Bonhart; ce dernier (2) nous raconte comment ils s'acquittèrent de leur commission. Le jour de l'Ascension, ils vinrent ensemble à la cathédrale de Saint-Paul; un prêtre, nommé Vitalis, disait sa messe au maître-autel. A l'offertoire, Bérenger monta à l'autel, s'agenouilla et mit la lettre entre les mains du prêtre, qui s'était retourné pour la prendre, croyant que c'était une offrande. Alors Bérenger lui prit les mains et ne les lâcha qu'après lui avoir ordonné, au nom du pape et de l'archevêque, d'en donner une copie à l'évêque et l'autre au doyen; il défendit à Vitalis de continuer sa messe, au diacre Guillaume de Norhall, au sous-diacre Guillaume Hog, qu'il prit pour témoins, de l'assister, jusqu'à ce que lecture des lettres eût été faite à haute voix. Alors Bérenger se tourna du côté du peuple: « Sachez, dit-il à haute voix, que Gilbert, évêque de Londres, a été excommunié par Thomas, archevêque de Cantorbéry et légat du saint-siège. » Parmi les assistants, quelques-uns voulurent arrêter Bérenger, d'autres l'insultèrent; mais Guillaume Bonhart le couvrit de son manteau. Ils se mêlèrent à la foule (3), qui se précipitait hors de l'église, et regagnèrent sains et saufs leur logement. Quelques

(1) Ep. s. Th., p. 293 et 298.

(2) Id., II, p. 225; Froude, p. 417.

(3) Fitz-Stephens (p. 257) dit que les personnes qui avaient entendu la messe le matin dans l'église de leur paroisse, quittaient ordinairement la cathédrale après l'évangile, probablement après avoir assisté au sermon.

personnes voisines de l'autel demandèrent au prêtre si la ville était mise en interdit, et sur sa réponse négative ils ne firent plus de questions. Vitalis interrompit sa messe. Il voulait qu'on lût la lettre de l'archevêque; mais le diacre vint consulter Nicolas l'archidiacre, qui lui dit : « Le prêtre interromprait-il son dîner si un messenger venait, au nom de l'archevêque, lui défendre de manger? » La messe fut continuée, et les lettres ne furent pas lues publiquement. Les officiaux du roi dirigèrent contre Bérenger des recherches actives tant à la ville que dans la campagne, mais sans succès. Il vint ensuite à Yorck, porteur de lettres du pape, et parvint à leur échapper.

Bérenger s'exposait à un sérieux danger. C'était un laïque et un homme non lettré; mais on le représente comme un jeune homme qui ne craignait pas le péril ni même la mort pour la cause de Dieu. Les côtes étaient surveillées avec soin, et il avait peu d'espoir d'échapper aux recherches; s'il était pris, le messenger de l'archevêque devait s'attendre à subir non-seulement les peines sévères récemment décrétées contre les criminels de haute trahison (1), mais tous les traitements qu'Henri, avec son caractère irascible, pourrait imaginer dans un moment de fureur. Il n'est pas hors de propos de citer ici un extrait d'une lettre (2) qui nous montrera ce que pouvait devenir le grand Henri Plantagenet dans un paroxysme de rage. « Richard de Humet osa dire quelque chose qui

(1) Hoved., fol. 284 b; Gerv., p. 1409.

(2) Ep. s. Th., II, p. 260; Froude, p. 199.

semblait favorable aux Ecossais ; le roi lui fit un affront public, il l'appela traître. Dans un accès de fureur, il ôta son chapeau et le jeta par terre, déboucla son baudrier, quitta ses habits, arracha l'étoffe de soie qui couvrait son lit, et s'asseyant par terre comme sur un tas de fumier, il se mit à mordre la paille. » — « Ce fut à Toucques, nous dit le même historien, que fut pris le messenger de Sa Seigneurie notre saint-père le pape ; il est toujours en prison et chargé de chaînes. Ce fut aussi là que le Seigneur sauva Herbert des mains de ceux qui le poursuivaient ; certainement il n'aurait pas dû s'exposer ainsi pour une affaire si peu importante. » Nous trouvons un autre échantillon du caractère du roi dans le traitement subi par un messenger porteur d'une lettre au roi. « Vous savez, écrit Nicolas de Mont-Rouen (1), quel fut le sort du messenger qui remit la lettre au roi. Henri lui plongea ses doigts dans les yeux comme s'il voulait les arracher ; le sang coula. Il le força à avaler de l'eau chaude jusqu'à ce qu'il eût avoué que la lettre venait d'Herbert. Il est encore en prison, quoique le roi ait reçu de sa mère l'ordre de le mettre en liberté. »

Dans des circonstances semblables, la crainte de s'exposer à des traitements si cruels était un motif suffisant pour décourager ceux qui auraient voulu porter les lettres de l'archevêque, et l'on doit plutôt s'étonner du grand nombre d'entre elles qui arrivèrent à destination, que de l'impossibilité où il fut quelquefois de trouver

(1) Ep. s. Th., II, p. 184 ; Froude, p. 204.

quelqu'un qui voulût s'en charger. On comprend pourquoi l'évêque de Londres ne reçut pas avant son excommunication les trois avertissements requis par la loi, et pourquoi elle fut notifiée dans un si court délai. Il y avait longtemps qu'il en avait eu connaissance. Il avait réuni à Westminster les évêques d'Exeter et de Salisbury, Richard d'Ilchester, Laurent, abbé de Westminster, Gui le Roux, doyen de Waltham, et les barons de l'échiquier. L'évêque d'Exeter lui envoya un message préliminaire pour le prévenir de ne pas lui offrir le baiser qui était le salut d'usage ; néanmoins, Gilbert l'offrit quand ils se rencontrèrent à la réunion, et Barthélemy ne le refusa pas. Le but de l'évêque de Londres était d'amener son frère d'Exeter à se joindre à lui pour l'appel, mais il n'y réussit pas. Jocelin de Salisbury, dans le cours de l'affaire, se servit d'une phrase insultante à propos de la sentence prononcée contre lui : « Si l'archevêque Buinard, ou tout autre fou qui serait mon archevêque, m'ordonnait quelque chose que je ne dusse pas faire, croyez-vous que j'obéirais ? »

L'évêque savait parfaitement qu'il était sous le coup de la sentence, quoique les citations, arrêtées par une surveillance sévère, ne pussent lui être signifiées suivant les formalités légales. Il écrivit (1) à Jocelin de Salisbury qu'il allait être enveloppé dans la même condamnation ; et tous deux, au commencement du carême, en appe-

(1) Ep. Gilb. Fol., I, p. 337, 242 et 287 ; Froude, p. 401, 402 et 404.

lèrent au pape, fixant pour terme de leur appel le 9 février 1168. Ils en informèrent saint Thomas. Cependant l'opinion (1) des docteurs en droit canon fut que l'appel était nul, parce qu'il avait été fait de mauvaise foi, pour se dérober à la justice. Saint Thomas excommunia donc Gilbert le dimanche des Rameaux, et dans la signification (2) qu'il en fit au doyen et au clergé de Londres, il menaça, si on ne lui donnait pas satisfaction avant l'Ascension, d'excommunier aussi ce jour-là l'archidiaque de Cantorbéry, Geoffroi Ridel, et Robert son vicaire, Richard d'Ilchester, Richard de Luci, Guillaume Giffard, Adam de Chere, tous ceux qui avaient usurpé les propriétés ecclésiastiques ou qui excitaient le roi à attaquer l'Eglise ou à exiler des innocents, et ceux qui auraient insulté les messagers du pape ou les siens propres. Il y avait ajouté les noms de tous ceux qui avaient été excommuniés en même temps que l'évêque de Londres. C'étaient l'évêque de Salisbury, Hugues comte de Norfolk, Renouf de Broc, Thomas Fitz-Bernard, Robert de Broc, clerc, Hugues de Saint-Clair, Létard de Norflece, clerc, Nigel de Sacville et Richard, frère de Guillaume d'Hastings, qui avait usurpé l'église de Manech. Plusieurs de ces noms sont déjà compris dans l'excommunication de Vézelay; la raison de ce fait est que l'archevêque avait su que Jean d'Oxford avait obtenu leur absolution. Le fait est, comme nous l'avons vu, qu'il

(1) Herb., I, p. 252.

(2) Ep. s. Th., I, p. 298.

n'avait obtenu qu'une absolution conditionnelle, qui fut interprétée d'une manière tout à fait arbitraire ; plusieurs d'entre eux furent absous (1) à Londres, le jour de la Sainte-Trinité, sous prétexte qu'ils étaient en danger de mort, au moment où ils partaient pour la guerre contre les Gallois.

L'évêque de Londres (2) était à la campagne, à Stubbe-hutte, quand il apprit ce qui s'était passé dans sa cathédrale. Le samedi suivant, il vint au chapitre, qui avait été convoqué pour ce jour. Après une longue discussion, Vitalis reçut l'ordre de produire les lettres (3), ce qu'il fit, les remettant à l'évêque et au doyen. L'évêque lut la sienne à haute voix, fronçant le sourcil ; dans sa fureur, il articulait avec peine. Quand il eut fini la lettre, il se mit à l'attaquer par les arguments qui suivent :

« Le premier argument est tiré de l'ancien Testament. Adam pécha dans le paradis. Dieu ne le condamna pas sur-le-champ ; il le laissa s'éloigner, puis il le cita, en disant : « Adam ! » puis il le réprimanda en disant : « Où êtes-vous ? »

» Le second argument est tiré du nouveau Testament. Il est dit à saint Pierre, dans l'Evangile : « Si ton frère » pèche contre toi, réprimande-le en particulier, puis de- » vant deux ou trois personnes ; la troisième fois, dis-le à » l'Eglise ; enfin regarde-le comme incorrigible, et qu'il » ne soit plus pour toi qu'un païen et un publicain. »

(1) Fitz-St., p. 259.

(2) Ep. s. Th., II, p. 226 ; Froude, p. 418.

(3) Id., I, p. 293 et 298.

» L'archevêque n'a pas le droit de dire : Je ne peux pas citer l'évêque de Londres. Il le peut certainement ; puisqu'il peut faire le plus en l'excommuniant, il peut faire le moins en le citant.

» Juger en dernier ressort est un privilège qui n'appartient qu'au pape. Mon appel me sauve donc ; et par le nom sacré de la très sainte Trinité, je brise cet acte et le mets en pièces contre le roc sur lequel l'Eglise est fondée.

» Dans toutes les causes criminelles, quatre personnes sont nécessaires : l'accusateur, l'accusé, les témoins, le juge. L'archevêque, dans sa fureur contre moi, confond toutes ces personnes ; il est accusateur, témoin et juge tout à la fois. Il est donc clair qu'il serait aussi exécuter, s'il pouvait.

» Il met sa faucille dans la moisson d'un autre, car il n'a aucun droit ni sur ma personne ni sur mon Eglise ; sur ma personne, parce que je ne lui ai point prêté serment d'obéissance, que je ne lui ai jamais obéi ; que je n'ai point prêté serment à l'Eglise de Cantorbéry, au nom de l'Eglise de Londres ; sur mon Eglise, parce que l'Eglise de Londres revendique le droit dont une invasion païenne l'a dépouillée, le droit d'être siège archiepiscopal. Je suis prêt à le prouver, et je forme de nouveau appel sur ce point.

» S'il est vrai, comme il le dit, qu'il tient ses pouvoirs du pape comme légat, cela ne lui sert de rien, car il est en dehors des limites de son mandat. »

Le doyen, l'archidiaacre, tous les chanoines et prêtres

de Saint-Paul se joignirent à l'appel ; mais les chanoines de Saint-Barthélemy, de Saint-Martin et de la Sainte-Trinité refusèrent de s'y joindre. Enfin le doyen fit lire la lettre qu'il avait reçue.

Quelle que soit la validité canonique des autres arguments de l'évêque, un d'eux est particulièrement absurde. Quand il fut transféré d'Hereford à Londres, il refusa de renouveler le serment d'obédience, sur ce motif exprès qu'il n'était point exigible, puisque celui qu'il avait prêté lors de sa promotion à Hereford était toujours valable. Saint Thomas, d'accord avec lui, porta la question devant le pape Alexandre, quand ils vinrent ensemble au concile de Tours. Alexandre décida (1) en faveur de Gilbert, sous la condition expresse qu'il ne pourrait en résulter aucun préjudice pour l'archevêque ou pour son Eglise. Il était donc littéralement vrai qu'il n'avait personnellement rien promis à saint Thomas ; car il avait prêté serment à Théobald, lors de sa promotion au siège d'Hereford ; il n'avait pas non plus promis obéissance à l'Eglise de Cantorbéry au nom de celle de Londres ; mais il avait été dispensé de ces deux promesses sous la condition expresse qu'il ne réclamerait pas l'exemption dont il se prévalait aujourd'hui.

Les évêques furent convoqués à Northampton le jour de la Trinité. L'objet de cette réunion était de leur demander (2) de renouveler l'appel que les évêques de

(1) Ep. s. Th., II, p. 19.

(2) Ep. Gilb. Fol., II, 268 ; Ep. s. Th., I, p. 328.

Londres et de Salisbury avaient fait au commencement du carême. L'évêque de Durham, qui parla le premier, dit qu'il était absent à l'époque de l'appel; qu'il n'avait reçu aucune citation; que, cependant, il consulterait son métropolitain, l'archevêque d'York, et qu'après avoir mûrement réfléchi, il ferait ce qu'il pourrait, *sauf l'honneur de Dieu et le sien propre*. Cette réponse évasive reçut l'approbation des autres évêques, qui ne voulaient pas prendre à la lutte contre saint Thomas une part plus grande qu'ils n'y étaient obligés. Ils furent aussi probablement refroidis par les prétentions à se rendre indépendant de Cantorbéry, que Gilbert avait introduites dans son appel, prétentions qui excitaient, particulièrement sur le continent (1), la plus vive indignation.

On prit ensuite l'avis de l'évêque d'Exeter; il répondit que l'appel de ses frères les évêques avait eu lieu sans qu'il en eût connaissance; que s'ils appelaient, ils faisaient cause commune avec des personnes excommuniées, et que si le pape confirmait la sentence, on se trouverait exposé à un danger qu'il ne voulait point courir; que si, pourtant, le bien de l'Eglise le demandait et que le roi voulait bien lui permettre de sortir du royaume, il protesterait par un appel contre toute nouvelle attaque pour l'avenir, mais non contre les attaques passées; et que, pour lui, s'il venait à sa connaissance que son supérieur eût porté une

(1) Ep. s. Th., I, p. 329. L'archevêque de Sens (Ep. s. Th., II, p. 154), les évêques d'Auxerre, Térouanne, Noyon, Paris, Troyes. (Ep. Gilb. Fol., II, p. 205, 224, 228, 235 et 267.)

sentence contre lui, il s'y soumettrait. Gilbert Foliot rit beaucoup de cette réponse.

L'évêque de Winchester fut requis d'envoyer à Northampton sa réponse aux questions soumises à ses frères. La voici : « Lorsqu'un homme est cité devant une cour souveraine, la loi divine ne lui permet pas d'en appeler à un tribunal d'un degré inférieur, et celui qui a fait un appel est obligé de le soutenir. Maintenant, usé par la maladie et par l'âge, je suis cité devant le souverain Maître; je ne puis donc plus interjeter d'appels devant un tribunal terrestre. Je vous prie de m'excuser si je ne me joins pas à un appel qui pourrait m'exposer à un anathème. » Nous tenons ce récit de Roger de Worcester, qui était du parti de saint Thomas; il ajoute que ces deux évêques, Barthélemy d'Exeter et Henri de Winchester, devinrent dès lors suspects aux partisans du roi, et furent pour l'avenir mis en dehors de leurs intrigues. Quatre évêques allèrent encore plus loin dans le sens de la soumission : ils publièrent les lettres ⁽¹⁾ qui proclamaient l'excommunication de Gilbert, l'évêque de Norwich dans son premier synode, et les évêques de Lichfield, de Winchester et de Chichester, le lendemain de leur réception.

Gilbert, après avoir si mal réussi auprès de ses collègues, eut recours au roi, qui lui écrivit de Saint-Macaire-sur-Garonne en Gascogne, pour lui permettre d'en appeler au pape. Henri écrivit lui-même en sa faveur au souverain

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 9, 296 et 298; Froude, p. 412, 413 et 414.

pontife ; voici un extrait de sa lettre : « Je ne puis assez m'étonner que votre sagesse veuille m'exposer à des traitements que je considère comme les plus injurieux du monde, moi qui suis le dévot fils de l'Eglise de Rome, toujours prêt à me soumettre à ce qui est juste. Celui qui ne cesse de poursuivre les innocents vient ajouter à toutes ses anciennes offenses une nouvelle injure. Soutenu, dit-il, par l'autorité de Votre Sainteté, il vient d'excommunier les évêques de Londres et de Salisbury ; ces évêques n'ont été ni convaincus, ni cités, ni avertis ; la cause était en appel, et il tient suspendue sur la tête de plusieurs de mes amis, sans aucun motif raisonnable, la menace d'un traitement semblable. Je suis aussi révolté de tous ces procédés que si j'avais été moi-même l'objet de la condamnation. Il me semble que votre bonté paternelle m'a rejeté, que vous avez cessé de regarder les souffrances de votre fils, et que vous permettez à un ennemi pervers de me faire la guerre comme il lui plaît. »

CHAPITRE XXIV.

LES CARDINAUX LÉGATS.

La sentence d'excommunication dont le saint avait menacé Geoffroi Ridel et plusieurs autres dans l'église de Clairvaux, fut mise à exécution le jour de l'Ascension. Elle donna à un des évêques consacrés par saint Thomas l'occasion de prouver qu'il avait le sentiment du devoir. Roger (1), fils du comte de Glocester, proche parent du roi, était évêque de Worcester, et, seul parmi les prélats, il osa braver l'exil pour la cause de saint Thomas. Geoffroi Ridel continuait, malgré son excommunication, à occuper sa place dans la chapelle royale. L'évêque de Worcester eut l'occasion d'aller à la cour, où il fut parfaitement accueilli par le roi, qui écouta volontiers ses conseils, bien qu'il n'eût point l'intention de les suivre. Un jour, ils se rendirent à la chapelle, où le roi devait entendre la messe ; l'évêque vit entrer de sa place l'archidiacre de Cantorbéry et quitta aussitôt la chapelle. Le

(1) Fitz-St., p 253.

roi s'irrita de ce procédé, et bien qu'il en devinât la cause, il fit donner ordre à l'évêque de revenir et d'expliquer sa conduite. Roger fit répondre au roi et ne cacha pas le motif de sa retraite; le roi lui envoya l'ordre de quitter l'Angleterre au plus vite. L'évêque demanda ses gens et leur ordonna de le suivre, après avoir rassemblé leurs bagages. Puis il fit dire au roi qu'il avait déjà le pied à l'étrier et qu'il allait partir (1). Un instant après, le roi éclata en insultes et en menaces. Alors un de ceux qui l'entouraient eut assez de courage pour le blâmer : « Sire, dit-il, qu'avez-vous fait ? Vous avez banni un évêque qui vous est étroitement uni par la fidélité et les liens du sang. S'il m'est permis de vous le dire, vous avez eu tort. En outre, vous avez fait ce qui peut être le plus agréable à l'archevêque, et le pape, qui jusqu'ici n'a eu aucune raison de vous blâmer, aura dans l'avenir et par votre faute sujet de le faire. Vous affligez vos amis et vous réjouissez vos ennemis en bannissant un innocent, pour ne point dire un évêque. » Le roi fut ému et envoya un homme à cheval pour chercher l'évêque, qui ne voulut point revenir; il dépêcha encore d'autres émissaires, puis il expédia un détachement de soldats montés sur des chevaux rapides, commandés par un comte, et il leur donna l'ordre de ramener l'évêque bon gré mal gré. Roger revint et parla au roi avec franchise. Depuis ce jour, l'archidiacre n'entra plus à la chapelle en présence de l'évêque ni même du roi.

(1) « In *strepâ* vel orbe tenente pedem. » (Fitz-St., p. 254.)

L'évêque d'Hereford, l'autre prélat consacré par saint Thomas, fit son possible pour obéir aux sommations de l'archevêque, mais il en fut empêché par les officiaux; il revint chez lui et prit la chose tellement à cœur, qu'il fut atteint d'une maladie qui se termina fatalement. Il mourut (1) le 28 février 1167. Son siège était vacant depuis six ans quand Robert Foliot, cousin de Gilbert, qui alors (2) était archidiacre d'Oxford, lui succéda.

Le 19 juin, le pape adressa à saint Thomas, au sujet des excommunications, la lettre suivante (3), datée de Bénévent :

« Nous sommes très étonné qu'alors que vos envoyés et ceux de notre bien-aimé fils en Jésus-Christ le roi d'Angleterre étaient encore à notre cour, attendant notre décision, vous ayez, sans nous consulter, prononcé une sentence d'excommunication contre les dignitaires du royaume. De plus, quoique nous ne doutions point en général de votre prudence et de votre circonspection, nous savons pourtant que souvent on voit moins clair dans ses propres affaires que dans celles d'autrui; et comme nous ne voulons pas que la sentence soit révoquée par d'autres que par vous, nous vous avisons, conseillons et prions, comme un frère bien-aimé, de la suspendre de votre propre volonté afin d'adoucir le déplaisir du roi, et

(1) Godwin, p. 483. Le 8 janvier, mourut aussi Robert, évêque de Lincoln. (Hoved., fol. 293 b.)

(2) Herb., I, p. 363; Fitz-St., p. 215.

(3) Ep. s. Th., II, p. 22; Lupus (III, 24) donne la date du 1^{er} juillet; Froude, p. 429.

cela jusqu'au moment où vous apprendrez par nos envoyés si le roi désire se réconcilier et réaliser la promesse de votre rappel.

» Il convient que nous l'attendions avec patience et que nous le tolérions en tout esprit de douceur pendant deux ou trois mois, afin de ne lui laisser aucune excuse. Si vous ne jugez pas à propos de suivre notre conseil, et que les choses, ce qu'à Dieu ne plaise, tournent contre votre désir et votre attente, vous ne devez l'attribuer qu'à vous-même et non pas à nous. Mais si, selon nos désirs et notre invitation, vous suspendez la sentence jusqu'à l'arrivée de nos envoyés, et que le roi persiste dans son obstination, vous serez parfaitement libre de renouveler la sentence sans encourir notre déplaisir, et vous pourrez vous adresser à nous en toute assurance pour demander aide et appui. »

Cette lettre semble constater la validité des censures en dépit de l'absence des trois citations ou monitions canoniques, sans doute à cause de l'impossibilité de les faire parvenir et de la notoriété des offenses. A la requête des évêques (1), le saint consentit à suspendre la sentence tant qu'il y aurait quelque espoir de paix.

Les cardinaux qui avaient été nommés légats au mois de décembre précédent, mais dont les pouvoirs avaient été restreints à une simple médiation depuis le mois de mai, arrivèrent presque à la fin de l'année 1167. Le car-

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 129; Froude, p. 812.

dinal Othon⁽¹⁾ écrivit de Montpellier, où il attendait son collègue Guillaume de Pavie, qu'il avait mis un long temps à faire son voyage, ayant été obligé de prendre un déguisement pour aller à Venise, à cause de l'état de l'Italie, occupée alors par l'empereur et ses troupes. Il avait, disait-il, séjourné pendant quelque temps à Brescia, son pays natal. Saint Thomas ne redoutait point la médiation de ce cardinal comme celle de son collègue Guillaume de Pavie. Celui-ci écrivit aussi ⁽²⁾, mais d'un style qui inquiéta sérieusement notre saint. Ils n'avaient aucun pouvoir quelconque et n'étaient que de simples pacificateurs. Aussi la lettre suivante fit supposer que son auteur avait l'intention d'assumer une autorité qui ne lui appartenait point, et comme il était connu pour un homme passionné, cette prétention pouvait avoir de sérieuses conséquences. « Nous sommes en route pour l'Angleterre, nous et notre vénérable frère Othon, cardinal diacre, avec la commission de trancher les questions pendantes entre Votre Seigneurie et le roi, comme nous le jugerons convenable dans l'intérêt de l'Eglise de Dieu, et nous prions sérieusement Votre Seigneurie d'éviter autant que possible tout ce qui tendrait à augmenter la division et de coopérer avec zèle à tout ce qui pourrait faciliter un arrangement. » Saint Thomas prépara deux réponses différentes à cette lettre, mais elles ne furent jamais envoyées; Jean de Salisbury, que le saint con-

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 137; Froude, p. 256.

(2) Id., II, p. 146; Froude, p. 257.

sulta (1), les condamna avec une grande liberté comme trop sévères et trop peu respectueuses pour être envoyées à un cardinal-légat, et lui en suggéra (2) une autre. Rien peut-être n'est plus admirable dans la vie de saint Thomas que l'esprit avec lequel il reçut et encouragea la libre et constante critique de Jean de Salisbury.

Comme les cardinaux devaient passer par Sens, ils visitèrent naturellement saint Thomas. Ils voulaient remercier l'archevêque (3) d'avoir intercedé près du roi Louis pour qu'il leur accordât la liberté de traverser la France, faveur que ce roi était fortement tenté de refuser. Ils allèrent ensuite visiter le roi Henri, qui était à Caen, et séjournèrent longtemps près de lui (4), sans rendre compte de leurs démarches à l'archevêque. Cette conduite était tout à fait d'accord avec l'idée qu'entretenaient les amis de saint Thomas, que le seul but du roi était de trainer les négociations en longueur, et qu'il n'était point sincère en discutant les termes de la réconciliation. Cependant saint Thomas fut appelé par eux à une conférence qui devait avoir lieu le 18 de novembre (5), sur les frontières de France et de Normandie, dans un lieu situé entre les villes de Trie et de Gisors.

Pendant la route, l'archevêque raconta à ses compagnons qu'il avait rêvé, la nuit avant la conférence, qu'on

(1) Ep. s. Th., I, p. 149 et 150; Froude, p. 258 et 261.

(2) Ep. Jo. Sar., II, p. 72, 97 et 74; Froude, p. 259 et 263.

(3) Ep. s. Th., I, p. 145.

(4) Herb., I, p. 248.

(5) Gerv., p. 1402.

lui offrait du poison dans une coupe d'or. Dans le cours de la journée, ils eurent l'idée que ce songe se vérifiait dans la personne du cardinal Guillaume de Pavie, dont les propositions, élégamment présentées, semblaient plausibles, bien qu'elles fussent destructives de la liberté de l'Eglise. Le roi de France assistait à l'entrevue et avait pourvu lui-même aux besoins de l'archevêque. Dans une lettre (1) où saint Thomas rend compte au pape de cette conférence, il dit que ses ennemis ont entrepris de le ruiner en frais et en voyages, et que, comme lui et ses compagnons d'exil n'ont que trois chevaux à leur disposition, il a été obligé de demander qu'on ajoutât une semaine au délai de dix jours donné par les légats. Le roi Henri s'offensa de ce court délai (2); il serait difficile de dire pourquoi.

Lors de l'entrevue, les légats étaient accompagnés seulement par l'archevêque de Rouen, le roi d'Angleterre ayant gardé autour de lui les évêques anglais qu'il avait mandés, et qui tous étaient les plus grands ennemis de saint Thomas, — l'archevêque d'Yorck et les évêques de Londres, Chichester et Salisbury. Pour sauver les apparences, il ajouta à ceux-ci l'évêque de Worcester. Les légats, d'après le récit fait au pape par les deux partis (3) et d'après celui de Jean de Salisbury à son ami l'évêque d'Exeter, ouvrirent la conférence en rappelant l'inflexi-

(1) Ep. s. Th., I, p. 16; Froude, p. 270.

(2) Ep. Gilb. Fol., II, p. 143.

(3) Ep. s. Th., I, p. 16; Ep. Jo. Sar., II, p. 85; Froude, p. 270, 289 et 275.

bilité du roi, la perversité des temps, les besoins de l'Eglise, qui partout, excepté en France, était entourée d'ennemis. Ils parlèrent aussi du grand nombre de faveurs dont le roi s'était plu à combler le saint autrefois, et ils firent le récit des torts dont Henri se plaignait maintenant. Parmi ces derniers, le roi comptait la guerre qui avait éclaté entre lui, le roi de France et le comte de Flandres, guerre qu'il attribuait à saint Thomas. Ils recommandèrent alors au saint une grande modération et une grande loyauté, et finirent en lui demandant comment ils pourraient espérer eux-mêmes recouvrer la faveur du roi, dont ils avaient encouru le déplaisir alors qu'il avait découvert que leurs pouvoirs n'étaient pas aussi étendus que Jean d'Oxford le lui avait fait supposer. Saint Thomas commença sa réplique en les remerciant, ainsi que le pape, de l'intérêt qu'ils prenaient à ses affaires. Il dit qu'il était prêt à montrer au roi toute l'humilité et la loyale obéissance qui pourraient s'accorder avec l'honneur de Dieu, du siège apostolique, la liberté de l'Eglise, la dignité de sa charge et la conservation de la propriété ecclésiastique; et s'il semblait que ce fût trop ou trop peu, il promettait de se laisser guider par l'avis des légats, autant que le permettraient sa dignité et sa position. Quant à la guerre, afin d'enlever à ces rapports toute espèce de probabilité, depuis longtemps il s'était abstenu à dessein de toute relation personnelle avec le roi de France, et lui avait demandé seulement, depuis peu, une entrevue dans laquelle il avait obtenu, à leur requête, un sauf-conduit pour les légats. Ces faits

furent confirmés le lendemain, en présence des cardinaux, par le roi Louis en personne, et il affirma par serment que l'archevêque de Cantorbéry lui avait toujours conseillé la paix à des conditions qui pourraient assurer l'honneur des deux rois et la tranquillité de leurs peuples.

Guillaume de Pavie dit alors : « Puisque nous ne valons pas mieux que nos pères, l'archevêque peut promettre d'observer envers le roi Henri les coutumes que ses prédécesseurs ont observées envers les premiers rois. » Toutefois, ce n'était qu'une subtilité pour lui faire approuver les constitutions de Clarendon, car la seule manière de les défendre était de les tenir pour d'anciennes coutumes, selon l'interprétation du roi, et saint Thomas fut obligé de refuser cette promesse. Le cardinal de Pavie lui dit alors de résigner son siège; mais le saint répondit que ce serait désertir la cause de l'Eglise. Il refusa aussi de retourner à Cantorbéry avant qu'on eût décidé quelque chose sur les sujets en litige, citant le proverbe anglais : « Qui ne dit rien consent. »

Les légats demandèrent alors au saint s'il se soumettrait à leur jugement quant aux points en litige entre lui et le roi. La question le plaçait dans l'alternative de se soumettre à un arbitre comme le cardinal Guillaume de Pavie, qu'il savait être un partisan du roi, ou de refuser le jugement, ce qui pouvait sembler une sorte de révolte. Il répondit qu'avant toute espèce d'arbitrage, il fallait restituer toutes les propriétés de l'Eglise injustement enlevées, et qu'il serait alors prêt à se soumettre au jugement de ceux que désignerait Sa Sainteté,

Les légats demandèrent enfin à l'archevêque si, en cas d'un nouvel appel des évêques, il consentirait à ce que la cause fût instruite par eux et à ce qu'ils en fussent les juges. Le saint avait entendu parler déjà de cet appel qu'on se proposait de faire au nom des évêques d'Angleterre; il savait qu'un petit nombre d'entre eux étaient rassemblés à Rouen, que la plupart n'en avaient pas connaissance, et que presque tous les autres le désapprouvaient ou le considéraient comme étant plutôt une mesure évasive qu'un appel; c'est pourquoi il répondit qu'il n'avait reçu du pape aucunes instructions à ce sujet, mais que quand il les aurait reçues, il ferait la réponse qu'il jugerait convenable. Il concluait en disant que sa pauvreté et celle de ses amis le rendait incapable d'entreprendre un procès et des voyages dispendieux, et qu'il ne voulait pas abuser des bontés du roi de France en lui demandant de les défrayer dans des maisons louées.

L'archevêque et les légats se séparèrent avec des assurances mutuelles de bienveillance. On ne pouvait guère espérer qu'une réconciliation fût la suite de cette conférence, car il ne faut pas oublier que les pouvoirs des légats auraient repris toute leur vigueur, au grand détriment de la cause de saint Thomas.

Les cardinaux (1) retournèrent alors près du roi. Le jeudi qui suivit l'entrevue, ils arrivèrent au monastère du Bec, le lendemain à Lisieux, le troisième jour à Saint-

(1) Ep. s. Th., II, p. 268; Ep. Jo. Sar., II, p. 89; Froude, p. 280 et 284.

Pierre-sur-Dives, et le quatrième, c'est-à-dire le dimanche qui précédait l'Avent, ils passèrent par Argentan. Le roi fit deux lieues pour aller à leur rencontre, et, leur donnant cordialement la bienvenue, il les accompagna tous deux à leur maison.

Le lendemain, lundi 27 novembre, après la messe, ils furent invités à présenter leurs hommages au roi, et entrèrent dans la salle du concile avec les archevêques, les évêques et abbés qui y étaient admis. Quand ils repa-rurent, deux heures environ après leur arrivée, le roi vint à la porte extérieure de la chapelle et dit à haute voix, de manière à être entendu des légats : « J'espère que mes yeux ne rencontreront plus de cardinaux. » Il était tellement empressé de se débarrasser d'eux, que leurs maisons se trouvant à une certaine distance, il n'attendit pas l'arrivée de leurs chevaux, et leur fit monter les premiers qu'ils trouvèrent dans le voisinage de la chapelle. Ainsi les cardinaux s'en retournèrent avec une suite de quatre personnes au plus.

Les archevêques, évêques et abbés, restèrent avec le roi et rentrèrent dans la chambre du concile, où ils demeurèrent jusqu'au soir; ensuite ils visitèrent les cardinaux : tous étaient dans un trouble évident. Après être restés avec eux quelque temps, ils retournèrent à leurs logis. Le lendemain, ils restèrent enfermés avec le roi jusqu'à midi, puis ils firent une seconde visite aux cardinaux, revinrent de nouveau près du roi et retournèrent encore chez les cardinaux, portant de secrets messages des uns aux autres. Le jour suivant, veille de saint André, le roi

se leva à l'aube du jour et s'en fut à la chasse au faucon, ce qui fit supposer qu'il s'absentait à dessein. Les évêques se réunirent de très bonne heure à la chapelle royale et se rendirent à la salle du concile ; ils y délibérèrent en l'absence du roi , puis ils se retirèrent à l'église voisine de la maison des cardinaux.

Les légats s'assirent pour entendre les propositions de l'assemblée ; les archevêques de Rouen et d'Yorck , les évêques de Worcester , Salisbury , Bayeux , Londres , Chichester et Angoulême , un grand nombre d'abbés et une foule d'ecclésiastiques et de laïques , se rangèrent de chaque côté. Alors l'évêque de Londres se leva ; son discours , gauche et diffus , trahit suffisamment le trouble de son esprit. Il commença ainsi :

« Vos Seigneuries savent que nous avons reçu des lettres du pape , qui sont maintenant entre nos mains. Sa Sainteté nous signifie dans ces lettres d'avoir à nous joindre à vous, Vos Seigneuries étant munies de pleins pouvoirs pour terminer le procès pendant entre le roi et les évêques d'un côté , et monseigneur de Cantorbéry de l'autre.

» En conséquence , immédiatement après avoir appris votre arrivée dans ce pays , nous nous sommes empressés de nous réunir à vous , prêts à accepter votre décision et à prendre part à l'accusation aussi bien qu'à la défense. De même , monseigneur le roi se dispose à ratifier la sentence que vous prononcerez dans l'affaire pendante entre lui et monseigneur de Cantorbéry. Puisque rien de votre part , de celle du roi ni de la nôtre , ne vient entraver les ins-

tructions de Sa Sainteté, que le blâme retombe sur qui le mérite.

» Mais, puisque avec sa précipitation ordinaire l'archevêque frappe avant de menacer, suspend et excommunie avant d'avertir, nous prévenons sa sentence téméraire. Nous avons déjà appelé une fois, et nous renouvelons maintenant notre appel, dans lequel est comprise toute l'Angleterre. »

Il parla alors de la réclamation, faite par le roi, de la somme de quarante-quatre mille marcs, à cause des revenus que saint Thomas avait eus entre les mains alors qu'il était chancelier, et il fit de l'esprit aux dépens du saint en disant que sans doute il pensait que son élévation au siège de Cantorbéry remettait les dettes comme le baptême remet le péché. Ensuite il parla des dangers d'un schisme en cas de mesures sévères contre le roi, et il se plaignit de ce que l'archevêque calomniait Henri à propos des statuts de Clarendon, protestant publiquement que le roi abandonnerait l'article des statuts qui interdisait les appels, qu'il ne l'avait introduit dans les statuts que pour le bien du clergé pauvre ; que l'ingratitude des clercs l'irritait au plus haut degré ; que les causes civiles devaient se débattre devant un juge civil ; mais que s'il était question d'une cause ecclésiastique, les clercs pouvaient choisir leur tribunal et y plaider comme ils voulaient.

Il dit enfin que saint Thomas lui imposait une lourde charge, en lui ordonnant de répandre ses brefs en Angleterre, et que quarante courriers n'y suffiraient point. Un

de ses griefs était encore que l'archevêque avait retiré de sa juridiction près de quarante églises, parce qu'elles avaient payé autrefois des rentes à la Sainte-Trinité ou à Saint-Augustin; et qu'il avait son doyen dans la ville de Londres pour surveiller l'évêque, qui, de cette manière, était plus vexé qu'aucun autre.

Les légats déclarèrent qu'ils n'avaient aucun pouvoir pour agir comme juges, qu'ils n'étaient que médiateurs. Alors les évêques désignèrent comme terme de leur appel, la Saint-Martin, c'est-à-dire le 11 novembre de l'année 1168. L'évêque de Salisbury se joignit à cet appel, en son nom et en celui de l'évêque de Winchester. Un clerc de Geoffroi Ridel, archidiacre de Cantorbéry, en appela au nom de son maître. Un des moines de Christ-Church à Cantorbéry fit de même, probablement pour obtenir les bonnes grâces du roi : il avait été envoyé à la cour pour implorer la protection d'Henri contre les exactions de l'infâme Renouf de Broc.

Quand tout fut terminé, les cardinaux envoyèrent deux messagers à saint Thomas, le 14 décembre, lendemain de la fête de sainte Lucie. Ils remirent à l'archevêque des lettres (1) par lesquelles les légats, au nom du pape et au leur, lui défendaient d'agir au mépris de cet appel jusqu'à ce que Sa Majesté eût été consultée.

Les évêques envoyèrent encore deux messagers, Walter, grand-chantre de Cantorbéry, et maître Jocelin, chancelier de Chichester, pour déclarer l'appel et le renouveler

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 148.

en présence de l'archevêque ; mais il refusa de leur donner audience, premièrement parce que l'un des évêques était celui de Londres, qu'il regardait comme excommunié et qu'il avait dénoncé comme tel aux cardinaux ; puis, parce qu'ils avaient communiqué avec des excommuniés dont l'absolution avait été frauduleuse.

L'archevêque écrivit en réponse aux légats, qu'il savait bien, et qu'eux-mêmes ne pouvaient ignorer, combien il était lié par leurs ordres, et que, par la grâce de Dieu, il agirait comme il jugerait le plus convenable aux intérêts de l'Eglise. Il leur fit dire aussi verbalement, par leurs messagers et par le sien propre, qu'il trouvait leur conduite répréhensible pour différentes causes évidentes. Il leur demandait aussi de remplir les instructions du pape à l'égard des excommuniés, soit en leur demandant satisfaction, soit en les remplaçant sous la censure.

Les cardinaux quittèrent le roi le mardi qui suivit le premier dimanche de l'Avent. Au moment de leur départ, Henri les pria très humblement d'intercéder auprès du pape pour qu'il le débarrassât tout à fait de saint Thomas. En faisant cette demande, il versa des larmes devant tous les assistants. Guillaume de Pavie sembla pleurer aussi, mais le cardinal Othon eut peine à s'empêcher de rire.

CHAPITRE XXV.

« EN ATTENDANT. »

Les affaires étaient aussi indécises qu'avant l'arrivée des cardinaux-légats ; quant à saint Thomas, il venait d'éprouver un sérieux échec. Il pouvait maintenant se plaindre au pape (1) et dire avec raison que les légats, dans la limite de leurs pouvoirs, lui avaient ôté toute autorité. D'un autre côté, le roi semblait disposé à abandonner les deux plus fâcheux articles des constitutions de Clarendon : celui qui interdisait les appels au pape, et celui qui obligeait le clergé à comparaître devant des cours laïques même dans des causes ecclésiastiques. Cependant les cardinaux n'avaient pas quitté le pays, et plusieurs personnes qui, après avoir été excommuniées par saint Thomas, avaient été absoutes en Angleterre, s'adressèrent à eux pour obtenir une nouvelle absolution. La première avait été principalement donnée par l'évêque

(1) Ep. s. Th., I, p. 29.

de Llandaff, quand Jean d'Oxford revint de Rome, en vertu d'une interprétation mensongère des pouvoirs envoyés par le pape en faveur de ceux qui seraient en danger de mort et qui feraient serment d'obéir au saint-siège quand ils reviendraient à la santé. Désormais, toutes les parties tenaient ces absolutions pour nulles, et les cardinaux Guillaume et Othon ordonnèrent (1) aux évêques de Norwich et de Chichester de les renouveler, après avoir exigé le même serment. Le pape, instruit par saint Thomas, leur ordonna (2) de rétablir les censures, à moins que les parties ne restituassent les propriétés de l'Eglise qu'elles avaient usurpées. Saint Thomas envoya cette lettre aux légats (3), en expédition par un chanoine régulier, en original par Osbert, sous-diacre du saint-siège ; mais les cardinaux dirent que les revenus de l'Eglise avaient été touchés par les ordres du roi, et que, par conséquent, tant qu'ils seraient sur les domaines du roi, il était impossible de faire justice des usurpateurs. Dès lors, le cardinal Othon était entièrement dominé, ou par les raisonnements de son collègue, ou par la crainte qu'il avait du roi, car cette manière d'agir est inexcusable.

Quant à la proposition faite par Guillaume de Pavie de transférer saint Thomas à un autre siège, elle fut assez bien accueillie, particulièrement par l'évêque de Worcester ; le saint en fut très mortifié et s'exprima sur ce sujet en termes énergiques : « Nous voulons faire savoir

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 151.

(2) Id., p. 56.

(3) Ep. s. Th., I, p. 217 ; Froude, p. 301.

à notre seigneur le pape, écrivait-il, ainsi qu'à nos autres amis, et vous leur ferez bien comprendre que nous ne souffrirons jamais qu'on nous arrache du sein de notre mère l'Eglise de Cantorbéry, qui nous a nourri et élevé au poste où nous sommes; nous consentirions plutôt à être immolé; Dieu le sait, lui qui voit tous les cœurs. Travailler dans ce but serait peine perdue, car il n'est rien que nous ne préférions à un tel malheur. Et quand même on écarterait tous nos autres sujets de peine, tant que cet homme retiendra les propriétés de notre Eglise ou celles de toute autre Eglise de ses domaines, nous aimerions mieux mourir d'une mort cruelle que de vivre dans la honte, et de l'en laisser jouir impunément. » Dans une lettre (4) écrite peu auparavant, le saint faisait savoir au pape que le roi retenait en ses mains sept évêchés vacants dans les deux provinces de Rouen et de Cantorbéry.

Cependant les messagers des deux partis étaient constamment sur le chemin de Bénévent, où résidait le pape. Pour employer les termes expressifs d'Herbert (2), « le seuil des saints apôtres est usé par nos messagers et par ceux de nos adversaires; les deux partis vont et viennent, se hâtent et s'agitent, Plusieurs envoyés meurent en route; d'autres les remplacent, et leur nombre augmente des deux côtés. Pour ne parler que des nôtres, la multitude de nos compagnons d'exil nous a fourni tant de messa-

(1) Ep. s. Th., p. 23.

(2) Herb., I, p. 254.

gers, qu'il semble que Dieu ait permis tant d'exils pour le bien de notre cause. Un pauvre archevêque, avec ses amis bannis comme lui, misérables et à peine vêtus, résiste vaillamment aux citoyens et aux rois, aux cardinaux et aux riches. Là du moins j'ai appris que l'argent et l'or ne peuvent soutenir la lutte avec un homme de science et de cœur, quelque pauvre qu'il puisse être. »

Jean de Salisbury a écrit (1) le récit suivant des négociations de Bénévent à l'évêque d'Exeter, avec lequel il entretenait une active et amicale correspondance : « Les deux partis ont été accueillis avec courtoisie ; mais les envoyés du roi, dont la cause est plus mauvaise, étalent plus de pompe et de magnificence, et quand ils ont vu qu'ils ne pouvaient ébranler notre seigneur le pape par les flatteries et les promesses, ils ont eu recours aux menaces ; ils ont insinué que le roi est disposé à suivre les erreurs de Nouredin, à embrasser une religion impie, plutôt que de laisser Thomas remplir plus longtemps les fonctions d'évêque de Cantorbéry. Mais l'homme de Dieu n'a pas été plus ébranlé par la crainte que séduit par la flatterie. Il leur a présenté l'alternative de la vie et de la mort, leur a dit qu'il ne pouvait pas les empêcher de choisir le chemin qui mène à la mort en méprisant la grâce et la patience de Dieu ; mais que, pour lui, avec la grâce de Dieu il n'abandonnerait pas la voie droite. Ils se sont calmés alors, et, voyant qu'ils ne pouvaient rien faire par ce moyen contre la bonne

(1) Ep. Jo Sar., II, p. 134 ; Froude, p. 317.

cause, ils ont envoyé des députés au roi de Sicile, porteurs de lettres de créance du roi, exprimant l'espérance que le roi et la reine de Sicile les aideront à obtenir de notre seigneur le pape quelque chose de contraire aux intérêts de l'Eglise. Mais Sa Majesté très chrétienne le roi de France, soupçonnant ces intrigues perverses, a écrit à l'archevêque de Palerme qu'il considérait comme sienne la cause de l'Eglise et celle de l'archevêque de Cantorbéry. On ne sait pas encore quel succès ont eu les démarches des deux partis.

» En même temps les légats que le roi d'Angleterre a obtenus du pape ont envoyé des messagers à Rome ; mais leurs récits ne s'accordent pas. Ils se contredisent l'un l'autre à la cour du pape. Quant aux réponses qu'ils rapporteront à leurs maîtres, on ne les connaît pas d'une manière certaine. Le roi et les légats, qu'un autre intérêt anime, ont adressé des prières au pape en faveur de l'évêque de Salisbury, et le pape a promis, à la fin, de lui pardonner et d'écrire à l'archevêque de Cantorbéry pour lui demander et lui conseiller de le recevoir dans ses bonnes grâces et dans son amitié aux conditions suivantes : l'évêque devra donner caution et envoyer deux des principaux clercs de son Eglise, le doyen excepté, pour prêter serment que l'évêque leur a ordonné, et n'a pas ensuite révoqué cet ordre, de promettre en son lieu et place qu'il fera réparation à l'archevêque pour son opiniâtreté et sa mauvaise conduite. On peut conclure de là, ou que le pape ignore la sentence par laquelle les légats ont absous l'évêque, ou qu'il ne veut pas la ratifier. Le

même évêque avait obtenu auparavant des lettres du pape presque dans le même sens, mais qui ne lui imposaient pas le serment; il ne jugea pas à propos de s'en servir, ou parce qu'elles déplaisaient au roi, ou parce qu'elles n'étaient pas regardées comme suffisantes. Quand le messager du roi est revenu avec ces lettres, on ne savait pas encore quelle sentence chaque parti rapporterait de Bénévent; mais le saint-père a écrit à Sa Majesté très chrétienne « qu'il ne manquerait ni à l'Eglise de Dieu ni à son ami de Cantorbéry tant qu'il aurait le bon droit de son côté. »

Il y eut alors plusieurs conférences entre les nobles des deux royaumes, et enfin entre les deux rois d'Angleterre et de France, à Mantes, le 21 mai, le dimanche après l'Ascension, dans le but de rétablir la paix. Ce fut probablement à cette époque, bien que ce fait puisse remonter à quelques années plus haut, qu'un effort (1) fut tenté, avec la médiation du roi Louis, pour réconcilier avec Henri plusieurs des partisans de l'archevêque et pour leur rendre les revenus de leurs bénéfices, dont ils avaient grand besoin. Henri leur donna un sauf-conduit pour venir le trouver à Angers, où il avait passé les fêtes de Pâques. Le dimanche de Quasimodo, le roi leur donna audience. Le premier qui fut introduit fut Jean de Salisbury; après avoir salué le roi, il lui demanda de lui rendre la possession paisible de ses bénéfices, assurant qu'il ne l'avait jamais volontairement offensé et qu'il

(1) Fitz-St., p. 264; Froude, p. 114.

était prêt à lui être loyal et fidèle, comme à son seigneur temporel, sauf les droits de son ordre. Il lui fut répondu, de la part du roi, qu'il était né dans les domaines du roi, que ses parents y vivaient, qu'il devait lui-même au roi ses richesses et sa position ; qu'ainsi, en sa qualité de sujet, il lui devait fidélité, même contre l'archevêque et contre toute autre personne. On lui proposa de prêter serment d'être fidèle au roi, dans sa vie et dans son corps, et de défendre contre qui que ce fût son honneur temporel, et spécialement de respecter ses coutumes écrites et sa suprématie royale, quoi que pût faire le pape, ou l'archevêque, ou son propre évêque. Il répondit qu'il avait été élevé dès sa jeunesse par l'Eglise de Cantorbéry, qu'il avait juré obéissance au pape et à son archevêque, qu'il ne pouvait pas les abandonner ; qu'il ne pouvait pas promettre d'observer les coutumes royales, mais qu'il s'engageait à accepter tout ce qui le serait par le pape et par l'archevêque, et à rejeter tout ce qui serait rejeté par eux. Cette réponse ne satisfait pas le roi, qui lui ordonna de se retirer. Cette visite inutile, ainsi que Jean de Salisbury s'en plaignit plus tard (1), lui coûta treize livres et deux chevaux, et c'était une grande perte pour lui. Auparavant, il avait consenti à quitter la cour de l'archevêque, mais alors il repoussa avec courage les conditions qu'on lui offrait.

Après lui, le roi fit appeler Herbert de Bosham ; il entra, et Henri dit à ceux qui étaient près de lui : « Nous

(1) Ep. Jo. Sar., I, p. 204 et 266 ; Froude, p. 119.

allons voir un modèle d'orgueil. » Herbert était grand ; sa figure était imposante , et son costume , d'une forme particulière , était fait pour en relever l'éclat ; il portait une tunique et sur la tunique un manteau de drap vert d'Auxerre pendant sur ses épaules et descendant jusqu'à la cheville , suivant la mode germaine. Après le salut d'usage, il s'assit, fut interrogé de la même manière que Jean, et fit en partie les mêmes réponses. Quand on parla de loyauté et de l'archevêque, il dit que l'archevêque, entre tous, avait été particulièrement loyal, puisqu'il n'avait pas voulu souffrir que le roi fit fausse route sans en être averti. Il parla comme Jean au sujet des coutumes, et il ajouta qu'il était étonné que le roi les eût fait rédiger par écrit : « Il y a aussi, dit-il, dans d'autres royaumes des coutumes contraires à l'Eglise, mais elles ne sont pas écrites ; aussi y a-t-il lieu d'espérer, avec la grâce de Dieu, qu'elles tomberont en désuétude. »

Le roi, qui voulait le prendre par ses paroles, lui dit : « Et quelles mauvaises coutumes y a-t-il dans le royaume de notre seigneur le roi de France ? »

Herbert : Les exactions et les droits de passage qu'on impose au clergé et aux pèlerins. En outre, quand un évêque meurt, tous ses biens meubles, jusqu'aux portes et aux fenêtres de sa maison, appartiennent au roi. Il en est de même chez le roi des Allemands ; ces mauvaises coutumes existent, mais elles ne sont pas écrites.

Le roi : Pourquoi ne lui donnez-vous pas son titre d'empereur d'Allemagne ?

Herbert : Son titre est roi d'Allemagne, et quand il

s'intitule empereur, c'est empereur des Romains, toujours Auguste.

Le roi : C'est abominable. Ce fils de prêtre veut-il agiter mon royaume et troubler ma paix ?

Herbert : Ce n'est pas moi qui la trouble, et je ne suis pas fils de prêtre ; car je suis né avant que mon père entrât dans les ordres, et celui-là n'est pas fils de roi dont le père n'était pas roi avant qu'il vînt au monde.

— Je ne sais de qui il est fils, s'écria Jordan de Tarsun, un des barons qui siégeaient près de lui ; mais je donnerais la moitié de ma baronie pour qu'il fût le mien. » Cette parole irrita le roi, mais il ne dit rien ; peu après, il congédia Herbert, qui se retira.

Philippe de Caune (1) entra après lui. Il était né à Londres, et deux ans avant l'exil de l'archevêque il avait étudié à Tours les saintes Ecritures et le droit. C'était un homme qui avait beaucoup lu, un homme vraiment éloquent, mais d'une mauvaise santé ; c'est pour cette raison qu'il n'avait pas accompagné l'archevêque, qu'il n'avait pas été envoyé à Rome ni engagé dans les démarches faites contre le roi. On expliqua tout cela au roi, et des protecteurs influents racontèrent à Sa Majesté qu'il s'était écrié, en apprenant que ses propriétés en Angleterre avaient été confisquées à cause de l'archevêque : « Bon Dieu ! que peut vouloir de moi notre bon roi ? » Le roi, pour n'avoir pas l'air d'avoir disgracieusement repoussé toutes les demandes, dispensa Philippe

(1) *Herb.*, I, p. 366.

du serment qu'il avait exigé des autres, et le rétablit dans ses bonnes grâces et dans ses biens. Puis il se leva et passa à d'autres affaires.

Si ce fut en 1168 qu'eut lieu la tentative de rétablir les partisans de l'archevêque dans les bonnes grâces d'Henri, les nouvelles qui arrivèrent de Rome au milieu de l'été la rendirent inutile. Les envoyés du roi, Clérembaud, cet abbé élu de Saint-Augustin auquel saint Thomas, plusieurs années auparavant, avait refusé la consécration, Réginald, archidiacre de Salisbury, Simon de la Chartre, et Henri de Northampton, étaient revenus inopinément avec des lettres du pape, qui non-seulement confirmaient les défenses faites à saint Thomas par les légats, lesquelles constituaient une véritable suspension de ses pouvoirs, mais qui suspendaient actuellement l'archevêque en vertu de l'autorité apostolique. Voici en quels termes cette nouvelle fut annoncée au roi (1) :

« Nous ne pouvons pas oublier notre affection paternelle pour vous ; mais nous voulons en toutes choses, autant que notre devoir le permettra, vous honorer et vous servir comme prince catholique et comme roi très chrétien, dans le ferme espoir que votre discrète prudence comprendra combien dans les choses de Dieu et de son Eglise il est plus glorieux d'être vaincu que d'être vainqueur. Plein de confiance que Celui qui tient dans ses mains le cœur des rois calmera votre indignation, nous avons donné nos ordres à l'archevêque, et nous lui

(1) Ep. s. Th., II, p. 126 ; Froude, p. 338.

avons défendu de prononcer aucune sentence d'interdit ou d'excommunication, pour quelque motif que ce soit, contre votre personne, contre votre pays, ou contre la noblesse de votre royaume, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans vos bonnes grâces et se soit réconcilié avec vous.

» Et comme il est certain que les dernières lettres que nous avons adressées, il y a un an, à Votre Magnificence, par vos envoyés, sont sans valeur pour l'avenir, si, en attendant, ledit archevêque se permettait de vous affliger en quelque chose, vous ou les nobles de votre royaume, vous pouvez montrer les présentes pour attester notre volonté et pour prouver que vous êtes, vous et les vôtres, au-dessus de ses attaques. »

Si le saint-père, en indiquant au roi « qu'il était plus glorieux d'être vaincu que d'être vainqueur, » crut qu'un appel à sa générosité ou à son honneur pourrait avoir quelque succès, il dut être cruellement désappointé. Henri donna à la lettre (1) toute la publicité possible, l'envoya à toutes les Eglises et à tous les dignitaires des deux royaumes, et cependant le pape ne lui permettait d'agir ainsi que dans le cas où l'archevêque l'attaquerait; les envoyés avaient prêté serment qu'elle serait tenue secrète, et le pape le leur avait ordonné en vertu de l'obéissance et sous peine d'anathème; aussi maître Geofroi, un des clercs du cardinal Guillaume de Pavie, protesta ouvertement et dit « qu'ils s'étaient parjurés et qu'ils avaient encouru l'anathème. »

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 142; Froude, p. 335.

On n'a jamais soupçonné le pape d'avoir cédé, même un instant, à des motifs d'un ordre inférieur; mais le roi fut si transporté de son triomphe, qu'il ne put s'empêcher de nommer les cardinaux qui avaient accepté son or et les agents qui avaient distribué ses présents. Jean de Salisbury écrivait à messire Lombard, qui était auprès du pape : « Je voudrais que nosseigneurs les cardinaux pussent entendre les Français; c'est un proverbe parmi eux que les princes de l'Eglise sont infidèles et se sont faits les amis des voleurs : *Ecclesiae principes infideles, socii furum* (1); car ils autorisent le pillage du patrimoine du Christ pour y prendre leur part. » Le même écrit à l'évêque de Poitiers (2) : « Le roi a dit lui-même à l'évêque de Worcester que lui et les autres évêques n'étaient plus soumis à la juridiction de l'archevêque, et que ses menaces n'étaient plus à craindre, puisqu'il avait, lui le roi, le pape et tous les cardinaux dans sa bourse. Il triomphe hautement; il se vante d'avoir enfin reconquis les privilèges du roi son grand-père, qui était dans ses royaumes tout à la fois légat apostolique, patriarche et empereur, et tout ce qu'il voulait être. »

La lettre (3) par laquelle le saint-père annonçait à saint Thomas le parti qu'il venait de prendre, est datée de Bénévent du 19 mai. Elle diffère matériellement en un

(1) « Les princes sont des infidèles; ils sont les compagnons des voleurs. Ils aiment tous les présents; ils ne cherchent que le gain. » (Isaïe, I, 23.)

(2) Ep. Jo. Sar., II, p. 114; Froude, p. 341.

(3) Ep. s. Th., II, p. 24.

point de celle qui fut envoyée au roi. D'après celle-ci, les pouvoirs de l'archevêque étaient suspendus « jusqu'à ce qu'il fût rentré dans les bonnes grâces du roi et se fût réconcilié avec lui. » Celle qui fut adressée à l'archevêque portait que ses pouvoirs étaient suspendus tant qu'il ne serait pas autorisé à agir par de nouvelles lettres apostoliques, et, promettaient ces lettres, dans le cas où la paix ne serait pas rétablie avant le commencement du carême. En réalité, le pape avait toujours ajouté foi aux promesses de réconciliation prodiguées par les envoyés du roi d'Angleterre; il pensa probablement que sa dernière démarche amènerait le résultat désiré et mettrait en même temps un terme à la suspension des pouvoirs de l'archevêque.

Voici en quels termes saint Thomas se plaignit au pape (1) de cette épreuve, la plus cruelle de toutes celles qu'il avait eu jusqu'alors à subir :

« O mon père, mon âme est dans la douleur ! Les lettres par lesquelles il a plu à Votre Sainteté de me suspendre ont fait de moi et de mes compagnons d'exil l'opprobre des hommes et le rebut du peuple, et, ce qui m'attriste plus encore, elles ont livré l'Eglise de Dieu aux mains de ses ennemis.

» Notre persécuteur avait donné les plus fortes assurances au comte de Flandre et à plusieurs seigneurs français qu'il voulait faire la paix avec nous ; mais ses envoyés revinrent de Rome avec de nouveaux pouvoirs de Votre Sainteté, et tout fut fini. Que pourraient désor-

(1) Ep. s. Th., I, p. 51 ; Froude, p. 348.

mais nos amis, réduits au silence par un acte de Votre Sainteté et comme écrasés avec la massue d'Hercule ?

» Je voudrais que Votre Sainteté pût entendre ce qu'en disent les évêques, les nobles et les communes des deux royaumes, que votre œil pût voir le scandale qui remplit la cour de France. Jusqu'où cet homme n'élèvera-t-il pas ses espérances, maintenant qu'il a pu, par des agents qui n'ont d'autre célébrité que celle de leurs crimes, circonvenir les dépositaires de la science, triompher des ministres de la justice, amoindrir la majesté du siège apostolique ? Ce roi, dont toute l'espérance est la mort de Votre Sainteté ou la mienne, a maintenant tout ce qu'il désire, un délai dans le courant duquel arrivera ma mort ou la vôtre. Que Dieu éloigne ces malheurs !

» *En attendant*, Votre Sainteté me conseille la patience. Et vous ne voyez pas, ô mon père, quels outrages peuvent, *en attendant*, souffrir l'Eglise et la réputation de Votre Sainteté ? *En attendant*, il applique à ses propres dépenses les revenus des abbayes et des évêchés vacants, et ne permet pas qu'on donne des pasteurs à ces Eglises ; *en attendant*, il se livre sans contrôle à des violences insolentes contre les paroisses, contre les églises, contre le clergé tout entier ; *en attendant*, lui et les autres persécuteurs de l'Eglise imposent leur volonté comme une loi ; *en attendant*, qui gardera le troupeau du Christ, qui le sauvera de la dent des loups ? car les loups ne rôdent plus autour de la bergerie, ils y sont entrés, ils tuent, ils déchirent, ils dévorent, et personne pour leur résister. Car, quel est le pasteur dont vous n'avez pas étouffé la voix,

quel est l'évêque que vous n'avez pas suspendu en me suspendant?

» Cet acte de Votre Sainteté est sans exemple et sans justice; il fait les affaires des despotes, et de nos jours et pour les jours à venir. Votre Sainteté leur a donné un exemple qu'ils auront toujours sous la main, et sans aucun doute, ce sera un précédent pour cet homme et pour sa postérité, à moins que Votre Sainteté ne prenne des mesures pour en ordonner autrement. Lui et ses nobles, quels que soient leurs crimes, se prétendront, au nom des privilèges du royaume, affranchis de toute sentence d'excommunication qui n'aura pas reçu l'autorisation du saint-siège; et quand le mal aura pris racine, le souverain pontife lui-même ne trouvera personne dans le royaume qui veuille soutenir sa cause contre le roi et contre les grands. »

Il faut encore, malgré sa longueur, citer un autre passage de ce magnifique modèle de liberté apostolique; il est remarquable par les exemples qu'il donne de la tyrannie et de l'usurpation des rois.

« On dira peut-être que les coutumes royales ont été invoquées par haine personnelle contre moi. Mais, en réalité, du jour où le roi est monté sur le trône, il a pris en main la persécution comme un héritage. Etais-je archevêque quand son père défendit aux envoyés du pape Eugène de mettre le pied sur ses domaines? Etais-je archevêque quand Grégoire, cardinal diacre de San-Angelo, prévoyant la tyrannie de cet homme, conseillait au saint-père de laisser couronner Eustache, fils du roi

Etienne, ajoutant qu'il était plus facile de prendre un béliet par les cornes qu'un lion par la queue? Votre Sainteté se rappellera cette histoire; elle se rappellera aussi les lettres que produisit alors celui qui siège maintenant à Yorck, qui s'est joint au roi pour me persécuter, qui tend à détruire la liberté de l'Eglise! Etais-je archevêque quand le roi, offensé d'un appel au saint-siège, transféra l'église de Bosham à l'évêque de Lisieux, qui l'a conservée jusqu'à ce jour (1), malgré les droits de l'Eglise d'Exeter, à force d'éloquence et de flatterie? Et quelle fut l'issue de la lutte de l'évêque de Chichester contre l'abbé de Battle, alors que l'évêque, ayant osé parler devant la cour des privilèges apostoliques et déclarer l'abbé excommunié, fut contraint à communiquer immédiatement avec lui, en présence d'une foule d'assistants, sans même une apparence d'absolution, et à lui donner le baiser de paix? Car tel était le bon plaisir du roi et celui de la cour, qui n'osait résister à aucune de ses volontés. Et cela, très saint père, est arrivé de mon temps et sous le règne du prédécesseur de Votre Sainteté.

» Et maintenant, que ceux qui attribuent tous ces malheurs à la haine personnelle du roi contre moi citent, s'ils le peuvent, une seule circonstance où, sous le règne

(1) Lorsque Henri, après le martyre, quitta la Normandie et se dirigea vers l'Irlande pour éviter les légats, Barthélemy, évêque d'Exeter, traversa la Severn, vint le trouver à Pembroke, et obtint que Bosham fût rendu au siège d'Exeter. (Girald. Cambrensis, Angl. sacr., p. 427.)

de cet homme, l'autorité de l'Eglise romaine ait pu couvrir un sujet du royaume et lui faire obtenir justice contre lui ou ses favoris. En vérité, je n'en trouve pas un exemple; mais je pourrais citer plus d'un malheureux que la haine du roi pour l'Eglise romaine a exposé à de grands dangers.

» Achard, abbé de Saint-Victor, avait été élu évêque de Séez; qui empêcha sa consécration, sinon ce fait que le pape Adrien avait confirmé son élection? Et pourquoi le roi permit-il plus tard qu'il fût fait évêque d'Avranches, sinon parce qu'aucune élection n'avait précédé son propre choix? Et Froger, évêque de Séez, ne fut pas élu, mais imposé comme un intrus : et tout cela avant que je fusse archevêque.

» Et pourtant, je n'en doute pas, cette lutte pour la liberté de l'Eglise serait depuis longtemps terminée si l'opiniâtreté du roi, pour ne pas me servir d'un mot plus dur, n'avait trouvé des protecteurs dans l'Eglise romaine. Que Dieu les récompense pour le plus grand bien de son Eglise et pour le leur! Que le Dieu tout-puissant, que le Justicier suprême, juge entre eux et moi! Je n'aurais pas eu besoin de leur appui si j'avais voulu abandonner l'Eglise et me livrer aux volontés du roi. J'aurais pu m'épanouir au milieu des richesses et des raffinements du luxe; j'aurais pu être craint, courtoisé, honoré; j'aurais pu me procurer, au gré de mes désirs, l'éclat et la gloire de ce monde. Mais, comme Dieu m'appelait au gouvernement de son Eglise, moi, pécheur indigne et misérable, quoique entouré des biens de ce monde plus qu'aucun de

mes compatriotes, prévenu et assisté par sa grâce, j'ai mieux aimé être chassé du palais comme le rebut des hommes, être exilé, proscrit, finir ma vie dans la dernière des misères, que de vendre la liberté de l'Eglise, que de préférer à la loi de Dieu les iniques traditions des hommes.

» Qu'ils agissent ainsi, ceux qui se promettent de longs jours, ceux qui, dans la conscience de leurs propres mérites, attendent des temps meilleurs. Pour moi, je sais que j'ai peu de jours à vivre, et que, si je ne révèle au méchant ses voies perverses, il m'en sera demandé compte par Celui près duquel aucune protection ne pourra me défendre. Là seront inutiles l'argent et l'or, et les présents qui éblouissent les yeux des sages.

» Tous, nous paraîtrons bientôt devant le tribunal du Christ; au nom de sa majesté et de ses terribles jugements, ô vous, mon seigneur et mon père, vous, le juge suprême sur terre, je conjure Votre Sainteté de rendre justice à son Eglise et à moi-même, contre ceux qui cherchent ma vie pour me l'arracher. »

Sans doute, ces deux derniers paragraphes furent écrits par le saint à une époque où la révélation de son prochain martyre se présentait vivement à son esprit. On peut en dire autant des derniers mots d'une lettre (1) qu'il écrivait à l'évêque d'Hereford, probablement à l'époque où il quitta Pontigny : « Maintenant, pour terminer comme nous le devons, puisque le Seigneur

(1) Ep. s. Th., I, p. 277.

nous a révélé les grandes choses que nous aurons à souffrir pour son nom et pour la défense de son Eglise, nous avons besoin que vous et l'Eglise confiée à vos soins prient sans cesse pour nous. Si nos mérites font défaut, par vos prières et par celles des saints qui obéissent à vos ordres, nous serons assez fort pour tout supporter, et nous mériterons ainsi d'obtenir la grâce qui ne finit jamais. »

CHAPITRE XXVI.

LES ROIS.

Les remontrances que saint Thomas crut avoir le droit d'adresser au pape furent accompagnées de lettres ⁽¹⁾ écrites dans le même sens par le roi, la reine de France et d'autres personnages influents. Le résultat de ces lettres fut une nouvelle promesse ⁽²⁾ du pape que saint Thomas serait libre d'exercer ses pouvoirs contre le roi au moment désigné. Les cardinaux ⁽³⁾ furent rappelés, et ils sentirent bien, en quittant l'Angleterre, que la cause de l'Eglise avait cruellement souffert entre leurs mains. Dans une dernière entrevue avec le roi Henri, le cardinal Othon lui demanda instamment la restauration de l'archevêque. Le roi répondit, quant aux coutumes, que lui et ses enfants se contenteraient de réclamer celles que cent Anglais, cent Normands, cent habitants de l'Anjou et autant

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 220, 305 et 312.

(2) Ep. s. Th., II, p. 25.

(3) Ep. Jo. Sar., II, p. 165; Froude, p. 361.

de ses autres possessions, prouveraient par serment avoir été réclamées par ses prédécesseurs, ou, si cette condition déplaisait à l'archevêque, il s'en rapporterait, dit-il, au jugement de trois évêques d'Angleterre et de trois de ses possessions du continent, et il nomma Rouen, Bayeux et le Mans. Si ce n'était pas suffisant, il se soumettrait au jugement de son seigneur le pape, pour lui seulement, mais non pour ses héritiers. Il refusa pourtant de restituer les propriétés de l'archevêque et de ses amis. Les cardinaux furent très satisfaits de quitter les terres du roi Henri, car le temps s'écoulait rapidement, et ils craignaient que, le carême arrivant, saint Thomas ne lançât quelque censure contre le roi et que leur sûreté ne fût compromise.

Le saint-père avait reçu de formelles assurances de la prochaine réconciliation du roi avec saint Thomas, tant d'Henri lui-même que des cardinaux ; il considérait donc cet événement comme prochain, et il avait désigné le carême comme terme de la suspension des pouvoirs du saint. Comme ce moment approchait, il pensa qu'il serait utile d'envoyer une ambassade au roi. En conséquence, Simon, prieur de Montdieu, Engelbert, prieur de Val de Saint-Pierre, et Bernard de Corilo, moine de Grammont, furent chargés (1) de porter au roi des lettres d'avertissement pour le prévenir de la sentence qui le frapperait certainement s'il ne remplissait pas enfin ses

(1) Ep. s. Th., II, p. 113. La lettre est datée de Bénévent du 25 mai; mais on y lit: « Antè initium proximæ quadragesimæ quæ jam instare videtur. »

devoirs envers l'Eglise et s'il n'accomplissait la promesse qu'il avait faite de se réconcilier avec l'archevêque. Par leur médiation, ils réussirent à amener une conférence entre saint Thomas et le roi Henri.

Bien des efforts avaient été faits et bien des conférences avaient eu lieu dans le but de rétablir la paix entre l'Angleterre et la France. Enfin, les termes en furent arrêtés et la paix fut conclue ⁽¹⁾ par les deux rois dans la plaine de Montmirail, au pays chartrain, le 6 janvier, jour de l'Epiphanie de l'année 1169. Le roi Henri désirait vivement la paix, et par la médiation du comte Thibaud et du Père Bernard de Grammont, les rois se donnèrent la main et s'embrassèrent. Vers le même temps, le roi d'Angleterre avait reçu du pape, par l'entremise des trois religieux, des lettres d'avertissement favorables à la cause de saint Thomas. Henri avait donné des espérances de paix pour le cas où l'archevêque voudrait faire acte de soumission. Les messagers conseillèrent donc au roi Louis d'inviter saint Thomas à cette réunion.

Avant l'ouverture de la conférence, saint Thomas était entouré de ses amis, qui presque tous essayèrent de le déterminer à se soumettre absolument et sans restriction au roi Henri, abandonnant toutes les questions en litige à la merci et à la générosité du roi. Saint Thomas avait proposé de substituer à la phrase « sauf les droits de son

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 196. Froude (p. 374) ne donne que la première partie de cette intéressante lettre. (Herb., I, p. 257; Ep. s. Th., II, p. 175 et 177; Froude, p. 376 et 385; Ep. s. Th., I, p. 43; Froude, p. 387.)

ordre » la clause semblable, mais plus solennelle encore, « sauf l'honneur de Dieu. » Quelqu'un entra alors et lui dit avoir entendu le roi d'Angleterre assurer qu'il n'attendait que le moment de sa réconciliation avec l'archevêque pour prendre la croix et aller à Jérusalem ; il ajouta qu'il lui suffisait d'un consentement verbal donné devant le roi de France et les autres personnes présentes, et qu'il l'exigeait uniquement pour sa propre dignité. On avait ainsi trompé le saint une première fois, mais il ne pouvait plus se laisser surprendre. Comme saint Thomas entra dans la salle de la conférence et tandis qu'on ignorait encore s'il avait été persuadé ou non par les arguments et les supplications de ceux qui l'entouraient, Herbert de Bosham parvint à se glisser dans la foule de ces grands personnages et dit bas à l'oreille du saint que s'il omettait la clause « sauf l'honneur de Dieu, » il s'en repentirait par la suite aussi amèrement que lorsqu'il avait omis la première clause en Angleterre. Ils étaient en présence des rois, et le saint ne put répondre que par un regard.

Quand il vit son souverain, il s'agenouilla devant lui, ainsi que son fidèle ami Guillaume, fils du comte Thibaud, alors archevêque de Sens ; Hugues était mort depuis que le saint était venu habiter cette ville. Le roi le releva. « Ayez pitié de moi, dit-il, ô mon seigneur, car j'ai recours à Dieu et à Votre Majesté pour l'honneur de Dieu et le vôtre. »

Le roi Henri avait désiré une réconciliation avec l'archevêque tant qu'il avait pensé qu'elle pourrait favoriser

son traité avec le roi de France ; mais il s'offensa tout à coup de la phrase touchant l'honneur de Dieu. Il commença à parler au saint d'une manière injurieuse et insultante, lui reprochant entre autres choses d'avoir reçu, alors qu'il était chancelier, des serments d'hommage et de fidélité de toutes sortes de gens des deux côtés de la mer, et d'avoir voulu supplanter son roi et devenir le maître de ses sujets. Le saint commença à répliquer ; mais Henri l'interrompit, et, se tournant vers Louis, il dit : « Mon seigneur, voyez avec quel orgueil et quelle folie cet homme a abandonné son Eglise, car il s'est enfui la nuit, bien qu'il n'ait été chassé du royaume ni par moi ni par aucun autre, et maintenant il vous persuade que sa cause est celle de l'Eglise et qu'il souffre pour l'amour de la justice ; il a trompé de même grand nombre de personnes. Maintenant, mon seigneur le roi, et vous, saints hommes et princes ici présents, je ne demande à l'archevêque que d'observer les coutumes respectées par les cinq archevêques qui l'ont précédé, dont plusieurs sont des saints fameux par leurs miracles, ces coutumes auxquelles lui-même a donné son assentiment ; qu'en votre présence il s'engage de nouveau, comme prêtre et comme évêque, à les observer sans subterfuge. La seule cause de dissension qui existe entre nous, c'est qu'il les a enfreintes ; c'est qu'il en a condamné plusieurs à Vézelay dans une fête solennelle, excommuniant ceux qui les observaient. »

Ce discours produisit un grand effet. Quelques personnes s'écrièrent : « Le roi s'est assez abaissé ; » et Louis

dit d'un ton qui réjouit les amis du roi d'Angleterre : « Monseigneur l'archevêque, voulez-vous être plus qu'un saint ou meilleur que Pierre ? Pourquoi hésitez-vous ? La paix est dans vos mains ? » Saint Thomas répliqua : « Il est vrai que mes prédécesseurs étaient meilleurs et plus grands que moi, chacun dans son temps ; et bien qu'ils n'aient point déraciné tout ce qui s'élevait contre Dieu, ils ont pourtant détruit bien des abus. Mais si quelques-uns d'entre eux ont outrepassé leurs pouvoirs ou n'ont point fait assez, leurs fautes ne peuvent nous servir d'exemples. Nous blâmons Pierre d'avoir renié le Christ, mais nous le louons d'avoir risqué sa vie en résistant à Néron. Nos pères ont souffert parce qu'ils ne voulaient pas renier le nom du Christ ; dois-je, moi, pour recouvrer la faveur d'un homme, renoncer à l'honneur du Christ ? — Je n'admettrai jamais cette phrase, dit le roi Henri ; il semblerait que l'archevêque est plus jaloux que moi de sauver l'honneur de Dieu ; or, je le désire plus que lui-même. » Saint Thomas rappela au roi que le serment de fidélité contenait la clause « sauf les droits de mon ordre ; » sur quoi il se mit en colère et se retira. Les envoyés du saint-siège le suivirent pour lui remettre d'autres lettres d'un style plus sévère encore, écrites par le pape et tenues en réserve pour le cas où la réconciliation n'aurait point lieu ; mais ils différèrent, car le roi commença à leur dire qu'il ferait, d'après leur conseil, ce qu'il avait refusé de faire pendant la conférence, dans la crainte d'y paraître contraint. Il promit aux envoyés que s'ils obtenaient de l'archevêque le serment d'observer les

coutumes, il en retrancherait ce qui pouvait sembler dur et intolérable d'après l'avis d'hommes religieux qu'il convoquerait à cette occasion. Il jura aussi que nulle Eglise au monde n'avait autant de paix et de liberté que l'Eglise d'Angleterre, et que nulle part le clergé n'était plus honoré que dans son royaume, bien qu'il n'en existât pas de plus impur et de plus vicieux, ses membres étant pour la plupart sacrilèges, adultères, voleurs de grand chemin, larrons, coupables de rapt, incendiaires et homicides; et pour confirmer chacun de ses mensonges, il trouva un témoin dans les rangs du clergé et parmi les laïques qui l'entouraient.

Les envoyés du pape se rendirent ensuite près de l'archevêque, qu'ils trouvèrent entouré de Français, d'Anglais, de Normands, de Bretons et de Poitevins, auxquels ils se joignirent pour le prier de renoncer à la clause essentielle. « Pourquoi, disaient-ils, serions-nous meilleurs que nos pères ? » Le saint leur répondit : « Le bienheureux Anselme est le seul d'entre mes prédécesseurs qu'on ait voulu contraindre d'observer les coutumes, et il a été exilé. » Enfin, ils quittèrent saint Thomas et firent part aux rois de sa fermeté, qu'on taxa d'obstination, puis, comme la nuit venait, les deux rois montèrent à cheval et partirent ensemble, sans saluer l'archevêque.

Le roi Henri se vanta en route d'avoir été ce jour-là bien vengé de son traître. Quelques-uns des courtisans dirent devant le saint qu'il était toujours orgueilleux, sage à ses propres yeux et suivant en tout sa propre volonté et sa propre opinion; que le jour où on l'avait fait

archevêque était un jour malheureux pour l'Eglise, dont la ruine, commencée par ses fautes, serait bientôt entièrement accomplie. Le saint ne fit aucune réponse, ce qui prouve, si on ose s'exprimer ainsi, combien l'exil l'avait rendu meilleur, combien il avait plus d'empire sur son caractère naturellement violent, qu'à l'époque où de semblables reproches lui avaient été adressés à Northampton. Il répondit cependant à son vieil ami Jean, archevêque de Poitiers : « Frère, prends garde que l'Eglise de Dieu ne soit détruite par ta faute, car, Dieu aidant, elle ne le sera jamais par la mienne. »

La majorité même de ses partisans était entraînée par le sentiment général; ils craignaient d'être de nouveau privés de leurs foyers, qu'ils avaient été près de revoir. Comme ils s'en retournaient après la conférence, le cheval d'Henri de Hocton (1), qui marchait devant l'archevêque, fit un faux pas, et le cavalier cria assez fort pour être entendu par le saint : « Marche, sauf l'honneur de Dieu, de la sainte Eglise et de mon ordre. » Bien que fort peiné, l'archevêque garda le silence; cependant quand ils s'arrêtèrent pour faire reposer leurs chevaux, le saint dit à ses clercs : « Bien-aimés compagnons, qui avez tant souffert avec moi, pourquoi vos pensées me sont-elles hostiles, et pourquoi parlez-vous contre moi ? Notre retour et notre restauration sont peu de chose ; la liberté de l'Eglise, dont le roi ne parle point, est d'un bien plus

(1) Fitz-St., p. 262. Ce Henri de Hocton fait le récit d'une guérison qu'il a obtenue par l'intercession du saint. (Benedict., De Mirac., p. 173.)

grand prix. Je finirai par accepter la meilleure paix que je pourrai ; mais on n'a jamais vu marchander si peu. »

Cependant Herbert, prenant un ton plus convenable, rappela à son maître ces paroles de l'Évangile : *J'honorerai celui qui m'honore.*

Ils arrivèrent à Montmirail avant le roi de France. Le roi Louis venait ordinairement visiter le saint à son retour, mais il ne vint point ce jour-là. Après la conférence, un des comtes avait adressé à saint Thomas des paroles menaçantes, et il était bien probable qu'il ne pourrait plus trouver d'asile en France. Il fut cependant beaucoup plus gai qu'à l'ordinaire. Le lendemain, le roi Louis ne se montra pas ; mais le matin de bonne heure, l'archevêque quitta Montmirail pour se rendre à Chartres en retournant à Sens. Des gens qu'il rencontra en route demandèrent qui passait, et, apprenant que c'était l'archevêque de Cantorbéry, ils se le montrèrent l'un à l'autre, disant : « C'est l'archevêque qui hier n'a pas voulu renier Dieu ou sacrifier son honneur pour l'amour des rois. » Le bruit de ce qui s'était passé dans la conférence s'était déjà répandu au loin. L'archevêque, qui entendit ces mots, fut très ému et regarda Herbert. La même chose leur arriva plus d'une fois pendant leur voyage en France.

On envoya l'évêque de Poitiers à Etampes pour demander encore à saint Thomas de céder au roi, sans réserve aucune, pour l'amour de la paix. La réponse fut, comme toujours, qu'il le ferait, « sauf l'honneur de Dieu, les droits de son ordre, l'honneur et la liberté

de l'Eglise, mais qu'il ne promettrait rien au préjudice de la loi de Dieu. »

L'évêque retourna vers le roi, et, dans le but de le calmer, il modifia la réponse. Il dit seulement que l'archevêque était disposé à se fier au roi plus qu'à personne au monde, mais qu'il le priait, comme prince chrétien, de sauvegarder l'honneur de l'Eglise et le sien propre. Henri accepta ces conditions avec joie, et l'évêque écrivit (1) à saint Thomas pour lui dire que le roi le priait de se rendre à Tours, où il lui donnerait audience le 18 janvier, jour de la fête de la Chaire de saint Pierre, quinze jours environ après la conférence de Montmirail. La réponse de saint Thomas, bien que très affectueuse pour l'évêque, était un refus absolu de se rendre à toute nouvelle conférence jusqu'au moment où, conformément à l'ordre du pape, il serait rendu libre à son Eglise et aurait recouvré la faveur du roi. Henri, par sa réponse aux envoyés du pape, montra qu'il ne s'attendait point à ce refus. Voici cette réponse, qu'ils adressèrent eux-mêmes au pape : « Mes amis seraient peut-être d'avis que je rétablisse l'archevêque dans son Eglise; mais je ne lui rendrai jamais ma faveur, car j'annulerais par là le privilège que m'a accordé Sa Sainteté, privilège qui suspend ses pouvoirs jusqu'au jour où il sera rentré en grâce avec moi. »

Quand le roi apprit de Bernard de Corilo que le but

(1) Ep. s. Th., II, p. 281; Froude, p. 366; Ep. s. Th., I, p. 312; Froude, p. 368. M. Froude a mis hors de leur place ces deux lettres, parce qu'il n'a pas connu la fin de la lettre de Jean de Salisbury.

des secondes lettres du pape était de rendre à l'archevêque ses pouvoirs sur lui et sur le royaume, il envoya secrètement d'autres messagers au saint-siège. Les envoyés du pape remirent leurs secondes lettres dans une nouvelle conférence des deux rois. Ce fut avec la plus grande difficulté que les conseillers de Henri le déterminèrent à accepter cette conférence. Mais, bien qu'ils l'eussent décidé à supprimer le mot *coutumes*, il déclara pourtant que saint Thomas ne pourrait rentrer en grâce avec lui qu'à la condition de promettre *in verbo veritatis* qu'il ferait ce que ses prédécesseurs avaient fait. Ils lui dirent que l'archevêque tiendrait à la clause contestée; « il ne pouvait observer des coutumes que le pape avait condamnées à Sens quand il l'avait absous de la promesse qu'il avait faite de s'y conformer. » Henri dit alors qu'il convoquerait les évêques d'Angleterre et les consulterait comme il l'avait toujours fait; mais il refusa de répondre au pape. Il quitta en colère les envoyés de Sa Sainteté, excepté Bernard de Corilo, qu'il prit à part, lui promettant de visiter bientôt Grammont et de suivre l'avis du prieur.

Saint Thomas avait dès lors recouvré l'usage de ses pleins pouvoirs; mais les envoyés lui demandèrent d'attendre, pour s'en servir, ce que produirait la conférence de Grammont.

Les hommes sérieux s'aperçurent enfin que saint Thomas n'avait fait qu'un acte de simple prudence en refusant de renoncer à la clause « sauf l'honneur de Dieu. » Bernard de Grammont dit à Herbert : « J'aimerais mieux avoir eu le pied coupé que d'avoir vu votre archevêque

faire la paix à cette conférence, comme nous le lui avons tous conseillé. »

Un événement plus important encore fut le retour du roi Louis à ses anciens sentiments d'amitié. Les gens de l'archevêque retournèrent de Chartres à Sens, qui était à deux journées. Trois jours après leur arrivée, ils s'entretenaient ensemble et se demandaient l'un à l'autre où ils iraient. L'archevêque était aussi gai que s'il n'eût éprouvé aucun malheur ; il répondit gaïement aux condoléances de ses amis, et leur dit avec un tranquille sourire : « On n'en veut qu'à moi ; quand on aura disposé de moi, on vous persécutera moins sérieusement ; ne vous alarmez pas tant. » Ils l'assurèrent qu'ils n'étaient inquiets que pour lui. « Oh ! répliqua-t-il (1), je me remets à la garde de Dieu maintenant que je suis chassé des deux royaumes. Je ne puis recourir encore à ces brigands Romains, qui dépouillent toujours les malheureux. Voyons ; on dit que les habitants de la Bourgogne, près des bords de la Saône, sont des hommes généreux. Je me rendrai chez eux à pied, avec un compagnon ; peut-être, en nous voyant, prendront-ils pitié de notre misérable condition et nous donneront-ils de quoi vivre pour un temps, jusqu'à ce que Dieu vienne à notre aide. Dieu peut secourir les siens dans la plus grande misère, et celui qui désespère de sa miséricorde est pire qu'un infidèle. » Il n'eut pas plus tôt dit ces paroles, que la miséricorde de Dieu éclata à sa porte même. Un serviteur du roi de France

(1) Alan, p. 368.

pria l'archevêque de se rendre à la cour. « Pour nous chasser du royaume, s'écria un homme de sa suite. — Vous n'êtes point prophète, dit l'archevêque, ni fils de prophète. » Ils se rendirent aux ordres du roi.

Quand ils arrivèrent, Louis était assis, les yeux baissés, et ne se leva point, comme à son ordinaire, pour aller à la rencontre de saint Thomas. Après un long silence, le roi inclina la tête comme s'il méditait à regret l'expulsion de l'archevêque. Chacun était dans une attente pénible, quand tout à coup il s'élança, et, avec des soupirs et des larmes, il se jeta aux pieds du saint, au grand étonnement de toute l'assemblée.

L'archevêque le releva. Le roi revint à lui et s'écria : « O Monseigneur ! vous seul avez vu clair ; » il soupira et répéta : « O mon père ! vous seul avez vu clair ; nous sommes tous aveugles, car nous vous avons donné des conseils contraires à la loi de Dieu, nous avons sacrifié la gloire de Dieu au bon plaisir d'un homme. Je me repens, mon père, je me repens profondément ; pardonnez-moi, absolvez-moi de cette faute. Je m'offre, ainsi que mon royaume, à Dieu et à vous, et je vous promets de ne jamais manquer, tant que je vivrai, ni à vous ni aux vôtres. » L'archevêque lui donna l'absolution et sa bénédiction, et retourna joyeusement avec sa suite à l'abbaye de Sainte-Colombe. Le roi fut aussi bon que ses paroles.

CHAPITRE XXVII.

LES ENVOYÉS DU PAPE.

La position de saint Thomas était maintenant meilleure qu'elle n'avait encore été. L'amitié du roi Louis lui était plus assurée que jamais ; ses pouvoirs lui étaient pleinement rendus, et par l'expiration du terme pour lequel ils avaient été suspendus, et par la publication de la seconde lettre du pape au roi. On se rappelle l'excommunication solennelle de Gilbert Foliot et son absolution accordée par l'archevêque, à la demande du pape et de ses légats, pour faciliter les négociations pacifiques. L'archevêque le condamna de nouveau (1), et renouvela la même sentence contre plusieurs autres dont l'absolution était restée incertaine. Saint Thomas fait mention des noms qui suivent dans le post-scriptum (2) d'une lettre adressée à un cardinal son ami, Ubalde, évêque d'Ostie et doyen du sacré collège, plus tard pape sous le nom de Lucius III. Ces

(1) Ep. s. Th., I, p. 294.

(2) Id., p. 126.

excommunications avaient été lancées deux ans auparavant, le jour de l'Ascension, contre Geoffroy, archidiacre de Cantorbéry, Robert, son vicaire, Richard d'Ilchester, Richard de Luci, Guillaume Giffard et Adam de Cherings. Il faut croire qu'on tint peu compte de ces condamnations; la contagion de l'excommunication s'était répandue si loin (1), qu'à peine pouvait-on trouver dans la chapelle du roi, pour lui donner la *paix*, quelqu'un qui ne fût pas sous le poids de l'excommunication majeure ou mineure : la première était encourue par suite d'une condamnation nominative, la seconde pour avoir communiqué avec une personne excommuniée. On remarqua cependant (2) que Robert et Nigel de Sacville, porteurs des sceaux du roi, excommuniés à Vézelay, moururent jeunes, et que Robert, vice-archidiacre de Cantorbéry, ainsi que le prêtre de Chierlewde, moururent d'affreux ulcères et semblèrent frappés par la main de Dieu.

Nous avons dit que le roi Henri envoya d'autres messagers au pape quand Bernard de Corilo lui eut dit la teneur de la seconde lettre du saint-père. Ils étaient chargés (3) de voir ce que l'argent pourrait faire pour la cause du roi. L'empereur Frédéric Barberousse avait si mal réussi dans sa tentative d'invasion en Italie, que la menace de se joindre à l'anti-pape avait alors moins de valeur qu'autrefois.

Le but actuel du roi était de voir quels appuis il pour-

(1) Herb., I, p. 253.

(2) Fitz-St., p. 250.

(3) Ep. Jo. Sar., II, p. 208; Froude, p. 435.

rait acheter avec son argent. Il offrit aux Milanais trois mille marcs et la réparation complète de leurs fortifications, s'ils voulaient se joindre aux autres Etats qu'il essayait de corrompre pour obtenir du saint-siège la déposition ou la translation de l'archevêque de Cantorbéry. Il promit, aux mêmes conditions, deux mille marcs à Modène, mille marcs à Parme, et mille à Bologne. Il offrit au pape de le libérer de toutes les réclamations des Romains, et, en outre, dix mille marcs, lui permettant de nommer tous les pasteurs qu'il voudrait, aussi bien au siège de Cantorbéry qu'à tous les autres sièges vacants en Angleterre. Une lettre (1) du saint, écrite à cette époque, nous apprend combien il y avait alors de diocèses dans cette position. « Il y a maintenant cinq ans, écrit-il, qu'il retient les revenus de notre siège et de toutes nos propriétés, outre les évêchés de Lincoln, de Bath, d'Hereford et d'Ely ; il a dissipé en faveur de ses nobles les domaines de Llandaff ; il ne veut pas permettre que l'on consacre l'évêque de Bangor, et il y a dix ans que ce siège n'a pas d'évêque. »

Toutes les offres du roi furent repoussées. Alors il appela à son secours l'influence du roi de Sicile ; mais rien ne lui réussit : ni les efforts de l'évêque de Syracuse, ni ceux du comte Robert de Basseville, ni l'appui d'une armée d'intercesseurs, ni l'influence prépondérante du roi de Sicile sur le pape, qu'il avait si généreusement aidé dans les derniers troubles de Rome. Ses

(1) Ep. s. Th., I, p. 121.

messagers, désappointés, s'en retournèrent sans avoir obtenu autre chose qu'une promesse du pape, qui s'engagea à envoyer de nouveaux ambassadeurs pour négocier la paix. Ceux qui furent choisis ne pouvaient que plaire à saint Thomas; c'étaient Gratien, sous-diacre et notaire du saint-siège, neveu du pape Eugène III, et Vivien, archidiacre d'Orvieto (1) et avocat près les tribunaux romains. Ils s'engagèrent par serment à s'en tenir aux conditions de paix stipulées d'avance, sans pouvoir les outrepasser pour aucun motif. Leurs instructions portaient qu'ils ne seraient point défrayés par le roi avant que la paix fût assurée, et qu'ils ne pourraient dépasser d'un jour le temps qui leur était fixé. Ces précautions contre la corruption eurent un plein succès, au moins pour ce qui concerne Gratien : il revint de son ambassade avec la réputation d'un homme parfaitement intègre.

Le roi reçut les lettres des nouveaux envoyés à Argentan, le 15 août 1169, jour de l'Assomption (2). Leur lecture le troubla extrêmement, et il envoya, le lendemain, Jean d'Oxford et Réginald, le premier doyen, le second archidiacre de Salisbury, à la rencontre des envoyés, qui arrivèrent à Domfront le 23 août. A la nouvelle de leur arrivée, deux excommuniés du parti du roi, Geoffroy Ridet et Nigel de Sacville, quittèrent la ville en toute hâte, craignant sans doute d'être traités comme tels par Gratien et Vivien. Le même jour, le roi revint de la forêt

(1) « *Urbis veteris.* » M. Froude a traduit par ces mots : « de l'ancienne ville. »

(2) Ep. s. Th., II, p. 277; Froude, p. 437.

fort tard dans la soirée, et fit une visite aux envoyés avant de rentrer dans son logis. Il les traita avec toutes sortes d'honneurs, fut plein de déférence et de respect. Pendant qu'on échangeait les premiers compliments, le prince Henri, qui avait chassé avec son père, arriva avec les jeunes seigneurs de sa suite, sonnant du cor, et offrit aux ambassadeurs le cerf qu'il venait de prendre.

Le lendemain matin, vers six heures, le roi vint encore leur faire visite, et ils l'accompagnèrent jusqu'aux appartements des évêques de Séez et de Rennes. Quelques instants après, on fit entrer Jean, doyen de Salisbury, et l'archidiacre Réginald, puis l'archidiacre de Llandaff. La conversation dura jusqu'à trois heures de l'après-midi. On resta debout et on parla tantôt amicalement, tantôt à haute voix et avec aigreur. Le but du roi était d'obtenir l'absolution des clercs excommuniés sans qu'ils prêtassent le serment. Immédiatement avant le coucher du soleil, le roi sortit très irrité; il se plaignit amèrement, disant que le pape n'avait jamais écouté une de ses demandes. « Par les yeux de Dieu, dit-il d'un air de défi, je m'y prendrai autrement. » Gratien lui répondit avec douceur : « Mon seigneur, ne menacez pas; nous ne craignons pas les menaces; car la cour qui nous envoie est accoutumée à dicter ses lois aux empereurs et aux rois. » On réunit alors tous les barons, tous les religieux présents à la cour, et presque toute la chapelle du roi. Henri prit l'assemblée à témoin des offres avantageuses qu'il venait de faire : c'étaient la restitution de l'archevêché et le rétablissement de la paix; après avoir ainsi pacifié les esprits, il

se retira et promit une réponse définitive dans la huitaine.

Au jour fixé, le 31 août, les archevêques de Rouen et de Bordeaux, et tous les évêques de Normandie, convoqués par le roi, se réunirent à Bayeux; l'évêque du Mans s'y trouva par hasard; l'évêque de Worcester arriva le lendemain; l'évêque de Poitiers, qui tenait un synode, s'excusa en promettant de venir après le synode. Les envoyés présentèrent les lettres du pape qui demandaient le retour de l'archevêque et sa rentrée en grâce avec le roi. Henri répondit par une tirade contre le saint, et conclut en disant : « Si j'accorde au pape une seule des demandes qu'il me fait en faveur de cet homme, on devra m'en savoir gré. »

Le lendemain, les évêques et les envoyés se rencontrèrent à Bures. Immédiatement après leur arrivée, ils se réunirent dans le parc. Le roi commença par demander en particulier l'absolution de ses clercs sans qu'on exigeât d'eux le serment. Les envoyés s'y refusèrent positivement; là-dessus, Henri monta immédiatement à cheval et jura, en présence de toute l'assistance, qu'il ne voulait plus entendre ni le pape ni aucun de ceux qui viendraient lui parler en faveur de l'archevêque. Les évêques présents supplièrent les envoyés, pour l'amour de Dieu, de céder sur ce point; ils le firent, quoiqu'à regret. Le roi descendit de cheval. Bientôt après, tout le monde était réuni dans le parc. Henri fit observer qu'il voulait faire savoir à tous que l'archevêque n'avait point quitté l'Angleterre à cause de lui; qu'il l'avait plus

d'une fois rappelé pour qu'il pût expliquer sa conduite, mais qu'il avait toujours refusé; que, pourtant, dans la circonstance présente, pour céder aux prières et aux ordres du pape, il voulait bien rendre à Thomas la paisible possession de son archevêché, et recevoir dans son royaume tous ceux qui avaient été bannis à cause de lui. Il fit cette concession à environ trois heures de l'après-midi; il fut ensuite très gai et s'occupa d'autres affaires.

Un peu plus tard, il revint trouver les ambassadeurs, et les pria d'aller en Angleterre pour absoudre les excommuniés du royaume. Ils refusèrent. Le roi s'irrita; puis il les pressa d'y envoyer au moins l'un d'eux, ou de donner leur procuration à un de leurs clercs, ajoutant qu'il paierait les frais du voyage. Gratien refusa encore. Le roi s'emporta et s'écria : « Faites comme vous voudrez, je ne fais pas plus de cas de vous et de votre excommunication que d'un œuf. » Là-dessus, il monta à cheval et partit; mais les archevêques et les évêques le suivirent en lui faisant des remontrances, et il revint encore. Le résumé de leurs délibérations fut que les évêques écriraient au pape et témoigneraient que le roi avait, en leur présence, offert la paix à l'archevêque, qu'il était prêt à se conformer à tous les ordres de Sa Sainteté, mais que les envoyés avaient soulevé des difficultés. On perdit beaucoup de temps à rédiger cette lettre, et le roi, impatienté, voulait se retirer. Alors les évêques l'informèrent qu'avant les conférences, les envoyés leur avaient montré un ordre du pape enjoignant à tous les sujets du royaume d'obéir à tous leurs décrets, quels qu'ils pussent être. « Je le

sais, je le sais, répondit le roi; ils interdiront mon royaume; mais, si je puis prendre un château-fort en un jour, je pourrai bien prendre le clerc qui publiera la sentence. » Cependant, on céda encore sur un ou deux points; l'orage passa, et Henri dit: « Si vous ne faites pas la paix ce soir, vous ne retrouverez jamais les conditions que je vous accorde aujourd'hui. » Puis, réunissant tout le monde autour de lui: « Je veux faire beaucoup, à la requête de monseigneur le pape, qui est mon seigneur et mon père: je rétablis donc l'archevêque sur son siège, et je lui rends mes bonnes grâces, à lui et à tous ceux qui ont été exilés à cause de lui. » Les envoyés et tous les assistants le remercièrent, et il ajouta: « Si j'ai oublié quelque chose aujourd'hui, je réparerai demain mon oubli. »

Le lendemain, 1^{er} septembre, on se réunit à midi dans le même lieu; on discuta longtemps sur la question de savoir si les excommuniés prêteraient ou non le serment pour être absous, et on convint à la fin que Geoffroy Ridet, Nigel de Sacville et Thomas Fitz-Bernard, mettraient leurs mains sur les Evangiles et promettaient *in verbo veritatis* d'obéir aux instructions des envoyés. On demanda alors que toutes les propriétés ecclésiastiques aliénées par le roi restassent entre les mains des nouveaux possesseurs; mais cette demande fut repoussée. On fit alors la proposition que les évêques rédigeassent par écrit les conditions de paix que le roi acceptait. Le roi avait insisté sur cette condition: « que l'archevêque gouvernerait son Eglise pour l'honneur du roi et de sa postérité. »

Les envoyés du pape n'avaient fait aucune objection; mais à la fin de la conférence, vers neuf heures du soir, le roi insista sur l'insertion de la réserve suivante: «sauf la dignité de son royaume.» Gratien repoussa cette réserve et toute autre condition, quelle qu'elle pût être. C'était, par le fait, introduire dans la négociation les constitutions de Clarendon, dont on n'avait fait encore aucune mention. En tout cas, le roi, en sollicitant cette modification, montrait quel sens il attachait à cette phrase, si innocente et si simple en apparence, que les envoyés avaient acceptée.

Le 8 septembre, ils se retirèrent à Caen, d'où ils envoyèrent dire au roi qu'ils acceptaient la clause, à condition qu'on introduirait les mots suivants: «sauf l'honneur de l'Eglise.» Henri refusa. Il les accusa de versatilité, disant qu'ils repoussaient maintenant une condition qu'ils avaient d'abord acceptée. Ils donnèrent alors au roi un mois pour réfléchir, ajoutant qu'à l'expiration de ce délai, la sentence de l'archevêque serait de nouveau mise en vigueur contre tous ceux qu'ils avaient absous. Le mois écoulé, les affaires en étaient revenues au point de départ; Gratien partit, laissant Vivien derrière lui. L'archevêque de Sens l'accompagna dans son voyage à Rome, ce qui inquiéta beaucoup Henri, car il regardait ces deux hommes comme ses plus puissants ennemis. Il dépêcha donc d'autres messagers pour plaider sa cause auprès du saint-père. L'archevêque de Rouen écrivit pour se plaindre des envoyés; son exemple fut suivi par quelques évêques de Normandie qui semblent avoir été plus fortement

attachés que les autres à la cause du roi ; car les évêques d'Angleterre revenaient au sentiment de leurs devoirs.

Depuis plus de la moitié de l'année, les hauts pouvoirs ecclésiastiques dont saint Thomas était investi se trouvaient dégagés de toute entrave ; en outre, il était légat du saint-siège ; mais il avait été très patient ; il avait attendu que tout espoir fût perdu de voir le roi se repentir. Maintenant le temps était venu ; il le sentit, et écrivit (1) aux principaux couvents d'Angleterre, aux évêques et aux autres officiers des différents diocèses ; ces lettres leur ordonnaient de publier l'interdit que l'archevêque jetait sur eux, dans le cas où le roi ne se repentirait pas et ne ferait pas réparation à l'Eglise pour la fête de la Purification, le 2 février 1170. Cette sentence suspendait tous les sacrements et toutes les cérémonies de l'Eglise, excepté le baptême pour les enfants, la confession et le saint viatique pour les mourants ; il était permis de dire une messe basse pour consacrer la sainte hostie pour les malades ; mais les portes étaient fermées, les laïques exclus. On ne sonnait pas les cloches. Les religieux pouvaient aussi réciter l'office divin à voix basse avec les mêmes restrictions. Ces lettres, outre les déclarations qu'elles contenaient contre les personnes excommuniées, prononçaient la même condamnation, à dater de Noël, dans le cas où ils n'auraient pas, à cette époque, donné satisfaction, contre Jean d'Oxford, doyen de Salisbury, Guy, doyen de Waltham, Jean Cumin, Ralph, archidiacre de Llandaff,

(1) Ep. s. Th., I, p. 199, 200, 207, 267, 335 et 346.

et Wimar, prêtre attaché à la personne du comte Hugues. D'autres lettres semblables (1), mais déclarant que l'interdit ne devait commencer que quinze jours après leur publication, furent confiées à plusieurs évêques français ; mais elles ne furent jamais publiées.

Le roi fit tout ce qu'il put pour empêcher leur publication en Angleterre ; il menaça ceux qui les y introduiraient des châtimens les plus sévères (2). Si le porteur était un religieux, il aurait le pied coupé ; si c'était un clerc, il aurait les yeux crevés et serait mutilé ; si c'était un laïque, il serait pendu ; si c'était un lépreux, il serait brûlé. Il fit prêter dans tout le royaume le serment inique de ne pas recevoir les lettres du pape et de l'archevêque et de leur désobéir. On cite Mathilde, comtesse de Devonshire (3), fille de Baudoin de Reivers, qui refusa de prêter ce serment et le défendit à ses vassaux. L'archevêque d'Yorck résista aussi ; mais les autres évêques furent assez faibles pour permettre qu'on le fit prêter dans leurs diocèses. Saint Thomas écrivit en secret pour dispenser de tenir ce serment tous ceux auxquels il avait été imposé.

La présence simultanée de Gratien et de Guillaume, archevêque de Sens, à Rome, et la conduite de saint Tho-

(1) Ep. s. Th., I, p. 201, 209, 229, 297, 344 et 347 ; Rog. Pont., p. 157.

(2) Ep. s. Th., I, p. 252.

(3) Fitz-St., p. 267 ; Gerv., p. 1409. Philippe de Liège raconte, dans un curieux récit, comment son père évita de prêter serment en se baissant et se mêlant à la foule de ceux qui l'avaient prêté. (Anecd. Bedæ, p. 256.)

mas, inquiétaient le roi. Le procédé adopté par le saint n'avait probablement pas les mêmes effets que des lettres d'interdit immédiat ; car, à l'expiration du terme fixé, il fallait au moins une sentence déclaratoire pour constater que le roi était en rébellion ; cependant, c'était quelque chose de plus vif et qui devait avoir plus de résultats que toutes les mesures prises jusqu'alors. Henri ne pouvait guère espérer que le roi de France lui accordât une nouvelle entrevue ; il résolut donc de tenter un moyen qui devait amener une conférence sans qu'il la demandât. C'était un pèlerinage à la chässe du glorieux martyr saint Denis. Henri entra sur les terres du roi de France, déclarant qu'il voulait profiter de cette occasion pour voir pour la première fois le jeune prince Philippe ; il ne voulait pas être plus longtemps un étranger pour le fils de son seigneur. Son plan réussit parfaitement. Louis se hâta de venir à Paris pour le recevoir. Henri prétendait aussi que, s'il en trouvait l'occasion, il mettrait le prince Richard sous la tutelle du roi de France. En même temps, il consentait à des conditions qui satisfirent Vivien, et celui-ci adressa à saint Thomas de pressantes prières (1) pour l'engager à se réunir aux deux rois, qui devaient avoir une conférence à Saint-Denis le dimanche 16 novembre. « On vous y recevra, ajouta-t-il, en chantant l'hymne : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre* à Monseigneur de Cantorbéry (2). » Le roi

(1) Ep. s. Th., I, p. 253 ; Ep. Gilb. Fol., II, p. 299.

(2) Id., II, p. 216 ; I, p. 357.

Louis lui fit la même prière ; saint Thomas consentit et promit de venir trouver Vivien à Corbeil le vendredi.

Le roi d'Angleterre visita la châsse de saint Denis le 18 de novembre, offrit (1) une chape magnifique et vingt-quatre pièces d'or. Ensuite Vivien, dans une entrevue préliminaire (2), essaya d'obtenir de lui la ratification des promesses qu'il avait faites au sujet des conditions qui devaient être la base d'une réconciliation. Mais le roi répondit d'une manière si peu satisfaisante, que Vivien se plaignit tout haut devant lui et devant saint Thomas de ses tergiversations et déclara « qu'il n'avait jamais vu pareil menteur. » Il écrivit aussi au pape (3), dans les termes suivants : « Chacune de ses paroles, quand il s'agit de l'Eglise, est pleine de sophismes et d'ambiguités. » Comme Vivien était celui des deux envoyés qui s'était montré le plus favorable au roi, on attachait beaucoup d'importance à cette sévère déclaration.

Au pied de la colline de Montmartre (4), entre Paris et Saint-Denis, une chapelle, nommée le Saint-Martyre, marquait la place où saint Denis avait été mis à mort. Saint Thomas priait dans ce lieu quand Henri revint de Saint-Denis. Un messager vint le trouver en grande hâte, disant que les deux rois et le prince Philippe l'attendaient dans la plaine près de la chapelle. Saint Thomas répondit que les démarches d'un prêtre devaient être so-

(1) Fitz-St., p. 263.

(2) Ep. s. Th., I, p. 254 ; Froude, p. 455.

(3) Id., II, p. 221.

(4) Herb., I, p. 285.

lennelles ; puis il fit présenter sa requête (1) par l'archevêque de Rouen, l'évêque de Séez et Vivien ; il priait le roi de lui rendre ses bonnes grâces, à lui et à ses partisans, ainsi que les propriétés et les domaines saisis ; il offrait, en retour, de lui témoigner toute la déférence qu'un archevêque doit à un roi. Les prélats médiateurs exigèrent que le saint nommât les propriétés du siège de Cantorbéry dont il demandait la restitution. Une longue absence, la difficulté des communications avec l'Angleterre, ne lui permettaient pas de dire ce que le roi et ses officiers avaient aliéné ; le saint demanda donc à être remis en possession de tous les biens dont avait joui Théobald et de tous ceux dont il avait joui lui-même à l'époque du concile de Tours. Il réclama cependant trois choses spécialement : premièrement, les terres qu'Henri d'Essex avait tenues comme vassal de l'archevêque, par cette raison que le roi, en sa qualité de seigneur féodal, ayant repris lors de la proscription du comte d'Essex les biens que ce seigneur avait tenus comme vassal de la couronne, on devait étendre cette mesure à l'archevêché. Henri avait usurpé le fief de Guillaume de Ros, contrairement à son serment royal ; saint Thomas demandait la restitution de ce fief et celle de la propriété ecclésiastique conférée à ce Jean le Maréchal dont le nom eut une si grande célébrité au commencement du concile de Northampton. Les médiateurs se firent forts d'obtenir tout cela du roi, faute de quoi saint Thomas déclara qu'il était résolu à rester

(1) Ep. s. Th., I, p. 219.

en exil et qu'il dédaignait, ce sont ses propres paroles, une paix achetée avec les biens de l'Eglise. Ils comptaient beaucoup moins sur la restitution des revenus et des biens meubles dont le roi avait joui lui-même, et qui montaient, suivant le calcul qui en fut fait, à trente mille marcs; quelques-uns pensaient qu'on obtiendrait peut-être du roi un millier de marcs, avec lesquels l'archevêque et ses compagnons pourraient subvenir aux dépenses de leur retour. Pressé spécialement par le roi de France, qui l'engageait à ne pas permettre qu'une question d'argent toute personnelle l'empêchât de se réconcilier avec son roi, le saint dit qu'il se contenterait d'une partie de ce qui lui était dû.

Le roi Henri, de son côté, déclara qu'il était prêt à oublier toutes les offenses dont il s'était plaint, et qu'il s'en rapportait, pour ces nouvelles propositions, à la décision du roi de France, ou du clergé de France, ou de l'Université de Paris. Le saint se déclara satisfait; mais il dit en même temps qu'il aimerait mieux terminer cette affaire à l'amiable que par un procès; et, en conséquence, il rédigea ses demandes par écrit ⁽¹⁾ pour éviter à l'avenir tout malentendu et tout subterfuge, et il le fit en termes si modérés, qu'il était évident pour tout le monde qu'il était décidé à ne repousser aucune condition de paix, à moins qu'elle ne fût absolument incompatible avec les droits de l'Eglise.

Quelque temps auparavant, le saint, prévoyant le suc-

(1) Ep. s. Th., I, p. 382; II, p. 220.

cès des négociations et le consentement probable du roi à des conditions acceptables, avait demandé au saint-père quel gage ou quelle garantie il devait dans ce cas exiger du roi. Le pape lui conseilla de demander au roi le baiser de paix, pensant qu'il n'était pas convenable pour un prêtre d'exiger un serment de son souverain. Saint Thomas envoya donc demander à Henri de mettre le sceau à ses bienveillantes intentions en lui accordant le baiser de paix. Les médiateurs rapportèrent la réponse du roi, sans observation, à saint Thomas, qui était toujours dans la chapelle : « Le roi l'aurait fait avec plaisir s'il n'avait un jour juré publiquement, dans un accès de colère, qu'il n'admettrait jamais à l'avenir l'archevêque au baiser de paix, lors même qu'il se serait réconcilié avec lui ; ce serment était aujourd'hui le seul motif de son refus, et il ne conservait rien dans son cœur contre l'archevêque. » Sa réponse à la demande écrite de l'archevêque fut qu'il jouirait en paix de tous les biens dont *ses prédécesseurs* avaient joui, comme aussi de *ses biens particuliers* ; cette phrase, pour ceux qui n'étaient pas au courant de l'affaire, semblait tout accorder, tandis qu'en réalité et dans l'intention du roi elle ne comprenait pas les propriétés ecclésiastiques que saint Thomas avait recouvrées après sa consécration, ni les bénéfices devenus vacants pendant son exil. Le roi Louis dit devant Vivien et devant plusieurs autres personnages, que si le baiser de paix était refusé, il ne conseillera pas à notre saint de mettre le pied en Angleterre, quand même Henri lui donnerait une somme en or égale à la rançon d'un roi ; le comte

Thibaud ajouta que ce serait tout simplement une folie. Le roi Henri n'attendit pas la réponse, partit tout à coup pour Mantes, qui est à douze lieues de Paris, et pendant le voyage, qui dura toute la soirée, il ne cessa de se plaindre de l'archevêque. Le prince Philippe le rencontra en chemin; mais leur entrevue fut loin d'être cordiale, et le roi Louis, qui l'accompagna à Mantes, fut blessé de n'avoir pas reçu la tutelle du prince Richard, depuis notre Richard Cœur-de-Lion, qui avait été le prétexte de l'entrevue des deux rois. Cependant Henri n'était point satisfait de la rupture des négociations; pour engager Vivien à tenter de nouveaux efforts, il lui envoya un présent de vingt marcs d'argent, qui furent renvoyés avec mépris. Giles, archidiacre de Rouen, Jean d'Oxford et Jean de Séez vinrent trouver le pape pour détourner par leurs efforts une mesure qu'Henri redoutait beaucoup, la collation à l'archevêque de Sens des pouvoirs de légat dans ses domaines du continent.

Saint Thomas fut de nouveau logé au Temple; c'est là qu'il avait habité quand il était venu visiter Paris dans toute la pompe d'un chancelier d'Angleterre. Le soir de la conférence, comme il allait quitter la chapelle où elle avait été tenue, un de ses partisans lui dit : « Aujourd'hui nous avons traité de la paix de l'Eglise dans la chapelle du Martyre, et je crois que votre martyr seul rendra la paix à l'Eglise. » Le saint répondit en peu de mots : « Je voudrais la voir libre au prix de mon sang. »

Le même soir après matines, dans le chœur des Templiers, les compagnons du saint vinrent délibérer avec

lui sur l'état présent de ses affaires. « Tant que les questions vitales ont été en jeu, nous avons été fiers, dirent-ils, de partager avec vous le rôle de confesseurs de la foi ; mais maintenant le roi ne demande plus qu'on retranche du serment la formule : *sauf l'honneur de Dieu et la dignité de l'Eglise* ; il a consenti à restituer toutes les propriétés de l'Eglise ; l'exil n'a plus de raison d'être, puisque le refus du baiser de paix n'est qu'une affaire purement personnelle, ainsi que le paiement des revenus saisis, que l'archevêque consent à abandonner. »

Pendant ces délibérations, qui finissaient par rendre la paix probable, on reçut des nouvelles (1) d'Angleterre, où les évêques commençaient à agir avec plus de vigueur. Geoffroi Ridel, archidiaque de Cantorbéry, Richard, archidiaque de Poitiers, et d'autres dignitaires ecclésiastiques, convoquèrent à Londres, au nom du roi, tous les évêques et abbés pour qu'ils s'engageassent à observer le nouvel édit, à ne recevoir aucun message du pape ou de l'archevêque sans la permission royale, à ne point se soumettre à l'interdit s'il était publié, à ne prononcer d'anathème contre aucun des sujets du roi. Toutefois, aucun évêque, aucun abbé sauf Clément, l'abbé intrus de Saint-Augustin, ne se rendit à cette convocation. L'évêque de Winchester protesta publiquement et déclara que tant qu'il vivrait il obéirait à tout prix aux décrets apostoliques et à ceux de l'Eglise de Cantorbéry, à laquelle il avait juré foi et obéissance ; et ce noble vieillard

(1) Ep. s. Th., I, p. 219 ; Froude, p. 458.

ordonna à son clergé de faire comme lui. L'évêque d'Exeter suivit son exemple, prêt à obéir en toutes choses, et il se réfugia dans une maison religieuse pour y attendre la fin de l'orage. L'évêque de Norwich, malgré la défense expresse du roi, excommunia le comte Hugues et plusieurs autres, d'après les instructions qu'il avait reçues, en présence des officiers royaux. En descendant de la chaire, il mit son bâton pastoral sur l'autel, disant qu'il verrait bien qui voudrait porter la main sur l'Eglise et sur ses possessions. Il entra aussi dans une maison religieuse pour y vivre en communauté. L'évêque de Lichfield déclara qu'il était prêt à obéir à tous les ordres de ses supérieurs ecclésiastiques, et pour se mettre en sûreté contre les officiers du roi, il se réfugia dans la partie galloise de son diocèse.

Le roi envoya alors de nouveaux messagers (1) au pape; leurs instructions étaient de retirer toutes ses précédentes demandes, et de s'en rapporter entièrement au saint-père pour les conditions de la réconciliation. L'évêque d'Auxerre et d'autres évêques normands profitèrent de l'occasion pour s'efforcer d'amener une nouvelle conférence entre le roi et l'archevêque. Déjà saint Thomas s'acheminait (2) vers le lieu du rendez-vous; il était arrivé à Pontisare avec ses compagnons, quand ils apprirent que le roi avait brusquement renoncé à sa promesse et n'avait pas voulu attendre davantage. Ce changement sou-

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 224.

(2) Ep. s. Th., I, p. 259; Froude, p. 463.

dain était dû au retour des messagers qu'il avait envoyés à Rome; plusieurs d'entre eux assurèrent, et leurs assurances se trouvèrent fausses au moins dans le sens où ils les présentaient, que le saint-père avait consenti à l'absolution de l'évêque de Londres et des autres excommuniés. Le roi, triomphant, partit en disant qu'il allait faire ses préparatifs pour le couronnement de son fils, et s'en retourna en Angleterre.

CHAPITRE XXVIII.

OUTRAGE. — RÉCONCILIATION.

La nouvelle de l'absolution des excommuniés, que les messagers du roi avaient rapportée de Rome, et qui servit à révéler le peu de sincérité d'Henri dans les dernières négociations, n'était pas tout à fait sans fondement. Probablement le pape crut aux dernières assurances que le prince avait données de son obéissance, et, voulant le ramener tout à fait, il choisit deux évêques normands qui avaient été de son parti dans les derniers événements, l'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers, et il leur confia le soin de conclure les négociations et d'absoudre les excommuniés. Cependant leurs pouvoirs ne s'étendaient pas jusqu'à l'absolution de l'évêque de Londres, et pour les autres, le pape mit à l'exercice légal de ces pouvoirs deux conditions essentielles : l'espoir certain de la paix et la prestation des serments d'usage. Les instructions données par le pape à ces deux évêques étaient de presser le roi d'exécuter les promesses faites par lui à la

dernière conférence; et, sur son refus, ils avaient l'ordre, après une notification suivie d'un délai de quarante jours, de mettre le royaume en interdit.

Saint Thomas avertit (1) l'évêque de Nevers que le roi voudrait, avant tout, obtenir les absolutions, et que lorsqu'il aurait gagné ce point, il serait impossible d'obtenir quelque chose de lui. Les deux évêques, pressés par Henri, abandonnèrent la condition que le pape leur avait imposée et qui faisait d'un espoir certain, c'est-à-dire de la perspective d'une réconciliation immédiate, un préliminaire indispensable, et cédèrent aux demandes du roi. En même temps, Gilbert Foliot plaidait en personne sa cause devant le pape, et avec tant de succès que le saint-père renonçait à l'exception faite contre lui, qui l'empêchait de profiter des pouvoirs conférés aux deux évêques. Il se hâta d'aller trouver l'archevêque de Rouen, qui lui donna l'absolution en l'absence de l'évêque de Nevers, dont la lettre du pape exigeait le concours, et cela avec une grande publicité, le jour de Pâques de l'an 1170. Foliot regarda cette absolution comme un triomphe, et pour proclamer son succès, il pontifia solennellement (2) à Cantorbéry, dans l'Eglise de saint Thomas. Ces faits provoquèrent la lettre suivante (3), adressée par saint Thomas à un des cardinaux :

(1) Ep. s. Th., I, p. 302; Froude, p. 467.

(2) Id., I, p. 250.

(3) Ep. s. Th., I, p. 95; Froude, p. 478. Cette lettre était adressée au cardinal Albert, l'un des légats envoyés au roi par le pape après la mort du saint.

« Je voudrais, frère bien-aimé, que les discours de mes compatriotes pussent retentir jusqu'à vos oreilles ; que vous pussiez connaître ce qui se chante, à la honte et au mépris de l'Eglise de Rome, dans la rue d'Ascalon !

» Je ne sais par quelle fatalité il arrive constamment que la cause du Seigneur est sacrifiée devant la cour de Rome : Barabbas est absous, le Christ est crucifié. C'est sous l'influence de cette cour que notre exil, que les souffrances de l'Eglise ont atteint leur sixième année. Vos Seigneuries ont condamné les malheureux et les expatriés, et, je puis le dire en conscience, pour cette seule raison qu'ils sont les faibles et les petits enfants du Christ, et qu'ils ne veulent pas s'écarter de la justice du Seigneur ; d'un autre côté, vous avez absous les sacrilèges, les meurtriers, les voleurs, des hommes qui ne se sont jamais repentis, et dont l'absolution, je le dis franchement, sera nulle aux yeux de Dieu, quoique ce soit saint Pierre qui l'ait prononcée. Voici ce que dit Notre Seigneur dans l'Evangile de saint Luc : « Si ton frère pèche contre toi, réprimande-le, et *s'il se repent*, pardonne-lui ; et s'il pèche contre toi sept fois le jour, et si sept fois le jour il vient à toi en disant : *Je me repens*, pardonne-lui. » Pensez-vous que les paroles de Jésus-Christ soient des paroles vaines quand il dit : « s'il se repent et s'il vient à toi en disant : Je me repens ? » Non, certes. Au jour du jugement, il n'admettra pas que ses paroles soient des paroles vaines ; il ne laissera pas sans condamnation ceux qui osent, au mépris des formes qu'il a prescrites, justifier les méchants par une absolution impuissante, sans con-

fession ni pénitence, et ressusciter des âmes qui ne peuvent pas vivre.

» Et maintenant j'ai fini. Pour le reste, que Dieu prenne en main sa propre cause, ce Dieu pour lequel je suis proscrit et exilé. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. Mon intention est de ne plus fatiguer à ce sujet la cour de Rome. Que ceux-là recherchent sa protection qui sont puissants dans leur iniquité et qui, après avoir foulé aux pieds la justice et trainé l'innocence en captivité, triomphent, à leur retour, de la honte de l'Eglise. »

On sent battre, à chaque mot de cette lettre, l'âme ardente de cet enfant qui sautait dans l'eau pour courir après son faucon, de cet homme qui se couvrait d'un cilice terrible et s'exposait à de rudes coups trois ou quatre fois chaque jour. Au milieu des affaires les plus sérieuses, c'est toujours cette impatience des obstacles qui traversent ses desseins, comme aux jours où il bouclait son armure et tenait sa lance en arrêt pour la cause de son maître, qui devint toujours la sienne propre. Maintenant Dieu est son maître; sa cause est la cause de Dieu. Il ne vise qu'au but, il parle avec la liberté d'un apôtre; car « là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté. »

Le roi avait parlé d'aller en Angleterre et de presser le couronnement de son fils; ce n'était point une vaine menace. Depuis longtemps il en avait le désir, probablement pour détruire, autant que possible, l'effet d'une sentence d'excommunication qui aurait atteint sa personne; mais il y avait à cela une difficulté; le couronnement du souverain était une des prérogatives les plus incontestées

du siège de Cantorbéry. Réginald de Salisbury (1) lui conseilla de demander au pape de donner des pouvoirs à un autre évêque pour accomplir cette cérémonie, et, comme le roi lui disait qu'il lui paraissait impossible d'obtenir cette faveur, Réginald lui répondit : « Notre seigneur le pape se conduira comme un sot et comme un fou s'il vous refuse. » Il paraît que la demande fut faite, et avec succès, car on a encore deux lettres d'Alexandre (2) qui autorisent Roger, archevêque d'Yorck, à couronner le jeune prince. Il est vrai que leur authenticité est très contestable. Quant au motif qu'Henri alléguait plus tard pour expliquer cette demande, et qui fut sûrement alors le prétexte de l'usurpation, saint Thomas l'apprit (3) de la bouche même du roi et le dit au pape : il paraît qu'après la mort de Théobald, le siège de Cantorbéry étant vacant et saint Thomas encore chancelier, Henri avait désiré que son fils pût être couronné, quoique ce fût un enfant de six ou sept ans. Roger était alors fort en disgrâce, et saint Thomas put rappeler à Henri qu'il avait dit lui-même qu'il aimerait mieux que son fils perdît la tête que de voir Roger imposer sur lui ses « mains hérétiques. » Pour empêcher l'archevêque d'Yorck d'élever des prétentions à l'exercice de cette importante

(1) Ep. s. Th., I, p. 226.

(2) Ep. s. Th., II, p. 43 et 45. Au retour de Richard Barre et de Ralph, archidiacre de Llandaff, le bruit courut, et les évêques de Paris et de Noyon l'écrivirent au pape (Ep. Gilb. Fol., II, p. 230), que Roger avait reçu ce pouvoir.

(3) Ep. s. Th., I, p. 70.

prérogative pendant la vacance du siège de Cantorbéry, Henri pria le pape de permettre que son fils fût couronné par l'évêque qu'il choisirait. Il faisait maintenant la même demande en faveur de ce même prélat qu'il avait alors obtenu d'exclure. D'un autre côté, saint Thomas, avant les négociations relatives à l'absolution de l'évêque de Londres, avait reçu du saint-père des lettres (1) datées du 26 février, d'autres encore datées d'Anagni du mois de novembre précédent, d'autres de Latran du 5 avril, défendant à tout autre qu'à l'archevêque d'accomplir cette cérémonie. Saint Thomas fit tout ce qu'il put pour faire parvenir ces lettres en Angleterre; mais la surveillance fut si exacte qu'il n'en pénétra aucune copie avant le samedi qui précéda le couronnement. Elles furent alors remises (2) à l'archevêque d'Yorck et à l'évêque de Londres, qui n'en tinrent aucun compte.

Après son retour (3) à l'abbaye de Sainte-Colombe près de Sens, saint Thomas dit un matin à Herbert qu'il était convaincu que le prince Henri ne vivrait pas longtemps. « J'étais dans mon lit après matines, sans pouvoir dor-

(1) Ep. s. Th., II, p. 45 et 47, et précédemment d'Anagni, au mois de novembre. (Fœdera, par Rymer, I, p. 29.) Lettres de saint Thomas aux évêques. (Ep. s. Th., I, p. 190 et 227.)

(2) Fitz-Stephens le dit positivement (p. 268). Saint Thomas demanda au roi pourquoi il avait poussé Roger et les autres évêques à la désobéissance, « car ils avaient reçu de notre seigneur le pape la défense formelle de procéder à cette cérémonie en notre absence. » (Ep. s. Th., I, p. 70.) Roger d'Yorck prêta serment, après le martyre, qu'il n'avait pas reçu la défense. (Diceto, p. 558.) Il est certain qu'il y eut plusieurs lettres détruites. (Ep. s. Th., II, p. 288.)

(3) Herb., I, p. 229; Gerv., p. 1545.

» mir, dit le saint à son ami; je songeais au roi, à sa
» grandeur, à sa merveilleuse prospérité; je rêvais aux
» destinées futures du prince Henri, que j'aime tendre-
» ment, à l'avenir de son frère (Richard ou Geoffroy). Au
» moment où je me laissais aller au sommeil, j'entendis
» une voix qui disait :

» *Mors tulit una duos, tulit altera, sed malè, patrem.* »

Herbert dit que saint Thomas n'avait jamais fait de vers de sa vie, parce qu'il ne l'avait point appris dans sa jeunesse. « Dieu m'a laissé vivre, ajoute-t-il, pour que je visse l'accomplissement de ces prophétiques paroles. » L'anecdote est intéressante; elle prouve les sentiments d'affection que le saint eut toujours pour ce prince, qu'il appelle « notre Henri, » malgré la cérémonie qu'on accomplissait alors à Westminster et dont le jeune roi était le principal personnage.

Le roi convoqua (1) les évêques et les barons à Londres pour le dimanche 14 juin. La reine ne devait pas quitter la Normandie, et, pour des raisons que nous ignorons, la princesse Marguerite devait rester avec elle. Richard d'Ilchester fut envoyé pour presser le prince, que son père attendait sur la côte anglaise; il traversa en toute hâte le canal, accompagné des évêques de Bayeux et de Séez. Quand le dimanche fut venu, le jeune roi, qui avait été auparavant armé chevalier par son père, fut couronné par l'archevêque d'Yorck; et, comme pour rendre l'outrage plus éclatant, non-seulement on omit le

(1) Fitz-St., p. 268; Ep. s. Th., II, p. 64, 287 et 299.

serment de maintenir la liberté de l'Eglise qui se prêtait aux sacres des rois, mais on y substitua la promesse (1) d'obéir aux coutumes royales.

Immédiatement après, Henri retourna en Normandie; avant de partir pour l'Angleterre, il avait ordonné à l'évêque de Worcester d'être présent au couronnement. L'évêque alla donc à Dieppe; le roi avait déjà passé la mer, et la reine, qui était restée à Caen avec Richard de Humet, justicier de Normandie, craignant que l'évêque n'eût à prendre parti dans l'attaque qui menaçait les droits de l'archevêque de Cantorbéry, lui écrivit de ne pas passer la mer, et elle ordonna au prévôt de Dieppe et aux propriétaires de bâtiments de ne pas lui donner passage. Comme Henri, à son retour, approchait de Falaise, il rencontra l'évêque, qui était venu à trois milles au devant de lui; le roi se mit à l'insulter : « Certes, vous êtes un traître; je vous ai ordonné d'assister au couronnement de mon fils, je vous en ai indiqué le jour, mais vous n'avez pas voulu y être : vous montrez par là que vous n'avez point d'amour pour moi ni pour la grandeur de mon fils. Je vois maintenant que vous favorisez mon ennemi et que vous me haïssez, moi et les miens; mais vous n'aurez plus les revenus de votre évêché : je vous les ôterai, car vous vous êtes montré indigne d'un évêché ou d'un bénéfice. En vérité, vous ne fûtes jamais le fils de mon bon oncle Roger, qui nous éleva ensemble tous deux dans ce château où nous avons été instruits

(1) Ep. s. Th., p. 33, 80 et 84.

et formés par lui. » L'évêque, pour toute réponse, lui opposa la défense qu'il avait reçue dans le port; mais le roi ne voulut pas le croire et lui dit, toujours plein de colère : « La reine est au château de Falaise et Richard de Humet n'en est pas loin; voulez-vous vous autoriser d'eux? — Pas de la reine, dit l'évêque; car si par crainte elle cachait la vérité, vous n'en seriez que plus irrité contre moi; et si elle l'avouait, vous vous emporteriez honteusement contre cette noble dame. Je ne suis pas un personnage assez important pour qu'elle entende de vous à cause de moi une parole dure. J'ai bien fait de ne pas assister au couronnement; c'était une offense faite à Dieu, non par le prince, mais par les évêques; et si j'eusse été là, je n'aurais pas souffert que la cérémonie s'accomplît. Vous dites que je ne suis pas le fils du comte Roger. Je ne puis dire si je le suis ou non; mais vous ne montrez pas, par votre reconnaissance, que ce même comte Roger mon père était votre oncle, qu'il vous a élevé depuis le jour de votre naissance, qu'il a guerroyé pour vous pendant seize ans, contre le roi Etienne, dans des combats offensifs et défensifs, et qu'enfin il a été fait prisonnier. Si vous aviez tout cela présent à l'esprit, vous n'auriez pas traité mes frères comme vous l'avez fait; vous avez réduit la tenure et seigneurie de mille hommes que votre aïeul le grand roi Henri avait donnée à mon père, à un fief de deux cent quarante hommes, et par là vous avez fait une injustice à mon frère le comte. Quant à mon jeune frère, qui avait la réputation d'un brave soldat, vous l'avez laissé tomber dans une misère

telle, qu'il a dû quitter la vie séculière, faire des vœux perpétuels et prendre l'habit des Hospitaliers de Jérusalem. Voilà comment vous traitez vos parents et vos amis ; voilà comment vous payez ceux qui ont bien mérité de vous. Quant à vos menaces de m'ôter les revenus de mon évêché, prenez-les si vous n'avez pas assez des revenus de l'archevêché, de six sièges vacants et d'un grand nombre d'abbayes, que vous percevez au péril de votre âme, employant à des usages temporels les aumônes de vos pères, ces bons rois, et le patrimoine de Jésus-Christ. » Ces paroles et beaucoup d'autres du même genre furent entendues de tous ceux qui étaient à cheval à la suite du roi. Un chevalier d'Aquitaine qui ne connaissait pas l'évêque, demanda qui parlait ainsi ; on lui dit qui c'était : « Bien lui prend, dit-il, d'être un homme d'Eglise ; si c'était un soldat, le roi ne lui laisserait pas deux acres de terre. » Un autre, pensant plaire à Henri, fit à l'évêque d'amers reproches ; mais le roi, se tournant vers lui avec indignation, le chargea des plus grossières injures et lui dit entre autres choses : « Vile canaille, parce que je dis ce qui me plaît à mon cousin l'évêque, pensez-vous que vous puissiez, vous ou tout autre, l'insulter et le menacer ? Je me fais violence pour ne pas vous arracher les yeux. C'en est trop qu'un évêque soit insulté par vous ou par d'autres. » Ils arrivèrent ainsi au lieu où ils devaient se reposer ; après dîner, le roi et l'évêque causèrent à l'écart et fort amicalement de la réconciliation avec saint Thomas. Il faut dire, pour l'honneur de l'évêque de Worcester, qu'il ne manqua pas une occasion de venir

au secours de notre saint, et les magistrats, qui se servirent souvent de ce prétexte pour persécuter des abbés ou d'autres ecclésiastiques, n'osèrent jamais sur ce point inquiéter l'évêque.

Cependant l'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers ne faisaient rien pour amener Henri à se conformer aux intentions du pape. Ils avaient reçu l'ordre de faire suivre la notification de l'interdit de la sentence elle-même, dans un délai de quarante jours, si le roi ne ratifiait pas ses premières propositions; quant au pouvoir d'absoudre dont ils avaient usé, il leur avait été conféré à condition de s'en servir seulement dans le cas où ils auraient un espoir certain de réconciliation. L'archevêque de Sens écrivit au pape pour se plaindre de leurs lenteurs; en conséquence, on reçut des lettres du saint-père qui leur prescrivait d'amener le roi à une conférence dans un délai de vingt jours, et de mettre quarante jours après le royaume en interdit. Ces lettres furent envoyées, dans le premier moment, à saint Thomas, qui attendit avant de les remettre, pour des raisons que nous ignorons. Les deux évêques essayèrent de passer la mer pendant que le roi était en Angleterre; mais leur tentative fut peu sérieuse et ne réussit pas. A son retour, ils eurent une conférence avec lui, conformément aux ordres du pape. Chose étonnante! on y parle du couronnement du prince comme d'un attentat commis *par le roi* contre les droits de l'archevêque, et, comme on le verra plus tard, on ne punit que les évêques qui avaient accompli la cérémonie. Tout à coup Henri accorda toutes les con-

ditions dont il avait été question à Montmartre, tout en renouvelant son refus de donner ou de recevoir le baiser de paix. Le pape, dans cette supposition, avait suggéré l'idée que l'archevêque pourrait recevoir le baiser de paix du prince Henri ou, comme on l'appelait alors, du jeune roi ; mais saint Thomas n'insista pas, dans la suite, sur ce signe de réconciliation.

C'est ici le moment de soulever cette question qui engage d'une manière si grave le caractère d'Henri II et de laquelle dépend, en réalité, sa responsabilité personnelle dans le fait du martyre : était-il sincère dans ses vœux pour la paix, dans les arrangements qu'il conclut alors ? On doit reconnaître que son refus de donner le baiser de paix n'est pas la seule circonstance suspecte qui nous porte à douter de la sincérité du serment qu'il prêta avant son absolution après le martyre.

« Quelqu'un lui écrivit, dit un auteur (1), et lui fit la question suivante : Pourquoi tenir l'archevêque hors du royaume ? On le tiendrait bien mieux dedans que dehors. L'avis était donné, il fut compris. Immédiatement le roi arrangea une conférence ; on traita de la paix, et il accorda tout ce qu'il avait jusque-là refusé. » Dès lors, l'intention du roi, en faisant couronner son fils, est sans nul doute celle que lui prête le même historien : « Il voulut que son fils fût couronné en toute hâte, en vue d'un résultat que certaines circonstances pouvaient amener ; de cette façon, si un crime était commis, on ne

(1) Fitz-St., p. 272.

pourrait pas en punir le royaume, puisque Henri n'en serait plus roi. »

Le 16 juillet (1), l'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers vinrent informer saint Thomas, qui était toujours à Sens, qu'Henri était prêt à accorder toutes les conditions qu'on lui demandait. Les rois d'Angleterre et de France eurent une conférence, le 20 et le 21, dans une plaine entre les deux châteaux de Viefui et de Freitval, sur les limites de leurs domaines; les pauvres exilés surent plus tard que les habitants avaient nommé cette plaine le Pré-des-Traîtres. L'archevêque de Sens avait pressé saint Thomas d'assister à cette conférence avec lui et les deux évêques, ajoutant que la réconciliation n'aurait jamais lieu s'ils se tenaient ainsi à distance l'un de l'autre. Le saint, dans le premier moment, ne voulait pas y assister sans avoir été invité; à la fin, il y consentit. Les rois arrangèrent leurs affaires sans faire mention de l'archevêque de Cantorbéry; en sorte qu'après la conférence du second jour, ses clercs vinrent lui annoncer que les affaires étaient finies et les rois sur le point de se retirer; il était donc fort à craindre qu'après avoir assisté sans invitation à la conférence, il ne s'en retournât couvert de honte. Cependant, dans l'intervalle, les évêques qui accompagnaient le saint demandèrent une entrevue au roi, qui l'accorda et la fixa au jour suivant, qui était la fête de sainte Marie-Madeleine. Il promit de se soumettre en tout aux volontés du pape, excepté pour

(1) Ep. s. Th., II, p. 301; Froude, p. 498.

l'affaire du baiser de paix ; il ajoutait, avec serment, que s'il le refusait, ce n'était pas qu'il eût aucun mauvais dessein contre saint Thomas ; il prenait Dieu à témoin et en appelait à l'archevêque de Sens comme garant de sa sincérité. Il dit même qu'il céderait sur ce point, quoique avec peine, plutôt que de s'en retourner sans avoir fait la paix. L'archevêque de Sens revint trouver saint Thomas et lui dit combien le roi avait été gracieux dans ses manières et dans ses paroles ; il le supplia de ne pas repousser ce retour de ses royales bontés en insistant sur le baiser de paix ; il ajouta qu'Henri avait promis publiquement qu'à son retour dans son royaume, il le recevrait en lui donnant le baiser et toutes les marques possibles de reconnaissance. Le saint était prêt « à donner sa vie pour son troupeau. » Cette phrase d'une lettre où sont racontés ces événements prouve que les amis de saint Thomas croyaient peu aux protestations du roi. Il suivit donc le conseil de l'archevêque de Sens, et sa réponse fut portée à Henri assez tard dans la soirée.

Cette nuit (1), le roi d'Angleterre fut l'hôte du roi de France. Faisant allusion à la journée du lendemain : « C'est donc demain, dit Henri, que je fais la paix et une bonne paix avec votre voleur. — Par les saints de France, répliqua Louis, de quel voleur parlez-vous, je vous prie ? — De notre archevêque de Cantorbéry. — Je voudrais, répondit Louis, qu'il fût nôtre aussi bien qu'il est vôtre ; vous plairez à Dieu et aux hommes si vous

(1) Fitz-St., p. 272.

faites avec lui une paix sincère, et je vous en serai éternellement reconnaissant. »

C'était le 22 juillet au matin (1), jour de la fête de sainte Marie-Madeleine. Au point du jour, le roi, suivi d'un nombreux cortège, alla au rendez-vous convenu d'avance entre lui et le roi de France. Le saint arriva un peu après le roi, accompagné de l'archevêque de Sens et du comte Thibaud. Les autres Français qui avaient assisté à la conférence entre les deux rois vinrent en foule à ce spectacle. Dès qu'Henri vit le saint s'approcher, il sortit brusquement du milieu du cortège et alla droit à lui, la tête découverte, pour le saluer le premier; ils échangèrent les saluts d'usage, se donnèrent la main droite et s'embrassèrent; plusieurs personnes crurent que le roi avait violé le serment qu'il avait fait de ne jamais admettre l'archevêque au baiser de paix. Alors Henri se retira avec les deux archevêques, et saint Thomas, dans un discours que l'archevêque de Sens trouva très convenable et très touchant, lui rappela les outrages qu'il avait faits à l'Eglise et à lui-même. Ensuite le roi et le saint s'entretenirent ensemble pendant la plus grande partie du jour, et la conversation fut si longue, que ceux qui formaient leur suite en étaient excédés. Il paraît que les assistants épiaient tous leurs mouvements avec une inquiète curiosité, car on remarqua (2) que saint Thomas changeait constamment de côté sur sa

(1) Ep. & Th., I, p. 65; Froude, p. 503.

(2) Garnier, 52 b, 26.

selle ; on sut depuis que cette agitation venait des caleçons de crin qu'il portait. Au bout de quelque temps, tous furent saisis d'étonnement en voyant saint Thomas descendre de cheval et s'agenouiller devant le roi. Le roi sauta de cheval, prit l'étrier, et obligea le saint à remonter, en lui disant d'une voix émue : « En voilà assez, Monseigneur l'archevêque ; reprenons notre ancienne intimité, soyons amis désormais et oublions nos inimitiés passées. Je vous demande seulement de me rendre, aux yeux de ceux qui nous voient, les honneurs qui me sont dus. »

Alors le roi, se tournant vers ceux qui le suivaient : « Maintenant, dit-il ; après les sentiments que l'archevêque vient de manifester, je serais le dernier des hommes, je justifierais tout le mal qu'on a dit de moi, si je ne me montrais à mon tour aussi bien disposé que lui. Je ne crois pas pouvoir faire mieux ni plus sagement que de rivaliser avec l'archevêque, de bonté, de charité, de bons offices. » Nous ne faisons que rendre justice au caractère impressionnable d'Henri en croyant qu'il parlait sérieusement.

Alors le roi se retira, et saint Thomas put expliquer à ses amis pourquoi la conférence s'était terminée d'une façon si émouvante. Après avoir traité plusieurs questions, saint Thomas dit au roi qu'il devait, pour son bonheur et pour celui de ses enfants, pour la conservation du pouvoir que Dieu lui avait donné, faire une réparation solennelle à sa mère l'Eglise de Cantorbéry, expier le dernier et très grave outrage qu'il lui avait fait lors-

que, par une monstrueuse violation du plus ancien de ses privilèges et contrairement à la lettre du pape, il avait voulu que son fils fût couronné par l'archevêque d'Yorck, par un prélat aveugle, obstiné et assez présomptueux pour accomplir cette cérémonie dans une province qui n'était pas la sienne. Le roi repoussa longtemps le reproche qui lui était adressé ; il soutint, tout en protestant qu'il était animé des sentiments les plus conciliants, qu'un archevêque d'Yorck avait couronné Guillaume le Conquérant, qu'un évêque d'Hereford avait couronné le roi Henri son grand-père ; qu'il en pouvait conclure que le roi était libre de choisir le prélat qui devait le couronner. Le saint répliqua que, pour ce qui concernait le premier fait, Stigand, archevêque de Cantorbéry, n'avait jamais reçu le pallium, et qu'ainsi le siège pouvait, à tous égards, être considéré comme vacant ; que, pour le second, l'évêque d'Hereford n'avait été que le délégué de saint Anselme, alors en exil, et que l'archevêque d'Yorck n'avait point réclamé ; qu'en outre, au retour de saint Anselme, son royal grand-père avait reconnu les droits du siège de Cantorbéry en lui demandant de le couronner une seconde fois. Henri alléguait que le pape lui avait permis de choisir l'évêque qu'il voudrait pour accomplir la cérémonie ; mais saint Thomas lui rappela que lorsque cette permission lui avait été accordée, il n'y avait pas d'archevêque à Cantorbéry ; que son seul but avait été l'exclusion de ce même Roger, et qu'en tout cas le pape, par ses dernières défenses, avait retiré ses premières permissions ; qu'il ne parlait point ainsi pour ra-

baisser ou pour insulter le prince ; qu'au contraire , il faisait des vœux pour son bonheur et pour sa gloire, qu'il voudrait procurer au prix de tous ses efforts et par tous les moyens possibles dans le Seigneur, comme il avait travaillé du temps du roi Etienne à maintenir les droits d'Henri à la couronne.

Henri, d'un air de bonne humeur, lui répondit gaie-ment : « Vous avez deux fois le droit d'aimer mon fils ; car, de par moi , vous êtes son père , et , vous vous le rappelez , je l'ai remis entre vos mains. Et il a tant d'amitié pour vous qu'il ne peut supporter la vue de vos ennemis. Il aurait même usé de violence envers eux si le respect et la crainte de son père ne l'eussent arrêté. Mais, dès qu'il en trouvera l'occasion , je sais qu'il en tirera vengeance, et plus durement même qu'il ne le faudrait. Je sais que l'Eglise de Cantorbéry est la plus noble Eglise de l'Occident ; c'est elle qui m'a sacré , et, loin de vouloir lui ôter ses droits , je veux , dans cette circonstance et conformément à vos conseils, la relever et la rétablir dans son ancienne splendeur. Quant à ceux qui jusqu'à ce jour ont trahi vos intérêts et les miens , avec l'aide de Dieu , je les récompenserai comme des traîtres méritent de l'être. » Il ajouta que saint Thomas couronnerait Marguerite, la femme de son fils, et qu'en reconnaissance des droits de son Eglise , il répéterait la cérémonie du couronnement du jeune roi. Ce fut alors que le saint sauta à bas de son cheval : désormais rien ne pouvait le séparer de son troupeau.

On réunit ceux qui étaient présents, et Henri déclara

devant eux qu'il rendait à l'archevêque ses bonnes grâces, son Eglise et tous ses biens. Il fut convenu que sous peu un des clercs de l'archevêque irait trouver le roi, qui lui remettrait une lettre pour son fils, autorisant et ordonnant une pleine restitution; ce fut à Herbert que son maître confia cette mission. Alors tous les compagnons d'exil du saint s'avancèrent et se prosternèrent aux pieds du roi, qui leur promit de leur rendre leurs biens.

Après avoir délibéré avec l'archevêque de Sens et ses autres amis, saint Thomas rédigea un Mémoire récapitulant les points que le roi avait accordés, parmi lesquels le couronnement du jeune roi était particulièrement spécifié. Ce Mémoire fut présenté par l'archevêque de Sens et approuvé par le roi. Il est parfaitement certain qu'Henri consentit expressément et en public au châtimement des évêques qui n'avaient fait qu'exécuter ses volontés; mais comme ce point est de la plus grande importance, puisque les colères dont saint Thomas fut victime furent provoquées par des mesures que le roi lui-même avait approuvées; comme le saint, immédiatement avant son martyre, rappela solennellement à Fitz-Urse le consentement royal, il ne sera point inutile d'introduire ici un autre témoin. « J'étais présent, dit Thibaud (1), comte de Blois, dans une lettre au pape, j'étais présent quand le roi d'Angleterre fit à l'archevêque de Cantorbéry l'accueil le plus amical et le plus bienveillant; j'étais là quand Sa Seigneurie de Cantorbéry se plaignit au roi du couronne-

(1) Ep. s. Th., II, p. 211.

ment de son fils. Le roi, qui avait la conscience de l'outrage fait à l'archevêque, lui promit satisfaction. En même temps, on porta plainte contre les évêques qui avaient osé mettre le nouveau roi sur le trône, au mépris des droits et de la suprématie du siège de Cantorbéry, et le roi donna la permission à l'archevêque et lui conféra le pouvoir de prononcer une condamnation contre eux, ne consultant en cela que son bon plaisir ou celui de Votre Sainteté. Voilà ce que j'ai vu et entendu, voilà ce que je suis prêt à attester et à confirmer par serment. »

Ces concessions faites et rendues publiques, saint Thomas et le roi causèrent ensemble seuls jusqu'au soir aussi familièrement qu'aux jours de leur amitié; quand ils se séparèrent, il fut convenu que le saint reviendrait plus tard en France pour faire une visite de remerciements au roi Louis et à ses autres bienfaiteurs, et pour mettre ordre à ses affaires; et que, pour le moment, il resterait avec le roi jusqu'au jour où il s'embarquerait pour l'Angleterre, pour mieux montrer le retour de leur ancienne intimité. Cependant saint Thomas résolut de rester en France jusqu'au moment où ses envoyés, qui allaient partir pour l'Angleterre, lui écriraient que les restitutions convenues étaient réellement faites; car, tant que le roi conserverait une parcelle des terres de l'Eglise, on ne pouvait croire à sa sincérité.

Au moment de la séparation, l'évêque de Lisieux dit que le saint devait traiter ceux qui avaient été ses ennemis comme le roi avait traité les partisans de l'archevêque, et leur rendre ses bonnes grâces. Saint Thomas répondit

que ce n'étaient point des faits du même ordre, mais qu'il irait aussi loin que possible pour être avec tout le monde dans des rapports de paix et de charité; qu'il s'entendrait avec le roi et qu'il ferait tous ses efforts pour que tout pût s'arranger d'une manière conforme à la gloire de Dieu et de l'Eglise, de telle sorte que si un excommunié n'obtenait pas l'absolution (et il priait Dieu de ne pas le permettre), il ne pût en accuser que lui-même. Geoffroy Ridel, archidiacre de Cantorbéry, entra, et il commençait à répliquer avec aigreur, quand le roi, pour empêcher le retour d'anciennes querelles, prit le saint à part et le pria de ne pas s'inquiéter de ce que disaient de pareilles gens. Il demanda à l'archevêque sa bénédiction, qui termina la conférence.

CHAPITRE XXIX.

DÉSAPPOINTEMENT.

Saint Thomas écrivit (1) en même temps au pape et aux cardinaux pour les informer de sa réconciliation avec le roi. Ils ne se trompèrent point sur les dispositions d'Henri, et leur satisfaction fut mêlée de méfiance. « L'Ethiopien ne change pas de peau, le léopard ne perd pas ses taches, » dit le cardinal Albert (2). Les événements prouvèrent bientôt que le roi était décidé à rester conséquent avec lui-même et à violer ses récents et solennels engagements.

Saint Thomas envoya en Angleterre des messagers porteurs de lettres royales ordonnant la restitution des propriétés ecclésiastiques. On avait pourvu aux bénéfices devenus vacants pendant l'exil de saint Thomas. Dans les premiers moments (3), on renvoya les bénéficiers

(1) Ep. s. Th., I, p. 65; Froude, p. 503.

(2) Ep. Gilb. Fol., II, p. 119; Froude, p. 519.

(3) Fitz-St., p. 276.

nommés par le roi, et les clercs nommés par saint Thomas furent mis en possession; mais ceux-ci furent bientôt dépossédés, et les intrus réinstallés. Les observateurs attentifs considérèrent comme un indice important des intentions du roi, ce fait que les rentes de la Saint-Michel dues à l'archevêque furent touchées, comme auparavant, par les officiers royaux. Les envoyés du saint lui écrivirent (1) d'Angleterre : « Ceux de vos amis que nous avons vus désespèrent de votre cause; et, même en leur montrant les lettres du roi avec le grand sceau, même en leur déclarant que nous assistions à la réconciliation et leur en donnant l'assurance par serment, nous n'avons pu les convaincre qu'avec peine. Robert, sacristain de Cantorbéry, est la seule personne que nous ayons trouvée pour coopérer à notre œuvre; nous avons eu plusieurs entrevues avec le jeune roi, mais sans résultat satisfaisant. » Cette lettre est datée de la première semaine d'octobre. Le saint l'envoya (2) au pape en se plaignant de n'avoir rien obtenu du roi que des paroles. Jean de Salisbury et Herbert de Bosham avaient été envoyés auparavant (3) au roi lui-même. Ils l'avaient trouvé en Normandie; mais comme il avait la fièvre tierce, ils furent longtemps sans pouvoir l'entretenir. Lors de leur dernière entrevue, le roi dit à Jean de Salisbury : « Si vous ne vous conduisez pas envers moi autrement que vous ne l'avez fait jusqu'ici, vous n'aurez pas le château. » Le roi voulait par-

(1) Ep. s. Th., II, p. 306; Froude, p. 512.

(2) Id., I, p. 77; Froude, p. 516.

(3) Herb., I, p. 306.

let ou du château de Rochester, ou de Saltwood, fief d'Henri d'Essex, alors occupé par Renouf de Broc.

Saint Thomas, ayant appris que le roi accordait une entrevue (1) à l'un de ses meilleurs amis, Thibaud, comte de Blois, résolut d'y assister. L'entrevue eut lieu à Tours le 12 novembre. L'archevêque arriva la veille au soir ; le roi vint à sa rencontre, mais on remarqua son accueil peu bienveillant. Nigel de Sacville, dont le nom avait figuré sur les listes des personnes excommuniées, portait le sceau royal et était un des clercs du roi ; il avait reçu de son maître l'église de Harrow, l'un des bénéfices vacants. Craignant d'être obligé de le rendre, il tenait fort peu à la paix. Le lendemain matin, le roi pensa qu'il lui serait difficile de refuser le baiser de paix à l'archevêque s'ils entendaient la même messe ; mais Nigel de Sacville leva la difficulté en lui conseillant de faire célébrer une messe en noir, parce qu'on n'y donne pas la paix. Après la messe (2), on dit, comme d'habitude, le *Salve, sancta parens*, en l'honneur de la très sainte Vierge ; ensuite le prêtre baisa le texte de l'évangile et le porta d'abord à l'archevêque, puis au roi, pour le leur donner à baiser. « Mon seigneur, dit alors saint Thomas, je suis venu vous trouver dans vos propres domaines, accordez-moi donc le baiser, comme vous l'avez promis. — Il ne vous manquera pas plus tard, » répliqua le roi.

Une autre fois, le saint vint trouver Henri dans un

(1) Ep. s. Th., II, p. 185 et 262.

(2) Fitz-St., p. 279.

château près de Blois, pour suivre le conseil des envoyés, qui l'engageaient à voir souvent le roi, afin de consolider leur réconciliation. Dans le cours d'une conversation gaie et familière, Henri lui dit : « Oh ! pourquoi ne faites-vous pas ma volonté ? Certes, je mettrais tout entre vos mains. » Quand saint Thomas répéta ce propos à Herbert, celui-ci dit qu'il lui rappelait cette parole de l'Evangile : « Je te donnerai toutes ces choses si tu veux t'incliner devant moi et m'adorer. »

Même avant la dernière lettre de saint Thomas, le pape était résolu de faire exécuter les conditions de paix stipulées avec le roi. Le 9 octobre, il écrivit (1) aux archevêques de Rouen et de Sens, et à l'évêque de Nevers, pour leur enjoindre de menacer le roi d'un interdit immédiat, et tous les détenteurs de terres ecclésiastiques reçurent l'ordre de restituer sur-le-champ, sous peine d'excommunication. Le saint, comme légat apostolique, reçut de pleins pouvoirs (2), où le roi, la reine et les princes étaient seuls exceptés. Le pape suspendit (3) l'archevêque d'Yorck et les autres évêques présents au couronnement. Les évêques de Londres et de Salisbury furent atteints de nouveau par l'excommunication, dont ils avaient été absous. Dans ces lettres, le pape indique comme un nouveau motif du châtiment qu'il leur inflige, le serment prêté par eux aux constitutions de Clarendon

(1) Ep. s. Th., II, p. 63 et 72, Anagni, 9 octobre.

(2) Id., II, p. 29, Segni, 13 octobre.

(3) Ep. s. Th., II, p. 32, Veroli, 10 septembre, et p. 48 et 82, Ferrentino, 16 septembre.

lors du couronnement, car il avait condamné plusieurs de ces constitutions. Saint Thomas, dans la lettre où il se plaint d'Henri (1), demandait au pape de retirer la mention qu'il avait faite des constitutions, comme particulièrement calculée pour l'irriter. La part prise par les évêques au couronnement du jeune roi était un motif plus que suffisant de censure, et un motif accepté par le roi. Il demandait donc qu'on s'en remit à sa discrétion pour toutes les condamnations, excepté pour celle qui avait atteint l'archevêque d'Yorck. Le pape y consentit (2), et comme il pressait le saint de retourner en Angleterre (3), quoique le roi eût violé ses engagements, saint Thomas fit ses préparatifs pour partir.

Les seigneurs français (4) lui procurèrent, ainsi qu'à ses compagnons, tout ce qui pouvait leur être nécessaire, et ils furent si généreux qu'au moment de son départ, sa suite se composait de plus de cent chevaux. Les adieux du roi Louis et du saint furent tendres et émouvants. Et, en effet, saint Thomas dut trouver quelque difficulté à lui exprimer sa reconnaissance pour le traitement vraiment royal qu'il en avait reçu. Dans la conversation, l'archevêque montra le sentiment qu'il avait du danger auquel il allait s'exposer. « Nous allons en Angleterre, dit-il, pour y jouer nos têtes.— C'est ce qu'il me semble, dit Louis. Monseigneur l'archevêque, si vous suiviez

(1) Ep. s. Th., I, p. 77; Froude, p. 524.

(2) Ep. s. Th., II, p. 85, Frascati, 24 novembre.

(3) Fitz-St., p. 296.

(4) Fitz-St., p. 277.

mes conseils, vous vous défieriez de votre roi tant qu'il vous refusera le baiser de paix. Restez ; aussi longtemps que vivra le roi Louis, le pain, le vin et les richesses de la France ne vous manqueront pas. — Que la volonté de Dieu soit faite, » répondit le saint ; et ils se séparèrent en larmes pour se retrouver, comme c'est notre espoir, dans cette patrie où un verre d'eau froide donné à un disciple de Jésus trouvera sa récompense.

« Je vais en Angleterre pour y mourir ; » tels furent les adieux de saint Thomas à l'évêque de Paris. Dans plusieurs récits faits après sa mort, on retrouve cette croyance que tel était en effet le sort qu'on lui préparait. On raconte qu'un sergent de la cour du roi s'était confessé à un prêtre nommé Richard de Halliwell d'avoir scellé de sa propre main les ordres envoyés en Angleterre pour la mort de l'archevêque, ordres écrits par Richard de Sacville ; le sergent ajouta qu'il s'en était confessé auparavant à un évêque anglais et lui avait demandé quelle pénitence il devait faire. L'évêque lui avait répondu : « Pourquoi une pénitence ? vous avez obéi à votre maître ; » et il ne lui en avait donné aucune, comme s'il n'avait fait aucune faute. Voici une autre anecdote très significative : Un jour, Réginald de Warrenne vint au chapitre des chanoines de Southwark, où il avait beaucoup d'amis, et leur dit : « Priez Dieu de tout votre cœur pour moi, car j'en ai grand besoin ; peut-être apprendrez-vous bientôt qu'on a fait en Angleterre une chose inouïe jusqu'à ce jour ; pour ce qui me concerne, c'est tout à fait contre ma volonté ; mais je ne suis pas mon maître. »

Le saint écrivit ⁽¹⁾ au roi les lignes suivantes, qui expriment les mêmes préoccupations que ses adieux au roi Louis. Après avoir parlé des délais qu'éprouvaient les restitutions, il ajoutait : « Cependant Renouf attaque violemment la propriété de l'Eglise, entasse dans le château de Saltwood les produits de nos domaines, et nous avons appris par des personnes qui peuvent le prouver qu'il s'est vanté, en présence de plusieurs témoins, que nous ne jouirions pas longtemps de la paix qui nous a été donnée « et qu'il nous ôterait la vie avant que nous » ayons mangé un morceau de pain en Angleterre. » Votre Altesse le sait bien : fermer les yeux sur une faute, c'est s'en rendre complice. Et pourtant ce Renouf s'appuie hautement de votre faveur et de votre autorité ; autrement, oserait-il se compromettre à ce point ? Quelle réponse a-t-il faite aux lettres de votre fils ? Nous livrons tout cela à vos réflexions, puisque vous en êtes informé.

» Toutefois, comme il paraît évident qu'à cause de la haine que nous nous sommes attirée, la mère des Eglises d'Angleterre est en danger de périr, pour la sauver du sort qu'on lui destine, nous sommes prêt, si Dieu l'exige, à livrer notre vie aux mains de Renouf et de ses complices ; prêt à souffrir mille morts pour la cause du Christ si sa grâce nous en donne la force. Mon seigneur, j'avais l'intention de me rendre encore près de vous ; mais les besoins de mon Eglise affligée me rappellent. Avec votre faveur et votre permission, je me propose de retour-

(1) Ep. s. Th., I, p. 380 ; Froude, p. 526.

ner près d'elle, peut-être pour mourir pour elle, à moins que votre bonté n'en ordonne bientôt autrement. Je suis à vous à la vie et à la mort, maintenant et toujours, dans le Seigneur. »

Quand on pense à la part que Renouf de Broc prit au martyre de saint Thomas, cette lettre semble extrêmement remarquable. Voici comment on raconte ses adieux au roi Henri : « Allez en paix, lui dit le roi, je vous reverrai bientôt à Rouen ou en Angleterre, aussitôt que je pourrai. — Mon seigneur, dit saint Thomas, mon cœur me dit que vous ne me verrez plus vivant. — Croyez-vous donc que je sois un traître ? — Non, mon seigneur, » fut toute sa réponse. Le saint alla à Rouen, sur la demande du roi.

Jean de Salisbury (1) arriva avant lui en Angleterre, où il aborda le 12 novembre. Trois jours avant, on avait marqué tous les effets mobiliers de l'archevêque, et on avait ôté à ses officiers toute espèce de part dans l'administration de ses biens. On avait en même temps publié dans tous les ports un édit qui défendait aux amis de l'archevêque de quitter le royaume, sous peine d'exil et de proscription. Jean de Salisbury fut reçu avec de grands honneurs par le clergé et par le peuple de Cantorbéry, et présida, au nom de l'archevêque, un synode qui fut tenu le 18 novembre, peu de jours après son arrivée. Il obtint une audience gracieuse du jeune roi ; mais il remarqua trop de signes du peu de sincérité de la réconciliation qui venait d'avoir lieu, pour ne pas croire tout ce que racon-

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 240 ; Froude, p. 527.

tait le bruit public de la haine dont l'archevêque était l'objet, haine apaisée pour la forme, mais en réalité plus énergique que jamais. Les revenus de Noël suivirent ceux de la Saint-Michel dans les coffres du roi.

Henri, pour ne pas voir saint Thomas à Rouen, prétext⁽¹⁾ une requête de ses peuples d'Auvergne, qui lui demandaient du secours contre une attaque dont ils étaient menacés par le roi de France. Il envoya à sa place le fameux Jean d'Oxford. « Les temps sont bien changés, s'écria saint Thomas en le voyant, puisque l'archevêque de Cantorbéry a besoin de votre protection. » L'archevêque de Rouen lui dit qu'il n'avait point reçu d'instructions du roi pour l'accompagner en Angleterre, mais qu'il n'y avait aucun danger à craindre, et qu'ainsi c'était inutile. Il lui remit en même temps trois cents livres, à titre de présent. Le roi lui écrivit pour presser son départ : « Votre Seigneurie tarde beaucoup à se rendre en Angleterre, et comme on raconte à ce sujet beaucoup de choses qui peut-être ne sont pas vraies, je crois qu'il serait utile pour elle de faire toutes ses diligences pour partir. » Il avait aussi reçu des lettres du pape qui l'exhortaient à être sans crainte, à retourner à son Eglise et à accomplir son ministère. Le saint quitta ⁽²⁾ Sens le jour de la fête de tous les Saints; avec ce jour, commençait la septième année de son exil.

Le port d'Ouessant, sur le territoire de Boulogne, fut

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 300.

(2) Id., II, p. 239.

choisi pour l'embarquement. De là, il fit tenir ⁽¹⁾ aux évêques censurés les lettres du pape par un messenger nommé Osbern ; celle qui concernait l'archevêque d'Yorck fut confiée à une religieuse nommée Idonea, sans doute pour que le messenger fût moins suspect. La lettre ⁽²⁾ que saint Thomas lui écrivit mérite d'être citée.

« Dieu a choisi les faibles pour confondre les puissants. L'orgueil d'Holopherne s'exaltait contre Dieu ; les guerriers et les prêtres défailaient ; ce fut le courage d'une femme qui l'anéantit. Quand les apôtres se sauvèrent et renièrent leur maître, les femmes l'assistèrent dans ses souffrances, le suivirent après sa mort et recueillirent les premiers fruits de sa résurrection. Et vous, ma fille, vous êtes animée de leur zèle ; que Dieu vous fasse la grâce de passer dans leurs rangs. L'esprit d'amour a chassé la crainte de votre cœur ; par lui, les efforts que réclament de vous les besoins de l'Eglise, quelque pénibles qu'ils puissent être, vous paraîtront non-seulement possibles, mais aisés.

» Dans cet espoir que je fonde sur votre zèle pour le Seigneur, je vous commande et je vous enjoins, pour la rémission de vos péchés, de remettre ces lettres que je vous envoie, et qui viennent de notre saint-père le pape, à notre vénérable frère Roger, archevêque d'Yorck, en présence, s'il est possible, de nos frères et collègues les évêques, ou du moins en présence de tous ceux qui pour-

(1) Ep. s. Th., II, p. 48 et 82, Ferentino, 16 septembre.

(2) Ep. s. Th., I, p. 399 ; Froude, p. 53.

ront en être témoins. En outre, de peur qu'on ne supprime par fraude l'instrument original, vous en délivrez une copie qui puisse être lue par les assistants, et vous leur en expliquerez la teneur, d'après les instructions de mon envoyé.

» Ma fille, Dieu vous offre une récompense d'un grand prix : la rémission de vos péchés, un fruit impérissable, la couronne de gloire, qu'en dépit de toutes les fautes de leur vie passée les pécheurs bénis d'Égypte et de Magdala reçurent de Jésus-Christ leur Seigneur. La Dame de Merci vous assistera; elle suppliera son Fils, qu'elle a porté dans son sein pour les péchés du monde, Dieu et homme tout ensemble, d'être le guide, le gardien, le compagnon de vos pas. Celui qui brisa les liens de la mort et qui dompta la violence des démons peut arrêter la main impie qui voudrait se lever contre vous. Adieu, épouse du Christ! pensez toujours qu'il est avec vous! »

Les messagers trouvèrent les évêques à Cantorbéry, se préparant à passer la mer; ils se soumirent aux sentences qui venaient d'être prononcées contre eux : l'archevêque d'Yorck était suspendu; les évêques de Londres et de Salisbury excommuniés. Le saint apprit, à sa grande satisfaction, qu'ils avaient reçu leurs lettres tandis qu'il était à Ouessant attendant un vent favorable.

Un jour, le saint et ses compagnons se dirigeaient vers la plage pour voir les vaisseaux sur lesquels ils devaient passer la mer, lorsqu'un bâtiment arriva d'Angleterre. Ils demandèrent aux matelots ce qu'on disait du retour de l'archevêque; on leur répondit que tout le monde en

était très satisfait. Mais un des hommes de l'équipage, qui semblait être le capitaine, prit à part Herbert et lui dit : « Qu'allez-vous faire ? Où allez-vous ? Vous allez chercher la mort. Toutes les personnes bien informées le disent ; tout le monde s'y attend : dans le port où vous allez aborder, des soldats attendent pour s'emparer de l'archevêque et de ceux qui sont avec lui. » Herbert raconta cette conversation à saint Thomas, et le saint prit l'avis de ses compagnons. Gontran de Winton, âme simple et droite, en tout temps fidèle à l'archevêque, conseillait d'attendre la fin de l'orage soulevé par les condamnations ; il disait : « Si le pays est déjà troublé, que sera-ce quand le roi en aura connaissance ? » L'opinion d'Herbert était qu'il était impossible de rentrer en Flandre ; il disait que la mort pour une si belle cause était un glorieux martyre. Saint Thomas lui répondit : « Cette parole me semble loyale ; mais elle est dure, et qui pourra l'accomplir ? » Il dit alors : « En vérité, Gontran, je vois la patrie et j'y rentrerai avec l'aide de Dieu, quoique je sache qu'une mort certaine m'y attend. » Il répondit à Milon, doyen de Boulogne, qui lui témoignait les mêmes craintes : « Quand vous me diriez que je dois être démembré et coupé en morceaux, je ne m'en inquiéterais pas, car j'y suis décidé ; rien n'empêchera mon retour. C'est assez de sept ans d'absence pour un pasteur et pour les brebis affligées du Seigneur. Je ne demande qu'une chose à mes amis (et *une dernière prière* doit être exaucée), c'est que si je ne puis rentrer vivant dans mon Eglise, ils m'y rapportent mort. »

Une autre fois, un de ses clercs lui demanda ce qu'ils attendaient et pourquoi on ne s'embarquait pas ; le saint lui répondit : « Il ne se passera pas quarante jours après votre retour dans votre patrie que déjà vous souhaiterez d'être partout ailleurs qu'en Angleterre. »

Il s'embarqua le mardi 1^{er} décembre, le matin, de très bonne heure. Sachant qu'il y avait des soldats à Douvres, il fit mettre le cap sur Sandwich, qui était un fief à lui (1) ; c'était là qu'il s'était embarqué en 1164, le jour des Morts. Son vaisseau se distinguait des autres par la croix archiépiscopale, qu'on tint élevée au moment où il s'approchait du rivage. Les pauvres gens la virent et se réunirent en grand nombre : plusieurs se jetèrent dans l'eau pour aller au devant de lui ; d'autres se mirent à genoux pour demander sa bénédiction ; on pleurait ; on s'écriait : « Bénî soit celui qui vient au nom du Seigneur, le père des orphelins, le soutien des veuves ! »

Les gens des trois évêques, sous les ordres de Renouf de Broc, de Réginald de Warenne et de Gervais de Cornhelle, shérif du comté de Kent, avaient attendu le saint à Douvres ; ils apprirent bientôt son arrivée, coururent à Sandwich, saluèrent à peine l'archevêque, et lui demandèrent pourquoi il avait signalé son retour en suspendant et excommuniant les évêques du roi. Le saint répondit tranquillement que le roi n'en serait point offensé ; qu'il lui avait donné la permission de punir les évêques qui avaient outragé son Eglise. Ils se calmèrent un peu en

(1) Benedict., De Mirac., p. 126.

apprenant que le roi était instruit de tout ; mais ils demandèrent l'absolution des évêques. Saint Thomas renvoya l'affaire à l'époque de son retour à Cantorbéry ; Jean d'Oxford protesta au nom du roi contre toute espèce de violence, et les soldats, qui avaient leurs armures sous leurs manteaux , se retirèrent. Toutefois , avant qu'on se séparât, Réginald demanda que les étrangers de la suite du saint prêtassent au roi le serment d'allégeance, qu'on exigeait de ceux qui pouvaient être soupçonnés d'être des espions. Or, Simon , archidiacre de Sens , était avec l'archevêque ; mais, comme le serment ne faisait aucune mention du pape et que généralement on ne l'imposait pas au clergé, le saint ne voulut pas le souffrir, et la sensation produite par son arrivée empêcha que Simon n'y fût contraint.

Les six milles qui séparent Sandwich de Cantorbéry furent parcourus comme en triomphe ; d'immenses foules, composées surtout de pauvres , accouraient pour lui souhaiter la bienvenue ; plusieurs jetaient leurs vêtements sur la route en s'écriant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Les prêtres des paroisses conduisaient leurs paroissiens au devant de lui, la croix en tête ; ils se mettaient à genoux pour recevoir sa bénédiction, tandis que l'air retentissait de cris de joie. Malgré la courte distance, le concours était si grand, qu'il était déjà tard quand ils arrivèrent à Cantorbéry.

CHAPITRE XXX.

LE RETOUR.

Le saint entra dans sa ville métropolitaine, où son retour fut un jour de fête : les cloches faisaient entendre leurs joyeux carillons, la cathédrale était décorée extérieurement ; les riches avaient mis leurs habits de soie, les pauvres leur plus beau costume ; un repas public était préparé pour un grand nombre de convives ; une longue procession réunie au chapitre du couvent faisait cortège à l'archevêque ; les églises retentissaient du son de l'orgue et du chant des hymnes, et l'on entendait résonner dans les salles le son des trompettes. La cité tout entière semblait ivre de joie. Il marcha droit à l'église, et le peuple remarqua que son visage brillait alors d'une splendeur surnaturelle, car son cœur était animé d'une sainte allégresse. Il alla vers son trône épiscopal et y reçut les religieux au baiser de paix. Des cris de joie éclataient de toutes parts. Herbert s'approcha et lui dit : « Monseigneur, nous oublions aujourd'hui que

vous pouvez mourir un jour, car aujourd'hui l'Eglise, Epouse du Christ, triomphe en vous. » Il ne répondit à Herbert que par un regard. Il prêcha dans la salle du chapitre un beau sermon sur ce texte : « *Nous n'avons point ici de demeure permanente; nous cherchons celle qui est à venir.* » Puis il entra dans son palais après une journée des plus solennelles.

Le lendemain matin, des soldats vinrent, avec les chapelains des trois évêques, demander l'absolution des censures. « L'archevêque, dirent-ils, n'est point venu dans un esprit de paix, mais le fer et la flamme à la main, foulant aux pieds les évêques ses collègues, les traitant comme ses marchepieds, sans citation, sans procès, sans jugement. Ses suffragants, dirent-ils encore, étaient allés à sa rencontre jusqu'à la mer pour le recevoir en procession avec le clergé de Cantorbéry; mais voilà que l'excommunication les enveloppe sans qu'ils l'aient prévue ni méritée; et il faut, avec le bon plaisir de Sa Seigneurie, qu'ils dépouillent ce vêtement lugubre avant de se présenter devant elle. » Saint Thomas répondit que « la paix des pécheurs n'était point la paix, car il n'y avait de paix véritable que pour les hommes de bonne volonté. Jérusalem s'est complue dans la luxure et la mollesse, et s'est dit à elle-même : *Ceci est la paix*; mais le Seigneur pleura sur elle dans sa pitié, car la vengeance était suspendue sur sa tête, et ses yeux ne l'apercevaient pas. » Quant aux objections contre la sentence, ils devaient se rappeler qu'elle émanait du pape et que ce n'était point à eux de mettre en question les actes de Sa Sainteté.

« Je comprends le but de leur démarche : si je n'ai pas le pouvoir de les absoudre, ils me considéreront comme un légat muni de pouvoirs insuffisants ; si j'ai ce pouvoir, ils essaieront de m'extorquer l'absolution en se servant du bras séculier. Je ne leur dresse aucune embûche. » Cependant, comme ils insistaient pour obtenir l'absolution, le saint finit par promettre qu'après s'être assuré des désirs du roi et avoir pris l'avis de l'évêque de Winton et de ses autres frères, il consentirait, pour l'amour de la paix, à recevoir le serment qu'ils feraient d'accepter le jugement du pape, et prendrait sur lui la responsabilité de faire le possible, se soumettant toutefois, comme cela devait être, à l'approbation de Sa Sainteté. Il ajouta qu'il les traiterait ensuite comme ses frères, avec une charité toute chrétienne.

Les évêques objectèrent que cette proposition était inconstitutionnelle et dérogeait à la dignité de la couronne. On leur répondit que le pape lui-même leur avait demandé un serment semblable lors de leur première absolution. Les évêques de Londres et de Salisbury étaient près de céder ; mais l'archevêque d'Yorck leur persuada de se mettre sous la protection d'Henri et d'exciter le mécontentement du jeune roi en lui faisant croire que le but du saint était de le faire déposer. Les archidiacres de Cantorbéry et de Poitiers furent sur le point de traverser la mer ; mais le premier resta en Angleterre ; il fut chargé de se rendre près du nouveau roi et d'envenimer autant que possible son esprit contre son ancien précepteur. Les évêques traversèrent la Manche, et, à leur instigation, six

dignitaires ecclésiastiques de chacun des sièges vacants de la province furent convoqués pour aller rejoindre le roi sur le continent, afin d'organiser une élection qui aurait lieu en sa présence, et qui certainement ne pouvait être ni valide ni canonique. Ce plan, dont saint Thomas avait été informé par ses amis d'Angleterre tandis qu'il était encore en France, fut déjoué par son martyre.

Huit jours après son arrivée à Cantorbéry, saint Thomas députa au jeune roi, Richard, prieur de Saint-Martin de Douvres, qui fut son successeur immédiat, pour lui dire qu'il se préparait à venir rendre hommage à son nouveau souverain. Il était d'autant plus empressé qu'il désirait commencer, immédiatement après cette visite, une tournée pastorale dans son diocèse, dont il avait été séparé si longtemps. Il emmena trois magnifiques chevaux de bataille, richement caparaçonnés, pour les offrir en présent à son jeune maître.

Son vieil ami Walter, évêque de Rochester, frère de l'archevêque Théobald, vint à sa rencontre en procession avec son chapitre et son clergé. A son entrée à Londres, une autre procession le conduisit à Sainte-Marie de Southwark, église des chanoines réguliers. La foule était immense. Les pauvres écoliers et les clercs de la cité vinrent jusqu'à trois milles de Londres. Quand ils aperçurent l'archevêque, ils firent résonner dans les airs le chant du *Te Deum*. Le saint répandit sur la route d'abondantes aumônes. Il fut logé dans le palais de l'évêque de Winchester. Les chanoines le reçurent à la porte de l'église de Sainte-Marie et entonnèrent le *Benedictus*

Dominus Deus Israël; la foule s'unit au chant et continua le cantique. Une folle nommée Mathilde s'écria plusieurs fois, au milieu de la joie générale : « Archevêque, prends garde au couteau ! »

Le lendemain, Jocelin de Louvain ⁽¹⁾, frère cadet d'Adeliza, femme d'Henri I^{er}, vint le trouver de la part du jeune roi pour lui donner l'ordre de retourner immédiatement à Cantorbéry. L'archevêque demanda si l'intention du prince était de le bannir de sa présence et de lui retirer ses bontés. « Ses ordres sont tels que je vous les ai transmis, » répliqua Jocelin, et il le quitta avec hauteur. En sortant, il rencontra un riche citoyen de Londres qu'il connaissait, et il lui dit : « Et vous, venez-vous aussi vers l'ennemi du roi ? Je vous conseille de retourner chez vous au plus vite. » Cet homme répondit : « Nous ne savons point si vous le considérez comme l'ennemi du prince ; mais nous avons vu des lettres du roi, qui est maintenant sur le continent ; ces lettres annoncent que la paix est faite ⁽²⁾ ; si elles cachent quelque chose, nous n'en savons rien. »

Aux environs de la fête de sainte Lucie ⁽³⁾, le 13 décembre, l'archevêque était dans son château de Harrow, dont Nigel de Sacville s'était emparé. Il écrivit de là à son ami Simon, abbé de Saint-Alban, et termina sa lettre

(1) Les Reines, par miss Strickland, Londres, 1845, I, p. 239.

(2) La lettre du roi à l'évêque d'Exeter se trouve Ep. Jo. Sar., II, p. 266.

(3) Mathieu Paris (moine de Saint-Alban), inter vitas xxiii S. Albanj abbatum, de abbate Simone, ed. Wats, p. 60.

en disant « que jamais de sa vie il n'avait eu un tel besoin de consolation. » L'abbé alla le voir et fut reçu de la manière la plus affectueuse. Après s'être entretenu avec le saint de tout ce qu'il avait souffert pendant son exil, l'abbé lui dit : « Aujourd'hui, par la grâce de Dieu, tout est heureusement fini. » Saint Thomas soupira, prit la main de l'abbé, la mit sous sa tunique et lui dit : « Mon ami, mon ami, je vous dirai tout, comme à un autre moi-même : les choses n'en sont pas où l'on pense, les persécutions vont recommencer. Le roi et son fils (qui est mon seul espoir) méditent contre moi de nouvelles offenses. » L'abbé reprit alors : « Comment cela se peut-il, saint père ? » Le saint répondit, avec un profond soupir et en levant les yeux au ciel : « Je sais trop bien quels sont leurs projets. » Quand ils se séparèrent, saint Thomas demanda à l'abbé de prier pour lui le saint martyr son patron, et promit de se souvenir de son ami dans ses prières. « J'irai, ajouta-t-il, célébrer dans mon église telle fête qu'il plaira au Seigneur de préparer pour moi. » Un messager vint de Cantorbéry et apprit à saint Thomas que Renouf de Broc s'était emparé d'un de ses vaisseaux chargé de vin ; il avait coupé les câbles, enlevé les ancres, tué plusieurs matelots et emprisonné les autres au château de Pevensey. Le saint envoya aussitôt l'abbé de Saint-Alban et le prieur de Douvres pour se plaindre de cet outrage au jeune roi ; ce prince ordonna que le vaisseau fût rendu.

L'archevêque était escorté par cinq cavaliers, à cause du peu de sûreté des routes. On rapporta au roi Henri

qu'il parcourait l'Angleterre avec une armée nombreuse, qu'il assiégeait les villes et avait l'intention de chasser le jeune roi du pays.

Comme il s'en retournait à Cantorbéry, le premier soir de son voyage, il rencontra à Wrotham un pauvre prêtre nommé William, qui desservait Chidingston. Cet homme vint le voir, et, dans une audience particulière qu'il avait demandée à l'archevêque, il lui dit : « Monseigneur, je vous apporte des reliques de saint Laurent, de saint Vincent et de sainte Cécile, d'après l'ordre que j'ai reçu de saint Laurent dans une vision. »

» *Saint Thomas.* Frère, comment savez-vous que ce sont les reliques de ces saints ?

» *William.* Monseigneur, pendant ma vision, je demandai à saint Laurent de me donner un signe ; je lui dis que sans cela vous ne me croiriez pas ; et saint Laurent me répondit que, tout dernièrement, en portant la main à votre poitrine, vous aviez trouvé votre cilice déchiré ; pendant que vous délibériez pour savoir si vous deviez le faire raccommoder ou en faire faire un autre, vous avez touché de nouveau le cilice, qui s'est trouvé intact.

» *Saint Thomas.* En vertu de l'obéissance que vous me devez, je vous défends de raconter cela à personne tant que je vivrai.

» *William.* Ainsi soit-il, » et il ajouta : « Je suis un pauvre homme et le serviteur d'un autre homme dans l'église à laquelle je suis attaché ; pensez à moi.

» *Saint Thomas.* Venez me trouver quatre jours après Noël, et j'aurai soin de vous. » Il s'en alla.

Renouf de Broc et Gervais de Cornhelle s'étaient fait donner les noms de plusieurs de ceux qui étaient allés en procession à la rencontre de l'archevêque; ils convoquèrent les prieurs et les citoyens les plus distingués, prétendant que le roi exigeait qu'ils donnassent caution et répondissent, quand ils seraient appelés, sur le fait d'avoir été au devant d'un traître. Les prieurs et le clergé ne voulurent pas répondre à cet appel; mais plusieurs citoyens s'y rendirent. Leur réponse fut qu'ils n'avaient pas vu de lettres du roi ni des juges royaux; qu'ils étaient les hommes liges du roi et ne devaient rendre compte de leur conduite qu'à lui seul.

Le saint rentra dans sa ville métropolitaine le jour de la fête de saint Thomas, qui était aussi son jour de naissance; il avait quarante-quatre ans. A peine arrivé à Cantorbéry, il renvoya ses cinq soldats. Les gens de de Broc, pour le vexer, chassèrent (1) sur ses terres sans permission, tuèrent un cerf et emmenèrent plusieurs de ses chiens, qu'ils gardèrent. La veille de Noël, Robert de Broc (qui d'abord avait été clerc, puis moine blanc, qui ensuite avait apostasié et était enfin rentré dans le monde) tendit des pièges à un convoi de chevaux de somme de l'archevêque, et chargea un de ses neveux, Jean de Broc, de couper la queue de l'un d'eux, sur la grande route royale. On amena la pauvre bête mutilée pour la faire voir à l'archevêque.

(1) Cela avait été défendu par le roi Henri, dans un acte où saint Thomas avait figuré comme témoin quand il était chancelier. (Fædera, par Rymer, I, p. 40.)

Tous les points de la route qu'il parcourut alors, mais plus particulièrement les lieux où il s'arrêta pour donner la confirmation aux enfants, furent illustrés par des miracles; on éleva des croix pour marquer les endroits où ils s'étaient accomplis. Le plus célèbre eut lieu à Newington.

Les trois évêques, qui avaient traversé la mer, trouvèrent le roi dans son château de Bures, près de Bayeux. Quand il leur demanda leur avis, Roger d'Yorck répondit : « Adressez-vous à vos barons et à vos soldats; ce n'est point à nous de dire ce qu'il faut faire. » L'un d'eux dit enfin : « Monseigneur, tant que Thomas vivra, il n'y aura ni bonheur pour vous, ni paix ni tranquillité pour le royaume. » Les évêques se plaignirent hautement : « C'est une honte, dirent-ils, pour le roi et son royaume que nous soyons suspendus de nos fonctions et qu'il nous soit à peine permis de bénir notre nourriture. Si le roi ne met pas un frein à la présomption de l'archevêque, elle deviendra pire encore. » Henri éclata dans une telle colère, qu'il savait à peine ce qu'il disait. Il répétait sans cesse : « Quels misérables fainéants ai-je nourris dans mon royaume? Ils ont si peu de loyauté, qu'ils souffrent que leur roi soit honteusement bafoué par ce clerc de basse naissance ! » En disant ces mots, il quitta la chambre du conseil.

Quatre chevaliers sortirent aussitôt ensemble. C'étaient Réginald Fitz-Urse, Guillaume de Tracy, Hugues de Morville, et Richard Brito ou le Breton. Après avoir juré de mener leur conspiration à bonne fin, ils se séparèrent.

Ils s'embarquèrent dans différents ports de France, entrèrent en Angleterre par des côtés différents, et cependant arrivèrent à la même heure au château de Saltwood. Après leur départ, le roi fit appeler les barons dans sa chambre et dit avec colère « que l'archevêque était entré dans son royaume comme un conquérant; il avait, ajouta-t-il, suspendu l'archevêque d'Yorck et les évêques et excommunié plusieurs de ses sujets à cause des services rendus par eux à leur souverain. De plus, il avait mis le trouble dans tout le royaume; il voulait les priver, lui et son fils, de leurs couronnes; il avait obtenu du pape un privilège qui lui donnait, ainsi qu'aux évêques, la disposition des bénéfices sans égard aux droits des comtes, des barons, du roi lui-même. »

Le comte de Leicester prit la parole en ces termes : « Monseigneur, l'archevêque et le comte mon frère étaient amis intimes; mais vous pouvez être assuré que depuis le jour où il quitta votre royaume et où il renonça à votre faveur, il n'a reçu aucun message de moi ni moi de lui. » Engelgère de Bohun, oncle de l'évêque de Salisbury, excommunié lui-même, dit à son tour : « Je ne sais ce que vous pouvez faire d'un tel homme, sinon le lier avec une corde d'osier et l'attacher à une croix. » Guillaume Malvoisin, neveu d'Eudes comte de Bretagne, parla le troisième : « Il y a quelque temps, dit-il, j'étais à Rome, à mon retour de Jérusalem. En questionnant mon hôte sur l'histoire des papes, j'appris que l'un d'eux avait été mis à mort à cause de son orgueil et de son intolérable insolence. »

Dès que ce débat fut terminé, le roi envoya Guillaume comte de Mandeville, Seiers de Quincy et Richard de Humet, à la recherche des quatre chevaliers qui étaient partis. On leur dit qu'ils étaient allés arrêter l'archevêque. Le comte Guillaume et Seiers allèrent jusqu'à la côte, mais ils ne passèrent point la mer. Richard se rendit à un autre port et fit la traversée. Le jeune roi était à Winton. Richard fit dire à Hugues de Gundeville et à William Fitz-John, gouverneurs du jeune Henri, de se rendre à son insu à Cantorbéry avec les troupes de la maison royale. Lui-même attendit sur la côte afin de se saisir de l'archevêque s'il entreprenait de fuir; William et Seiers attendirent de même de l'autre côté de la Manche.

Les quatre chevaliers arrivèrent à Saltwood le lundi 28. Quant à nous, revenons à saint Thomas, que nous avons suivi jusqu'à Cantorbéry. La nuit de Noël, il chanta l'évangile de la Nativité après matines, selon le rite encore en usage dans l'ordre des Bénédictins, et il célébra lui-même la messe de minuit. Il chanta aussi la grand'messe le jour de la fête, et il prêcha auparavant un beau sermon sur ce texte, qui avait tant occupé ses pensées : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Quand il vint à parler des saints Pères de Cantorbéry, des confesseurs qui avaient honoré cette Eglise, il dit qu'elle avait eu pour archevêque un martyr, saint Elphège, et « que peut-être elle en aurait bientôt un autre. » Les larmes coulèrent de ses yeux et ses sanglots interrompirent ses paroles. Les auditeurs étaient profondément émus; les

sanglots et les gémissements de la douleur éclataient de tous côtés, et on entendait murmurer ces paroles : « Père, pourquoi nous quitter sitôt ? A qui laisserez-vous votre troupeau désolé ? » Réprimant ses larmes, le saint, d'une voix forte et claire, excommunia Robert de Broc ; il l'avait sommé de faire pénitence, par l'intermédiaire d'un messager ; mais le pécheur obstiné avait fait répondre, par un soldat nommé David de Ruminel, que s'il était excommunié il agirait comme tel. L'archevêque enveloppa dans la même sentence les usurpateurs de ses deux églises, Harrow et Thierlewd.

La fête de Noël tomba cette année un vendredi, et saint Thomas, en se rendant de sa cathédrale au réfectoire, pensa que, pour se conformer à l'esprit de l'Eglise, il valait mieux manger de la viande que de s'en abstenir, à cause des joies de Noël, seule fête pour laquelle l'Eglise ait suspendu le précepte de l'abstinence. Le saint chanta la messe les deux jours suivants, fêtes de saint Etienne et de saint Jean. Le premier jour, il donna divers messages à Herbert de Bosham, à Alexandre, surnommé le Gallois, son porte-croix, et à Gilbert de Glanville, qui n'était à son service que depuis peu de temps. Herbert fut envoyé au roi de France, à l'archevêque de Sens et à d'autres amis du saint. Il partit la nuit, crainte de trahison, et versa bien des larmes, car il était convaincu, et les paroles du saint le confirmèrent dans cette croyance, qu'il ne devait pas revoir sur la terre ce maître bien-aimé, dont il avait partagé les souffrances. Les autres messagers étaient porteurs d'une lettre au pape, la dernière

que ce ferme champion de l'Eglise ait adressée au vicaire de Jésus-Christ (1). Dans cette lettre il rendait compte de tous les événements de ces derniers temps, et il donnait au pape les détails d'un plan dont il avait eu connaissance par ses messagers avant son départ pour l'Angleterre : six dignitaires de chacune des Eglises vacantes avaient été invités à se rendre auprès du roi pour procéder à l'élection des évêques de ces sièges ; il se verrait obligé de refuser de les consacrer, et voilà la guerre rallumée. Sa lettre se terminait par ces mots : « Que Dieu garde à jamais Votre Sainteté, ô père bien-aimé ! » Le saint dépêcha deux autres messagers, Richard, son chapelain, et Jean Planeta, qui l'avait accompagné à Northampton ; ils étaient chargés d'instructions par lesquelles il recommandait à l'évêque de Norwich d'absoudre les prêtres des domaines du comte Hugues Bigod, qui avaient encouru l'excommunication mineure à cause de leurs relations avec des personnes excommuniées. Ces ecclésiastiques durent prêter serment d'envoyer deux d'entre eux au pape, dans le cours de l'année, pour recevoir au nom de tous la pénitence imposée par Sa Sainteté.

Le saint n'oublia point le pauvre prêtre William, qui était venu le visiter à Wrotham. Il envoya William Beivin, qui le connaissait, pour le chercher et s'informer s'il était arrivé à Cantorbéry. On ne le trouva point, et le saint remit à William Beivin, pour le donner à ce prêtre, un acte par lequel il lui conférait la chapelle de

(1) Ep. s. Th., I, p. 81 ; Froude, p. 539.

Penshurst; il y ajouta une bulle d'excommunication contre ceux qui oseraient s'opposer à cette collation. En vertu de cet acte, le prêtre reçut le bénéfice après le martyre du saint; le jeune roi, ayant appris le miracle, dit qu'il ne voulait pas encourir l'excommunication de saint Thomas.

Le dimanche, fête de saint Jean, un courtisan ami de saint Thomas lui écrivit pour l'avertir du sort qui le menaçait.

Les soldats des châteaux environnant Cantorbéry, Douvres, Rochester, Saltwood et Blechinglee, se tinrent sur le qui-vive, et les châteaux furent mis en état de défense, peut-être pour empêcher le peuple de tirer vengeance du crime qu'on allait commettre. Ce fut le 28 décembre que les quatre conspirateurs arrivèrent à Saltwood, où ils apprirent de leur hôte que Robert de Broc, le moine apostat, avait été solennellement excommunié le jour de Noël. Ils passèrent cette longue nuit d'hiver à concerter leur plan. Le matin de ce jour à jamais mémorable, où les siècles futurs devaient célébrer la fête du martyr saint Thomas, ils partirent de bonne heure pour Cantorbéry avec les de Broc et se rendirent à l'abbaye de Saint-Augustin en dehors des murs. Clérembaud (1) les y reçut; c'est cet intrus qui avait été cons-

(1) Les commissaires dont il est question dans la note 1 de la page 142 informent le pape qu'ils ont absous quelques-uns des serviteurs de Clérembaud qui, par crainte de l'abbé et du roi, avaient communiqué avec les meurtriers de saint Thomas après le crime. (Ep. Jo. Sar., II, p. 272.)

tamment l'ennemi du saint depuis son refus de le bénir dans son abbaye. Ils y restèrent toute la matinée. De bonne heure ils firent prévenir les soldats des châteaux des environs de venir se joindre à eux, et se rendirent à cheval de l'abbaye de Saint-Augustin au palais de l'archevêque avec une douzaine d'hommes d'armes ; d'autres étaient dispersés aux environs de la ville, avec ordre d'appeler au nom du roi tous les soldats qu'ils pourraient trouver, et de défendre aux habitants de quitter leur maison ou de bouger, quoi qu'il pût arriver. Leur rendez-vous était la maison d'un homme nommé Gilbert, non loin de la porte du palais, où ils se réunirent en dernier lieu.

Un soldat engagé dans la conspiration dit à Richard, un des cellériers ou trésoriers du monastère, que le saint ne verrait pas la nuit du mardi. Richard répéta ce propos à saint Thomas, qui répondit en souriant : « Ce sont des menaces. » Réginald, citoyen de Cantorbéry, lui dit aussi que les meurtriers étaient débarqués et faisaient leurs préparatifs ; le saint versa des larmes et répondit : « Ils me trouveront prêt à mourir ; qu'ils fassent ce qu'ils voudront ; je sais et je suis certain, mon fils, que je mourrai de mort violente, mais ils ne me tueront pas ailleurs que dans mon église. »

Il était environ quatre heures de l'après-midi quand les quatre conspirateurs entrèrent dans le palais avec leur petite troupe de soldats. Avant qu'une heure et demie se fût écoulée, l'âme de saint Thomas de Cantorbéry était au ciel.

CHAPITRE XXXI.

LE JOUR DE NAISSANCE.

Le saint avait passé pieusement la matinée de son dernier jour ; il avait dit ⁽¹⁾ ses matines à minuit dans sa chambre, avec plusieurs de ses clercs et quelques religieux ; quand l'office divin fut terminé, il ouvrit une fenêtre et resta longtemps silencieux, plongeant son regard dans la nuit. Tout à coup il se retourna vers ses compagnons, demanda quelle heure il était et s'il était possible d'arriver à Sandwich avant le jour. On lui répondit qu'il était encore de très bonne heure et qu'on pouvait aller bien plus loin, puisqu'il n'y avait que sept milles. Là-dessus, on l'entendit se dire à lui-même : « Que la volonté de Dieu soit faite sur moi. Thomas attendra ce que Dieu lui réserve dans l'Eglise confiée à sa garde. »

Il entendit la messe dans la cathédrale, et demeura

(1) Girald. Cambr., Angl. sacr., Londres, 1691, II, p. 423 et 424.

plusieurs heures dans la salle du chapitre, en conférence spirituelle avec deux religieux distingués par leur piété. Il alla ensuite se confesser, et l'on remarqua sa contrition profonde et la soumission avec laquelle il accomplit sa pénitence. Il reçut trois fois la discipline ce jour-là, comme si la connaissance qu'il avait de son martyr l'engageait à compléter par avance la somme de mortifications qu'il s'imposait chaque jour. Il dîna à trois heures de l'après-midi, et sans doute on put lire, en ce jour, un redoublement de tendresse dans ses yeux grands et limpides, lorsqu'ils parcoururent la salle pour pourvoir d'un côté aux besoins de ses clercs, de l'autre à ceux des religieux. Là se trouvaient Jean de Salisbury et William Fitz-Stephens; Edward Grim, clerc de Cambridge, venu pour lui rendre visite, était probablement avec eux. Parmi les religieux étaient Benoît, depuis abbé de Peterborough, et l'historien Gervais. Son confesseur, l'instituteur de sa jeunesse, Robert de Merton, y tenait sans doute une place honorable. Il avait un faisan pour son dîner, et un des religieux lui dit : « Grâce à Dieu, vous avez aujourd'hui plus d'appétit et de gaieté qu'à l'ordinaire. » Sa réponse fut : « On doit être joyeux quand on va voir son Maître. »

Le dîner fini et les grâces chantées, le saint se retira dans sa chambre pour deviser comme à l'ordinaire avec ses amis; évidemment, il avait repris toutes ses habitudes, toute son ancienne manière de vivre à Cantorbéry avant son exil. Ils'assit sur son lit, ses clercs et quelques religieux à droite et à gauche. Les nombreux invités qui dinaient

ordinairement avec lui, particulièrement les pauvres, attendaient encore dans la cour. Ceux qui avaient servi l'archevêque à table dinaient eux-mêmes, quand les quatre chevaliers, suivis de l'archer Renouf, franchirent ces portes ouvertes et hospitalières. William Fitz-Nigel, sénéchal de l'archevêque, qui était sur le point de quitter son service et qui joua alors un rôle bien déloyal, les rencontra, les reconnut, et leur montra le chemin de la chambre où était l'archevêque. Comme ils traversaient la salle, les serviteurs les invitèrent à dîner ; ils refusèrent. Fitz-Nigel entra chez l'archevêque et lui dit que quatre chevaliers de la maison du roi demandaient à lui parler. « Faites-les entrer, » dit le saint ; et il continua la conversation commencée avec un religieux, sans regarder de leur côté. Au moment où ils entrèrent, ceux qui étaient le plus près de la porte les saluèrent comme c'était l'usage ; ils rendirent le salut à voix basse. Ils s'approchèrent de l'archevêque, et s'assirent sur le pavé à ses pieds, sans le saluer soit en leur propre nom, soit au nom du roi. L'archer Renouf s'assit derrière eux, sur le pavé.

Après un moment de silence qui attira l'attention des assistants, le saint les salua avec calme, appelant Guillaume de Tracy par son nom. Ils ne tinrent aucun compte de son salut, et se regardèrent en silence ; à la fin, Fitz-Urse dit avec mépris : « Dieu vous aide. » Le rouge monta aux joues du saint ; Fitz-Urse continua, tandis que ses compagnons gardaient le silence et montraient seulement par leur attitude ce qui se passait dans leur

âme. « Nous sommes venus ici, porteurs d'ordres du roi, qui est sur le continent; voulez-vous les recevoir en particulier ou en présence de tous? — Comme vous le voudrez, dit l'archevêque. — Non, reprit Fitz-Urse, ce sera comme vous le voudrez. » A la fin, sur la demande de Fitz-Urse, l'archevêque ordonna à tout le monde de quitter la chambre. Le portier arriva et ouvrit la porte, de sorte que ceux qui étaient dans la chambre voisine pouvaient voir l'archevêque et les quatre chevaliers. Fitz-Urse se mit à parler de l'absolution des évêques. « Ce ne sont pas des choses qu'il faille tenir secrètes, » dit le saint; et comme il ne voulait pas se mettre entre leurs mains, il appela le portier et lui ordonna de faire entrer les clercs et les religieux, mais de n'admettre aucun laïque. Les chevaliers avouèrent plus tard que, tandis qu'ils étaient seuls avec lui dans sa chambre, ils avaient pensé à le tuer avec sa croix archiépiscopale, parce qu'ils n'avaient pas d'autre arme sous la main. Quand ses amis furent rentrés, le saint dit aux chevaliers : « Maintenant, vous pouvez déclarer en leur présence les volontés de votre maître. » Réginald Fitz-Urse répondit : « Puisque vous avez voulu rendre ces déclarations publiques, nous pouvons vous satisfaire en les faisant devant les personnes ici présentes. Monseigneur le roi dit qu'il a fait la paix avec vous dans la sincérité de son cœur, et que vous ne l'avez pas gardée. Il a entendu dire que vous avez parcouru ses villes avec des bandes d'hommes armés; vous avez excommunié l'archevêque d'Yorck et les autres évêques qui ont couronné le jeune roi. Il faut que vous

alliez à Winton pour y rendre vos devoirs à votre seigneur et roi. — Et que faut-il que je fasse ? dit le saint. — Vous devez le savoir mieux que nous. — Si je le savais, je ne dirais pas que je ne le sais pas ; mais je crois que je lui ai rendu ce que je lui dois. — Nullement, reprit Réginald. Il vous reste beaucoup à faire. Les ordres du roi sont que vous alliez trouver le jeune roi, que vous lui prêtiez serment de fidélité, et que vous juriez de faire réparation pour votre trahison. — Quel serment de fidélité ai-je à prêter ? et quelle est ma trahison ? répartit l'archevêque. » Fitz-Urse ne répondit qu'à la première question : « Vous devez le serment de fidélité pour la baronie que vous tenez du roi, et vos prêtres étrangers doivent le même serment d'allégeance. » Saint Thomas répondit : « Je ferai ce que je dois pour la baronie ; mais sachez que ni moi ni mes clercs ne prêteront d'autre serment. Il y a eu déjà trop de parjures et de condamnations ; mais, Dieu merci, j'ai levé plus d'une censure, et j'espère, avec la grâce de Dieu, absoudre tout le monde. » Réginald répondit : « Nous voyons que vous ne voulez rien faire de ce que nous vous proposons ; le roi vous ordonne encore d'absoudre les évêques. — Je ne les ai ni suspendus ni excommuniés, dit le saint. C'est le pape qui a tout fait ; allez le trouver. — Mais, dit Réginald, que ce soit ou non le pape, c'est vous qui l'avez fait faire. » Saint Thomas répondit : « J'avoue que je n'ai point été fâché que le pape punît les outrages faits à mon Eglise. Quant à mes suffragants de Londres et de Salisbury, je leur ai déjà offert de les absoudre, à condition

qu'ils prêteront serment de se soumettre au jugement de l'Eglise ; ils ont refusé. Je suis prêt à les absoudre. Tout ce qui a été fait l'a été avec la permission du roi ; il me l'a donnée le jour de notre réconciliation. J'étais en chemin pour venir visiter le jeune roi, quand j'ai reçu l'ordre de m'en retourner ; j'en ai été très affligé. Bien loin de m'opposer à son couronnement, je serais heureux de lui donner trois couronnes et de vastes royaumes. »

Fitz-Urse devenait de plus en plus insultant. « Que dites-vous ? ce serait une trahison sans exemple que le roi eût permis de suspendre les évêques qui ont assisté par ses ordres au couronnement de son fils. Jamais rien de semblable n'est entré dans sa pensée. Vous êtes un grand criminel d'attribuer au roi notre seigneur une semblable trahison. — Réginald, Réginald, dit l'archevêque, je n'accuse point le roi de trahison ; notre réconciliation n'a point été secrète : des archevêques, des évêques, des hommes de haut rang, des religieux, plus de cinq cents chevaliers, y assistaient et en furent témoins ; vous-même, Réginald, vous y étiez. — Je n'y étais pas ; je n'ai rien vu ni entendu de semblable. » Le saint répondit avec calme : « Dieu le sait ; je suis certain que je vous y ai vu. » Il jura qu'il n'y était pas, répéta que c'était une chose étrange et inouïe que d'accuser le roi de trahison : « Cela n'est plus supportable, et nous, les hommes du roi, nous ne voulons plus le supporter ! » Alors les autres chevaliers rompirent le silence pour la première fois, jurant, à plusieurs reprises, par les blessures de Dieu, qu'on avait trop longtemps supporté l'archevêque.

« Monseigneur, dit Jean de Salisbury, traitez cette question en particulier.— C'est inutile, dit l'archevêque, on me propose et on me demande des choses que je ne puis ni ne dois faire.

» *Fitz-Urse*. De qui tenez-vous votre archevêché ?

» *Saint Thomas*. J'en tiens le spirituel de Dieu et de monseigneur le pape, le temporel et les biens du roi.

» *Fitz-Urse*. Vous ne voulez pas reconnaître que vous tenez tout du roi ?

» *Saint Thomas*. Aucunement ; nous devons rendre au roi ce qui est au roi, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Cette réponse augmenta leur fureur. Saint Thomas poursuivit : « Depuis que j'ai abordé en Angleterre, muni d'un sauf-conduit du roi, j'ai été menacé, insulté, dépouillé. Ainsi, mes hommes ont été mis en prison, on leur a ôté leurs biens ; Robert de Broc a mutilé un de mes chevaux ; Renouf de Broc s'est violemment emparé de mon vin, que le roi lui-même m'avait envoyé de ses domaines du continent ; et maintenant vous venez me menacer ; je dois dire que je trouve cela très dur.

» — Si les gens du roi vous ont insulté, vous ou les vôtres, dit Hugues de Morville, pourquoi ne vous êtes-vous pas plaint au roi ? Pourquoi ne les avez-vous pas excommuniés de votre propre autorité ?

» *Saint Thomas*. Hugues, vous le prenez bien haut. Si quelqu'un attaque les droits de l'Eglise et refuse d'en donner satisfaction, je n'ai besoin de la permission de personne pour faire justice.

» *Fitz-Urse*. C'est trop de menaces. » Un autre s'écria :

« Des menaces ! des menaces ! Veut-il mettre le royaume en interdit et nous excommunier tous ? — Que Dieu me soit propice, dit un autre, il n'en sera point ainsi, il a déjà trop excommunié. » Ils se levèrent brusquement, tordirent leurs gants, agitèrent leurs bras avec des mouvements de sauvage impatience ; ils ressemblaient à des fous. Un d'eux, s'élançant vers lui : « Nous vous prévenons que vous avez parlé au péril de votre vie. — Thomas, dit Réginald, au nom du roi, il n'y a plus rien entre nous. » Le saint répondit : « Je sais que vous êtes venus pour me tuer ; mais Dieu sera mon bouclier. Vous me menacez en vain. Quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, la crainte ne pourrait pas m'empêcher d'observer la loi de Dieu et d'obéir à notre seigneur le pape. Je défendrai pied à pied contre vous le champ de bataille du Seigneur. Autrefois, j'ai fui comme un prêtre timide ; je suis revenu par les conseils et sur l'ordre du pape ; je ne quitterai plus l'Angleterre. Si je puis remplir en paix mes devoirs de prêtre, tant mieux ; sinon, que la volonté de Dieu soit faite. Vous savez, d'ailleurs, qu'il y a quelque chose entre vous et moi, et je m'étonne que vous veniez menacer l'archevêque dans sa propre maison. » Par ces mots, il rappelait à Réginald Fitz-Urse, à Guillaume de Tracy et à Hugues de Morville, qu'ils lui avaient juré fidélité à genoux quand il était chancelier. Ils s'écrièrent : « Il n'y a rien entre nous contre le service du roi. » Réginald Fitz-Urse ajouta : « Nous pouvons bien menacer l'archevêque ; nous pouvons faire mieux ; allons-nous-en. »

En ce moment, le bruit des voix avait attiré, outre les ecclésiastiques, un grand nombre de personnes, et en particulier quelques soldats de la maison de l'archevêque. Réginald se tourna vers eux et leur dit : « Au nom du roi, dont vous êtes les sujets et les hommes-liges, nous vous enjoignons de quitter cet homme. » Voyant qu'ils ne s'ébranlaient pas, il dit : « Nous vous ordonnons de le tenir sous bonne garde et de le représenter quand il plaira au roi. — Je suis facile à garder, dit le saint, car je ne veux pas fuir; je ne fuirai ni devant le roi ni devant âme qui vive. » Il les suivit jusqu'à la porte, et, plaçant sa main sur sa tête, justement à l'endroit où il reçut le coup de la mort, il leur dit : « C'est ici, c'est ici que vous me trouverez. » Il rappela Hugues de Morville, le moins féroce de ces hommes, disant qu'il avait besoin de lui parler; mais il ne voulut point l'entendre. Comme ils sortaient, ils s'emparèrent du sénéchal William Fitz-Nigel, et lui dirent : « Viens avec nous. » Fitz-Nigel cria de loin à l'archevêque : « Vous voyez, Monseigneur, ce qu'ils font de moi. » Il répondit : « Je le vois; c'est là leur force et la puissance des ténèbres. » Alors le saint les suivit pendant quelques pas hors de sa chambre, et les pria avec douceur de laisser aller Fitz-Nigel, mais sans rien obtenir. Ils s'emparèrent aussi, en s'en allant, d'un autre soldat de l'archevêque, nommé Ralph Morin. Ils traversèrent la salle et la cour pour regagner la maison de Gilbert, où étaient leurs compagnons, criant à haute voix, avec des gestes sauvages et menaçants : « Aux armes! aux armes! » Quelques soldats avaient éloigné de

la grande porte le portier de l'archevêque et y avaient placé un de leurs hommes, en sorte que lorsqu'ils se précipitèrent en criant : « Les soldats du roi ! les soldats du roi ! » la grande porte leur fut ouverte et refermée immédiatement derrière eux. Le guichet resta ouvert ; William Fitz-Nigel et Simon de Crieux, un des soldats de Clérembaud, abbé de Saint-Augustin, faisaient sentinelle dans la cour, à cheval.

Le saint, n'ayant pas réussi à rappeler Hugues de Morville, rentra dans sa chambre et s'assit de nouveau sur son lit. « Monseigneur, lui dit Jean de Salisbury, c'est une chose étonnante que vous ne vouliez prendre conseil de personne ! Etait-il besoin, pour un homme de votre rang, de les irriter encore en vous levant et en les suivant jusqu'à la porte ?

» *Saint Thomas.* Jean, que vouliez-vous que je fisse ?

» *Jean de Salisbury.* Il fallait réunir votre conseil et leur faire une réponse moins irritante. Ils ne cherchent qu'à vous aigrir pour vous prendre par vos paroles ; car ils ne veulent rien que votre mort.

» *Saint Thomas.* Mon parti est pris, je sais bien ce que je dois faire.

» *Jean de Salisbury.* Je souhaite qu'il soit bon et que Dieu vous bénisse.

» *Saint Thomas.* Nous devons tous mourir, et la crainte de la mort ne doit pas nous détourner du chemin de la justice. Je suis prêt à recevoir la mort pour Dieu, pour la justice, pour la liberté de l'Eglise, plus qu'ils ne le sont à me la donner.

» *Jean de Salisbury*. Nous sommes pécheurs, nous ne sommes pas prêts à mourir; je ne vois ici personne, excepté vous, qui veuille mourir de propos délibéré.

» *Saint Thomas*. Que la volonté de Dieu soit faite. »

Quelques-uns disaient qu'il n'y avait rien à craindre, que c'était Noël et qu'ils avaient bu, qu'ils se seraient conduits autrement s'ils n'avaient pas dîné. « D'ailleurs, le roi a fait la paix avec nous. » D'autres, cependant, ne doutaient pas qu'ils n'accomplissent leurs menaces. Quelques hommes accoururent en disant : « Monseigneur, monseigneur, ils s'arment. » Il répondit : « Qu'importe ? laissez-les s'armer. » On pouvait entendre dans l'église les gémissements d'un grand nombre de personnes qui avaient entendu l'appel fait aux soldats pour leur dire de s'armer et de courir au palais. Les domestiques descendaient les escaliers, traversaient la salle, couraient à l'église pour éviter les soldats. La panique fut complète lorsqu'on entendit craquer avec bruit une porte et une fenêtre dans un passage qui conduisait du verger à l'une des chambres extérieures. « Monseigneur, allez à l'église, dirent les religieux. — Non, répliqua le saint, ne craignez pas; les moines ont toujours peur. » Quelques-uns essayèrent de l'y entraîner; d'autres lui dirent qu'on chantait vêpres au chœur et qu'il devait s'y rendre pour y assister. Il fit quelques pas, puis s'arrêta, parce qu'il vit qu'on ne portait pas sa croix devant lui, comme à l'ordinaire. Henri d'Auxerre remplaça son porte-croix, qui était absent. Il fit passer tout le monde devant lui, jeta un coup d'œil à droite, ou pour voir si les soldats le sui-

vaient, ou pour s'assurer qu'il ne laissait personne derrière lui. On ne put pas suivre le chemin accoutumé pour aller à l'église, on se détourna et on prit un passage qui avait été longtemps fermé. Un des religieux courut en avant pour essayer d'en forcer l'entrée, car on n'en avait pas la clef, quand deux cellériers du couvent, Richard et Guillaume, arrivèrent en passant par le cloître des religieux, auquel aboutissait ce passage; ils tirèrent le verrou et ouvrirent la porte. On vit un miracle dans ce secours inattendu. On ferma la porte derrière eux, et le saint en fut mécontent. Il s'arrêta deux fois dans le cloître et une fois dans la salle capitulaire, s'efforçant de calmer ses compagnons et d'apaiser leurs craintes.

Quand les moines qui étaient au chœur entendirent les hommes armés, quand ils virent deux enfants effrayés se jeter au milieu d'eux, la confusion se mit dans leurs rangs. Quelques-uns continuèrent à prier, d'autres coururent à la porte par laquelle l'archevêque entrait. Ignorant ce qui pouvait être arrivé, ils furent pleins de joie en le voyant. « Entrez, mon Père, entrez, disaient-ils, pour que nous puissions souffrir et être glorifiés ensemble; consolez-nous par votre présence. » Il répondit : « Continuez l'office divin. » Et comme ils restaient à la porte : « Tant que vous resterez là, je n'entrerai pas. » Ils se retirèrent, et quand on eut fait reculer la foule qui les pressait, il dit (1), toujours sur le seuil : « De quoi ces gens ont-ils peur ? » On lui répondit : « Des hommes ar-

(1) Gerv., p. 1673.

més dans le cloître ! » Il répliqua : « Je veux sortir et aller à eux. » Comme il regardait autour de lui, on le supplia d'entrer dans l'église et de monter les degrés du sanctuaire, où il serait protégé par la sainteté du lieu. Il refusa. Quelques moines apportèrent une barre de fer pour consolider la porte. « Arrière, lâches, dit-il, laissez ces malheureux assouvir leur rage ; en vertu de l'obéissance, je vous ordonne de ne pas fermer la porte : une église n'est pas un château-fort. » Cependant les moines l'entraînèrent et essayèrent d'assurer la porte ; mais il y revint immédiatement en disant : « Laissez entrer mes gens ; » puis, écartant ceux qui joignaient la porte, il l'ouvrit, fit entrer de sa propre main ceux qui étaient dehors en leur disant : « Entrez, entrez vite. » Il fut de nouveau entraîné par ceux qui l'entouraient ; mais la porte resta ouverte, n'opposant plus de barrière aux soldats qui déjà la touchaient.

Quand les chevaliers étaient entrés pour la première fois dans la chambre de l'archevêque, ils avaient leurs manteaux et leurs tuniques sur leurs cottes de mailles. Ils les ôtèrent dans le jardin, sous un gros mûrier, et prirent leurs épées. Fitz-Urse s'arma sous le porche devant la salle et se fit aider par Robert Tibia, écuyer de l'archevêque. Osbert et Algar, et les autres domestiques de l'archevêque, voyant les préparatifs des soldats, fermèrent solidement les portes de la salle. Les chevaliers ne purent pas les forcer ; mais Robert de Broc, qui avait appris à connaître le palais pendant que Renouf l'occupait, s'écria : « Suivez-moi, je vais vous montrer un autre che-

min. » Il les conduisit à travers le verger et essaya d'arriver directement par cette entrée à la chambre de l'archevêque. Il n'y réussit pas ; alors il les conduisit par l'ambulatoire, dont on réparait le plancher, pour ouvrir la porte de la salle. Les charpentiers avaient laissé là leurs outils, et Fitz-Urse saisit une hache et les haches à main. Ils brisèrent une porte et une fenêtre, entrèrent dans la salle, blessèrent les domestiques qui avaient fermé les portes, et les rouvrirent. Alors ils se précipitèrent dans le palais, et, ne trouvant pas l'archevêque dans sa chambre, ils le suivirent rapidement à travers le cloître jusqu'à l'église. Fitz-Urse entra par la droite, les trois autres par la gauche ; ils avaient tous leurs épées tirées et tenaient dans leur main gauche les outils des charpentiers dont ils s'étaient emparés. Leurs visières étaient baissées et leurs armures les couvraient tellement qu'on ne voyait que leurs yeux. Fitz-Urse s'écria : « A moi les hommes du roi ! » Ils étaient suivis d'un grand nombre de leurs soldats l'épée à la main, mais sans armure, et de quelques soldats de la ville de Cantorbéry qu'ils avaient forcés à se joindre à eux.

Il était environ cinq heures, et comme on était en plein hiver, il faisait presque nuit. Si le saint l'avait voulu, il pouvait aisément se cacher et échapper à la mort. Mais, il l'avait déjà dit, le temps de fuir était passé ; il ne voulut profiter ni de l'église souterraine ni de l'abri très facile à atteindre que lui offrait le faite de l'édifice. Jean de Salisbury et les autres clercs s'enfuirent et se cachèrent derrière les autels et partout où ils purent se réfugier,

laissant le saint avec trois personnes seulement, Robert, prieur de Merton, William Fitz-Stephens et Edouard Grim. Peu après, les deux premiers vinrent rejoindre les autres; Grim resta seul. L'histoire ne dit pas si ce clerc fidèle portait alors la croix de l'archevêque; mais la tradition, particulièrement celle que nous a transmise la peinture, est si unanime, qu'il est bien probable que Grim prit la croix des mains d'Henri d'Auxerre, que la crainte avait éloigné.

Ceux qui étaient restés avec l'archevêque le pressaient de monter les degrés qui du transept mènent au chœur. « Laissez-moi, leur dit le saint, et allez-vous-en; vous n'avez rien à faire ici. Que Dieu dispose de moi selon sa volonté. » Quand les soldats entrèrent dans l'église, l'un d'eux cria aux moines qui étaient avec lui : « Ne bougez pas. » Un autre : « Où est Thomas, Thomas le traître ? » Il ne reçut pas de réponse. Fitz-Urse courut à un moine et lui dit : « Où est l'archevêque ? » Le saint fit un léger signe de tête aux moines et répondit à l'instant : « Le voici; c'est l'archevêque, mais ce n'est point un traître. » Il descendit les degrés qu'il avait montés, tourna à droite le long de la colonne qui l'avait caché aux chevaliers au moment de leur entrée dans l'église. L'autel de la sainte Vierge était à sa droite, celui de saint Benoît devant lui. Il reçut un coup de plat d'épée sur les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuyez, ou vous êtes mort. » Il répondit : « Je ne fuirai pas. » Alors les quatre chevaliers arrivèrent avec le sous-diacre Hugues d'Horsea, qu'on appelait Mauclerc, en criant : « Donnez immédiatement

l'absolution aux évêques que vous avez excommuniés. » Il répondit : « Je ne ferai rien autre que ce que j'ai déjà dit ou fait. »

Alors le saint, se tournant vers Fitz-Urse (1) : « Réginald, Réginald, je vous ai comblé de biens; pouvez-vous bien venir en armes contre moi ? — C'est ce que vous verrez, dit Réginald; n'êtes-vous pas un traître ? » Le saint lui répondit : « Je ne crains pas vos menaces, je suis prêt à mourir; mais laissez aller mes compagnons et ne touchez à aucun d'eux. » Fitz-Urse le saisit par son vêtement, fit sauter sa coiffure avec son épée en lui disant : « Venez, vous êtes mon prisonnier. » Le saint répondit : « Faites *ici* de moi tout ce que vous voudrez ; » et il lui arracha des mains le bord de son vêtement. Ils essayèrent alors de le mettre sur les épaules de Guillaume de Tracy et de le porter hors de l'église, mais il résista, resta à la place où il était, et Edouard Grim l'aida. Il saisit par sa cotte de mailles un de ses assassins, probablement Fitz-Urse, qui fut presque renversé sur le pavé. Le saint lui donna un nom (2) qui lui rappelait l'immoralité de sa vie, et il ajouta : « Je vous défends de me toucher, Réginald; vous êtes mon homme-lige, vous me devez fidélité et soumission. » Fitz-Urse lui répondit : « Je ne vous dois ni fidélité ni hommage contrairement à la fidélité que je dois au roi. »

Fitz-Urse, voyant qu'on ne pouvait pas l'entraîner

(1) Gerv., p. 1415.

(2) Grim, p. 76.

hors de l'église, craignant d'ailleurs l'intervention du peuple qui était réuni dans l'église pour vêpres, jeta à terre la hache à deux tranchants qu'il avait apportée pour forcer la porte, et qui y fut retrouvée après le martyre, et brandit son épée en criant : « Frappez, frappez ! » Quand saint Thomas vit venir le coup, il joignit ses mains, s'en couvrit les yeux et dit en courbant la tête : « Je me recommande à Dieu, à la sainte Vierge, au bienheureux Denis et à saint Elphège. » Le premier coup fut mal dirigé. Grim essaya de le parer, et reçut une blessure si grave que son bras fut presque coupé. Cependant le coup porta sur le saint et l'atteignit à la tonsure, sur cette partie de sa tête où avait coulé l'onction sainte le jour de sa consécration. Le coup effleura l'épaule gauche et coupa les vêtements jusqu'à la peau. On sait qu'il fut porté par Guillaume de Tracy, car il se vanta plus tard, à Saltwood, d'avoir coupé le bras à Jean de Salisbury ; l'obscurité du lieu, la chaleur de l'action, furent cause qu'il ne reconnut pas la personne qu'il avait blessée. Grim s'enfuit vers l'autel le plus proche, celui de la sainte Vierge ou celui de saint Benoît, où plusieurs religieux avaient déjà cherché un abri.

Le saint essuya avec son bras le sang qui coulait de sa tête ; à la vue de ce sang, il remercia Dieu en disant : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » Le second coup, porté probablement par Fitz-Urse, le fit tomber sur ses genoux, puis sur la face. Ses mains étaient toujours jointes, et comme son vêtement l'enveloppait jusqu'aux pieds, il semblait prosterné et en prières. Il

était tombé du côté droit, en sorte qu'il était couché dans la direction du nord (1), devant l'autel de saint Benoît. Les dernières paroles qui s'échappèrent de ses lèvres furent prononcées à voix basse, mais elles furent entendues par Grim, qui seul nous les a conservées : « Je suis prêt à mourir pour le nom de Jésus et la défense de l'Eglise. » Un troisième coup vint augmenter cruellement la blessure du premier. Le quatrième fut porté par Richard de Brito, et avec une telle force que l'épée se brisa sur le pavé. « Prends cela, dit-il, pour l'amour de monseigneur Guillaume, frère du roi. » C'était une allusion à un mariage incestueux entre Guillaume et la comtesse de Warenne, que saint Thomas avait empêché. Alors le sous-diacre Hugues d'Horsea mit le pied sur le cou du martyr, puis avec la pointe de son épée, il arracha la cervelle de la blessure ouverte et la répandit sur le pavé; car l'épée de Brito avait tellement séparé le haut de la tête du reste du crâne, qu'il n'y était plus attaché que par la peau du front. Hugues de Morville se contenta de contenir le peuple, et seul entre les quatre chevaliers, il ne frappa pas le martyr. « Allons-nous-en, dit Hugues le Mauclerc, le traître est mort, il ne se relèvera pas. » Alors ils se précipitèrent hors de l'église, en suivant le chemin par lequel ils étaient entrés, répétant le fatal mot d'ordre qui avait été celui du crime : « Les gens du roi, les gens du roi ! »

(1) Garnier, fol. 74 b, 11.

CHAPITRE XXXII.

ABSOLUTION.

Lorsque tout fut fini, Guillaume de Tracy sentit son cœur faillir et crut que la terre allait s'entr'ouvrir pour le dévorer. C'est lui-même qui l'a avoué plus tard à Barthélemy, évêque d'Exeter (1). Les meurtriers ne pri-

(1) Ce détail se trouve dans les leçons Mss. pour l'Eglise d'Exeter, compilées par l'évêque Grandisson. Le R. Dr Olivier a bien voulu les copier pour l'auteur, d'après le Mss. autographe de Grandisson, qui est la propriété du doyen et du chapitre d'Exon. Girald de Cambrai (Angl. sacr., p. 426) affirme positivement que Guillaume de Tracy avoua à Barthélemy que les quatre chevaliers avaient prêté serment au roi de tuer le primat ; ce fait, dit-il, se trouve constaté par les reproches adressés par eux à Hugues de Morville, pour n'avoir pas pris au meurtre une part plus active. Cet aveu, ajoute-t-il, fit changer d'avis à l'évêque d'Exeter touchant la complicité du roi. Il est singulier qu'Herbert ait dit (II, p. 301) que Tracy, lors de sa visite au pape, disculpa le roi autant qu'il était possible. Un grand nombre de ceux qui avaient pris part au crime s'adressèrent à Barthélemy pour en obtenir l'absolution ; cela résulte clairement des instructions que le pape lui envoya (Ep. Gilb. Fol., II, p. 80) en réponse aux questions adressées par lui au saint-siège sur la distinction à faire entre les degrés de culpabilité de ceux qui avaient pris part au crime.

rent pas le temps de la réflexion ni du remords. Robert de Broc n'avait point paru dans l'église, mais il s'était rendu avec d'autres dans la chambre de l'archevêque pour garder ce qu'elle contenait. En s'enfuyant, les chevaliers blessèrent grièvement un Français, domestique de l'archidiacre de Sens, qui s'apitoyait sur le martyre. Ils allèrent ensuite rejoindre Robert de Broc, et ouvrirent tous les tiroirs et les pupitres du saint, emportèrent l'or et l'argent et les livres qu'ils renfermaient. Ils trouvèrent le calice (1) d'or avec lequel saint Thomas disait la messe et un couteau qui, d'après Garnier, valait la rançon d'une ville; ils s'emparèrent de son anneau, dans lequel était enchâssé un saphir d'une singulière beauté. Renouf de Broc prit aussi tous les documents, bulles du pape, chartes, privilèges et autres papiers importants, pour les envoyer au roi, en Normandie. Les soldats parcoururent le palais dans tous les sens, s'emparant des objets précieux qu'ils trouvaient; ils prirent même des étoffes destinées à des ornements d'église. Ils n'épargnèrent point les chambres des clercs, et ils enlevèrent des écuries les chevaux de l'archevêque. Toutes ces dépouilles, estimées par Fitz-Stephens à deux mille marcs, furent partagées entre eux. A leur grande surprise, ils trouvèrent parmi les effets du saint un cilice, qu'ils jetèrent de côté.

Aussitôt que cet événement fut connu au dehors, la foule entra. La douleur et l'horreur causées par ce double sacrilège furent générales, et nous dirions même una-

(1) Garnier, 74 b, 21.

nimes si Grim n'avait entendu dire à un ecclésiastique comme lui, que saint Thomas n'était point un martyr, puisqu'il était mort victime de son obstination. Quand la foule eut quitté la cathédrale, les moines fermèrent les portes. Le saint corps était abandonné depuis quelque temps, quand Osbert, chambellan de l'archevêque, entra ; il coupa un morceau de son surplis et le plaça sur la tête. Quand on sut que les meurtriers s'étaient retirés, les clercs, les moines, les domestiques et un certain nombre d'habitants de la ville, entourèrent les reliques. Le silence fut interrompu par les lamentations et les sanglots, jusqu'alors contenus par la crainte. Tous (1) l'appelèrent saint Thomas et voulurent porter les traces de son sang. Ils y trempèrent leurs doigts et en marquèrent leurs fronts et leurs yeux, en invoquant le saint. On souleva le corps, on le mit dans un cercueil pour le porter près du maître-autel ; un vase fut disposé de manière à recevoir le sang qui coulait encore de la blessure. Chacun fut frappé de la beauté de son visage (2) ; ses yeux et sa bouche étaient fermés, ses joues étaient colorées et il paraissait endormi. Le sang avait formé autour de sa tête une sorte de couronne, mais sa figure était sans tache, sauf une ligne légère qui allait de la tempe droite à la joue gauche, en traversant le nez et formant une courbe gracieuse. Ils placèrent sur la blessure un linge de toile blanche et ramenèrent le capuchon sur la tête. On trouva

(1) Gerv., p. 1416.

(2) Ep. Gilb. Fol., II, p. 364.

sous le corps un manteau et une hache de fer. Cependant les assistants profitaient de la confusion pour recueillir dans de petits vases le sang du martyr. Ils déchiraient des morceaux de leurs vêtements pour les en imprégner, car tous voulaient avoir leur part de ces saintes reliques. Peu de temps après, un moine qui était orfèvre et se nommait Arnaud, se rendit au lieu du martyre avec quelques autres, et recueillit dans un vase la cervelle et le sang répandus sur le pavé. Pour empêcher que cette place ne fût profanée, on rangea des bancs tout autour. On veilla toute la nuit, et les moines dirent à voix basse les prières de la recommandation de l'âme. Robert, prieur de Merton, son confesseur, qui avait le secret de ses austerités, fit voir aux moines étonnés comment il était vêtu. Il mit sa main dans le sein du martyr et leur fit remarquer que sa tunique de chanoine régulier cachait l'habit de moine, et que sous ses vêtements il portait un cilice. Cette vue changea leur douleur en joie spirituelle; ils s'agenouillèrent, baisèrent ses mains et ses pieds, et l'appelèrent saint Thomas, saint et glorieux martyr de Dieu. Le matin les surprit devant le maître-autel, veillant encore autour de ces reliques. La nuit avait été sombre et orageuse, mais plus tard une lueur rougeâtre vint éclairer le ciel.

Le lendemain matin, Renouf envoya Robert de Broc porter un message aux moines : « Il est mort de la mort des traîtres, et la terre en est délivrée; mais il ne mérite point d'être mieux traité mort que vivant. Mettez son corps dans un lieu secret, ou je viendrai, je le tirerai par

les pieds et j'en jeterai les lambeaux aux chiens et aux pourceaux. » Les moines fermèrent les portes au plus vite et cachèrent dans la crypte leur précieux trésor. La précipitation que leur imposa la crainte de nouvelles violences, leur respect pour le sang du martyr, firent qu'on s'abstint de le laver et de l'embaumer, comme c'était l'usage pour les archevêques de Cantorbéry. On prit à cet égard l'avis de l'abbé de Boxley et du prieur de Douvres, que le saint avait fait venir pour les consulter sur le choix d'un moine destiné à remplir la charge vacante de prieur du monastère. Cependant on se préparait à l'enterrer dans ses vêtements archiépiscopaux; on lui ôta sa tunique noire garnie de peau d'agneau et son surplis de toile fine rendu plus précieux encore par les taches de son sang. Ces vêtements furent donnés aux pauvres, vendus pour une bagatelle, et devinrent la propriété de Guillaume de Brunis (1), digne prêtre qui habitait dans le voisinage de Cantorbéry. Sous ces vêtements se trouvaient deux autres pelisses de peau d'agneau qu'on lui ôta aussi. Garnier rapporte qu'elles furent conservées avec respect, comme des reliques. On trouva ensuite l'habit de l'ordre de Cîteaux béni par le pape; les manches en étaient assez courtes pour qu'il ne fût point remarqué. En voyant cet habit, les assistants s'écrièrent : « Voyez, voyez, c'était un véritable moine, et nous ne le savions pas ! »

On l'enterra avec son habit de religieux et son cilice,

(1) Benedict., p. 64 et 66.

qui, à leur grande surprise, descendait jusqu'aux genoux. Ce cilice était recouvert de linge, et fait de telle sorte que le saint pouvait facilement l'ôter pour recevoir la discipline. Les marques des coups (1) qu'il avait reçus le matin même de son martyre étaient très visibles. Son cilice, plein de vermine, devait avoir fait de sa vie un véritable martyre. Il portait dans son sein cette lettre reçue le dimanche matin, qui lui annonçait son sort. On le revêtit des ornements avec lesquels il avait été consacré, l'amict, l'aube, le chrismatique (2), la mitre, l'étole et le manipule; lui-même les avait conservés pour la cérémonie qui s'accomplissait en ce jour; il avait aussi la tunique, la dalmatique, la chasuble, le pallium avec ses épingles, les gants, l'anneau, les sandales et la crosse. Le corps fut porté dans la crypte et déposé dans un cercueil neuf en marbre, devant les deux autels de saint Jean-Baptiste et de saint Augustin, apôtre de l'Angleterre. Le calice fut, selon l'usage, placé à côté du corps. Les portes (3) furent alors fermées aux verroux, et le vase contenant le sang et la cervelle fut placé en dehors. La crypte resta fermée jus-

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 257.

(2) Le chrismatique était le bandeau de lin dont la tête était entourée pendant la consécration, pour empêcher l'huile sainte dont on oint la tonsure de couler sur les vêtements. Le *brachile*, dont parle Benoît (p. 100), était la ceinture, qui servait au même usage que les modernes bretelles, et qui est encore en usage dans les pays méridionaux. Les *sotulares* (p. 101) étaient des souliers; les *pedales*, des bas correspondant aux expressions *caligæ* et *sandalia* du pontifical moderne.

(3) Bened., p. 72, 88 et 93; Gerv., p. 1417.

qu'au jour de Pâques, et nul n'y fut admis qu'en secret. Mais les miracles se multipliaient à l'infini, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, et leur renommée s'étendit si loin que ce lieu mémorable fut souvent visité, et que la crypte fut rouverte, à la demande pressante du peuple, le 2 avril, vendredi de la semaine de Pâques. Il se fit dès lors un plus grand nombre de miracles, et le récit de ces merveilles réveilla la haine de la famille de Broc. Un jour on dit aux moines qu'on allait venir, la nuit, leur arracher ce trésor qu'ils estimaient à un si haut prix, le corps de leur grand martyr. Ils l'enlevèrent alors du cercueil de marbre où il se trouvait, le mirent dans une autre bière en bois, qu'ils cachèrent derrière l'autel de la sainte Vierge, et veillèrent toute la nuit dans l'église. Comme dans la nuit qui avait suivi le martyre, il y eut un violent orage. Le jour suivant fut témoin de deux nouveaux miracles; l'un d'eux eut lieu à l'autel de la sainte Vierge, où le corps du saint avait été placé pendant la nuit. Les moines, reprenant courage, remirent les reliques dans la crypte et élevèrent autour du cercueil en marbre des murs très solidement construits en larges pierres taillées, réunies par des bandes de fer et de plomb; ces murs existent encore aujourd'hui. Il y avait un espace d'un pied environ entre le cercueil et le faite de cette construction; on pratiqua deux ouvertures ou fenêtres par lesquelles le pieux pèlerin pouvait toucher et baiser le cercueil.

On cessa de dire la messe à cause de la profanation de l'église; la cathédrale resta veuve et dans le deuil pen-

dant un an moins dix jours⁽¹⁾, c'est-à-dire jusqu'à la fête de l'apôtre saint Thomas, en l'année 1171. L'office divin fut récité et non chanté par les moines dans la salle capitulaire; les autels furent dépouillés de leurs ornements, et les crucifix voilés comme le vendredi saint. Le pouvoir de réconcilier la cathédrale, qui avait été conféré par le pape aux cardinaux Théodwine et Albert, fut transféré par eux aux évêques d'Exeter et de Lichfield, à la requête d'Odon, le nouveau prieur.

Quand le récit du martyre vint aux oreilles du jeune roi à Winton, il leva les mains et les yeux au ciel, et remercia Dieu d'avoir permis qu'il ignorât ce crime et qu'aucun de ses gens n'y eût assisté. Sans doute sa douleur fut sincère, car il avait une véritable affection pour son ancien précepteur, et tout ce qui dans sa conduite avait mérité le blâme, doit être attribué à la direction de son père et de ses conseillers.

Le roi Henri s'était rendu de Bures, où avaient été prononcées les fatales paroles qui furent cause du martyre, à Argentan en Normandie. Quand il apprit ce qui était arrivé, il fit pénitence pendant quarante jours, dans le jeûne, la prière et la solitude, répétant sans cesse : « Quel malheur ! quel malheur ! » Pendant ce temps, il cessa de monter à cheval, d'assembler son conseil et de s'occuper des affaires de son gouvernement. Il envoya des messagers à Cantorbéry, puis au pape. Les premiers étaient chargés de dire que le roi n'avait point ordonné

(1) Gerv., p. 1417.

le crime; ils devaient faire enterrer le corps de l'archevêque avec les honneurs dus à son rang; « car, disait le roi, bien qu'il ait été en lutte avec moi de son vivant, je ne veux pas le persécuter après sa mort, et je pardonne à son âme les offenses qu'il a commises contre moi. »

Il serait probablement injuste d'attribuer le martyre de saint Thomas à la volonté du roi Henri II, et de considérer comme peu sincère le chagrin que lui inspira un acte si contraire à ses intérêts. Il est cependant évident qu'il ne regretta point sa conduite et n'eut pas plus d'égards par la suite pour les droits de l'Eglise. A ce point de vue, on peut dire que, sauf la rétractation verbale des constitutions de Clarendon, que fit le roi lors de son absolution, le sang de saint Thomas fut répandu en vain.

Jean Cumin (1) était à la cour du pape quand la nouvelle du martyre y arriva. Il était venu pour essayer d'obtenir l'absolution des évêques; et, bien qu'à son arrivée il lui en eût coûté cinq cents marcs et beaucoup d'instances pour obtenir une audience, il avait pourtant presque réussi quand arriva la fatale nouvelle. Alexandre Llewellyn et Gontran, qui avaient quitté le saint si peu de temps avant son martyre, étaient porteurs de sa dernière lettre. Ils apprirent sa mort pendant leur voyage, et l'archevêque de Sens (2) ajouta à leurs dépêches une lettre au pape, dans laquelle il accusait de la manière la plus énergique les évêques et le roi, et dénonçait Henri

(1) Ce récit est celui des messagers mêmes du roi. (Ep. Gilb. Fol., II, p. 198 et 260.)

(2) Ep. s. Th., II, p. 160.

comme le véritable assassin. Le roi Louis (1) et plusieurs autres personnages écrivirent dans le même sens. Le saint-père, en apprenant ces nouvelles, se renferma dans sa douleur, et ne permit pas même aux gens de sa suite de le voir pendant huit jours. Il donna l'ordre exprès qu'aucun Anglais ne fût admis en sa présence.

On comptait que le pape excommunierait le roi et mettrait le royaume en interdit le jeudi saint. Le samedi veille du dimanche des Rameaux, les messagers d'Henri arrivèrent à Tusculum (aujourd'hui Frascati), où le pape était alors. L'ambassade se composait de l'abbé de Wallace, des archidiacres de Salisbury et de Lisieux, de Richard Barre, d'Henri Pinchun et d'un templier. Ils étaient porteurs d'une lettre (2) du roi écrite en termes offensants. « A son retour en Angleterre, il n'a point apporté la joie de la paix, mais le feu et l'épée, en soulevant une question qui mettait en péril mon royaume et ma couronne. En outre, il a attaqué mes serviteurs et les a excommuniés sans cause. Ces violences devinrent intolérables. Plusieurs de ceux qui étaient excommuniés se joignirent à d'autres *sujets anglais*, l'attaquèrent et, je ne puis le dire sans douleur, le tuèrent. » Henri devait avoir une bien fausse idée de la manière dont l'Eglise ressentirait la mort de saint Thomas quand il écrivit cette lettre. C'était simplement de l'effronterie. Les censures prononcées lors du couronnement émanaient du pape lui-même.

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 306.

(2) Cette lettre n'est pas dans la collection du docteur Giles; mais Martene la donne (Thes. nov. anecd., I, p. 559).

Henri devait bien savoir que l'excommunication n'était point sans cause, puisqu'il y avait donné son assentiment, et il n'avait écrit ces mots « d'autres sujets anglais » que pour cacher au pape que les meurtriers avaient quitté sa cour après ses imprudentes paroles.

Le saint-père n'admit point l'ambassade à lui baiser les pieds, et défendit aux cardinaux de la recevoir. A la fin, par l'influence de quelques amis du roi, l'abbé de Wallace et l'archidiaque de Lisieux furent admis au consistoire comme moins suspects que les autres. Quand ils prononcèrent le nom du roi et l'appelèrent *le dévot fils de l'Eglise romaine*, toute la cour cria : « Arrêtez, arrêtez ! » Ils sortirent du consistoire assez tard dans la soirée, et se rendirent de là chez Sa Sainteté « pour lui rappeler les faveurs accordées par le roi à saint Thomas, et les excès commis par l'archevêque contre la couronne. » Alexandre Llewellyn et Gontran assistaient à cette audience. Les messagers du roi répétèrent devant le pape et les cardinaux ce qu'ils avaient dit en particulier à Sa Sainteté ; mais leurs paroles ne firent aucune impression. Le jeudi saint approchait, et l'on n'avait point essayé de conjurer la sentence méritée depuis si longtemps. Enfin, d'après l'avis de ceux des cardinaux qui avaient toujours été favorables à Henri, les messagers déclarèrent au pape que le roi les avait autorisés à jurer en présence du saint-père, qu'il obéirait à ses ordres, et qu'il offrait de prêter en personne le même serment. Si le roi eût été réellement contrit, les messagers devaient, avant tout, offrir ce serment, et ne pas s'en excuser, comme ils le firent dans

leur rapport à leur maître. Il fut prêté solennellement par eux tous, aussi bien que par les représentants de l'archevêque d'Yorck et des évêques de Londres et de Salisbury, en plein consistoire, le jeudi saint, à trois heures après midi. Le pape excommunia alors, en termes généraux, les meurtriers de saint Thomas, et tous ceux qui leur avaient donné conseil, aide ou assentiment, ou leur avaient sciemment donné asile.

Avant qu'on apprît la nouvelle du martyre, l'archevêque de Sens avait été muni des mêmes pouvoirs que l'archevêque de Rouen. Ce dernier prélat protestait (1) maintenant contre l'exercice des pouvoirs de légat, sous prétexte d'un appel au pape; mais l'archevêque de Sens mit en interdit les possessions continentales du roi et notifia à Sa Sainteté ce qu'il avait fait. Les messagers du roi, en passant en France pour aller à Rome, avaient entrepris en vain de détourner cette sentence. Les évêques de Worcester et d'Evreux, et Robert de Newburgh, se rendirent à Frascati, peu de temps après Pâques. Quinze jours après, le pape les fit appeler; il confirma, en leur présence, l'interdit publié par l'archevêque de Sens, et défendit au roi d'entrer à l'église jusqu'à l'arrivée des légats qu'il était au moment d'envoyer pour juger de ses dispositions. Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés, par l'intercession de plusieurs cardinaux et, dit-on, à l'aide d'une forte somme d'argent, que les envoyés réussirent à obtenir des lettres pour l'archevêque de Bourges; ces

(1) Ep. s. Th., II, p. 72, 165 et 206.

lettres lui conféraient le pouvoir d'absoudre les évêques de Londres et de Salisbury, si, dans le délai d'un mois à partir du jour de leur réception, il n'apprenait pas que les légats eussent passé les Alpes; il devait exiger d'eux le serment d'usage; et cependant ces évêques devaient, comme les autres, rester suspendus. Vers le commencement d'août (1), l'évêque de Londres fut absous, dans ces conditions, à Gisors, mais seulement par les évêques de Nevers et de Beauvais, et par l'abbé de Pontigny. Le 6 décembre, l'archevêque d'Yorck fut réintégré par l'archevêque de Rouen et l'évêque d'Amiens, à Albe-marle (2), après avoir affirmé par serment qu'il n'avait pas reçu les lettres du pape s'opposant au couronnement avant que cette cérémonie fût accomplie; qu'il ne s'était point engagé alors à observer les constitutions de Clarendon, et qu'il n'avait point causé volontairement la mort de saint Thomas, par parole, par action ou par écrit. L'évêque de Londres, ayant fait le même serment, fut aussi absous dans le même lieu et par les mêmes prélats, le 1^{er} mai de l'année suivante.

Au mois d'août 1171, le roi traversa le canal pour se

(1) Diceto, p. 557.

(2) La lettre par laquelle il annonce cette absolution à son clergé (Ep. Gilb. Fol., II, p. 173; Ep. Jo. Sar., II, p. 265), datée du 13 décembre, le lundi de la troisième semaine de l'Avent, est d'une violence extrême; il y donne à saint Thomas le nom de Pharaon, à la grande indignation des amis du saint. (Ep. Jo. Sar., II, p. 260.) Il est digne de remarque que dans la lettre (Ep. Gilb. Fol., II, p. 172) par laquelle il remercie le pape de l'avoir absous, il dit qu'un grand nombre de personnes ont irrité le roi contre le saint; Gilbert Foliot ajoute qu'il fit alors tout son possible, même avec larmes, pour le calmer.

rendre en Irlande. Pendant son court séjour en Angleterre, il visita le vénérable Henri de Blois, évêque de Winchester (1), qui lui reprocha sévèrement la part qu'il avait prise à la mort de saint Thomas. Cet évêque mourut le 27 du même mois. Selon son ancienne coutume, le roi donna des ordres (2) pour que les ports des deux côtés de la Manche fussent gardés avec vigilance et pour faire emprisonner les porteurs d'interdit. Il fit défendre à tous les clercs de quitter l'Angleterre sans avoir préalablement prêté serment de ne participer à aucune mesure qui serait prise contre lui ou le royaume. Défense fut faite à tout porteur de lettres de se présenter devant lui. On suppose qu'en dehors de ses autres projets, un des motifs de son passage en Irlande était d'éviter les censures ecclésiastiques qui lui étaient destinées.

Le cardinal Albert, du titre de San Lorenzo in Lucinà, chancelier de la sainte Eglise romaine, et Théodwine, cardinal de Saint-Vital, depuis évêque de Porto, furent envoyés comme légats; mais la réconciliation de la cathédrale de Cantorbéry fut la seule œuvre accomplie par eux en 1171. Avec toutes les précautions dont s'entourait le roi Henri, il était difficile d'obtenir accès près de lui. Cependant leurs lettres d'avertissement furent enfin délivrées. Le mardi de Pâques, le roi revint en Angleterre; il envoya des messagers aux légats pour leur demander où ils désiraient le voir, et ils eurent une entrevue à

(1) Winchester et Winton sont la même ville.

(2) Gerv., p. 1419.

l'abbaye de Savigny en Normandie. Le seul résultat de cette entrevue fut qu'Henri refusa de faire ce que demandaient les légats, et chacun pensait qu'il allait retourner en Angleterre; cependant, le lendemain, Arnolphe, évêque de Lisieux, vint avec les deux archidiacres pour dire aux cardinaux que le roi avait cédé. En conséquence, ils entrèrent à Avranches avec Henri, le cinquième dimanche après Pâques.

« La grande cathédrale normande de cette belle ville, dit un écrivain moderne (1), mieux située peut-être qu'aucune autre église de la chrétienté, était bâtie sur le front de la haute colline qui sert de base à la ville d'Avranches; elle faisait face à la large baie au centre de laquelle s'élève le sanctuaire de la chevalerie normande, le majestueux rocher de Saint-Michel, couronné de sa forteresse et de sa chapelle. Un seul des piliers de granit de cette vaste cathédrale a survécu à l'orage de la révolution française, et ce pilier marque le lieu où Henri accomplit sa première pénitence. Il porte une inscription conçue en ces termes : « Sur cette pierre, ici, à la porte » de la cathédrale d'Avranches, après le meurtre de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, Henri II, roi » d'Angleterre et duc de Normandie, reçut à genoux, des » légats du pape, l'absolution apostolique, le dimanche » XXII mai MCLXXII. »

(1) Le professeur Stanley. (Mémoires historiques, p. 88.) Ceux qui voudraient plus de détails les trouveraient dans cet intéressant ouvrage. L'article intitulé « La chasse de Becket » mérite une attention toute particulière.

Le jeune roi vint aussi pour donner son assentiment à tout ce que son père devait faire. Le dimanche avant l'Ascension, le roi Henri, la main sur le saint Evangile, jura qu'il n'avait ni ordonné ni désiré la mort du saint, et il ajouta de son plein gré qu'il en avait été plus affligé que de celle de son père et de sa mère. De plus, comme il craignait d'avoir été, par ses paroles violentes, la cause de ce crime, il fit vœu d'accepter telle pénitence que lui imposeraient les légats.

Ils lui firent jurer d'abord (1) de ne jamais renoncer à l'obéissance qu'il devait au pape Alexandre et à ses successeurs, tant qu'ils le traiteraient comme un roi chrétien et catholique. Son fils Henri fit le même serment. La clause suivante porte que, pendant un an à dater de la Pentecôte, il entretiendra deux cents soldats mis à la disposition des templiers. Il fit vœu aussi de prendre la croix pour trois ans à dater de Noël suivant, et d'aller en Terre sainte pendant l'été, à moins que le pape ne lui permit de rester en Europe. S'il tardait à rejoindre la croisade, il devait employer ce temps à combattre les Sarrasins en Espagne. Il jura ensuite de ne point empêcher les appels à l'Eglise de Rome dans les causes ecclésiastiques et de ne point souffrir qu'on y mit obstacle, et cela de bonne foi, sans fraude ni mauvais dessein, et afin que ces causes fussent jugées par le pape et pussent avoir leur libre cours. Il eut pourtant la faculté de demander caution à ceux qu'il soupçonnait, pour qu'ils ne pussent

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 119 et 122.

faire aucun tort ni à lui ni à son royaume pendant leur séjour en pays étranger. Il renonça par serment aux coutumes établies sous son règne contre l'Eglise, promettant de ne point demander aux évêques de les observer. Cela ne veut point dire qu'il se soit cru sérieusement engagé par cette clause, si on en juge par l'interprétation qu'il en donne dans une lettre écrite (1) à l'évêque d'Exeter avant leur rencontre à Caen, le mardi suivant : « Ces coutumes, dit-il, sont en petit nombre, si tant est qu'elles existent. » Il jura de rendre à l'Eglise de Cantorbéry ses propriétés, telles qu'elles étaient l'année qui avait précédé l'exil de saint Thomas, et il promit enfin faveur et restitution à tous clercs ou laïques dépouillés à cause de l'archevêque.

Le jeune roi fit serment d'observer tout ce que son père avait juré, et il promit, s'il lui survivait, d'accomplir lui-même sa pénitence, dans le cas où elle ne le serait point encore. On y ajouta quelques pénitences particulières qui ne furent point publiées, comme le jeûne et les aumônes. L'archevêque de Tours et ses suffragants étaient présents à Caen, le mardi après l'Ascension, quand le roi répéta ses serments devant une assemblée plus nombreuse qu'à Avranches, et il apposa son sceau sur le document (2) que les cardinaux avaient rédigé et scellé.

Quand le roi eut donné un libre consentement à tout ce qu'on demandait de lui, il ajouta : « Voyez, messei-

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 268.

(2) Ep. Gilb. Fol., II, p. 119 ; Gerv., p. 1422.

gneurs légats, ma personne est entre vos mains. Tenez pour certain que si vous m'ordonnez d'aller à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques, ou partout ailleurs, je suis prêt à obéir. » Les légats le conduisirent alors à la porte de l'église ; il s'agenouilla et fut admis de nouveau à entrer dans le lieu saint, d'où l'interdiction l'avait banni.

CHAPITRE XXXIII.

PÉNITENCE.

Les quatre chevaliers, après leur crime, revinrent à Saint-Augustin, et de là à Saltwood. La tradition raconte qu'ils n'osaient pas retourner auprès de ce roi pour lequel ils venaient de commettre un des plus grands forfaits connus dans l'histoire. Ils allèrent à Knaresborough⁽¹⁾, qui appartenait à Hugues de Morville, l'un d'entre eux. Personne ne voulut leur parler, ni manger ni boire avec eux. Les chiens même refusaient les restes de leurs repas. Ils y restèrent un an, puis ils vinrent trouver le pape pour recevoir de lui une pénitence : le pape les envoya à Jérusalem. Ils moururent jeunes, dit la même tradition, et l'on a de bonnes raisons pour espérer qu'ils moururent en pénitents par l'intercession du saint martyr. Toutefois, un écrivain moderne⁽²⁾ a soigneusement retracé les faits qui se rattachent au reste de leur vie ; il nous montre

(1) Hoveden, fol. 299.

(2) Stanley, p. 80.

les meurtriers, pendant les deux années qui suivirent le crime, « vivant à la cour, dans l'intimité du roi, et se livrant avec lui au plaisir de la chasse. » Ils ne furent point punis, leur position sociale ne fut point diminuée. Tracy montra plus de repentir que les autres ; il fit un pèlerinage à Rome et aux Lieux saints. Ce fut aussi lui qui, « pour l'amour de Dieu et de son âme, et des âmes de ses ancêtres, et pour l'amour du bienheureux saint Thomas, archevêque et martyr, de vénérable mémoire, » fonda une chapellenie pour l'entretien d'un religieux qui devait dire la messe dans la cathédrale où il avait commis son crime.

Marguerite de France n'avait pas été couronnée comme son mari ; le roi son père s'en était plaint. Sur l'avis des cardinaux légats, et avec l'autorisation du saint-siège, cette cérémonie fut accomplie à Winchester, le 27 août 1172, jour anniversaire de la mort du dernier évêque de cette ville, par Rotrod, archevêque de Rouen, assisté de Giles, évêque d'Evreux, de Geoffroy, prévôt de Chartres, et de quelques-uns des suffragants de Cantorbéry. Le roi Louis avait spécialement demandé au pape qu'il fût interdit à l'archevêque d'Yorck, ainsi qu'aux évêques de Londres et de Salisbury, d'assister à la cérémonie.

Ces couronnements, dont le roi d'Angleterre voulait se faire une arme contre l'Eglise, retombèrent sur la tête de celui qui les avait provoqués. Le jeune roi commença à parler de son droit d'intervenir et à réclamer un pouvoir indépendant de celui de son père. Un de ses pre-

miers actes contre lui fut de protester (1) auprès du prieur de Cantorbéry, contre l'élection du nouvel archevêque, dans le cas où elle se ferait sans sa permission. Il faut avouer qu'on ne peut éprouver aucune sympathie pour le vieux roi, qui s'était conduit en cette circonstance comme il l'avait toujours fait, et montrait par là combien sa conversion était peu solide. Le siège archiépiscopal était resté vacant pendant deux ans et cinq mois (2). Quand le prieur vint solliciter une élection libre, il fut d'abord renvoyé avec de belles paroles ; le roi voulut ensuite lui persuader de nommer l'évêque de Bayeux, dont le caractère était tout contraire à celui de saint Thomas. Il n'y réussit pas, et le prieur, d'accord avec le couvent, soumit trois noms au roi, par l'entremise de Richard de Luci ; le roi choisit Roger, abbé du Bec, qui refusa péremptoirement. On fit ensuite les élections pour les sièges suffragants qui étaient vacants, et les noms de ceux qui furent élus prouvent que les promotions furent plutôt accordées aux partisans du roi qu'à ceux qui, dans les dernières luttes, avaient partagé les souffrances du martyr. La plupart des nouveaux évêques étaient des ennemis déclarés de saint Thomas. Richard d'Ilchester et Geoffroy Ridel avaient marqué tous deux au même degré parmi les partisans du roi, tellement que plus d'une fois, dans le cours de cette histoire, on les a nommés « les deux archidiacres ; » ils furent promus aux sièges de Winchester

(1) Gerv., p. 1425.

(2) Id., p. 1673.

et d'Ely. Jean d'Oxford, le célèbre doyen de Salisbury, fut fait évêque de Norwich. Réginald le Lombard, archidiacre de Salisbury, qui dans l'origine avait été au service du saint, mais qui l'avait abandonné (1) pour prendre le parti du roi et qui avait eu l'idée du couronnement du jeune prince, devint évêque de Bath. Le choix de Robert Foliot, archidiacre d'Oxford, nommé évêque d'Hereford, prouve l'influence de la recommandation de son cousin l'évêque de Londres, pour lequel il avait montré (2) une grande sympathie. Les autres nominations furent : Jean, doyen de Chichester, pour Chichester, et Geoffroy, fils du roi Henri et de Rosamonde Clifford, qui fut élevé de l'archidiaconat au trône épiscopal de Lincoln; il ne fut jamais consacré, et le pape finit par exiger sa démission. Enfin Richard, prieur de Douvres, fut élu archevêque de Cantorbéry; et, comme le jeune roi protestait contre son élection, il alla à Rome, où il fut consacré par le pape.

Le jeune roi prit les armes contre son père; son exemple fut suivi par son frère, celui qui fut depuis le célèbre Richard Cœur-de-Lion. Ce fut à la suite de ces révoltes qu'Henri écrivit au pape cette lettre fameuse qui offre un si frappant contraste avec sa conduite, et qui montre jusqu'où il pouvait porter sa soumission au saint-siège quand elle servait ses intérêts et ne choquait pas ses passions. « Le royaume d'Angleterre est soumis à

(1) Herb., I, p. 363.

(2) Ep. Gilb. Fol., II, p. 217.

votre juridiction, écrit-il (1) au pape Alexandre, et je n'ai point d'autre seigneur que vous. Montrez à l'Angleterre ce que le pape peut faire, et puisqu'il n'emploie pas les armes terrestres, qu'il défende avec le glaive spirituel le patrimoine du bienheureux Pierre. »

Le jeune roi se jeta entre les bras de Louis de France et du comte de Flandre, et son père eut assez à faire de défendre ses domaines de Normandie. Tandis qu'il était engagé dans cette guerre, Guillaume, roi d'Ecosse, envahit l'Angleterre (2), assiégea avec succès Carlisle, et détruisa tout le nord. Un grand nombre de puissants barons s'étaient déclarés pour le jeune Henri, qui était avec le comte de Flandre et n'attendait qu'un bon vent pour entrer en Angleterre avec des forces considérables. Richard d'Ilchester (3), le nouvel évêque de Winchester, fut envoyé au roi à Bonneville, le jour de la Saint-Jean 1174, pour implorer son retour; il avait été précédé d'un si grand nombre de messagers, que les Normands dirent en le voyant : « Bientôt les Anglais nous envieront la Tour de Londres! »

Le roi Henri s'embarqua immédiatement avec sa femme

(1) Op. Petri Blesensis, Mogunt., 1600, p. 245, ep. cxxxvi. Dans la bibliothèque du Vatican, Mss. 5221, fol. 79. On conserve dans la bibliothèque du collège anglais à Rome, une copie de cette précieuse lettre, qu'on suppose être de la main du P. Parson; elle est écrite sur la garde de l'exemplaire du *Livre des Martyrs*, par Fox, appartenant à ce vénérable missionnaire. Le P. Parson a été recteur du collège anglais.

(2) Hoveden, fol. 308.

(3) Diceto, p. 576.

Eléonore, Marguerite sa belle-fille, son fils Jean et sa fille Jeanne. Il faisait un grand vent, et le roi demanda à Dieu, dans une prière publique, de lui accorder une heureuse traversée si son arrivée en Angleterre devait rendre la paix au clergé et au peuple, mais seulement dans ce cas. Il aborda à Southampton le lundi 8 juillet; et, mettant de côté les affaires, malgré sa position critique, il commença un pèlerinage au tombeau de saint Thomas. Il jeûna strictement au pain et à l'eau, et, évitant les villes, il se dirigea en toute diligence vers Cantorbéry. Le vendredi suivant (1), il était en vue de la ville. Alors il descendit de cheval et fit à pied le reste du chemin. Depuis l'église de Saint-Dunstan hors de la ville jusqu'au tombeau du saint martyr, il marcha pieds nus, vêtu de laine grossière, comme un pèlerin. Ses pas étaient marqués le long des rues par le sang qui coulait de ses pieds. Il arriva au portail de l'église (2), y pria, puis il visita le théâtre du martyr, qu'il arrosa de ses larmes. Il dit ensuite son *Confiteor* devant les évêques présents, puis s'approcha respectueusement de la tombe et resta longtemps en prières. Après quelques instants, l'évêque de Londres, parlant au nom du roi à tous les assistants, dit que le roi reconnaissait avoir été, par ses paroles violentes, l'occasion de la mort du martyr, bien que ce fût contre son gré; il sentait vivement le tort qu'il avait eu de le persécuter pendant sa vie, et venait pour en donner pleine

(1) Gerv., p. 1427.

(2) Grim, p. 86.

satisfaction; il demandait les prières des assistants, plein de confiance que Dieu et saint Thomas accepteraient son humble pénitence; il rendait à l'Eglise de Cantorbéry tous ses droits et tous ses honneurs, et tout ce qu'elle avait possédé précédemment dans ce pays ou dans d'autres; il offrait une rente de trente livres, comme don fait au martyr, pour brûler des cierges auprès de sa tombe. Quand l'évêque eut terminé cette allocution, qu'il dut trouver bien humiliante pour lui (1), le roi approuva et confirma tout.

Ses épaules furent dépouillées; il courba la tête vers une des ouvertures de la tombe, et reçut cinq coups de chacun des évêques présents, et trois de chacun des moines, qui étaient plus de quatre-vingts. Quand ce fut fini, il reçut l'absolution, puis il demeura là toute la nuit sur le pavé, dans la veille et dans la prière, et ne souffrit pas qu'on lui donnât un tapis ni qu'on lui apportât de l'eau pour laver ses pieds saignants et souillés par la boue.

Cette nuit, une sœur de saint Thomas paraît, presque pour la première fois, dans notre histoire. Pendant les jours de sa grandeur mondaine, nous n'avons pas entendu parler de sa famille, et sans le chagrin qu'il ressentit à

(1) Gilbert Foliot accorda une indulgence de vingt jours et une part dans toutes les prières et mérites de son Eglise à tous ceux qui contribueraient à la construction d'un hôpital à Southwark, à Londres, en l'honneur de Dieu et du bienheureux martyr Thomas. (Ep. Gilb. Fol., I, p. 318.) Il l'appelle « saint Thomas » dans un acte en faveur de lady Cecilia Talbot. (Ep. Gilb. Fol., II, p. 50.)

cause d'elle, nous n'aurions pas su qu'il eût des parents si proches. Parmi ceux qui furent exilés à cause de lui, on cite sa sœur avec ses enfants; car le pape remercia le monastère de Clairmarais de leur avoir donné l'hospitalité, et saint Thomas écrivit à ses amis, Foulque, doyen de Reims, Richard, archevêque élu de Syracuse, et Etienne, chancelier de Sicile, pour les prier de venir au secours des enfants de sa sœur (1). Et maintenant, voici Rohesia, sœur du saint, probablement encore sous le coup de la sentence qui l'exilait, certainement en proie à la misère, qui vient (2) demander « mercy » au roi pendant qu'il prie au tombeau de son frère. Le roi lui donna un moulin dont le revenu était de dix marcs par an, et dont son fils jouit après elle. Le saint eut une autre sœur du nom de Marie (3); tout ce que nous en savons, c'est qu'elle fut religieuse, et qu'après le martyre elle fut abbesse de Barking.

Après matines et laudes, le roi visita les autels de l'église supérieure et les reliques des saints qui y étaient déposées. Puis il retourna dans l'église souterraine, près de la tombe de saint Thomas. Le samedi, dès qu'il fut jour, il demanda une messe, et après l'avoir entendue, après avoir goûté de l'eau dans laquelle on avait fait dissoudre une goutte du sang du martyr, il retourna à Londres avec une fiole de cette eau. Cette fiole était déjà

(1) Ep. s. Th., II, p. 112; I, p. 245, 321 et 395.

(2) Garnier, 81, 3.

(3) Mathieu Paris, p. 126.

la marque distinctive ⁽¹⁾ du pèlerinage au tombeau de saint Thomas, comme la palme et la coquille étaient celles des pèlerinages de Jérusalem et de saint Jacques de Compostelle.

Il apprit bientôt que son fils Henri et le comte de Flandre avaient abandonné leur projet d'invasion en Angleterre, sur la nouvelle du retour du roi. Rassuré de ce côté ⁽²⁾, il avait envoyé ses troupes contre le comte Hugues Bigod, qui s'était joint à l'insurrection à Norwich. A son retour de Cantorbéry, il fut retenu quelques jours à Londres par une maladie; tout à coup, à minuit, on entend frapper violemment à la porte du palais du roi. Repoussé par le portier, le messenger insiste, disant qu'il apporte de bonnes nouvelles, et que le roi doit en être instruit à l'instant même. A force d'importunités, il obtient d'être introduit dans la chambre du roi. Il s'approche du lit et réveille le roi, qui lui crie : « Qui êtes-vous ? — Je suis le fils de votre fidèle Renouf de Glanville ; il m'a envoyé à Votre Altesse pour lui apporter de bonnes nouvelles. — Et comment se porte Renouf ? demanda le roi. — Monseigneur se porte très bien, et il a fait prisonnier à Richmond, votre ennemi, le roi des Ecossais. — Redites cette nouvelle, » s'écria le roi stupéfait. Le messenger répéta la nouvelle. « Avez-vous des lettres ? » Le fils de Renouf présenta ses lettres, le roi y jeta un coup d'œil, et, sautant de son lit, les yeux humides de larmes, il re-

(1) Anonyme de Lambeth, Vita, II, p. 134 ; Bened., p. 147.

(2) Will. Neubrig., Rer. Anglic., Antuerp., 1567, p. 196.

mercia Dieu et saint Thomas. C'était précisément le samedi (1) où le roi avait quitté Cantorbéry, à l'heure où il entendait la messe au tombeau de saint Thomas, que le château d'Alnwick avait été pris et le roi d'Ecosse fait prisonnier. Durant ces trois semaines du pèlerinage et de la pénitence du roi, toutes les révoltes avaient été étouffées, et la paix était rétablie (2) en Angleterre.

Le roi avait entrepris son pèlerinage à la suite d'un songe (3) où il lui fut révélé qu'il ne pourrait obtenir la paix qu'en se réconciliant avec le saint martyr. Saint Thomas lui-même avait eu, à ce sujet, une vision qu'il avait racontée en ces termes à Herbert de Bosham (4), durant leur exil : « Il me sembla, dit le saint, que j'étais sur une très haute montagne, tandis que le roi était dans la plaine au-dessous de moi ; tout à coup, je vis voler vers lui toutes sortes d'oiseaux de proie, qui l'attaquèrent furieusement de leurs becs et de leurs serres, déchirèrent ses vêtements royaux, et le laissèrent à demi dépouillé. Il y avait derrière lui un précipice sombre qu'il ne voyait pas, et vers lequel il reculait sans cesse, poussé par les oiseaux de proie. Tandis qu'il était dans cette extrémité, un de ses courtisans en qui il avait grande confiance, et qu'il avait promu à de hautes dignités, porta ses mains sur lui, essaya d'arracher de dessus son corps les lambeaux que les oi-

(1) Herbert de Bosham (II, p. 44) tenait ce récit du roi lui-même.

(2) Gerv., p. 1428.

(3) Grim, p. 85.

(4) Herb., II, p. 46.

seaux de proie avaient épargnés, et de le précipiter dans l'abîme. Alors le souvenir de toute notre ancienne amitié s'empara de moi ; je descendis du haut de ma montagne dans un clin d'œil, à ce qu'il me semblait ; le danger du roi, la pitié, me donnaient des ailes ; j'étais auprès de lui. J'avais, je ne sais comment, une lance à la main, j'écartai les oiseaux de proie ; je remis au roi ses vêtements royaux, et cependant j'accablais de reproches le courtisan qui lui avait montré tant d'ingratitude, disant que le roi n'avait pas mérité, surtout de lui, un pareil traitement. »

Saint Thomas dit le nom du courtisan, mais Herbert ne voulut pas le répéter, parce qu'il vivait encore. Le saint expliqua la vision en disant qu'il viendrait, quelque jour, au secours du roi dans ses peines. Quand Herbert raconta cette histoire à Henri, plusieurs années après, il le pressa beaucoup pour savoir le nom du courtisan, mais Herbert refusa de le lui dire.

Dans une autre conversation particulière (1), Herbert dit au roi, avec la franchise qui le caractérise, que son bienheureux maître est mort *pour* lui et *par* lui. Le roi lui répond tranquillement et sans s'irriter : « *Pour*, je l'avoue avec douleur ; *par*, je le nie hardiment. » Disons avec Herbert que « Dieu, et Dieu seul, sait la vérité. » Quittons maintenant ce roi, dont les passions indomptables eurent des résultats si terribles, dont toute la politique eut pour but l'asservissement de l'Eglise, et dont la

(1) Herb., II, p. 33.

pénitence fut tout à la fois si frappante et si sincère, bien que nous puissions craindre que sa conversion n'ait pas été de longue durée.

Quelques années plus tard, un autre pèlerin royal vint visiter le tombeau de saint Thomas ; mais il n'avait point au cœur ces remords qui firent de la visite du roi Henri un acte de pénitence. L'an 1179, Philippe⁽¹⁾, fils de Louis de France, alors âgé de quinze ans, tomba malade, et son père fut averti dans une vision qu'il recouvrerait la santé par les prières de saint Thomas. Il entreprit donc ce pèlerinage qui devait sauver son fils, malgré le danger qu'il courait en se mettant entre les mains du roi d'Angleterre, avec lequel il était sans cesse en difficulté. Le mercredi 22 août, il aborda à Douvres, où il fut reçu par Henri, qui l'accompagna à Cantorbéry. Ils firent la route de nuit, à cheval, et pendant le voyage ils furent témoins d'une éclipse de lune. Ils furent reçus avec de grands honneurs par l'archevêque de Cantorbéry et par un grand nombre d'évêques et de membres du clergé. Le roi de France passa une nuit au tombeau du saint, et offrit un magnifique calice d'or et cent mesures de vin qu'il s'engagea à donner chaque année. Avant de partir, il pria le chapitre de l'admettre parmi les chanoines de Cantorbéry, et il remporta avec lui le titre qui lui conférait ce privilège. A son retour en France, le dimanche suivant, il trouva son fils Philippe parfaitement guéri.

Avant de revenir aux reliques sacrées de saint Thomas,

(1) Hoveden, fol. 338 ; Diceto, p. 605 ; Gerv., p. 1457.

racontons en quelques mots le peu que nous connaissons de l'histoire de ses fidèles compagnons. Jean de Salisbury, que saint Thomas avait trouvé au service de l'Eglise de Cantorbéry, et qui avait été recommandé à l'archevêque Théobald par l'illustre saint Bernard (1), ce conseiller, cet ami du saint pendant les bons et les mauvais jours, dans la patrie et dans l'exil, pendant sa vie et à sa mort, fut élu en 1176 par les chanoines de Chartres, à cause de leur dévotion pour saint Thomas. Le 22 juillet (2), le doyen, le grand chantré et plusieurs membres du clergé vinrent à Cantorbéry pour déclarer leur choix; l'évêque élu fut conduit à l'autel de l'église où il avait vu mourir son maître, et on chanta le *Te Deum* en réjouissance. Le roi Louis lui écrivit (3) pour lui demander son consentement et pour lui dire que l'archevêque de Sens le désirait autant que lui-même. Jean de Salisbury manifesta sa dévotion pour saint Thomas en faisant précéder tous les actes de son épiscopat et toutes les lettres qu'il écrivait, de la formule suivante : « Jean, par la miséricorde de Dieu et par les mérites de saint Thomas, indigne serviteur de l'Eglise de Chartres. » Il mourut le 25 octobre 1180.

(1) Ep. CCCLXXXIII, ed. Horst.

(2) Il avait déjà écrit à cette époque son élégante histoire de la vie de saint Thomas; car Pierre de Blois, archidiacre de Bath, après l'avoir félicité sur sa nouvelle dignité, ajoute qu'il aurait certainement écrit lui-même la vie du saint par ordre de l'archevêque, si Jean de Salisbury n'eût composé sur ce sujet un excellent travail. (Petr. Bles., ep. CXIV, p. 204.)

(3) Ep. Jo. Sar., II, p. 291.

Herbert de Bosham avait été envoyé par saint Thomas au roi Louis et à l'archevêque de Sens ; il avait quitté le saint le dimanche soir, avant son martyre. Quand il eut appris la mort de son maître, il resta pendant quelque temps à l'étranger. C'est à lui qu'on attribue la lettre (1) que l'archevêque de Sens écrivit au pape pour lui demander que le roi fût puni comme ayant été la cause de la mort du saint. Quelque temps après, il écrivit (2) lui-même au pape Alexandre pour se plaindre d'un serment qu'on voulait lui imposer comme condition de son retour en Angleterre ; on voulait lui faire promettre de ne pas quitter le royaume et de ne point envoyer de lettre au delà des mers sans la permission du roi. « Jean de Salisbury, disait-il, et Gontran ont prêté ce serment ; mais ma conscience ne me le permet pas. » Le pape lui fit une réponse (3) pleine de bienveillance, recommanda aux légats d'intercéder pour lui auprès du roi, et l'appela « le fils chéri et dévoué de l'Eglise. » Après son retour en Angleterre, il eut, comme nous l'avons dit, plusieurs entrevues avec le roi, qui lui rendit complètement ses bonnes grâces ; il vécut longtemps, occupé à écrire la vie de saint Thomas, qui ne fut finie qu'à l'époque du pontificat (4) d'Urbain III, quinze ans après le martyre. Il se plaint amèrement (5) d'être mis en oubli par les évêques,

(1) Ép. s. Th., II, p. 160 ; Herb., II, p. 292.

(2) Herb., II, p. 293.

(3) Id., II, p. 303, Frascati, 24 juin.

(4) Id., I, p. 367.

(5) Id., II, p. 182.

« qui, dit-il, adorent les reliques inanimées de saint Thomas et méprisent ses reliques vivantes. » Il raconte que le saint lui apparut un jour et lui dit qu'il devait toujours avoir présent à l'esprit ce verset du psaume : *Délivrez-moi des calomnies des hommes, afin que je puisse garder vos commandements*. Par une curieuse méprise, la majorité des écrivains l'a confondu avec Lombard de Plaisance, qui était cardinal archevêque de Bénévent, en sorte qu'il figure dans plusieurs catalogues de cardinaux anglais. L'auteur de cette méprise est Christian Wolf, vulgairement Lupus, qui publia le premier la vie et la correspondance de saint Thomas ⁽¹⁾, d'après le manuscrit du Vatican dont s'était servi le cardinal Baroni-
nius.

Il y a peu de chose à dire des autres compagnons de saint Thomas. Ceux qui avaient montré peu de zèle pour sa cause furent seuls promus aux dignités ecclésiastiques. Gérard Pucelle, ami de saint Thomas, qui pourtant avait été bien près de tomber dans le schisme au commencement de son exil, et qui accepta, avant la réconciliation, les conditions du roi, fut fait évêque de Coventry. Hugues de Nunant, archidiaque de Lisieux ⁽²⁾, qui figura à Northampton à la suite du saint, mais qui fut un des ambassadeurs envoyés au pape par le roi après le martyre, succéda à Gérard Pucelle. Gilbert de Glanville devint évêque de Rochester après la mort de Walter, frère de l'arche-

(1) *Epistolæ et Vita s. Thomæ*, 2 vol. in-4°, Brux., 1682; conf. I, p. 157 et 162.

(2) *Ep. s. Th.*, II, p. 138.

vêque Théobald. Ce fut lui qui porta au pape la dernière lettre du martyr ; mais il avait été bien peu de temps à son service. Il est digne de remarque que Jean de Salisbury fut le seul homme distingué, parmi les partisans du saint, qui devint évêque, et que son siège épiscopal fut en France, dans cette province de Sens où ils avaient passé les jours de leur exil.

CHAPITRE XXXIV.

MIRACLES.

Les miracles suivirent immédiatement le martyre, et ce fait est aussi remarquable que leur nombre. Le premier (1) eut lieu à Cantorbéry : ce fut la guérison d'une femme paralytique. Son mari était présent au martyre et rapporta chez lui ce soir-là, de même que tous les fidèles, un morceau de linge trempé dans le sang sacré. Après avoir entendu le récit de la constance du saint et vu les taches de son sang, cette femme fut touchée d'une foi si vive, qu'elle demanda que ce linge fût lavé et qu'on lui donnât à boire l'eau dans laquelle il aurait été trempé. On fit ce qu'elle désirait, et elle fut aussitôt guérie. Le bruit de cette cure miraculeuse se répandit, et dès lors tous ceux qui vinrent à Cantorbéry estimèrent au plus haut prix la possession de quelques gouttes du sang du martyr mélangées avec de l'eau. Ce fut l'origine des

(1) Fitz-St., I, p. 310. Benoît ne parle pas de ce miracle.

petites fioles de plomb que nous avons déjà citées comme la marque distinctive des pèlerins de Cantorbéry.

Le prieur Odon envoya à Philippe, comte de Flandre, un récit (1) de quelques-uns de ces miracles. On trouve dans sa lettre cette phrase, qui prouve que son témoignage est certainement digne de foi : « On dit que des lépreux ont été guéris ; mais je ne l'assure point, parce que je ne les ai pas vus depuis qu'ils ont quitté l'Angleterre ; toutefois, on m'a dit qu'ils étaient beaucoup mieux qu'à leur départ pour Cantorbéry. »

Voici un fait raconté par Odon et qui se passa trois jours après le martyre, c'est-à-dire le vendredi de la même semaine : Emma, femme de Robert de Saint-André, soldat du comté de Sussex, était malade et aveugle. Après avoir entendu le récit du martyre, elle invoqua le saint ; avant qu'une demi-heure se fût écoulée, elle avait recouvré la vue, et, peu de jours après, elle était parfaitement guérie. Ce fait est aussi rapporté (2) par Grim et Benoît.

Le soir du même vendredi, un prêtre de Londres (3), nommé Guillaume de Capella, qui avait perdu l'usage de la parole, fut averti de se rendre à la tombe de saint Thomas, où il devait être guéri par une goutte du sang du martyr. Il y alla et le fut en effet. Comme il avait été

(1) Martene, Vet. Scriptor., Paris, 1724, vol. I, p. 882 b.

(2) Grim, p. 80 ; Bened., p. 49.

(3) Bened., p. 54 ; Fitz-St., p. 311 ; Gerv., p. 1417. Benoît raconte la guérison d'Huilina, fille d'Adelise de Londres, qui eut lieu le vendredi à Gloucester.

défendu publiquement par proclamation (probablement par la famille de Broc) de faire l'éloge de saint Thomas, ce prêtre ne parla de sa guérison qu'avec une grande réserve.

Guillaume Belet, soldat (1) d'Ainesburne dans le Berkshire, avait un bras et une main énormément enflés. Le samedi qui suivit le martyre, dès qu'il eut appris ce qui était arrivé, il invoqua le saint et le pria de le rendre à la santé. La nuit suivante, il dormit profondément, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps; quand il s'éveilla, sa guérison était complète; l'enflure avait disparu.

Une femme pieuse (2), qui menait la vie d'un anachorète et n'avait jamais appris ni à lire ni à écrire, qui ne connaissait du latin que quelques psaumes, le *Pater noster* et le *Credo*, pleurait nuit et jour le crime qui venait d'avoir lieu. Cette femme avait parfois des extases, et un jour elle envoya aux moines de Cantorbéry un papier sur lequel étaient écrits ces mots, qu'elle dit lui avoir été adressés par une très belle dame : *Noli flere pro archiepiscopo ; caput ejus in gremio Filii mei requiescit* : « Cesse de pleurer sur l'archevêque; sa tête repose dans le sein de mon Fils. »

Un jeune garçon de quinze ans, aveugle de naissance, recouvra la vue au tombeau du saint. Ce fait est raconté par le prieur Odon, qui termine ainsi sa lettre : « D'autres qui étaient aveugles, sourds, muets, boiteux, convul-

(1) Benedict, p. 52. Odo (apud Martene) dit le dimanche.

(2) Fitz-St., p. 311.

sionnaires et souffrant de différentes infirmités, ont été guéris par les mérites de saint Thomas ; mais je ne puis en parler même brièvement. Le nombre de ceux qui ont été guéris de la fièvre est infini. »

Le saint apparut (1) à quelques personnes avec cette légère trace de sang qui descendait de la tempe droite à la joue gauche en traversant le nez, et ceux qui le virent ainsi décrivirent cette ligne aussi exactement que s'ils avaient vu son corps. Il apparut à d'autres et leur fit voir qu'il était vivant et que ses blessures n'avaient laissé que des cicatrices. Ces faits durent arriver peu de temps après sa mort, car ils sont rapportés dans la lettre (2) de l'archevêque de Sens au pape.

La nuit (3) qui suivit le martyre, un des familiers du saint le vit revêtu de ses habits pontificaux et montant les degrés de l'autel comme pour dire la messe. Ce fait s'étant renouvelé la seconde et la troisième nuit, il dit à son maître : « Monseigneur, n'êtes-vous point mort ? » Saint Thomas répondit : « Je suis mort et pourtant je vis. † Si vous êtes véritablement vivant et parmi les martyrs, reprenez le serviteur, pourquoi ne vous montrez-vous pas au monde ? » Le saint répondit : « Je porte un flambeau, mais on ne peut le voir à cause du nuage qui l'environne. »

La famille de Broc (4) s'efforça d'arrêter les témoignages

(1) Benedict, Vita, II, p. 68.

(2) Ep. s. Th., II, p. 161.

(3) Grim, p. 80.

(4) Fitz-St., p. 312.

de vénération dont saint Thomas était l'objet, et ces faits ne se racontaient qu'à l'oreille; mais le bruit des guérisons et des autres miracles se répandit si loin et il y eut un tel concours de peuple, que les de Broc furent obligés de renoncer à la vaine entreprise d'arrêter cet élan de dévotion et furent forcés de dire : « Toute l'Angleterre est avec lui ! » Quand les portes de la crypte, qui avaient été fermées lors de son inhumation, furent ouvertes à Pâques, les miracles se multiplièrent, et le récit de ces prodiges remplit deux volumes ⁽¹⁾ que l'on conservait à Cantorbéry. Ce travail est dû à Benoît, qui dans la suite devint prieur de Christ-Church et en dernier lieu abbé de Peterborough; on y trouve de précieux détails sur le martyre. Ce fut en sa faveur que s'opéra le miracle suivant :

Benoît, avant d'être prieur, était l'objet de la haine du roi ⁽²⁾. Quand il occupa cette charge, il fut obligé de se rendre près d'Henri pour des affaires qui concernaient l'Eglise; mais les menaces du roi lui faisaient redouter de se présenter devant lui. Un jour entre autres, le roi et ses officiaux avaient gravement insulté le prieur; la nuit suivante, Henri fit un rêve si affreux, qu'il déclara qu'il ne voudrait à aucun prix souffrir encore l'agonie d'un tel songe. « Comme je traversais un pont très élevé sur un profond et rapide torrent, la planche sur laquelle était posée mon pied céda et je passais à travers le pont, auquel

(1) Voyez la note I, à la fin du volume.

(2) Grim, p. 89.

je m'accrochais avec désespoir. Ce lieu était solitaire et mes forces m'abandonnaient rapidement; perdant tout espoir de secours humain, j'invoquai les noms sacrés de Jésus, de Marie et de mes saints patrons. Alors il me sembla que j'ajoutais : « Secourez-moi, ô martyr du Christ; » saint Thomas, assistez-moi. Ne vous souvenez point » des injures d'autrefois; car au commencement je vous » aimais par dessus tous. » J'avais à peine prononcé ces paroles qu'il me sembla que Benoît venait à moi et me disait : « Le saint archevêque que vous avez invoqué » avec foi m'a envoyé vers vous; » et, parlant ainsi, il me sauva du danger. Je me réveillai; il me fut impossible de me rendormir, et ce songe m'avait tellement ébranlé, qu'il me fallut rester au lit jusqu'au milieu du jour. » Quand le prieur vint, Henri lui raconta son rêve, et remercia saint Thomas avec un cœur aussi reconnaissant que si le saint lui eût vraiment sauvé la vie. Le narrateur dit que ce songe devint une réalité en ce sens que le roi prit Benoît en amitié et lui accorda tout ce qu'il demandait.

Le 28 janvier 1185, Héraclius, patriarche de Jérusalem, visita Cantorbéry. Pendant son séjour en Angleterre, il raconta l'histoire suivante à Herbert de Bosham, qui l'a rapportée (1) et qui l'a probablement écrite aussitôt après le récit d'Héraclius. Un moine appartenant à une maison religieuse de la Palestine, et qui avait mené une vie très sainte, était près de mourir, le jour du martyre

(1) Herb., I, p. 353.

de saint Thomas. Sa piété singulière l'avait rendu cher à son supérieur, qui lui demanda en pleurant de lui apparaître après sa mort, si Dieu le permettait, et de lui dire en quel état il se trouvait. Le moine le promit et mourut. Quelques jours après, il accomplit sa promesse et apparut à son abbé pour lui dire qu'il voyait Dieu et que son âme était au ciel. « Et pour que vous ne puissiez pas en douter, sachez qu'aussitôt que mon âme fut séparée de mon corps, je fus porté par les anges et je vis le Seigneur. Bientôt m'apparut un homme grand et imposant, suivi d'une procession d'une merveilleuse splendeur ; on ne pouvait compter la multitude d'anges, de vénérables patriarches et prophètes, de glorieux apôtres, de martyrs vêtus de pourpre et de confesseurs habillés de blanc, qui le suivaient, l'entouraient et le précédaient. Cet homme se tenait debout devant le Seigneur comme un martyr. Sa tête était meurtrie et le sang coulait de ses blessures. Et le Seigneur lui dit : « Thomas, c'est ainsi que tu dois entrer dans la cour de ton Seigneur. Je veux te donner la même gloire qu'à Pierre ; » et le Seigneur prit une couronne d'or d'une forme merveilleuse et la plaça sur sa tête meurtrie et blessée. Tenez pour certain que Thomas, le grand archevêque de Cantorbéry, est mort en ces jours et qu'il est allé vers Dieu ; et cependant notez bien ce que je vous ai dit, et remarquez l'époque, car avant peu, le récit de ceux qui viendront dans ce pays prouvera que tout cela est vrai. Et maintenant que je vous ai parlé de la mort de ce glorieux martyr, vous ne devez point douter de mon salut. » L'abbé raconta à chacun ce qu'il

avait entendu, et Héraclius affirma à Herbert et aux autres qu'il avait appris ainsi le martyre dans la quinzaine qui suivit le jour où il avait eu lieu, et que dès lors il fut généralement connu dans le pays.

Edouard Grim nous donne l'intéressant récit (1) d'un miracle que le saint opéra en sa faveur. C'est la guérison du bras cassé par Guillaume de Tracy, quand Grim l'éleva pour défendre la tête de son maître, qui lui-même n'éleva pas la main pour sa propre défense. Le médecin avait essayé en vain, pendant près d'un an, de raccommoder l'os brisé, quand, une nuit, le vénérable martyr lui apparut, s'approcha de lui, prit son bras, l'enveloppa d'un linge humide et lui dit : « Allez, vous êtes guéri. » C'était un linge trempé dans l'eau bénite et dans le sang du martyr, et par la grâce de Dieu et de saint Thomas, les os furent réunis et le bras guéri. « Et pour preuve de ma guérison, dit Grim, la main qui a écrit pour vous ce récit appartenait à ce bras. Et Dieu a fait beaucoup d'autres choses, ajoute-t-il, afin de prouver son amour pour notre bienheureux martyr, car il a guéri les lépreux comme nous l'avons vu nous-même, il a mis les démons en fuite, il a guéri les hydropiques, les paralytiques, les sourds, les muets, les aveugles, et ceux qui souffraient de différents maux; toutes choses pour les-

(1) Le récit de ce miracle, raconté pour la première fois dans cet ouvrage, se trouve dans un Mss. de la bibliothèque Casanatense, au couvent de l'ordre de Saint-Dominique de Santa-Maria sopra Minerva, à Rome (lib. A, 1, 21). C'est une copie complète de la pièce que Martene n'a publiée qu'en partie. (Thes. nov. anecd., III, p. 1737.)

quelles nous invoquons le fidèle témoignage de l'Eglise de Cantorbéry, à la vue et à la connaissance de laquelle on sait que ces miracles ont été opérés.

Jean de Salisbury (1) écrivit à l'évêque de Poitiers pour lui demander s'il ne pensait pas qu'on pût, même avant sa canonisation, le traiter comme on traite les martyrs à la messe et dans les prières publiques, ou s'il devait continuer à prier pour une âme que Dieu avait honorée par tant de miracles : « Car, dit-il, sur le lieu du martyre et près du maître-autel où il fut placé avant son inhumation, aussi bien qu'à son tombeau, le paralytique est guéri, l'aveugle voit, le sourd entend, le muet parle, le boiteux marche, les fiévreux sont guéris, les possédés du démon sont délivrés, ceux qui souffrent de diverses maladies sont rendus à la santé, ceux qui blasphèment à l'instigation du démon sont confondus. » Les moines de Cantorbéry pouvaient dire chaque jour, comme l'un d'eux nous l'affirme (2) : « Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses. »

Parmi les faits nombreux que nous pourrions raconter ici, nous en avons choisi un ou deux (3), qui se rattachent à saint Edmond, successeur de saint Thomas. L'abbesse de Lacoke était très malade de la fièvre ; saint Edmond alla la visiter et la quitta en lui promettant de lui envoyer

(1) Ep. Jo. Sar., II, p. 257. Martene, en publiant ce document, le donne pour une lettre du prieur de Cantorbéry à l'évêque de Winton. (Thes. nov. anecd., III, p. 1746.)

(2) Gerv., p. 1417.

(3) Martene, Thes. nov. anecd., III, p. 1798 et 1812.

un médecin qui la guérirait. Il lui envoya des reliques du sang de saint Thomas, et aussitôt qu'elle en eut goûté, elle fut rendue à la santé.

Un jour, avant de quitter l'Angleterre, saint Edmond eut une vision dans laquelle saint Thomas lui apparut ; il se prosterna et essaya de lui baiser les pieds. Saint Thomas l'en empêcha en retirant son pied ; ce que voyant, Edmond se mit à pleurer, et saint Thomas lui dit : « Pourquoi pleurez-vous ? » Il répondit : « Parce que mes lèvres ne sont pas dignes de toucher vos pieds. — Alors, dit saint Thomas, ne pleurez pas, car le temps approche où vous me baiserez la face.

Nous ne devons pas omettre un autre miracle dont Jean de Salisbury fut témoin alors qu'il était évêque de Chartres. Il est rapporté par l'évêque, dans une lettre (1), inédite jusqu'à ce jour, adressée à l'archevêque Richard, au prieur Herlewin, à l'archidiacre Herbert et au chapitre, au clergé et au peuple de Cantorbéry. Un homme du nom de Pierre, natif de Chartres et serviteur du comte Thibaud, ne croyait pas à la sainteté et aux miracles de saint Thomas et professait publiquement son incrédulité. Un jour qu'il travaillait à tailler des pierres pour le monastère de Saint-Pierré à Chartres, lui et ses compagnons se reposaient un instant, et la conversation tomba sur saint Thomas. Tous parlaient du saint avec respect ; mais cet homme prit un morceau de pain

(1) Mss. coll. angl. Romæ, fol. 40. Ce miracle doit avoir eu lieu entre l'année 1176, où Jean de Salisbury fut fait évêque, et l'année 1179, où Herlewin résigna le priorat de Cantorbéry. (Gerv., p. 1436.)

dans sa main et dit : « Maintenant , que saint Thomas , s'il en a le pouvoir , m'étouffe avec ce pain , ou qu'il le change en poison. » Les autres , pleins d'horreur pour ce blasphème , se frappèrent la poitrine et firent le signe de la croix. Bientôt après , le pauvre homme les quitta et retourna chez lui : il était muet. Les voisins , apprenant ce qui était arrivé , accoururent en foule , et comme son état empirait , ils l'apportèrent à demi mort dans l'église de la bienheureuse Vierge et le déposèrent sur la tombe de saint Lubin. La nouvelle de ce fait se répandit bientôt , et la foule se succéda dans l'église depuis neuf heures jusqu'aux vêpres. L'évêque qui rapporte cette histoire était ce jour-là hors de la ville. Le soir , à son retour , la mère et les amis de ce pauvre homme accoururent vers lui , et , s'agenouillant à ses pieds , ils lui demandèrent aide et conseil. Il alla droit à l'église et y trouva le muet frappant sa poitrine et levant les mains et les yeux au ciel. L'évêque avait rapporté à Chartres quelques gouttes du sang de saint Thomas. Il en envoya chercher et fit demander de l'eau. Après avoir prié devant les reliques , il donna au muet le reliquaire à baiser ; après quoi cet homme s'écria d'une voix forte : « Saint Thomas , saint Thomas , ayez pitié de moi ! » Puis il but de l'eau dans laquelle l'évêque avait trempé le reliquaire et un couteau du saint. Quand il fut tout à fait guéri , il fit vœu de faire un pèlerinage au tombeau de saint Thomas , en réparation de son blasphème et en reconnaissance de sa guérison. Il fut lui-même porteur de la lettre de Jean de Salisbury qui rendait compte de ce fait.

Le pape, en vue de la canonisation du saint, députa les cardinaux Albert et Théodwine pour examiner les miracles et lui en faire le rapport. Sans doute ils ne furent pas longtemps avant de réunir les matériaux nécessaires ; car dans la lettre (1) au chapitre qui autorisait la réconciliation de l'église avant la fin de la première année, ils disent que « Dieu a montré combien la mort du saint était précieuse à ses yeux, et qu'il a illustré sa vénérable mémoire par tant de miracles, que le corps entier de l'église est maintenant tout embaumé de ses parfums, et ses vertus prêchées de l'Orient à l'Occident. » En conséquence, le mercredi des Cendres, 21 février de l'année 1173, le pape, ayant tenu conseil avec les cardinaux et les évêques à Segni, et ayant lui-même chanté une messe solennelle, canonisa saint Thomas de Cantorbéry comme martyr de la cause de l'Eglise de Dieu.

La bulle (2) est remarquable par l'éloge qu'elle fait de sa vie aussi bien que de sa mort. « Celui qui est glorieux dans ses saints a glorifié après sa mort son saint martyr, dont la vie édifiante, toute brillante de gloire et de mérites, fut enfin couronnée par la lutte glorieuse du mar-

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 121.

(2) *Redolet Anglia*, Segni, 12 mars 1173. Cette bulle est dans le Bullarium romain. On en adressa une copie au clergé et au peuple anglais. (Ep. s. Th., II, p. 75.) Saint Thomas fut donc canonisé deux ans et trois mois après sa mort. Nous avons en Angleterre des exemples de saints canonisés très peu de temps et très longtemps après leur mort. Saint Edmond de Cantorbéry fut canonisé au bout d'un an ; saint Osmond de Salisbury fut canonisé quatre cent sept ans après sa mort. (Bened. XIV, De Canon. SS., lib. II, cap. liv., n. 7.)

tyre. Et, bien que nul ne puisse douter de sa sainteté, s'il réfléchit à sa vertueuse vie et s'il considère sa glorieuse passion, cependant notre Sauveur et Rédempteur a voulu en donner une preuve éclatante par des miracles magnifiques, afin qu'on sache partout que celui qui pour l'amour du Christ a supporté la misère, les privations et les dangers avec la constance d'une invincible vertu, est enfin vainqueur et reçoit l'éternelle récompense de ses travaux et de ses combats. » La bulle fait connaître que les cardinaux légats ont pris d'exactes informations et ont envoyé le récit « de grands et innombrables miracles. » Après avoir annoncé la canonisation, la bulle décrète que la fête de saint Thomas sera célébrée par toute la terre. Cette bulle fut envoyée aux légats (1) avec des lettres (2) apostoliques adressées au chapitre de Cantorbéry, qui commencent ainsi : « Le corps entier des fidèles doit se réjouir des merveilles qui éclatent dans cet homme saint et vénérable, Thomas, votre archevêque ; mais vous devez être remplis d'une joie plus grande encore et d'une plus grande allégresse, puisque vos propres yeux sont chaque jour témoins de ses miracles et que votre église est devenue illustre par la possession de son très saint corps. » Le pape ordonne en même temps au chapitre de choisir un jour convenable et de placer les reliques du saint sur l'autel ou dans une châsse digne d'elles, réunissant ce jour-là le clergé et le peuple en une procession solennelle,

(1) Ep. Gilb. Fol., II, p. 58.

(2) Ep. s. Th., II, p. 39.

et d'essayer d'obtenir par de pieuses prières son intercession près de Dieu pour le salut des fidèles et la paix de l'Eglise universelle. Il existe encore une lettre (1) du pape Alexandre à l'évêque d'Averse, dans le royaume de Naples, informant ce prélat de la canonisation que le pape dit avoir été faite « après avoir consulté nos frères et d'après nombre de pétitions des archevêques et évêques; » et il lui ordonne d'informer les évêques de la province qu'ils aient à célébrer la fête du saint martyr.

Saint Thomas fut canonisé avant que son siège fût occupé, et Barthélemi, évêque d'Exeter (2), écrivit en même temps pour remercier le pape de la canonisation et pour lui recommander Richard, l'archevêque élu. La bulle de canonisation fut lue au concile qui fut tenu à Westminster, dans la chapelle de Sainte-Catherine, le 7 juillet (3), à l'occasion de l'élection. Le chant du *Te Deum* suivit cette lecture. Les évêques qui avaient été opposés à saint Thomas confessèrent leur faute, et l'un d'eux chanta au nom de tous la prière *Adesto, Domine* : « Ecoutez nos prières, ô Seigneur, afin que nous, qui nous reconnaissons coupables d'iniquité, soyons délivrés par l'intercession du bienheureux Thomas, votre évêque et martyr! »

Le 5 septembre 1174, le chœur de la cathédrale de Cantorbéry, bâti quarante-quatre ans auparavant par le prieur Conrad, fut brûlé. Il fut rebâti immédiatement, et la nouvelle construction fut beaucoup plus magnifique que

(1) Ep. s. Th., II, p. 88.

(2) Ep. Jo. Sar., II, p. 281.

(3) Mathieu Paris, p. 88.

l'ancienne. Le théâtre du martyr fut agrandi, la colonne contre laquelle le saint s'était appuyé fut enlevée, et on érigea un autel sur lequel on conserva les deux fragments de l'épée de Brito. La chapelle s'appela dès lors « le martyr, » et l'autel fut nommé « la pointe de l'épée. » Les prieurs de Cantorbéry, Benoît, qui fit l'histoire du martyr et des miracles, et Alan, qui recueillit la correspondance, montrèrent beaucoup de zèle à remplir les ordres donnés par le pape pour la translation des reliques. Une lettre d'Alan (1), probablement écrite en 1185, propose le mois de mai suivant pour cette solennité. Plusieurs années s'écoulèrent encore sans qu'on la célébrât, probablement à cause du temps nécessaire pour bâtir une chapelle et faire faire une chässe dignes d'un si grand saint. L'emplacement choisi (2) pour la nouvelle construction fut la chapelle de la Sainte-Trinité, où il avait dit sa première messe et où il avait célébré souvent les saints mystères avant et depuis son exil. Il avait coutume de s'y rendre aussi pour prier et assister à l'office dans le chœur. A droite, derrière l'autel, était saint Odon, et à gauche saint Wilfrid, dont les reliques furent transportées ailleurs; la tombe de l'archevêque Lanfranc se trouvait au midi, et celle de l'archevêque Théobald au nord. Cette

(1) Ep. Alan, in Herb., II, p. 318. Baudouin fut fait archevêque au mois de décembre 1184, et Alan devint abbé de Tewkesbury au mois de juin 1186. (Gerv., p. 1474 et 1480.) Alan avait été chanoine de Bénévent, quoiqu'il eût fait son noviciat à Cantorbéry.

(2) Gerv., De combust. et repar. Dorob. Eccl., p. 1296, 1299 et 1301.

chapelle fut entièrement détruite pour faire place à la magnifique construction qui devait renfermer la châsse de saint Thomas.

Vers l'année 1220, tous les préparatifs étaient terminés. Le cardinal Etienne Langton, qui était alors archevêque de Cantorbéry, fit la translation avec une grande magnificence (1).

La nouvelle châsse (2) fut placée devant le maître-autel ; c'était un splendide travail d'or et d'argent orné de pierres précieuses et supporté par un piédestal en maçonnerie. Elle fut visitée par un si grand nombre de personnes, « que jamais jusqu'alors l'Angleterre n'avait vu une foule semblable concentrée sur un même point. » Deux années avant, le cardinal archevêque avait annoncé cette solennité. Il avait fait venir de ses châteaux et possessions toutes sortes de provisions pour l'entretien d'une si nombreuse assistance. Le jeune Henri III était présent à cette cérémonie (3) avec Pandolphe, le légat du pape, l'archevêque de Reims, presque tous les évêques du royaume, vingt-trois évêques de France, des abbés, prieurs, comtes

(1) « Cette cérémonie coûta si cher à Etienne Langton, alors archevêque de Cantorbéry, qu'il laissa à la charge de l'archevêché une dette que Boniface, son quatrième successeur, eut de la peine à éteindre. Outre les dépenses énormes d'une splendide hospitalité dans l'intérieur de son palais, il fournit, à ses frais, du foin et de l'avoine, sur la route de Cantorbéry à Londres, aux chevaux de tous ceux qui se rendaient à cette solennité, et fit couler des fontaines de vin dans plusieurs quartiers de la ville. » (Hasted, *Hist. de Cantorbéry*, 1804, II, p. 337.)

(2) *Annal. Waverl.*, ed. Gale, p. 185.

(3) Mathieu Paris, p. 214; Martene, *Thes. nov. anecd.*, III, p. 703.

et barons, sans compter le clergé et le peuple. Sans doute on choisit la saison d'été pour la commodité des pèlerins qui voudraient assister à une des fêtes du saint; car celle de son martyre se trouvait au milieu de l'hiver. Le 7 juillet devint ainsi la fête de la translation de ses reliques.

Le cardinal Langton, dans un sermon prêché (1) sans doute à un retour de cette solennité, dit que le mardi avait été choisi avec intention, parce que c'était le jour de la semaine où le saint avait été martyrisé. On n'avait pas remarqué que cinquante ans s'étaient écoulés depuis cet événement, et on fut très frappé de cette coïncidence que la translation des reliques de saint Thomas eût lieu le jour anniversaire de celui où Henri II avait été enterré. Il existe une Vie du saint bien connue sous le nom de *Quadrilogue*; c'est une compilation faite d'après ses différents biographes, probablement pour cette occasion et sous la direction du cardinal Langton. Guillaume, alors prieur de Cantorbéry, publia les lettres (2) par lesquelles le pape Honorius III accordait une indulgence de quarante jours à tous ceux qui seraient présents à la translation ou aux fêtes de l'octave, et ensuite une autre indulgence d'un an et quarante jours à tous ceux qui visiteraient l'église le jour de la fête ou dans la quinzaine suivante. Cette dernière indulgence était concédée à per-

(1) Ep. et Vita s. Thomæ, ed. Lupus, II, p. 901.

(2) Rymer, *Fœdera*, I, p. 154, 26 janvier 1219; Ep. s. Th., II, p. 118 et 171, 18 décembre 1231.

pétuité. Le même pape avait préalablement invité ⁽¹⁾ tous les fidèles à assister à cette solennité avec les dispositions convenables. Il disait à cette occasion : « Le Roi du ciel, le Seigneur des anges, a de nos jours accordé au royaume d'Angleterre une plus grande gloire qu'à aucun autre, et il a orné la nation anglaise d'une prérogative spéciale; car, tandis que le monde est plein de perversité et que la malice des hommes s'accroît, il a choisi parmi elle un homme sans tache, un prêtre qui non-seulement fut médiateur dans un temps de colère ⁽²⁾, mais encore fut invité au céleste banquet et mérita de goûter au calice de la Passion auquel avait bu Notre Seigneur. Heureuse Eglise de Cantorbéry, chante au Seigneur un cantique nouveau; car le sang précieux du martyr Thomas a rougi ton autel ! »

(1) Ep. s. Th., II, p. 116, 25 janvier 1219.

(2) Ecclus., 44.

CHAPITRE XXXV.

LÉGENDES.

Une vie de saint Thomas de Cantorbéry serait incomplète si elle ne faisait pas mention des légendes qui le concernent. L'histoire de la princesse sarrasine qui fut, dit-on, la mère de notre saint, devrait tenir la première place dans le chapitre des légendes; nous l'avons déjà racontée; ajoutons seulement que ce récit devint le sujet favori des ballades, et que la plume des ménestrels ne le respecta pas toujours. Une de ces ballades dit (1) que Gilbert, à son retour en Angleterre, avait été pressé de se marier, et qu'à la fin, quoique bien à contre-cœur, il y avait consenti; mais la dame sarrasine qui avait brisé ses fers quand il était captif en Orient, arriva chez lui après de longues pérégrinations, le matin même de son mariage.

Les extraits suivants ont été pris dans un ouvrage an-

(1) Jamieson, Chants populaires, II, p. 127.

cien et extrêmement rare (1), intitulé : *Lyfe of saynt Thomas of Caunturbury*, imprimé par Richard Pynson. Nous le citerons textuellement. L'ouvrage commence par dire que saint Thomas naquit justement à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Thomas d'Akers. « A l'âge de quarante-quatre ans, il fut sacré et installé, et devint un saint homme, transformé tout d'un coup en un homme nouveau, pratiquant de grandes pénitences, portant un cilice garni de nœuds et un haut-de-chausses semblable, qui lui descendait jusqu'aux genoux. Sous son habit, il portait un froc de moine; son costume était celui d'un clerc, il faisait grande abstinence, amaigrissant son corps et nourrissant son âme. »

Passons maintenant à Sens. « Peu après, saint Thomas arriva; c'était un jour de saint Marc, dans l'après-midi. Son pourvoyeur devait lui donner du poisson pour son dîner, parce que c'était un jour de jeûne; mais il n'en put point trouver pour son argent, et revint près de son maître, qui lui dit d'acheter ce qu'il trouverait. Il acheta de la viande, l'apprêta pour leur dîner, servit au saint un chapon rôti, et mangea de la viande bouillie. Le pape, ayant appris l'arrivée du saint, envoya un cardinal pour le complimenter; le cardinal le trouva à table, mangeant de la viande, et revint bien vite auprès du pape, en lui disant que Thomas n'était point un si saint homme qu'on le supposait, et qu'il mangeait de la viande ce jour-là,

(1) Cet ouvrage se trouve au British museum, bibliothèque Grenville, 1344. Dans une note qui y est jointe, celui qui l'a écrite déclare qu'il n'en connaît pas d'autre exemplaire.

malgré la défense de l'Eglise. Le pape ne le crut pas, et envoya un autre cardinal, qui rapporta au pape une cuisse de chapon dans son mouchoir, comme pièce de conviction; mais il se trouva que la cuisse de chapon s'était changée en carpe. A cette vue, le pape leur reprocha de dire de semblables faussetés sur le compte du saint évêque. Eux affirmèrent que c'était de la viande que Thomas mangeait. Après cela, saint Thomas vint trouver le pape pour lui présenter ses humbles respects; le pape lui souhaita la bienvenue, et après quelques moments de conversation, il lui demanda ce qu'il avait mangé.

« C'était de la viande, dit le saint, comme on vous l'a dit; j'y ai été forcé, parce qu'on ne trouvait pas de poisson. » Alors le pape comprit le miracle de la cuisse de chapon changée en carpe, et voulut, dans sa bonté, accorder à saint Thomas et à tous ceux du diocèse de Cantorbéry la permission à tout jamais de manger de la viande le jour de la fête de saint Marc, même quand elle tomberait un jour maigre; il accorda en même temps des indulgences; tout cela s'est conservé jusqu'à nous.

» Et après, saint Thomas dit la messe devant le pape avec une chasuble blanche; après la messe, il dit au pape qu'il lui avait été révélé qu'il mourrait pour la cause de la sainte Eglise, et que, quand il mourrait, la chasuble blanche serait changée en chasuble rouge. »

Retournons à Cantorbéry. « Le jour de Noël, saint Thomas fit un sermon dans la cathédrale à Cantorbéry, et il demanda, en pleurant, au peuple de prier pour lui, car il savait bien que son temps était proche, et il

excommunia ceux qui étaient contre les droits de la sainte Eglise ; le même jour, comme le roi était à table, tout le pain qu'on touchait séchait et moisissait à l'instant, et personne n'en pouvait manger, et le pain qu'on ne touchait pas restait beau et bon à manger. Et les quatre chevaliers vinrent à Cantorbéry, le mercredi de la semaine de Noël, vers le soir.

» Alors sir Reynold dit : « Si tu n'absous le roi et nous de l'excommunication, cela te coûtera la vie. » Et saint Thomas dit : « Tu sais bien que le roi et moi, nous avons fait la paix le jour de sainte Marie-Madeleine, et que l'excommunication doit suivre son cours contre ceux qui ont outragé l'Eglise. » Alors un des chevaliers le frappa à la tête, comme il était à genoux devant l'autel ; et comme sir Edouard Grim, qui était son porte-croix, avançait le bras avec la croix pour parer le coup, le coup sépara en deux la croix et presque le bras, et Grim, effrayé, s'enfuit, ainsi que tous les moines qui étaient alors à complies. Et tous les quatre le frappèrent et lui coupèrent un grand morceau du crâne, en sorte que sa cervelle tomba sur le pavé. Ainsi ils le tuèrent et le martyrisèrent, et si cruellement que l'un d'eux brisa sur le pavé la pointe de son épée ; et c'est ainsi que ce saint archevêque souffrit la mort dans sa cathédrale pour la cause de la sainte Eglise. Et, après qu'il fut mort, ils lui ôtèrent la cervelle. Ils allèrent ensuite dans sa chambre, y prirent ce qui lui appartenait, prirent son cheval dans son écurie, emportèrent ses papiers et ses écritures, et les remirent à sir Robert Broc pour les porter au roi en

France. Et comme ils fouillaient dans sa chambre, ils trouvèrent dans un coffre deux chemises de crin, toutes remplies de gros nœuds, et ils dirent que certainement c'était un saint homme. Ils descendirent au cimetière, et là ils commencèrent à trembler et à craindre que la terre ne voulût plus les porter, et ils furent remplis d'effroi, car ils pensaient que la terre allait les dévorer tout vivants, et ils connaissaient qu'ils avaient commis un grand crime. Et on sut bientôt tout ce qui s'était passé et comment il avait été martyrisé ; on prit ce corps saint, on le déshabilla et on trouva par dessus, ses habits d'évêque, et dessous ceux d'un moine, et sur sa peau une chemise de crin garnie de nœuds, et son haut-de-chausses était aussi de crin, et les nœuds entraient dans la chair, et son corps était plein de vermine. Il souffrit de grandes douleurs et fut ainsi martyrisé l'an de Notre Seigneur XI.C.LXXI, il était âgé de LIII ans. Et bientôt après, on rapporta au roi qu'il avait été tué ; sur quoi, le roi conçut un grand chagrin et envoya à Rome pour demander son absolution. Et après que saint Thomas eut quitté le pape, le pape voulut voir chaque jour la chasuble blanche avec laquelle saint Thomas avait dit la messe, et, le jour où il fut martyrisé, il vit qu'elle était devenue rouge ; il connut par là que ce jour-là même il avait souffert le martyre pour la cause de la sainte Eglise, et il fit chanter une messe solennelle de *Requiem* pour le repos de son âme. Et quand le chœur commença à chanter le *Requiem*, on vit paraître au haut de l'église un ange qui commençait l'office des martyrs : *Lætabitur justus*, et tout le chœur

continua à chanter la messe des martyrs. Et le pape remercia Dieu, à qui il avait plu de faire de tels miracles en l'honneur de son saint martyr; et sur sa tombe, par les mérites et les prières du saint, notre seigneur béni s'est manifesté par un grand nombre de miracles : les aveugles y ont recouvré la vue, les muets la parole, les sourds l'ouïe, les boiteux leurs membres, les morts la vie. Prions donc ce glorieux martyr d'être notre avocat, afin que nous puissions, par ses prières, obtenir les bénédictions éternelles. Amen. »

Une autre légende (1) très curieuse se rattache à saint Thomas de Cantorbéry; l'auteur parle à la première personne, comme si c'était le saint lui-même qui racontait : « Moi Thomas, archevêque de Cantorbéry, quand je m'enfuis d'Angleterre en France, j'allai trouver le pape Alexandre, qui était alors à Sens, pour lui dénoncer les mauvaises coutumes et les abus que le roi d'Angleterre avait introduits. Une nuit, comme j'étais en prière dans l'église de Sainte-Colombe, je demandais à la reine des vierges de donner au roi d'Angleterre et à ses héritiers des sentiments de conversion, afin que le Christ, dans sa miséricorde, leur inspirât d'aimer l'Eglise d'un entier amour. Tout à coup la bienheureuse Vierge m'apparut; elle avait dans son sein cet aigle d'or, elle tenait dans sa main une petite burette de pierre. Elle tira l'aigle de son sein, enferma la burette dans l'aigle, et mit la burette et l'aigle dans ma main; et elle m'adressa les paroles

(1) Cotton, Mss. Brit. mus. Claud. E. VIII, 1 b; Vita, II, p. 246.

suivantes : « Voici l'onction avec laquelle doivent être, à l'avenir, sacrés les rois d'Angleterre, non pas ceux d'entre ces rois qui sont et seront des méchants, ceux-là ont beaucoup perdu et perdront beaucoup à cause de leurs péchés ; mais il viendra des rois en Angleterre qui seront de bons rois et des champions de l'Eglise ; ceux-là seront remis en paisible possession des pays perdus par leurs pères, lorsqu'ils auront l'aigle et la burette. Il y aura un roi d'Angleterre qui sera le premier consacré par cette onction ; il recouvrera sans combat les provinces perdues par ses pères, à savoir la Normandie et l'Aquitaine. Ce roi sera le plus grand parmi les rois, il fera bâtir plusieurs églises en Terre sainte, il chassera tous les païens de Babylone et y fera bâtir plusieurs églises. Toutes les fois qu'il portera l'aigle dans son sein, il remportera la victoire sur ses ennemis, et son royaume s'accroîtra ; quant à toi, tu seras martyr. » Alors je demandai à la bienheureuse Vierge de m'indiquer à qui je pourrais confier ce précieux trésor ; elle me répondit : « Il y a dans cette ville un moine de Saint-Cyprien de Poitiers, nommé Guillaume, que son abbé a injustement chassé de son abbaye, et qui est en instance auprès du pape pour qu'il oblige son abbé à lui rendre son bénéfice. Donne-lui l'aigle et la burette, pour qu'il emporte le tout à Poitiers ; il les cachera dans l'église de Saint-Grégoire, près de saint Hilaire, au chevet de l'église, du côté du couchant, sous une grande pierre ; on les retrouvera en temps opportun pour servir au sacre des rois d'Angleterre. Les païens seront cause que cet aigle sera re-

trouvé. » Et je lui remis tous ces objets enfermés dans un vase de plomb. » Le vieux manuscrit dit que « ces objets furent retrouvés par hasard par monseigneur le roi d'Angleterre, la veille de saint Thomas, l'an de Notre Seigneur 1337, dans un vieux coffre. » Walsingham (1) dit que le roi Richard II les trouva dans la tour de Londres en 1399, et qu'on se servit pour la première fois de cette huile au sacre d'Henri IV.

La dernière histoire que nous allons raconter est aussi probable que la précédente l'est peu, et pourtant nous sommes obligé de la mettre au nombre des légendes, car elle semble contraire aux faits de l'histoire de saint Thomas. On raconte (2) que pendant le séjour de saint Thomas à Lyon, on lui demanda de consacrer l'église bâtie sur la hauteur en l'honneur de la bienheureuse Vierge et qui depuis est devenue célèbre sous le nom de Notre-

(1) *Anglica, Normann., etc.*, ed. Camden, Francof., 1603, p. 360.

(2) On raconte une histoire toute semblable, dont Saint-Lô aurait été le théâtre. Dans une autre partie de la ville se trouve un bâtiment qui sert aujourd'hui de halle aux blés; avant la révolution, c'était une église dédiée à saint Thomas de Cantorbéry. L'église primitive date de 1174. Elle était en construction à l'époque où saint Thomas Becket, ayant encouru le ressentiment d'Henri, s'exila et passa par Saint-Lô. Comme on n'était pas d'accord sur le patron à donner à la nouvelle église, on consulta l'illustre étranger, qui répondit : « Dédiez l'église au premier martyr qui versera son sang pour la foi. » La Providence permit que ce fût saint Thomas. Il fut assassiné en 1171 et canonisé en 1173. Cependant l'église primitive fut détruite en 1571 pour faire place aux nouvelles fortifications; elle a été reconstruite en 1630 telle qu'on la voit aujourd'hui. » (*Voyage architectural en Normandie*, par H. Gally Knight, esq., M. P., Londres, 1836, p. 123)

Dame de Fourvières. Après l'office, on le pria de consacrer encore une petite chapelle qui touchait à la première. Il demanda en l'honneur de quel saint elle devait être consacrée. On lui répondit qu'on n'avait pas encore désigné de patron et qu'on le priait de le choisir lui-même. Il réfléchit quelques moments et dit qu'il ne voulait pas la consacrer, mais qu'il fallait attendre et la dédier au premier martyr qui verserait son sang pour Jésus-Christ. En conséquence, quelques années après, la chapelle fut consacrée à Dieu en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry.

Pour le même motif et faute de preuves suffisantes, il semble nécessaire de rejeter l'explication donnée par De Magistris dans son histoire locale d'Anagni, de ce fait que les chanoines de cette cathédrale érigèrent un autel en l'honneur de notre saint dans l'aile méridionale de l'église souterraine. Cet historien raconte qu'en 1169, pendant qu'Alexandre III habitait Anagni, saint Thomas y arriva lui-même peu après les ambassadeurs du roi Henri, et que pendant le temps de son séjour il célébra toujours la messe dans la basilique. Il serait certainement question de ce voyage dans les biographies du saint ou tout au moins dans sa volumineuse correspondance.

CHAPITRE XXXVI.

HONNEURS ET OUTRAGES.

On ne dit pas que saint Thomas ait laissé d'autres écrits que ses lettres. Il existe pourtant deux petites hymnes ⁽¹⁾, dont l'une au moins lui est attribuée. Comme elles sont intéressantes en elles-mêmes, nous les donnerons ici.

Voici les sept joies temporelles de la sainte Vierge Marie :

Gaude, Virgo, Mater Christi,
Quem per aurem (*qu. auram?*) concepisti,
Gabriele nuntio.

Gaude quia, Deo plena,
Peperisti sine pœnâ,
Cum pudoris lilio.

Gaude quia Magi dona
Tuo Nato ferunt bona,
Quem tenes in gremio.

(1) *Miscell.*, Mss. in-4^o, bibliothèque Casanatense, D, v. XXVI, fol. 108.

Gaude quia reperisti
Tuum Natum, quem quæsisisti,
In doctorum medio.

Gaude quia tui Nati,
Quem dolebas morte pati,
Fulget resurrectio.

Gaude, Christo ascendente
Et in cælum te tuente,
Cum sanctorum nubilo.

Gaude, quæ post Christum scandis,
Et est tibi honor grandis
In cœli palatio.

On rapporte que le bienheureux Thomas, archevêque de Cantorbéry, avait coutume de réciter avec grande dévotion les sept joies temporelles de la sainte Vierge Marie. Un jour que, selon son habitude, il les disait dans son oratoire, la sainte Vierge lui apparut : « Pourquoi, lui dit-elle, vous réjouissez-vous seulement de mes joies temporelles, et ne vous réjouissez-vous pas plutôt de celles que je goûte maintenant dans le ciel, qui sont éternelles ? Réjouissez-vous donc avec moi à l'avenir, premièrement, parce que ma gloire surpasse celle de tous les saints ; secondement, parce que ma splendeur éclaire toute la cour céleste comme le soleil éclaire le jour ; troisièmement, parce que tous les habitants du ciel m'obéissent et m'honorent sans cesse ; quatrièmement, parce que mon Fils et moi n'avons qu'une seule et même volonté ; cinquièmement, parce que Dieu récompense selon mon bon

plaisir tous mes serviteurs maintenant et pour toujours; sixièmement, parce que je suis assise près de la Sainte Trinité et que mon corps est glorifié; septièmement, parce que je suis sûre que mes joies dureront toujours et ne finiront jamais. Et quiconque m'honorera en se réjouissant de mes joies, sera consolé par ma présence quand son âme abandonnera son corps. Je délivrerai son âme du malin esprit; je la présenterai à mon Fils, afin qu'elle puisse posséder avec moi les joies éternelles du paradis.» Le bienheureux martyr saint Thomas composa ainsi qu'il suit les sept joies célestes.

Voici les sept joies célestes de la bienheureuse Vierge Marie :

Gaude, flore virginali
 Quæ honore speciali
 Transcendis splendiferum
 Angelorum principatum,
 Et sanctorum decoratum
 Dignitate munerum.

Gaude, sponsa cara Dei,
 Nam ut lux clara diei
 Solis datur lumine,
 Sic tu facis orbem vere
 Tuæ pacis resplendere
 Lucis plenitudine.

Gaude, splendens vas virtutum,
 Tuæ sedis est ad nutum
 Tota cœli curia :
 Te benignam et felicem
 Jesu dignam Genitricem
 Veneratur gloria.

Gaude, nexu voluntatis
 Et amplexu caritatis
 Juncta sic Altissimo,
 Ut ad nutum consequaris
 Quidquid, Virgo, postularis
 A Jesu dilectissimo.

Gaude, mater miserorum,
 Quia pater præmiorum
 Dabit te colentibus
 Congruentem hic mercedem,
 Et felicem poli sedem
 Sursùm in cœlestibus.

Gaude, humilis beata
 Corpore glorificata,
 Meruisti maxima
 Flore tantæ dignitatis
 Ut sis sanctæ Trinitatis
 Sessione proxima.

Gaude, Virgo, mater pura,
 Certa manens et segura
 Quod hæc tua gaudia
 Non cessabunt, non durescent,
 Sed durabunt et florescent
 In perenni gloriâ.
 Amen.

†. Exaltata es, sancta Dei Genitrix,

‡. Super choros angelorum ad cœlestia regna.

ORATIO.

O dulcissime Jesu Christe, qui beatissimam Genitricem tuam, gloriosam Virginem Mariam, perpetuis gaudiis in cœlo lætificasti, concede propitius ut ejus meritis et precibus continuis salutem et prosperitatem mentis et corporis conse-

quamur, et ad gaudia tuæ beatitudinis ac ejusdem Virginis feliciter perveniamus æternam. Per te, Jesu Christe, Salvator mundi, qui vivis et regnas cum Deo Patre, in unitate Spiritus Sancti, Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

L'histoire de saint Thomas par Parker, citée par le docteur Smith, évêque de Chalcédoine, rapporte (1) que saint Thomas d'Aquin composa en l'honneur de notre saint une hymne que l'on chantait tous les jours. Il est à regretter qu'elle ne soit point venue jusqu'à nous, car il eût été intéressant de rattacher le nom de saint Thomas de Cantorbéry à celui du saint dominicain son homonyme, comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'associer son souvenir à celui de saint Bernard, de saint Guillaume, de saint Gilbert, de saint Anselme et de saint Edmond.

Parmi les parents du saint jetés par l'exil dans les différentes parties de l'Europe, deux de ses neveux furent enterrés à Vérone, ce qui explique comment la cathédrale de cette ville possède une si noble relique de saint Thomas et comment une église y fut érigée en son honneur en 1316. Plusieurs autres membres de sa famille allèrent à Rome et s'établirent ensuite à Fabriano sous le règne du pape Innocent III. Au xiv^e siècle, deux mem-

(1) Flores hist. eccl. gentis angl. (Paris, 1654, lib. VII, cap. vi, n^o 2, p. 377.) Il faut avouer que l'hymne donnée par le docteur Giles (Vita, II, p. 209) rappelle, à quelques égards, le style du *Lauda, Sion*. Elle commence ainsi :

Laureata novo Thomà,
Sicut suo Petro Roma,
Gaude, Cantuaria.

bres de cette famille nés à Fabriano héritèrent de ses vertus et furent élevés à la dignité du sacerdoce. Les bienheureux Jean et Pierre Becket (1) appartenaient à l'ordre des ermites augustins de cette ville.

Vers l'année 1385, Jean Becket, alors bachelier en théologie, vint à Oxford pour y faire des cours, et le chapitre général de son ordre, tenu à Strigonie en Hongrie le 24 mai de la même année, lui assigna dans cette université « la première chaire de professeur de Sentences qu'un étranger eût obtenue à Oxford. » Le registre de l'ordre fait mention de plusieurs privilèges qui lui furent accordés par le général, entre autres celui d'aller à Londres avec un compagnon quand il le voudrait; de rester pendant les vacances dans le couvent d'Oxford et d'avoir un secrétaire. Il revint avec le degré de *maître*, vers l'année 1392, dans le couvent où il avait fait profession, et le 7 mai 1420 on lui délégua les pleins pouvoirs de général de son ordre.

Le bienheureux Pierre Becket fut élu, en 1388, visiteur adjoint du couvent de son ordre à Rimini, pour remplacer le fameux Grégoire d'Arimino. L'année suivante, il reçut l'autorisation de prêcher; mais cette occupation ne le détourna pas de ses études, car en 1394 il fut nommé second professeur à Venise. Deux ans plus tard, il lui fut permis de visiter le saint sépulcre, et son nom reparait dans la chronique de l'ordre en 1421; on y voit qu'il lui

(1) Ces faits sont tirés des documents présentés à la sacrée congrégation des Rites en 1835.

fut donné un serviteur, probablement à cause de son âge avancé. On dit aussi qu'à son retour du saint sépulcre il éveilla dans son pieux parent le désir de visiter comme lui ces saints Lieux, et qu'ils firent le pèlerinage ensemble. A leur retour, ils bâtirent dans leur ville natale une église en l'honneur du saint sépulcre ; cette église avait deux chapelles et cinq autels, sur l'un desquels reposèrent plus tard les reliques des deux saints religieux. Leur translation de la sépulture du couvent à cette église fut due à un miracle : un fagot d'épines sèches placé entre leurs tombes donna des boutons qui produisirent de belles et nombreuses fleurs. Leurs reliques furent portées à l'église du couvent, et leur translation solennelle eut lieu plus tard à l'église du Saint-Sépulcre en 1565. On y célèbre leur fête le 1^{er} de janvier, anniversaire de leur translation. La petite église dans laquelle ils reposent porte maintenant leurs noms, et la châsse de bois dans laquelle sont renfermés leurs corps est couverte de peintures représentant les miracles opérés par leur intercession ; ces peintures datent, dit-on, de 1450 environ. En 1591, la communauté de Fabriano fit vœu de solenniser ce jour comme fête d'obligation pendant douze ans, pour obtenir d'être délivrée de la peste et de la famine. Le 28 août 1835, le pape Grégoire XVI leur accorda le titre de bienheureux et autorisa le culte qu'on leur avait rendu jusqu'alors.

La dévotion à saint Thomas se répandit très rapidement. La première représentation connue du saint est exécutée en mosaïque, dans l'église de Monréale près

de Palerme ; cette église fut bâtie par Guillaume le Bon, roi de Sicile, qui en posa la première pierre, l'année où saint Thomas fut canonisé. Ce roi avait épousé une fille de notre roi Henri II, Jeanne d'Angleterre, qui arriva en Sicile l'année 1177.

On conserve dans la cathédrale d'Anagni un bel ornement complet, donné à cette église par le pape Innocent III en l'année 1200. Sur une des dalmatiques (1) est représenté le martyre de saint Thomas, parmi plusieurs figures de saints anglais. La croyance générale, conforme à la tradition locale, est que le saint vint à Anagni pendant son exil ; on prétend même qu'il disait la messe à un autel de la crypte, qu'on a ôté depuis pour faire place à la sépulture des chanoines. On voit dans la chapelle du chœur une peinture qui peut avoir servi de porte au trésor ; on lit sur cette peinture une inscription (2) qui dit qu'en 1325 les chanoines possédaient une de ses reliques.

Dans le couvent des sœurs de Notre-Dame à Namur, son martyre est représenté sur une mitre qui appartient d'abord au célèbre cardinal Jacques de Vitry, directeur et biographe de la bienheureuse Marie d'Oignies ; il laissa cette mitre, en 1244, à l'abbaye d'Oignies, d'où, à la mort du dernier prieur, elle passa à Namur.

(1) Mrs. Jamieson (Légendes des ordres monastiques, Londres, 1850, p. 115) se trompe en disant une *chape*.

(2) « Hoc opus fieri fecit dominus Raynaldus, presbyter et clericus istius Ecclesiæ sub anno Domini MCCCXXV, mense maii. Ibi sunt de reliquiis sanctorum Thomæ, archiepiscopi Cant., Thomæ de Aquino, et Petri, episcopi Anagnini. »

Le premier autel (1) qu'on lui éleva en Belgique était dans le monastère de Saint-Laurent, à Liège. Ce fut l'abbé Evelin qui l'érigea, « en souvenir de l'affection qu'il portait à notre saint alors qu'ils étudiaient ensemble à Paris. » A Rome, le plus ancien autel en son honneur est celui de la chapelle (2) qui lui fut dédiée dans la crypte ou confession de l'église de Saint-Alexis sur le mont Aventin. Cet autel fut consacré en 1218 par Pélage, cardinal-évêque d'Albano, qui plaça dans l'intérieur quelques-unes de ses reliques, réunies à celles de plusieurs autres saints. Il existe également à Veroli une relique fort remarquable, conservée dans un très beau buste, qui fut décoré il y a deux siècles par un chanoine de cette église. On voit à Courtrai une chasuble du saint; une autre chasuble et un calice à Dixmude, un ornement complet à Sens. Son Eminence le cardinal Wiseman a une mitre, et Erdington conserve un amict; ces deux reliques viennent du même trésor. Grand nombre d'autres reliques ont été honorées dans différentes églises, mais elles n'ont point survécu aux orages que la religion a essuyés. L'anneau (3) que le saint

(1) Martene, Vet. Scriptor., Paris, 1724, IV, p. 1090. En 1196, Adalbert III, archevêque de Saltzbourg, ordonna aux religieux du monastère d'Admont de célébrer la fête comme double de seconde classe, « et ut meliori pani et vino et etiam piscibus, ob honorem ejusdem martyris, nostrique memoriam, illâ die congregationi ministraretur. »

(2) « Ex pervetusto membran. codice qui Lexionarium dicebatur, ad Alexianorum usum monachorum. » Felix Nerinius, abbas hyeronimianus, De Templo et Cœnob. SS. Bonifacii et Alexii. Romæ, 1752, p. 220.

(3) Mon. angl., Lond., 1682, I, p. 6.

portait lors de son martyre se trouvait parmi les reliques de Glastonbury. On montrait un cilice (1) dans un reliquaire du collège anglais à Douai, un fragment de cilice à l'abbaye de Liesse, un autre (2) dans celle de Saint-Victor à Paris; un os de son bras dans la grande église de Sainte-Waldegtrude à Mons; son calice dans le grand couvent de Bourbourg; sa mitre et un linge trempé dans son sang à Saint-Omer, dans l'église de Saint-Bertin; le rochet (3) qu'il portait lors de son martyre était dans l'abbaye de Saint-Martin, appelée communément Saint-Judoc; on conservait des pièces de ses vêtements dans plusieurs autres monastères des Pays-Bas.

Les plus intéressantes reliques qui existent encore sont celles qui sont conservées dans l'église de Sainte-Marie-Majeure à Rome. Baronius dit (4) que les cardinaux légats Albert et Théodwine rapportèrent un morceau du pavé sur lequel avait été répandue sa cervelle, ainsi que sa tunique tachée de sang, et que ces reliques furent alors placées dans cette église.

Bientôt les plus précieux trésors vinrent enrichir sa châsse à Cantorbéry. Albert, archevêque de Livonie, dans son récit (5) de la translation des reliques de saint Edmond, dit que rien au monde ne peut en égaler la richesse et la beauté. Tous les auteurs, jusqu'au règne

(1) Alban Butler, 29 déc.

(2) La Vie, par de Beaulieu, Paris, 1674, p. 388.

(3) Stapleton, Tres Thomæ, Colon. Agripp., 1612, p. 108.

(4) Annales, XII, p. 655.

(5) Martene, Thes. nov. anecd., III, p. 1868.

d'Henri VIII, en ont parlé de même. Contentons-nous de citer un Vénitien (1), qui la visita vers l'année 1500 : c'était sans doute alors le temps de sa plus grande splendeur. « La tombe du martyr saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, surpasse, dit-il, tout ce qu'on peut imaginer. Malgré sa grande dimension, elle est entièrement recouverte de plaques d'or pur ; mais cet or se voit à peine, car il est recouvert à son tour de différentes pierres précieuses : saphirs, rubis, balais, diamants et émeraudes. De quelque côté que se tournent les yeux, ils aperçoivent de nouvelles magnificences. Le travail de l'art rehausse toutes ces beautés, car des pierres sculptées de toute grandeur, des agates, des onyx, des cornalines et des camées, dont plusieurs d'une grosseur énorme, sont enchâssées dans l'or. Mais rien n'égale un rubis qui n'est pas plus large que l'ongle du pouce, et qui est fixé à la droite de l'autel. L'église est un peu sombre, surtout dans la chapelle où est placée la châsse, et quand nous allâmes la visiter, le soleil était à son déclin et le temps nuageux. Néanmoins je vis ce rubis comme s'il eût été dans ma main. On me dit qu'il avait été donné par un roi de France. »

L'histoire de l'Eglise est une série de vicissitudes ; les rois et les nobles jettent les richesses dans son sein, et ces richesses éveillent la convoitise ; elle est dépoillée et devient pauvre ; puis on lui fait de nouvelles offrandes,

(1) Description de l'Angleterre sous Henri VII, publiée par la société de Camden.

qui deviennent à leur tour la proie de pillards sacrilèges. La chasse de saint Thomas ne fut pas épargnée quand les propriétés de l'Eglise d'Angleterre tombèrent entre les mains des laïques ; mais saint Thomas la protégea si visiblement, que le spoliateur déclara la guerre à son nom.

Un jurisconsulte ⁽¹⁾ nous raconte en ces termes cette parodie des formes de la justice :

« Quand Henri VIII voulut secouer l'autorité du pape, il pensa que tant que le nom de saint Thomas resterait dans le calendrier, on s'autoriserait de son exemple pour méconnaître l'autorité ecclésiastique du souverain. En conséquence, il ordonna à son attorney général d'intenter un procès à saint Thomas, sous forme de *quo warranto*, l'accusant d'avoir usurpé le titre de saint. Il fut cité devant la cour avec toutes les formalités d'usage. Le jugement qui le dépouillait de ce titre aurait été rendu par défaut si le roi, pour montrer son impartialité et les égards qu'il avait pour l'administration de la justice, n'avait assigné un avocat à l'accusé aux frais de l'Etat. La cause fut appelée ; l'attorney général et l'avocat de l'accusé furent entendus, les preuves présentées de part et d'autre, et il fut déclaré que Thomas, autrefois archevêque de Cantorbéry, s'étant rendu coupable de contumace, de trahison et de rébellion, ses os seraient brûlés publiquement, afin que la punition infligée au mort fût un enseignement pour les vivants. » On ordonna, de plus, que les offrandes faites à sa chasse seraient confis-

(1) Lord Campbell, Vies des chanceliers, I, p. 95.

quées au profit de la couronne. On fit ensuite la déclaration suivante : « Attendu, comme la chose est certaine aujourd'hui, que Thomas Becket a été tué dans une émeute causée par sa propre obstination et l'intempérance de son langage, et que depuis il a été canonisé par l'évêque de Rome comme champion de son autorité usurpée, Sa Majesté le roi juge expédient de déclarer à ses sujets bien-aimés que Thomas n'est point un saint, mais un rebelle et un traître à son prince. C'est pourquoi il recommande strictement qu'il ne soit point estimé ni appelé saint; que toutes images et portraits de lui soient détruits; que les fêtes établies en son honneur soient abolies, et que son nom et son souvenir soient effacés de tous les livres, sous peine d'encourir l'indignation de Sa Majesté et d'être emprisonné selon le bon plaisir de Sa Grâce. »

Ce fait eut un certain retentissement dans cette Rome pour laquelle saint Thomas vécut et mourut. Le pape Paul III, dans une bulle (1) lancée contre Henri, rappelle ses crimes en détail et s'exprime ainsi : « Après avoir, au plus grand mépris de la religion, appelé devant la cour saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, et l'avoir fait condamner comme contumace et déclarer traître, il a ordonné que ses os, conservés à Cantorbéry dans une châsse d'or, à cause des miracles sans nombre opérés en sa faveur par le Dieu tout-puissant, seraient enlevés et brûlés, et que leur cendre serait jetée au vent, surpassant

(1) Bulla *Cum redemptor*, 17 décembre 1538.

ainsi en cruauté les nations les plus cruelles, car en temps de guerre les vainqueurs ne s'acharnent point contre un cadavre. De plus, il s'est emparé de toutes les offrandes d'un prix inestimable déposées sur son tombeau par la libéralité des princes et des monarques, parmi lesquels nous comptons plusieurs rois d'Angleterre. Et, malgré ces sacrilèges, il pense n'avoir fait aucune injure à la religion. »

Ces circonstances ont donné à saint Thomas une position spéciale parmi les saints. Son nom patronne tous les efforts faits en vue de combattre l'esprit d'Henri VIII et de ses successeurs, toutes les luttes entreprises pour empêcher ces princes d'exercer la juridiction ecclésiastique.

Le grand docteur Milner le considérait comme le protecteur de son diocèse, et, à la prière de l'évêque qui a succédé en partie à ses fonctions, le pape Pie IX a déclaré saint Thomas patron du diocèse de Northampton. L'hôpital anglais à Rome était sous son invocation; le collège qui lui a succédé est encore sous cet auguste patronage, et les membres de ce collège, en communion avec leurs frères, ont marché si fidèlement sur ses traces, que le cardinal Baronius, en parlant de saint Thomas, est naturellement conduit à faire allusion aux martyrs anglais qui furent ses imitateurs.

Le fait suivant (1) prouve la dévotion dont ce grand saint était l'objet dans les collèges de l'étranger qui fournissaient « les prêtres de séminaire; » c'est ainsi qu'on

(1) Archiv. coll. angl., Urbis Scr., vol. XX, nos 22 et 24.

appelait alors les missionnaires apostoliques. En 1599, les cardinaux Borghèse et Farnèse, ayant reçu du pape Clément VIII la juridiction sur tous les séminaires anglais, accordèrent à chacun de ces établissements deux fêtes auxquelles furent attachés les mêmes privilèges qu'aux fêtes de la Sainte Trinité et de saint Thomas, qu'on célébrait dans le collège anglais à Rome. On remarqua que les cinq séminaires des différentes parties de l'Europe désignèrent d'abord à l'unanimité saint Thomas de Cantorbéry, et ne choisirent qu'en second lieu différents saints illustres de l'Angleterre. On nomme ordinairement saint Thomas le protecteur du clergé séculier anglais; et, bien qu'il n'existe aucun document du saint-siège qui lui accorde officiellement ce titre, il lui a été donné récemment dans plusieurs rescrits. Mais le corps le plus vénérable placé sous le patronage de saint Thomas est la sacrée congrégation des immunités ecclésiastiques. Cette congrégation se réunit à son autel tous les ans au jour de sa fête, et, à sa demande, le pape Grégoire XVI décréta que la fête de saint Thomas serait double dans les Etats de l'Eglise. Sur les instances du cardinal duc d'Yorck, le pape Benoît XIV donna à tous les ecclésiastiques d'origine anglaise la permission de célébrer cette fête, partout où ils seraient, comme double de seconde classe avec octave. Avant ces décrets, le pape Urbain VIII avait accordé à tous les Anglais l'autorisation de célébrer l'octave lors même qu'elle tomberait dans un temps où, d'après la rubrique ordinaire, elle aurait dû être supprimée. Enfin, le pape Pie IX, par un rescrit du

12 juillet 1857, a permis de célébrer la fête comme double de première classe avec octave, confirmant ainsi une coutume observée de temps immémorial en Angleterre.

A toutes les qualités qui font un homme grand et digne d'être aimé, saint Thomas joignait une parfaite pureté d'intention et une persévérance inébranlable à procurer la gloire de Dieu et à défendre les droits de l'Eglise. Ses mortifications furent telles, que les hommes doutèrent si son martyre consistait à vivre ou à mourir. A l'heure de son dernier combat, il entra à regret dans l'église, craignant de paraître fuir; mais quand il y fut entré, il ne voulut plus en sortir, car il voulait offrir à Dieu le sacrifice de sa vie dans la mère-église d'Angleterre. Il ne leva point la main pour se défendre; mais, avec cette noblesse et cette majesté qui étaient dans sa nature, il vit venir les coups d'épée qui envoyèrent son âme jouir de sa glorieuse récompense. Dieu n'oublia point la gloire du serviteur qui avait été si zélé pour la gloire de son Epouse; des miracles éclatants et sans nombre furent la récompense terrestre de saint Thomas de Cantorbéry.

Répétons les paroles de la prose qu'on lit, au jour de sa fête, dans le missel de Salisbury; sans doute elles retentirent plus d'une fois sous les voûtes de Christ-Church à Cantorbéry, tandis qu'on chantait la messe à son tombeau.

Trucidatur flos pastorum inter sanctuaria,
Nec diei nec locorum obstat reverentia.

Martyris indicatur gloria crebra per indicia,
Curantur per ejus suffragia infirmorum millia.

Stella maris, quæ lætaris te lactasse Filium,
Hunc precamur, assequamur ut Thomæ consortium.

Rivalisons de tendresse et de dévotion avec cette époque naïve, et disons, en empruntant les paroles d'une vieille antienne :

Opem nobis, ô Thoma, porrige,
Rege stantes, jacentes erige,
Mores, actus et vitam corrige,
Et in pacis nos viam dirige.

NOTICE

SUR LES BIOGRAPHES DE SAINT THOMAS.

Les noms d'Herbert de Bosham, de Roger de Pontigny, d'Edouard Grim et de Jean de Salisbury ou de Sarum, disent assez d'eux-mêmes les occasions qu'ont eues ces personnages de connaître les faits qu'ils racontent; on les a vus souvent, dans le cours de ce récit, assister en personne et prendre part aux scènes dont ils furent plus tard les historiens. Jean de Salisbury est ainsi nommé parce qu'il fut durant plusieurs années chanoine de cette Eglise. (Fitz-St., Vita, ed. Giles, I, p. 215.) Il fut élu évêque de Chartres le 22 juillet 1176 (Gerv., p. 1434); avant cette époque, il avait déjà écrit sa Vie de saint Thomas. (V. p. 422, note 2.) Herbert nous donne lui-même la date de son livre. (I, p. 37.) Il le commença dans la quatorzième année qui suivit le martyre, et le finit sous le pontificat d'Urbain III (I, p. 367), qui régna depuis décembre 1185 jusqu'en octobre 1187. Il annonce son livre comme un supplément aux histoires écrites avant lui.

Voici en quels termes Fitz-Stephens nous présente ses lettres de créance : « Né dans la même ville que Monseigneur, j'étais son clerc et attaché à sa maison. Appelé par lui à partager ses

travaux, j'étais à la tête de sa chancellerie. Quand il chantait la messe, j'y assistais comme sous-diacre de sa chapelle; quand il siégeait pour entendre des causes, je lisais les lettres et les documents qui lui étaient présentés; j'ai instruit plusieurs affaires sous sa direction. J'étais avec lui au concile de Northampton, où se traitèrent des questions si importantes. Je fus témoin de son martyre à Cantorbéry. J'ai vu et entendu une grande partie des choses contenues dans ce livre; quant aux autres, je les ai apprises de ceux qui en furent témoins. »

Odon, ce prieur que saint Thomas nomma immédiatement avant son martyre (*suprà*, p. 396), fut fait abbé de Battel le 19 juillet 1173. (Chron. de Battel, p. 166; Gerv., p. 1432.) Il eut pour successeur dans le priorat, Benoît, qui avait été chancelier de saint Thomas et qui fut fait abbé de Peterborough en 1177, avant l'Ascension. (Gerv., p. 1436.) Benoît fit construire le portail de la cathédrale qui subsiste encore, et éleva sur les terrains qui en dépendaient une chapelle en l'honneur de saint Thomas. Le compilateur du *Quadriologue* dit que le jour même du martyre, Benoît était avec saint Thomas « *inter familiares illius familiarius*. » Il écrivit un récit du martyre et des miracles qui le suivirent. (Grim, ed. Giles, I, p. 88; E. d'Evesham, II, p. 34.) Il avait constaté officiellement les miracles, en sa qualité de *custos* du saint tombeau; Roger le remplaça dans cette fonction (Benedict, De Mirac., p. 235; Gerv., p. 1436); après la dégradation de Clérembaud, en 1176, il fut fait abbé de Saint-Augustin. Thorn, religieux de cette maison, dit (p. 1819) que les moines élurent Roger dans l'espoir qu'il y apporterait avec lui des reliques de saint Thomas, et qu'il l'enrichit de quelques parcelles du sang du martyr, de sa cervelle et de son crâne. Benoît doit avoir clos son catalogue des miracles à l'époque où Roger fut fait *custos*, probablement lors de son élection au priorat, en 1175; en sorte que tous ceux qu'il raconte doivent avoir eu lieu en un peu moins de quatre ans. On trouvera quelques extraits de ce livre

infra, note I. Son récit du martyre, si on en juge d'après Jocelin (Hearne's Avesbury, 280), commence probablement par ces mots : *Cum apud hominum fidelium mentes*; mais on n'est pas sûr d'en avoir une copie authentique. Le *Quadrilogue* nous en a conservé quelques fragments.

Herbert parle d'Alan comme ayant été prieur de Cantorbéry. (I, p. 234; Gerv., p. 1670.) Il fut ensuite abbé de Tewkesbury, et non de Deoche, comme le dit Alban Butler, trompé par Baronius. Alan a recueilli les 529 lettres publiées par Lupus, et écrit une Vie du saint qui leur sert de préface; cette Vie est intitulée, dans le manuscrit du Vatican : « *Prohemium auctoris infrascriptas litteras recolligentis.* » Ce livre existait avant le travail d'Herbert, et il en est fait mention par un écrivain anonyme qui, jeune encore, avait vu Edouard Grim parvenu à la vieillesse. (Vita, II, p. 50.)

L'auteur d'une autre Vie anonyme nous dit qu'il était présent au martyre. (Vita, II, p. 72.)

Gervais, religieux de Christ-Church à Cantorbéry, donne à saint Thomas une place importante dans sa chronique; voici comment il s'en excuse (p. 1418) : « Qui pourrait se fatiguer d'entendre les récits véritables de la vie d'un si grand martyr? Sa sainteté excita mon affection; sa bonté m'attira vers lui; c'est lui qui m'a donné l'habit, l'année même qu'il fut sacré archevêque; c'est entre ses mains que j'ai fait profession; c'est de lui que j'ai reçu les saints ordres. Il apparut un jour à un de mes frères qui portait son nom, et, entre autres choses affectueuses, il lui dit en secret : « J'ai tant fait, j'ai tant fait, que les noms de mes religieux et des clercs sont inscrits dans le livre de vie. » Et comme le clerc, inquiet pour lui-même, dit au saint : « Monseigneur, et moi? » le saint lui sourit avec bonté, mit sa main sur sa tête et le baisa. » Gervais fait mention (p. 1670) des écrivains qui l'ont précédé, d'Herbert, de Jean de Salisbury, de Benoît, d'Alan, qu'il cite comme ayant recueilli les lettres du saint en un volume, et de Guillaume, reli-

gieux de Cantorbéry, dont le livre ne nous est arrivé que par fragments.

Ralph de Diceto était archidiacre de la cathédrale de Saint-Paul de Londres; il succéda à Richard de Beaumes (Ep. Gilb. Fol., éd. Giles, I, p. 40), parent de Gilbert Foliot, promu au siège de Londres sous le pape Eugène III (Ep. Gilb. Fol., I, p. 122) et consacré par l'archevêque Théobald en 1152. (Diceto, p. 510 et 527.) Cet archidiaconat avait été promis par le pape à Jean de Cantorbéry; mais Gilbert intercédait près d'Eugène en faveur de Diceto, auquel ce bénéfice avait été précédemment conféré par le nouvel évêque de Londres. (Gilb. Fol., I, p. 121.) Alexandre III lui donne le titre d'archidiacre, dans une lettre au chapitre de Saint-Paul, à l'occasion de la translation de Gilbert Foliot du siège d'Hereford à celui de Londres (Imag., Hist., p. 534; Gilb. Fol., I, p. 192); il assista en cette qualité au concile de Northampton. (Fitz-St., Vita, I, p. 227.) Plus tard, il fut fait doyen de la cathédrale.

Garnier de Pont-Saint-Maxence, ou, comme il se nomme lui-même :

« Guernes li clers, de Punt de Saint-Mesence nez, »

a écrit en vers une Vie extrêmement intéressante de notre saint; « l'abbesse suer saint Thomas, » reconnaissante, lui donna un palefroi avec son harnais;

« Et les dames m'ont fet tut gras
» Chescune d'eles de sun dun. »

Les vers suivants donneront un échantillon de la langue et de la versification, et en même temps la date de cet ouvrage :

« Guernes li clers del Punt fine ici sun sermun
» Del martir saint Thomas e de sa passiun.
» E mainte feiz de fist à la tumbe al barun.
» Ci n'a mis un sul mot se la verité nun.
» De ses mesfaiz li face li pius Deus ueir pardun.

- » Ainc mais si bons romanz ne fu faiz ne trouez,
- » A Cantorbire fu e faiz e amandez,
- » N'i ad mis un sul mot qui ne seit ueritez.
- » Li vers est d'une rime en cinc clauses cuplez.
- » Mis languages est bons ; car en France fui nez.
- » L'an secund qui li sainz fu en iglise ocis,
- » Comenchai cest romanz e mult m'en entremis.
- » Des priués saint Thomas la uérité apris,
- » Mainte feiz en ostai co que io ainz écris ,
- » Pur oster la menconge. Al quart an fin i mis. »

(Ed. Bekker, fol. 83.)

Diceto et Gervais ont été publiés par sir Roger Twysden en 1652; Garnier l'a été tout dernièrement par Bekker. Tous les autres écrivains dont il est fait mention dans cet ouvrage sont cités d'après l'édition récente du docteur Giles.

Les lettres qui composent la correspondance de saint Thomas avec ses amis et ses adversaires ont été, comme nous l'avons vu, publiées à une époque très reculée. Le docteur Giles les a réimprimées avec un grand nombre d'autres, mais avec si peu d'ordre qu'il est difficile de mettre à profit ces autorités si précieuses. Voici sous quelles formes nous y renvoyons dans le cours de cet ouvrage : Ep. s. Thomæ, 2 vol.; Ep. Gilb. Fol., 2 vol.; Ep. Joannis Sar., 2 vol.

NOTE A.

Godwin, Cave, Thierry et Sharon Turner, Froude et Giles, l'auteur de la vie publiée à Cologne en 1639, Cola, Beaulieu, le consciencieux Alban Butler, admettent tous que Gilbert s'échappa des mains des Sarrasins et épousa une princesse sarrasine. M. Berington a, le premier, rejeté cette tradition. Vers l'époque de la translation des reliques par le cardinal Langton, en 1220, on fit une compilation des différents biographes, et ce travail a toujours porté depuis le nom de *Quadriologue*. Il existe un grand nombre de copies de ce livre, qui a eu, si on peut ainsi parler, plusieurs éditions, précédées de divers prologues ou préfaces. Le *Quadriologue* le plus connu est celui qui fut publié par Lupus, ou Christian Wolf, à Bruxelles, en 1682. Il avait été imprimé auparavant à Paris, en lettres gothiques, en 1495, sous le titre de : « Vita et processus sancti Thomæ. » On nomma souvent cet ouvrage le premier *Quadriologue*, quoique son droit à cette distinction n'ait jamais été bien démontré. Il ne diffère du second *Quadriologue* que par les premiers chapitres, où se trouve l'histoire de la princesse sarrasine.

On cite généralement l'autorité de John Brompton en faveur de cette légende; mais il n'a fait que copier les sept premiers chapitres du premier *Quadriologue*, en se contentant d'altérer le commencement et la fin des chapitres, et de supprimer les noms des différents auteurs. Quand l'histoire commence à se compliquer, il renvoie les lecteurs à la vie « quam iv viri famosi scripserunt. » (Éd. Twysden, p. 1051, 1058.)

John Grandisson, évêque d'Exeter (du 18 octobre 1327 jusqu'à sa mort, arrivée le 15 juillet 1369), en adressant son compliment à son ancien professeur de théologie à Paris (le docteur Jacques Fournier), élu pape le 20 décembre 1334 et couronné sous le nom de Benoît XII, l'informe qu'il a écrit une Vie de saint Thomas le martyr, et qu'il a l'intention de la présenter bientôt à Sa Sainteté. « Vitam beati Thomæ martyris, ex multis scriptoribus per me noviter redactam, Sanctitatis vestræ oculis destino intuendam. » (Registr. Grandissoni, vol. I, fol. 40.) L'auteur est redevable de ce détail plein d'intérêt à l'obligeance du Rév. Dr Olivier d'Exeter. Cet ouvrage n'a pas été imprimé; mais il en existe des copies au Musée britannique, à la bibliothèque du collège du *Corpus Christi* à Cambridge, à la bibliothèque des élèves du Collège anglais à Rome, et au Vatican. (Chr. 623.) Cette compilation contient aussi l'histoire de la princesse sarrasine, un peu moins développée qu'elle ne l'est dans le premier *Quadrilogue*.

NOTE B.

« Le cardinal-diacre Pierre à l'archevêque de Cantorbéry : Votre Seigneurie ne doit pas ignorer que l'église de la bienheureuse Vierge des Saxons (*quæ Sassonorum dicitur*) à Rome, a été destinée par la prévoyante munificence des pontifes romains à recevoir les Anglais qui visitent le seuil des saints apôtres, afin qu'ils y trouvent, après les fatigues du voyage, consolation et assistance, comme dans leur propre maison. Par suite de nos fautes, cette église est tombée dans une telle pauvreté qu'on ne peut trouver qu'un petit nombre de clercs et pas un laïque pour le service de l'église et des pèlerins. Notre saint-père le pape Alexandre, touché de compassion, a adressé en faveur de cette œuvre des lettres d'exhortation aux

fidèles d'Angleterre; vous les verrez. Connaissant votre dévouement et votre zèle pour tout ce qui touche la piété et la religion, plein de confiance en votre fraternité, nous vous prions dans le Seigneur de recevoir avec bonté le porteur des présentes, Nicolas, chanoine de l'église des Saxons, et de vouloir bien, conformément à la teneur des lettres de notre seigneur le pape, lui accorder, sur notre prière, des lettres de votre main pour l'honneur de la Mère de Dieu. Je vous salue dans le Seigneur. » (Ep. Gilb. Fol., II, p. 138.)

Cette lettre est le dernier document où il soit fait mention de l'église du collège des Saxons, à la connaissance de l'auteur. La bulle d'Innocent III, qui érigea l'hôpital de San-Spirito, donne à cette nouvelle fondation « l'église de Sainte-Marie in Sassia, précédemment attachée au collège saxon. » Dans la salle de l'hôpital, une inscription commémorative rappelle les actes louables de ce pape, et entre autres le suivant : *Angeli monitu, expositis infantibus excipiendis educandisque hospitium in veteri Saxonum schola designat.*

Le vén. Bède (Hist. eccl. v, 8) rapporte qu'en 727, Ina, roi des Saxons occidentaux, visita Rome, sous le pontificat de Grégoire II, et qu'à cette époque un grand nombre d'Anglais de tout rang et de toute condition faisaient ce pèlerinage. Mathieu de Westminster (ad. ann. 727, ed. Francof., 1601, p. 135) ajoute qu'il fonda à Rome le collège anglais, où les rois et la famille royale d'Angleterre, les évêques, les prêtres, les clercs, pouvaient s'instruire dans la doctrine et dans la foi catholiques. Près de cette maison, il construisit une église en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, où les Anglais pouvaient dire la messe, et, s'ils mouraient à Rome, trouver une sépulture. Pour l'entretien de cette fondation, il ordonna que le denier qu'on appelait Romescot serait payé par chaque famille à saint Pierre et à l'église de Rome. Mathieu Paris (éd. 1644, p. 19), dit qu'Offa II, roi de Mercie, en 794, en reconnaissance de la canonisation de saint Alban, faite par le pape Adrien,

étendit à son royaume la contribution du denier de saint Pierre, qui se paie pour l'entretien du collège anglais *qui tunc Romæ floruit*. D'après le bibliothécaire Anastase, le collège et l'église furent brûlés en 817, et rebâtis par le pape Pascal I^{er} ; ils furent de nouveau détruits par le feu, lors de cet incendie du Borgo que le pinceau de Raphaël a rendu célèbre ; le pape Léon IV les reconstruisit entièrement. Une des portes de la cité Léonine, de laquelle le pape Léon IV donna sa bénédiction au faubourg pendant l'incendie, s'appelait « la poterne des Saxons, » *Saxonum posterula*. Le même auteur assure que le nom de « Borgo » venait de nos compatriotes : *Per quorundam gentis Anglorum desidiam, omnis Anglorum habitatio quæ in eorum lingua burgus dicitur, flammâ ignis combusta est*.

Sans parler de plusieurs rois saxons qui, dans leurs visites à Rome, conférèrent de nouveaux privilèges à cet établissement national, nous le voyons rappelé dans la lettre suivante, écrite par le pape Alexandre II à Guillaume le Conquérant, en 1068 (Baron., ad Ann.) *Nam, ut benè nosti, donec Angli fideles erant piæ devotionis respectu ad cognitionem religionis annuam pensionem apostolicæ sedi exhibebant, ex quâ pars romano pontifici, pars ecclesiæ S. Mariæ quæ vocatur Anglorum, in usum fratrum, differebatur*. Probablement le collège saxon était déjà bien pauvre avant saint Thomas ; car, lorsque saint Anselme visita Rome, quand il n'était pas au palais de Latran, il passait son temps dans un lieu appelé *Sclavia* (voir le curieux récit en vers de la vie de saint Anselme, dans les Mss. de la bibliothèque du Vatican, n° 499, p. 123), maintenant « Torre de' Schiavi, » au delà de la Porta Maggiore. Il est intéressant d'ajouter ici, d'après le même manuscrit (dont nous devons la connaissance aux recherches d'un étudiant allemand, Charles Greith), qu'il y avait en ce lieu un puits renommé pour la guérison des fiévreux, connu sous le nom de « puits de Saint-Anselme. »

NOTE C.

Lord Campbell (I, p. 68) s'exprime ainsi : « Le chancelier triompha de leurs scrupules, et les contraignit à payer la taxe qui remplaçait le service personnel. Sur ce, les chefs de l'ordre ecclésiastique se répandirent en invectives contre lui. Foliot, évêque de Londres, l'accusa publiquement de plonger un glaive dans le sein de sa mère l'Eglise, et l'archevêque Théobald, son ancien protecteur, le menaça de l'excommunier. Becket se montra entièrement indifférent aux censures ecclésiastiques, et il établit le droit d'Henri au service personnel et à la taxe de Terre sainte, pour toutes les terres tenues par l'Eglise. » Puis vient un récit exagéré de la controverse de l'abbaye de Battle. Le lecteur trouvera dans le texte de cet ouvrage la seule menace de censure que Théobald ait faite au chancelier. Foliot n'était pas encore évêque de Londres à l'époque où saint Thomas était chancelier d'Angleterre, et s'il a écrit la lettre où se trouve le passage cité par lord Campbell, c'est bien longtemps après, à l'époque où saint Thomas était en exil. Ce n'est pas seulement cette fois que lord Campbell a fait de cette lettre un usage qui ne peut se justifier. (Voyez note D.) Il est impossible de ne pas conclure de ce passage que « les chefs du clergé » se répandirent en invectives contre saint Thomas, *à cette époque*, et cependant, cette phrase malveillante ne se rencontre que plusieurs années après, dans une lettre peu authentique, écrite par un seul évêque, à une époque où on entassait contre saint Thomas toutes les accusations imaginables.

NOTE D.

Il est évident que saint Thomas n'a pas reçu cette lettre (Gilb. Fol., I, p. 265); autrement il y aurait répondu comme aux autres. C'est un pamphlet spécieux en quelques parties, et si peu consciencieux, que M. Berington (Henri II, p. 657) le considère comme attribué à tort à Gilbert Foliot. « Est-il au monde quelqu'un d'assez stupide, dit cette lettre, pour ignorer que vous avez acheté la dignité de chancelier plusieurs milliers de marcs d'argent?... Notre père Théobald meurt, et vous, qui aviez toujours été à l'affût de cet événement, vous quittez immédiatement la Normandie pour revenir en Angleterre. » Théobald mourut le 18 avril 1161, et l'élection eut lieu en mai 1162. « Quand nous avons vu l'Eglise de Dieu opprimée, nous avons élevé la voix pour défendre sa liberté; aussitôt une sentence de proscription est venue nous atteindre; nous avons été condamné à un exil cruel, et non-seulement notre personne, mais toute la famille de notre père, nos parents et nos amis. » En réponse à une assertion contenue dans une autre lettre de Gilbert (Gilb. Fol., II, p. 187) au sujet de l'opposition qu'aurait rencontrée l'élection de saint Thomas, Jean de Salisbury écrit (Ep. Jo. Sar., I, p. 304; Froude, p. 591) : « Je n'ai aucun égard aux mensonges qu'il a osé faire au sujet de votre élection; car j'étais là, j'ai tout vu, tout entendu. Lui seul vit votre élection avec déplaisir; car, plus que tout autre, ainsi qu'il le parut alors et qu'il le paraît encore aujourd'hui, il aspirait au siège que vous occupez. Toutefois, il fut longtemps sans oser parler, parce que les autres l'accusaient d'insolence et d'ambition. Aussi, quelles que fussent les pensées intimes de son cœur, dont Dieu est le juge, il vota des premiers pour vous, et quand votre élection fut certaine, il

applaudit plus haut que personne. » M. Berington (Henri II, p. 663) dit que l'auteur a confondu les conciles de Clarendon et de Northampton, et qu'il attribue au premier les violences du second; mais il y eut bien assez de violences à Clarendon (voyez plus haut, p. 124, note 2) pour justifier le récit qu'il en a fait. La partie la plus curieuse de la lettre de Gilbert est celle où il parle des actes du roi. Il y blâme saint Thomas non pas d'y résister, mais de n'y pas résister comme il le doit. Il ne le condamne pas seulement pour avoir été la cause de la soumission de tous les évêques à Clarendon; il l'attaque pour avoir abandonné la défense des immunités ecclésiastiques, en donnant à Northampton des garanties pour les paiements des amendes. Ainsi qu'on peut l'imaginer, la lettre est pleine d'incohérences; elle produit à la fois des accusations qui se détruisent. Lord Campbell a trouvé bon d'attribuer à saint Thomas l'exclamation suivante, lors du concile de Clarendon : « Puisque c'est le bon plaisir de mon maître que je me parjure, je suis résolu à le faire, ainsi qu'à m'en repentir après comme je pourrai. » (Les Chanceliers, I, p. 75.) Cette assertion, M. Campbell aurait dû le dire à ses lecteurs, ne s'appuie sur aucune autre autorité que sur cette lettre, écrite par le cruel ennemi de saint Thomas; encore l'authenticité en est-elle douteuse. Elle n'est certainement pas dans le recueil de correspondances d'Alan; mais le Dr Giles la donne d'après deux Mss. de la bibliothèque Bodley; Douce, 287, 2^e partie, n° 18, et Cave, 249, n° 447. *Vide supra*, p. 223.

NOTE E.

Fitz-Stephens (p. 215) dit que le roi exila Jean de Salisbury et Jean, trésorier d'Yorck, pour priver saint Thomas de leur concours; Fitz-Stephens se trompe ici, comme il s'est trompé

en affirmant que les évêques avaient scellé les constitutions de Clarendon; Jean, trésorier d'Yorck, qui fait une si belle figure dans son histoire des bourgeois de Scarborough (p. 213), fut fait évêque de Poitiers alors que saint Thomas était encore l'ami du roi; il fut consacré par le pape lui-même au concile de Tours. (Diceto, Imag., p. 536.) Ce vertueux prélat était le digne ami de saint Thomas. Voici la fin d'une de ses lettres : « Quoi que vous fassiez, mon cher père et seigneur, faites-le pour l'amour de Dieu seul, et pour la défense des libertés de l'Eglise qui vous est confiée, et ne cherchez qu'en lui la consolation et la récompense de vos travaux. Le même sort, un sort plus cruel, m'est peut-être réservé. Puissé-je aller avec vous en exil, ou même vous y précéder! Car il ne serait pas sans gloire pour nous, qui souvent parmi les vanités et les plaisirs du monde avons abusé de la prospérité, de souffrir ensemble, s'il le faut, les maux que Dieu peut nous envoyer. Notre ami, Henri de Pise, me cherche un asile; il me dit qu'il vous a fait faire par l'abbé d'Aumône des offres semblables. Je vais maintenant à Pontigny pour recommander aux prières de ces religieux le succès de nos désirs, car, quand les secours humains viennent à manquer, c'est toujours à Dieu qu'il faut avoir recours. J'ai obtenu du pape qu'il nous recommande aux prières de Clairvaux. » (Ep. Gilb. Fol., II, p. 248.)

NOTE F.

Cette lettre (Ep. Jo. Sar., I, p. 194) commence par rendre compte des dispositions peu encourageantes dans lesquelles Jean de Salisbury a trouvé le roi Louis. Puis elle continue en ces termes : « C'est pourquoi je vous conseille, et c'est le plus vif de mes désirs, de tourner votre esprit tout entier vers le Seigneur et vers la prière. Ecartez, autant qu'il est possible,

toutes les autres occupations; car, quelque utiles qu'elles puissent être, celle que je vous recommande l'est bien plus encore. Les lois et les canons sont excellents; mais, croyez-moi, ils ne sont pas nécessaires à cette heure; car ils excitent la curiosité plus que la dévotion. Rappelez-vous qu'il est écrit que, dans les temps de troubles, les prêtres doivent pleurer entre le vestibule et l'autel, en disant: « Epargne, Seigneur, épargne ton peuple. » — « Dans mon agitation, dit le prophète, je roulais dans mon esprit plusieurs pensées, et mes mains cherchaient Dieu au jour de la tribulation. » Qui jamais a quitté l'étude des lois et des canons avec la componction dans l'âme? Je dirai plus: souvent les travaux de l'école, en augmentant en nous la science, enflent notre cœur; rarement ils excitent la dévotion. J'aimerais mieux vous voir méditer sur les psaumes ou lire les ouvrages de morale de saint Grégoire, que faire de la philosophie scholastique. Il vaut mieux conférer sur des points de morale avec un homme spirituel dont l'exemple peut nous enflammer, que d'étudier et de discuter les subtiles questions de la science mondaine. Dieu sait dans quels sentiments, avec quel cœur je vous sou mets ces pensées. Prenez-les comme il vous plaira; mais si vous vous y conformez, Dieu sera votre aide et vous n'aurez pas à craindre les projets des hommes. Dieu sait que dans nos tribulations présentes, nous ne pouvons mettre notre confiance en personne. Cependant j'ai entendu dire que le roi de France a parlé au pape en votre faveur, et qu'il a remercié les moines de Pontigny. » Il parle ensuite de la nouvelle, arrivée jusqu'à lui, de tremblements de terre à Cantorbéry, Londres et Winchester; il dit que plusieurs évêques anglais ont profité de l'absence de l'archevêque pour usurper ses droits sur plusieurs chapelles relevant de son diocèse, et il finit par une proposition de l'évêque de Châlons, qui offre un asile à un des clercs de saint Thomas, « pourvu qu'il se comporte avec modestie, comme le font les gens de ce pays. » Lord Campbell rappelle cette lettre (Lupus,

TABLE DES MATIÈRES.

	Pag. s.
AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR	v
INTRODUCTION	ix
I. Gilbert et Mathilde	1
II. La cour de Cantorbéry.	16
III. Le lord grand chancelier.	25
IV. Politique du chancelier	39
V. La mort de Théobald	51
VI. Le nouvel archevêque.	60
VII. L'archevêque dans son église	70
VIII. L'archevêque dans son palais	78
IX. Gilbert Foliot	86
X. Calme avant l'orage	96
XI. Les premiers torts.	105
XII. Le concile de Westminster	115
XIII. Le concile de Clarendon	124
XIV. Négociation	139
XV. Le concile de Northampton	147
XVI. Le combat.	156
XVII. La fuite	174
XVIII. Exil	183

XIX. Le Pape	193
XX. Pontigny	203
XXI. Vézelay	216
XXII. Sens	229
XXIII. Clairvaux	242
XXIV. Les cardinaux légats	257
XXV. En attendant	272
XXVI. Les rois	291
XXVII. Les envoyés du pape	304
XXVIII. Outrage. — Réconciliation	324
XXIX. Désappointement	345
XXX. Le retour	359
XXXI. Le jour de naissance	374
XXXII. Absolution	392
XXXIII. Pénitence	410
XXXIV. Miracles	426
XXXV. Légendes	444
XXXVI. Honneurs et outrages	453
Notice sur les biographes de saint Thomas	471
Notes	476



